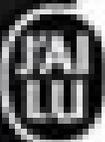


# Rock

HARD

NALINI SINGH



INÉDIT

NALINI  
SINGH

# Rock Hard

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Mathieu Jacquet*



Nalini SINGH

# Rock Hard

Collection : Fantasma  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mathieu Jacquet

© 2015, Nalini Singh  
Tous droits réservés  
Pour la traduction française :  
© Éditions J'ai lu, 2017  
Dépôt légal : février 2017

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

**Présentation de l'éditeur :**

Ancien joueur de rugby, Gabriel Bishop s'est reconverti dans les affaires. Recruté pour redresser l'entreprise Saxon & Archer, il entend agir avec la même détermination que celle qui a fait de lui une star du ballon ovale. Pour commencer, son attention s'est posée sur Charlotte Baird, qu'il semble pétrifier par sa seule présence.

Timide et émotive pour des raisons qu'elle préférerait oublier, cette dernière accomplit un travail efficace et en toute discrétion. Si elle croyait passer inaperçue, c'était compter sans son irrésistible et intransigeant patron, qui a des projets très clairs la concernant. Des projets qui risqueraient de la faire rougir un peu plus encore...

Couverture : © Nicolas Guérin

**Biographie de l'auteur :**

Auteure de romance contemporaine et paranormale, Nalini Singh est toujours présente sur la liste des best-sellers du New York Times. On lui doit également la série à succès Chasseuse de vampires, disponible aux Éditions J'ai lu.

*Titre original :*  
Rock Hard

*Éditeur original :*  
TKA Distribution

© 2015, Nalini Singh  
Tous droits réservés

*Pour la traduction française :*  
© Éditions J'ai lu, 2017

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Rock Addiction  
Rock Courtship

**Chasseuse de vampires**

- 1 – Le sang des anges  
*N° 9504*
  - 2 – Le souffle de l'Archange  
*N° 9677*
  - 3 – La compagne de l'Archange  
*N° 9887*
  - 4 – La lame de l'Archange  
*N° 10178*
  - 5 – La tempête de l'Archange  
*N° 10372*
  - 6 – La légion de l'Archange  
*N° 10892*
  - 7 – Les ombres de l'Archange  
*N° 11083*
  - 8 – L'énigme de l'Archange  
*N° 11490*
- Le murmure des anges

## CHAPITRE 1

# Charlie la Souris rencontre T-Rex et... surprise !

---

Charlotte ferma le dossier final, un sourire aux lèvres.

Elle recula son fauteuil après avoir éteint l'ordinateur et s'étira pour relâcher la tension. Un petit tour par les toilettes s'imposait avant de rentrer chez elle par le bus de 18 h 15. Un samedi à cette heure, peu de chance qu'on se bouscule à l'intérieur : les gens descendaient en ville, elle en partait.

Elle prendrait place contre la vitre, le dos tourné aux regards des curieux, tandis que le bus s'éloignerait du quartier des affaires et des virées nocturnes en suivant son circuit sinueux. Peut-être se plongerait-elle dans la brochure du spa dont elle avait prévu de tester les soins du corps le lendemain. Sa meilleure amie lui avait offert une carte-cadeau pour son anniversaire. Cette délicate attention remontait à des mois déjà, mais la frénésie qui s'était emparée du bureau depuis que l'équipe de direction intérimaire avait entrepris de sauver la boîte et la montagne de préparatifs à mettre en place pour l'arrivée du nouveau patron avaient empêché Charlotte d'en profiter.

Elle sortit des toilettes en remontant ses lunettes sur le nez, puis revint vers l'open space, l'esprit déjà à son petit plaisir du lendemain. Un bain de boue thérapeutique... cette perspective l'amusait beaucoup. Elle l'avait choisi uniquement pour pouvoir annoncer à Molly que sa carte-cadeau était partie en gadoue, mais haut de gamme. Elle savait son amie d'enfance friande de ce genre de blagues.

Mais ce soir, un tout autre programme l'attendait : un tête-à-tête avec son four. Cette nouvelle recette de cupcakes noix-bananes nappés de crème au beurre la titillait depuis des semaines. Il lui suffisait d'attraper son porte-monnaie, son manteau et le prochain ascenseur. Cinq minutes à pied jusqu'à l'arrêt de bus et, si le chauffeur tenait les horaires, elle serait bientôt aux fourneaux.

C'est en dépassant le quatrième box qu'elle le perçut : un bruit léger, comme une porte mal retenue tapant contre un mur... ou heurtée par accident par quelqu'un qui cherchait à se faire discret.

*Impossible.*

Elle était seule. Il était peu probable que quiconque ait profité de ses quelques minutes d'absence pour s'introduire en douce. Et les seuls employés présents aujourd'hui avaient quitté le bureau depuis longtemps déjà, plus aucun ordinateur ne tournait. Son imagination, sans doute...

Un second bruit, plus feutré. Plus proche d'une pochette bien remplie chutant à plat sur la moquette.

Elle sentit une main invisible la saisir à la gorge.

Son corps se mit à trembler.

Son esprit menaça de défaillir.

*Non.* Elle carra les épaules. *Je ne suis pas une victime. Je ne le suis plus. Je ne le serai plus jamais.*

Martelant le mantra qui l'avait aidée à garder toute sa tête ces cinq dernières années, elle glissa une main dans sa poche et saisit son inséparable compagnon : son téléphone. Elle l'emmenait partout, même sous la douche, grâce à une coque étanche achetée en même temps que ce dernier. Oui, il était devenu sa « béquille ». Mais comme disait Molly : *et alors ?*

Si un téléphone à portée de main lui permettait de fonctionner, d'affronter le monde, de ne pas s'enfermer dans une cage, personne n'avait le droit de la juger – elle s'était déjà suffisamment reproché son addiction à cet objet. Mais dans l'immensité de sa névrose, il représentait la meilleure des balises de détresse.

Déverrouillant l'écran d'un doigt glacé par la peur, elle s'accroupit derrière la cloison bleu marine du bureau d'un comptable intérimaire et appela sa meilleure amie via une touche de raccourci d'appel. « Décroche, décroche ! » murmura-t-elle tout en osant un regard à la dérobée vers l'open space.

Elle se concentra. Des bruits d'allées et venues lui parvinrent de la salle des archives. En tant que documentaliste, Charlotte connaissait tout ce qui s'y trouvait sur le bout des doigts : des ordinateurs bourrés d'informations commerciales sensibles, des rangées et des rangées de documentation juridique – contrats, appels d'offres – sans parler des dossiers personnels de chaque employé de Saxon & Archer.

Charlotte comprit au déclenchement du répondeur qu'elle avait appelé le fixe de Molly plutôt que son portable. Son amie était bibliothécaire – elle travaillait parfois les samedis mais devait être rentrée à cette heure. Peut-être se trouvait-elle dans une autre pièce.

— Molly, souffla Charlotte au bip final. Décroche, je t'en prie !

Aucune réponse.

Charlotte s'apprêtait à raccrocher quand, à l'autre bout de la ligne, un bruit de combiné se fit entendre. La voix inquiète de Molly résonna une seconde plus tard.

— Charlie ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh ! tu es chez toi... articula Charlotte en déglutissant dans un vain effort pour hydrater sa gorge aussi sèche qu'un puits de pierre. Je...

Elle inspira profondément, les mots étouffés par les palpitations de son cœur.

— Il y a des gens au bureau ! Des gens qui ne devraient pas être là. Je les ai entendus en sortant des toilettes...

— Ne reste pas là, fous le camp ! lui ordonna Molly.

Un conseil plein de bons sens, mais Charlotte refusait de fuir, de se cacher. *Assez joué les froussardes.*

— Non, décida-t-elle, puisant son courage dans une frustration aussi intense que douloureuse.

Elle se leva, le visage en feu, le souffle court, le pouls cognant sur ses tempes.

— C'est certainement le vigile qui fait sa ronde, tenta-t-elle de se convaincre elle-même, mais reste en ligne le temps que je vérifie, tu veux bien ?

— Je ne bouge pas.

Charlotte saisit une grosse agrafeuse qui traînait sur un bureau, retira ses sandales et s'engagea à pas de loup sur la moquette beige tout en essayant de se rassurer. Pour quelle raison un intrus, un espion industriel par exemple, entrerait-il ici par effraction ? Tout le monde savait que Saxon & Archer traversait une mauvaise passe – si mauvaise que même les requins que l'on voyait habituellement rôder autour des groupes en faillite avaient gardé leurs distances...

Cette tourmente financière expliquait pourquoi le nouveau P-DG, un homme dur en affaires et à l'esprit brillant, à ce que l'on disait, avait été appelé à la rescousse. La rumeur voulait que les instances supérieures, désespérant de s'attacher ses services, lui aient proposé à titre salarial d'entrer dans le capital exclusif de la société.

Bien entendu, ces parts ne vaudraient pas un centime si le sauveur échouait dans la tâche herculéenne qui consistait à empêcher Saxon & Archer de déposer le bilan. Mais ce n'était pas le moment d'y penser. Charlotte tenait à son emploi et la perspective du chômage déclenchait invariablement chez elle des sueurs froides ; elle préféra donc se recentrer sur la situation actuelle.

Et, dans la situation actuelle, il ne rimait à rien que quelqu'un cherche à subtiliser les données d'une entreprise au bord du gouffre. À moins d'avoir affaire à un recruteur particulièrement agressif, décidé à débaucher l'ensemble du personnel de Saxon & Archer et déjà en train de préparer le terrain. Pas impossible, cela dit... mais non.

*Non.* Il s'agissait juste de dossiers tombés par terre, ou de la climatisation qui, en se déclenchant, aurait fait claquer une porte, ou...

Charlotte hurla en voyant un homme – un colosse ! – surgir de la salle des archives et jeta l'agrafeuse de toutes ses forces dans sa direction.

L'homme l'attrapa au vol, contempla un instant de ses yeux gris acier le projectile, puis Charlotte. Il arqua un sourcil.

— Vous devriez répondre.

Charlotte s'avisa qu'il parlait de Molly hurlant son nom à travers le téléphone à présent à l'agonie entre ses doigts. Piquant un fard d'une teinte horriblement écarlate à n'en pas douter, elle rassura sa meilleure amie :

— Tout va bien.

— Ouf... tu m'as fait peur.

Sur ces mots, l'homme à la chevelure de jais et d'une désarmante décontraction fit un pas en direction de Charlotte et lui tendit l'agrafeuse.

— Peut-être en aurez-vous besoin, mademoiselle... ?

— Baird, croassa Charlotte avant de s'éclaircir la voix d'un raclement de gorge. Charlotte Baird.

Elle serra le téléphone contre sa poitrine et se força à soutenir le regard pénétrant de ce géant de près de deux mètres, aux épaules carrées et beau comme un dieu qu'elle avait reconnu une fraction de seconde *après* lui avoir jeté l'agrafeuse à la tête.

Rares étaient ceux qui, dans ce pays, n'auraient pas reconnu Gabriel Bishop, ancien professionnel de rugby, capitaine plusieurs fois titré de la sélection nationale, contraint à une retraite prématurée sept ans plus tôt suite à une mauvaise blessure au tendon d'Achille, mais toujours détenteur de nombreux records.

— Merci... monsieur.

Il hocha la tête, sa crinière se teintant d'un reflet bleuté sous la lumière des plafonniers. Puis il disparut, un dossier juridique à la main.

Charlotte retourna vers son box, les jambes en coton. Elle s'écroula sur sa chaise et enfouit le visage dans sa main, le coude posé sur le bureau.

— Je viens de faire la connaissance de mon nouveau boss, marmonna-t-elle dans le téléphone. Ou, pour être plus précise, je viens de l'agresser à l'agrafeuse.

Molly éclata de rire, visiblement soulagée.

— Oh, par pitié ! Molly... et s'il me vire ?

Comment retrouverait-elle un emploi ? Son entretien pour Saxon & Archer se serait terminé en crise de nerfs si le directeur des ressources humaines, un vieux monsieur à quelques semaines de la retraite, n'avait pas ressemblé à son père.

— Il ne va pas te virer, la rassura Molly. Tu étais au bureau un samedi, tu te rappelles ? Une vraie employée modèle.

— Oui, tu as raison. Je...

— Mademoiselle Baird.

Charlotte sursauta au son de la voix chaude et virile.

— Oui ? répondit-elle dans un couinement de souris.

— Vous avez passé la journée ici ?

Le regard de Gabriel Bishop – froid, dur, pénétrant, et à contre-jour, sa silhouette massive masquant la lumière – la pétrifia.

Elle hocha la tête, soudain dénuée de parole. L'homme semblait taillé à même le roc, comme la statue d'un dieu grec sculptée par quelque artiste dévoué à son culte.

— Dans ce cas, déduisit-il, vous devez être affamée. Je connais un bistro très bien dans le coin. Je vous propose d'aller y dîner.

Une proposition qui avait tout d'un ordre.

— Vous me mettez au fait des affaires courantes, poursuivit-il après un regard vers son téléphone. Dans cinq minutes.

Charlotte attendit qu'il disparaisse pour répéter ses paroles mot pour mot à Molly, l'estomac noué. Même les condamnés à mort avaient droit à un dernier repas ! Peut-être Gabriel Bishop réservait-il le même sort aux employés qu'il s'apprêtait à licencier ?

— Vas-y, lui conseilla Molly. Et commande ce qu'il y a de plus cher.

— Dans mon état, c'est un coup à tout rendre sur la nappe.

Elle sentit un second nœud se former dans son estomac, puis un troisième... et un petit quatrième pour verrouiller le tout, au cas où.

— Je devrais y aller. Il a dit cinq minutes.

Molly lui souhaita bonne chance et elles raccrochèrent. Charlotte réarrangea la queue de cheval qui contenait tant bien que mal ses cheveux blonds taillés à hauteur d'épaules, si fins qu'ils finissaient toujours par s'en échapper pour boucler autour de son visage. Elle se leva et passa son sac en bandoulière, puis attrapa son manteau marron – qui, à défaut de style, avait le mérite d'être chaud –, retrouva ses sandales laissées dans un coin de l'open space et se dirigea vers l'ascenseur.

Elle avait une petite idée de l'endroit où son nouveau patron l'emmenait : un bistro chic où il s'était fait photographe à plusieurs reprises. Même s'il ne courait pas après la célébrité, Gabriel Bishop alimentait régulièrement la presse à sensation. La plupart du temps par une photo en compagnie d'associés, parfois d'un sublime mannequin, d'une sportive professionnelle ou encore d'un chirurgien cardiaque. Une fois, on l'avait même surpris en flagrant délit de copinage avec un député prometteur. L'événement avait fait grimper sa cote de popularité en flèche.

Son type de femme semblait se résumer à « grande et belle ».

Un repas avec une petite blonde à lunettes vêtue d'un pull deux tailles trop grand serait sans doute une première pour lui.

Au moins, elle n'aurait pas à se soucier qu'un paparazzi en quête de scoop les mitaille à leur insu, se consola Charlotte. Et inutile de se l'écrire sur le front pour qu'on ne la prenne

pas pour une conquête potentielle : c'était l'évidence même. Deuxième bonne nouvelle, le bistro était à deux minutes à pied. Elle n'aurait pas à enfiler son manteau. L'informe masse brune lui servirait à dissimuler des mains dont les tremblements, quand elles n'étaient pas jointes ou les poings fermés, trahissaient trop souvent sa nervosité.

— Mademoiselle Baird.

Surprise pour la troisième fois en sept minutes, Charlotte releva le menton et vit que son nouveau patron – qu'elle avait *attaqué avec une agrafeuse !* – l'avait rejointe à son étage par les escaliers, alors qu'elle pensait le retrouver en bas dans le hall d'entrée.

— Ou... oui, articula-t-elle d'une voix plus proche du coassement que du couinement cette fois.

*De pire en pire.*

Gabriel Bishop appela l'ascenseur et, de son menton volontaire recouvert d'une barbe noire naissante, désigna son manteau.

— Il y a du vent dehors.

— Ça va aller, réussit-elle à répondre, les mains crispées à s'en blanchir les jointures.

Un demi-mensonge : elle avait troqué son habituelle tenue de travail « jupe ample et tailleur » pour un jean et un pull marin à col rond. Même si le code vestimentaire avait toujours été un peu daté chez Saxon & Archer, tout le monde s'habillait décontracté pour venir au bureau le week-end.

Le nouveau patron ne faisait pas exception. Il portait un jean usé, déchiré au genou, et une chemise anthracite dont les manches étaient roulées jusqu'au coude, laissant entrevoir ses avant-bras bronzés parsemés d'un duvet brun – mais pas son tatouage, dont Charlotte savait qu'il lui recouvrait le grand pectoral gauche, l'épaule et une partie du triceps. Des veines épaisses couraient sous la peau des avant-bras, témoins de sa force brute, même au repos.

Gabriel Bishop n'avait décidément rien d'un patron « normal », dans tous les sens du terme.

L'ascenseur arriva. Il l'invita à monter puis la suivit à l'intérieur. Jamais la cabine n'avait paru si minuscule à Charlotte ; cela dit, jamais elle ne l'avait occupée avec un homme aux épaules deux fois plus larges que la moyenne. De toute évidence, il continuait d'entretenir sa forme même s'il ne jouait plus au rugby au niveau professionnel. Charlotte aurait difficilement pu jouer les surprises à ce propos : elle l'avait vu plus d'une fois en photo, pour la nouvelle brochure de l'entreprise...

Anya en avait été chargée à l'origine, mais Charlotte l'avait remplacée de bon cœur pour la « corvée » de passer en revue les photos du nouveau patron, se surprenant même à rechercher jusqu'aux années où il arpentait encore les terrains de rugby. Elle aurait pu en consulter des milliers, rien ne l'aurait préparée au choc de la rencontre en chair et en os.

Les photos ne lui rendaient pas justice.

Gabriel Bishop n'était pas juste un costaud aux muscles durcis par des heures de salle de sport : c'était une force de la nature.

Sur ses photos de match, il apparaissait déjà comme un dieu du stade, mais les sept années écoulées depuis semblaient l'avoir encore affûté, rendu plus beau que jamais. Rien de surprenant à ce que la gent féminine au complet défile à ses pieds. La semaine dernière encore, Charlotte avait lu sur un blog people qu'une chanteuse récemment récompensée par un disque de platine avait désigné Gabriel Bishop comme le seul homme sur terre qu'elle autoriserait à se goinfrer de chips sous la couette.

L'ascenseur atteignit le rez-de-chaussée. Charlotte en sortit, inspira une grande bouffée d'air frais et adressa un sourire fébrile à Steven, le vigile de service ce week-end, qui venait de se lever pour les saluer.

— Monsieur Bishop, Charlotte, je vous souhaite une bonne soirée.

— Merci Steve, lui lança Gabriel Bishop. À demain.

Tous deux marchèrent jusqu'aux portes d'entrée coulissantes qui donnaient sur l'artère principale de la ville, plutôt calme à cette heure. Les touristes et amateurs de shopping étaient rentrés chez eux, les dernières boutiques auraient bientôt abaissé leur rideau et les fêtards n'étaient pas encore de sortie. Avant eux afflueraient les dîneurs attirés par les restaurants du quartier et du front de mer.

Charlotte aperçut sur le trottoir d'en face un groupe d'hommes et de femmes portant des maillots de rugby à rayures et, nouées autour du cou, des écharpes aux couleurs de leur équipe. Elle se rappela qu'une double rencontre était programmée à l'Eden Park aujourd'hui – visiblement, les spectateurs du premier match avaient commencé à quitter le stade pour fêter la troisième mi-temps en ville.

Cette distraction temporaire ne lui fit pas oublier le géant à ses côtés. Entortillant nerveusement les doigts dans son manteau, elle attendit le moment opportun pour placer une banalité sur la météo, dans un dernier sursaut d'espoir pour ne pas être licenciée. Mais, chaque fois qu'elle entrouvrait la bouche, prête à se lancer, rien n'en sortait.

Frustrée par elle-même au point de sentir les larmes monter, elle finit par laisser échapper quelques mots d'excuse.

— Désolée. Je vous avais pris pour un voleur.

— Pas de mal, répliqua-t-il d'une voix calme, mais en posant sur elle un regard scrutateur. L'agrafeuse était trop lourde pour que vous puissiez viser avec précision. La prochaine fois, essayez avec un taille-crayon.

Était-ce... une *blague* ?

Comme il ne semblait pas trop remonté contre elle, Charlotte décida de jouer profil bas et de ne rien dire de plus, et bientôt, ils arrivèrent au restaurant, où M. Bishop fut salué par son nom. On leur désigna une des meilleures tables, contre la baie vitrée, malgré une réservation effectuée cinq minutes avant grand maximum.

— Je vous débarrasse ?

Charlotte rosit de se faire surprendre en train de s'accrocher à son manteau comme à une couverture de survie, puis le tendit au serveur, qui eut le tact de s'en saisir comme s'il s'agissait d'une pièce de grand couturier.

— Merci, le remercia-t-elle en tirant à elle le fauteuil avant même que Gabriel Bishop ait pu esquisser le moindre geste, ne sachant trop quelle attitude adopter avec un tel géant dans son dos.

Il était trop corpulent, trop impressionnant – et de toute façon elle détestait sentir un inconnu dans son dos.

Il la regarda lutter pour installer le lourd fauteuil sous la table mais se garda de tout commentaire.

Le feu aux joues, Charlotte tenta de se focaliser sur le menu, mais les mots écrits à la main sur l'épaisse feuille de papier texturé auraient tout aussi bien pu être écrits en swahili.

— Vous avez choisi ?

Comme il semblait attendre qu'elle se décide, elle pointa au hasard une ligne du menu, en espérant ne pas commander de la cervelle à la menthe ou quelque chose de tout aussi ragoûtant. On les débarrassa de la carte des menus et une carafe d'eau fut apportée à leur table.

— Bien, mademoiselle Baird.

Elle leva les yeux, alertée par son ton interrogateur. Deux yeux gris acier la fixaient – elle, et rien ni personne d'autre.

— Ou... oui, articula-t-elle d'une voix fluette.

— Faites-moi le topo sur la négociation foncière à Hamilton. Les acheteurs potentiels souhaitent acquérir le site de l'ancienne usine, et Saxon & Archer a besoin du capital. Alors, qu'est-ce qu'on attend ?

Le dossier s'ouvrit dans l'esprit de Charlotte, sa mémoire visuelle infallible. Elle entendit une petite voix intérieure exposer les faits de manière nette et précise, mais ne parvint pas à articuler un seul mot. À la place, elle crispa ses mains l'une contre l'autre, les ongles se plantant un peu plus profondément dans les paumes. La panique la saisit, comme un moineau lâché dans une volière de rapaces.

## CHAPITRE 2

# Premiers grognements

---

---

— Remettons cet interrogatoire à plus tard, proposa Gabriel Bishop avant que Mlle Baird ne se mette à suffoquer pour de bon. Nous sommes samedi soir, et vous avez déjà passé la journée au bureau.

Charlotte esquaissa un hochement de tête mécanique et avala une gorgée d'eau en évitant soigneusement de croiser son regard.

Gabriel ne laissait aucune femme indifférente. Les grandes, confiantes et sexy entraient dans le jeu de la séduction, les moins confiantes lui souriaient timidement. Quant à celles repoussées de prime abord par son physique, elles finissaient par se raviser après quelques minutes de discussion, en prenant conscience qu'il n'était pas aussi écervelé que ses biceps le laissaient augurer.

Il savait que la plupart des femmes ne le draguaient pas *lui*, en tant que personne. Certaines cherchaient juste à pimenter leurs ébats d'« un peu de bestial », d'autres à mettre le grappin sur une star des terrains de sport – une ancienne gloire suffisait. Suivaient celles en quête d'un P-DG plein aux as qui pourrait les couvrir de diamants.

Son côté jeune et bien bâti ? Un bonus pour les coureuses de bon parti – en général plus alléchées par l'odeur des grosses coupures. À partir du moment où elles avaient accès à un compte en banque bien rempli, ces femmes pouvaient susurrer de mielleuses banalités à l'oreille d'un nonagénaire édenté. Gabriel se savait plutôt beau gosse et n'avait jamais eu à convaincre une femme de venir réchauffer ses draps, mais ne se considérait pas pour autant comme une divine aumône faite aux femmes.

Ce n'était pas non plus un ogre – n'en déplaise à Charlotte Baird, dont il avait consulté le dossier après leur rencontre. Menue et mignonne, elle avait passé le dîner si pétrifiée sur son fauteuil que quiconque les aurait observés aurait juré que c'était lui qui l'avait attaquée, et non le contraire. Sa nervosité énervait Gabriel, dont l'impatience palpable poussait

manifestement Charlotte à se cramponner davantage à ses couverts, jusqu'à ce que les lignes délicates de ses os percent sous la peau laiteuse et dorée – ce qui le mettait encore plus hors de lui.

Réalisant qu'elle mourrait de faim s'il ne lui donnait pas congé sur-le-champ, il héla un serveur.

— Emballez le dîner de Mlle Baird, elle va l'emporter. Et ajoutez une part de cheesecake aux myrtilles.

Charlotte leva vers lui deux yeux d'un noisette lumineux derrière ses lunettes, et entrouvrit les lèvres.

— Non, ça ira, souffla-t-elle d'une voix éraillée au serveur, qui emportait déjà son assiette.

— C'est moi qui paie ce satané repas, mademoiselle Baird. Alors autant que vous l'appréciez.

Il ne s'inquiétait pas pour son portefeuille, mais plutôt pour son invitée, qui avait avalé en tout et pour tout deux ridicules bouchées en un quart d'heure. Charlotte n'avait ni des kilos en trop, ni la peau sur les os. Elle était certes petite, mais parfaitement proportionnée. Donc elle mangeait. Sauf avec lui.

Intimidée par son humeur, plus blanche encore qu'en début de repas, Charlotte garda le silence jusqu'à ce qu'ils quittent le restaurant.

— Où êtes-vous garée ? s'enquit-il, soucieux de ne pas voir une femme rentrer seule à une heure où les supporters avaient commencé à déferler dans les rues de la ville.

La plupart étaient simplement joyeux, mais certains avaient visiblement attaqué l'apéritif plus tôt que d'autres.

— Je vais prendre un bus, répliqua Charlotte, tête rentrée dans les épaules, émergeant à peine de son informe pardessus marron. J'habite juste après Saint Lukes.

Gabriel lui aurait bien proposé de la déposer. Il en aurait fait autant pour n'importe quelle autre femme dans la même situation. Mais il craignait que Mlle Baird ne finisse de se liquéfier s'il lui suggérait de partager le même habitacle le temps du trajet.

L'option taxi semblait plus avisée.

— Prenez un taxi et passez cela en note de frais lundi.

— Je n'ai pas...

— *Prenez un foutu taxi !* lui ordonna-t-il, les mâchoires serrées.

À la simple idée qu'une femme puisse être agressée par un homme dans la rue, Gabriel voyait rouge. Le fait que Charlotte semble le considérer, *lui*, comme une menace potentielle était le comble.

Charlotte marqua un pas de recul et le laissa ouvrir la portière arrière du taxi sans broncher. Il indiqua au chauffeur la destination : Saint Lukes.

— N'oubliez pas la note de frais, mademoiselle Baird, lui rappela-t-il quand elle se fut assise. Je vérifie tout.

Elle soutint son regard de ses grands yeux noisette. De jolis yeux, songea-t-il, clairs, striés d'or et d'émeraude derrière les verres transparents de ses lunettes. Des yeux parfaitement assortis à ses boucles blondes coiffées en queue de cheval, hormis quelques mèches échappées de l'élastique pour venir caresser sa magnifique peau claire.

Un ravissant petit lot. Dommage qu'elle soit terrifiée à sa simple vue.

Charlotte ne remercia pas Gabriel Bishop pour le taxi. Elle se contenta de rester assise, statufiée sur la banquette arrière, jusqu'à ce que la portière arrière claque et que le taxi démarre. Pas une entrée en matière idéale pour quelqu'un qui évitait de se faire virer, mais une minute de plus en sa compagnie et elle fondait en larmes.

*Pathétique, Charlotte. Tu es une fille pathétique.*

Elle contracta les mâchoires en entendant les mots blessants de Richard résonner à ses oreilles, serra les poings à s'en meurtrir les articulations. Elle ne supportait pas l'idée que, malgré tout le travail effectué, malgré tous les progrès accomplis pour oublier cette horrible année de sa vie, la peur puisse encore la saisir de la sorte, la tétaniser sans prévenir. Elle détestait encore plus de savoir que Richard pouvait envahir ses pensées même maintenant, que le venin de ces choses horribles entendues de sa bouche puisse encore se déverser dans ses veines.

Son lundi s'annonçait cauchemardesque. Restait à espérer que Gabriel Bishop oublie l'insignifiante petite souris qu'il avait invitée à dîner et se concentre sur du plus gros gibier.

## CHAPITRE 3

# T-Rex se déchaîne

---

Elle avait rempli la note de frais. Gabriel raccrocha le téléphone après avoir vérifié auprès de la comptabilité, et se demanda comment Mlle Baird réagirait s'il lui rendait une petite visite de courtoisie – histoire de lui demander si elle avait passé un bon dimanche. Par une crise d'épilepsie ou quelque chose dans le genre, très certainement.

L'air renfrogné, il continua à parcourir les documents posés sur son bureau. Saxon & Archer était une vieille société aux reins solides. Pour son malheur, ses fondations avaient été sérieusement minées par les erreurs de gestion de l'ancien P-DG, un homme qui, bien que compétent *en apparence*, semblait avoir passé plus de temps sur les parcours de golf qu'au bureau. Il avait laissé l'entreprise à deux doigts de la banqueroute.

Résultat, les boutiques de luxe, fleuron historique de Saxon & Archer, battaient de l'aile ; les employés, dans les magasins comme au siège, avaient le moral dans les chaussettes – ils étaient au bout du rouleau. Quant aux sites de production de l'enseigne, qui sortaient de leurs chaînes des articles autrefois estampillés « haut de gamme », ils avaient été si mal gérés que les sites d'avis en ligne ironisaient sur le fait que les contrefaçons Saxon & Archer dépassaient aujourd'hui en qualité les originaux.

Lorsque le conseil d'administration s'était enfin secoué et avait résilié le contrat de cet imbécile de P-DG, ses membres avaient également voté à l'unanimité la nomination de Gabriel au poste. Deux raisons principales expliquaient cette décision. La première était que l'ancien rugbyman affichait un sans-faute sur son CV de redresseur d'entreprises en détresse. La seconde, c'était sa capacité à mettre à la porte ceux et celles qui le méritaient.

Et Gabriel, qui avait passé une semaine à éplucher les dossiers personnels et financiers dans le bureau aménagé chez lui, plus un week-end à tout vérifier, disposait désormais d'une belle liste de prétendants aux allocations chômage.

— Anya, lança-t-il dans l'interphone, envoyez-moi le responsable juridique.

L'avocat, la soixantaine, chauve et bedonnant, se présenta dans le bureau de Gabriel cinq minutes plus tard, les épaules raides et les lèvres pincées en une fine ligne blanche qui contrastait avec son teint hâlé.

— Je ne vous vire pas, annonça Gabriel en invitant l'homme à s'asseoir d'un geste de la main. Vous êtes l'un de nos seuls directeurs de service un tant soit peu compétents.

L'âge importait peu pour Gabriel. Seul comptait l'engagement des employés.

Clignant nerveusement les yeux, l'avocat prit place sur un fauteuil et tira une pochette de documents de sa mallette.

— Je suppose que vous souhaitez faire le tour des questions contractuelles ou juridiques avant de procéder à la résiliation de certains contrats de travail ?

Le visage de Gabriel se fendit de ce rictus qu'un concurrent avait qualifié un jour de « sourire de requin ».

— Quand je disais que je vous trouvais compétent.

Charlotte se fit toute petite dans son box après s'y être fauflée sans croiser Gabriel Bishop. La rumeur courait depuis la mi-matinée qu'il avait entrepris de décimer l'équipe de direction. Plus de bureaux avaient été vidés ces deux dernières heures que depuis l'arrivée de Charlotte au sein de Saxon & Archer.

— Pssst !

Elle leva les yeux et vit Tuck accoudé à sa cloison. Le grand échalas de dix-neuf ans, préposé au courrier, était l'un des seuls hommes avec qui elle se sentait à l'aise.

— Gaffe à ne pas te faire prendre à « flemmarder », ou M. Varma pourrait décider de se passer de son assistant, le mit-elle en garde avec un sourire.

Charlotte n'avait pas chômé depuis son arrivée ce matin ; Anya la sollicitait sans arrêt, pressée par Gabriel Bishop.

— Rien à craindre, assura Tuck.

Il jeta un rapide coup d'œil à gauche et à droite puis se pencha un peu plus par-dessus la cloison pour murmurer.

— Entre nous, l'ami Varma est trop occupé à essayer de sauver ses fesses. Tu as entendu ? Le nouveau boss vient de virer Mme Chang.

Charlotte écarquilla les yeux.

— Waouh.

Dolly Chang était directrice des relations publiques depuis plus de dix ans, malgré une tendance prononcée aux déjeuners à rallonge avec ses amis, aux frais de la société. Sans parler de sa propension à pomper les anciennes campagnes de sociétés offshore en veillant à modifier le strict minimum pour ne pas être accusée de plagiat. Le fait que les campagnes

en question n'aient pas le moindre rapport avec la Nouvelle-Zélande semblait soit lui échapper, soit lui passer au-dessus de la tête.

— Pas très surprenant, cela dit, nota Charlotte. M. Bishop est réputé pour donner de grands coups de balai dès son arrivée dans une entreprise.

De fait, le nouveau patron soigna sa réputation pendant huit heures d'affilée. À la fin de la journée, les deux tiers de la direction avaient quitté les locaux. Le tiers restant ne se souciait plus que d'une chose : travailler. Cinq jeunes cadres reçurent une promotion inattendue. Les autres furent soit rétrogradés, soit prévenus que si des progrès n'étaient pas observés dans le mois, ils prenaient la porte.

Tuck avait saisi quelques ragots au vol à ce propos.

— Le patron aurait dit à une des jeunes de l'équipe de Dolly qu'il lui pardonnait la médiocrité de son travail, compte tenu de l'incompétente qu'elle avait eue pour responsable jusqu'à présent, apprit-il à Charlotte alors qu'ils quittaient le bureau ensemble.

— Plutôt gentil de sa part.

Elle n'aurait pas spontanément associé cet adjectif à l'homme qui lui avait aboyé de monter dans le taxi. *Comme un tyrannosaure enragé*, songea-t-elle.

Tuck remonta la fermeture Éclair de sa veste multicolore à multiples poches.

— Il aurait ajouté juste après qu'elle avait trois mois pour corriger le tir, sinon, virée, déclara-t-il mimant un égorgement. Plutôt honnête, non ? D'autant que maintenant, elle a une chance d'être promue vu que Dolly n'est plus là pour pistonner ses chouchous.

— Oui, convint Charlotte. Très honnête.

*Sévère, mais juste.*

Charlotte pensait le plus dur passé au cours de cette première journée. Elle se trompait. Le lendemain, à peine arrivée, on lui apprit que le T-Rex avait remis cela. Silencieux et tendus, ses collègues s'activaient deux fois plus qu'à l'accoutumée, comme pour prouver qu'ils méritaient bien leur place.

Charlotte reçut demande sur demande de la part d'Anya toute la matinée, jusqu'à ce qu'elle avale son déjeuner sur le pouce face à son écran d'ordinateur. Charlotte n'était ni naïve ni stupide ; elle savait très bien que les autres filles profitaient d'elle. Sa fiche de poste indiquait « documentaliste », pas « assistante d'Anya ». Tant qu'Anya serait trop paresseuse pour faire son travail, Charlotte ne craignait rien – car elle avait tellement bien bossé pour dématérialiser les archives qu'elle n'était pas à l'abri de voir son propre poste supprimé.

Surtout avec un Gabriel Bishop résolu à faire le vide dans le bâtiment.

L'analogie avec le T-Rex se tenait : il faisait trembler l'édifice à chacun de ses pas, dévorant tout sur son passage, crachant les restes à gauche, à droite, au centre. Mais le T-Rex semblait ignorer Charlotte, et cela lui convenait. Elle continuerait à se faire discrète, appliquée, comme la petite souris qu'elle était, pas franchement digne d'attention mais trop utile pour qu'on s'en débarrasse.

Malheureusement, la créature sanguinaire décida tout de même que son tour était venu dans le courant de l'après-midi.

Tuck lui tendait un paquet de courrier lorsque l'appel fatidique retentit.

— Le patron veut te voir, lui annonça Anya presque sur le ton de la satisfaction. Maintenant. Prends ton ordinateur portable.

La gorge sèche et les joues en feu, Charlotte lissa les plis de sa jupe en lin marron foncé, qui lui arrivait au mollet, puis réajusta sa veste assortie sur son haut blanc.

— Prête à me faire manger toute crue ! lança-t-elle d'un ton badin à Tuck, tentant – sans succès – de dédramatiser ce qui s'annonçait comme sa dernière heure...

La perspective de ces yeux gris comme la pierre, de ce regard glacial posé sur elle... Sentant un frisson la parcourir, elle glissa l'ordinateur portable dans son sac, de peur qu'il ne lui échappe des mains sur la route de l'échafaud. La main tremblante, elle boucla la sangle avec toutes les peines du monde.

— S'il te vire, tenta de la rassurer Tuck malgré son air inquiet, c'est un idiot.

Charlotte se demanda si Tuck lui aurait dit la même chose sachant qu'elle avait balancé une agrafeuse au visage du patron. En termes de première impression, on pouvait difficilement faire pire. À moins, bien entendu, que l'employée en question, déjà coupable d'agression à l'agrafeuse, ne devienne ensuite aphone pendant un dîner avec le même patron, lui laissant ainsi l'excellente impression d'être aussi utile qu'une statue.

Elle quitta son box la peur au ventre, aiguillonnée par le détestable souvenir de ce naufrage, une pénible sensation de picotement sur tout le corps. Le nombre de regards compatissants tournés vers elle lui indiqua que tout le monde avait compris où elle se dirigeait et pourquoi. Logique. Trois collègues de l'open space avaient pris la même direction, aucun n'était revenu, même pas pour faire ses cartons : une équipe avait été spécialement constituée pour cette noble tâche.

Certains employés lui glissèrent quelques mots d'encouragement au passage, mais leur mine décomposée trahissait leur certitude que Charlotte était foutue.

Le seul à peu près honnête fut l'un des cadres du service juridique.

— Je t'avais dit de te proposer pour le poste d'Anya quand il s'est ouvert.

Oh, elle avait bien suivi son conseil et déposé sa candidature – mais il ne semblait pas conscient de l'étendue de la timidité de Charlotte. Son incapacité à se vendre en tant que salariée était pathétique. Une fois mise à la porte, elle ne trouverait rien de mieux qu'un poste en télétravail pour une boîte de vente par correspondance, et ne parlerait plus à personne, excepté Molly. Elle finirait vieille folle avec un nid d'oiseau sur la tête qui effraie les petits enfants et les rares clients.

*La ferme, Charlotte. Tu ne t'aides pas.*

Une seconde plus tard, elle s'engageait dans les escaliers menant à l'étage de la direction. Arrivée sur le palier, elle prit une profonde inspiration, s'agrippa à la bandoulière

de son sac et avança dans l'open space. La moitié des bureaux avaient été vidés de leurs occupants, et les survivants étaient trop occupés pour la remarquer.

Elle parvint, un peu tôt à son goût, devant les portes vitrées coulissantes qui délimitaient le territoire du P-DG. De chaque côté de l'entrée se dressaient des parois également vitrées. L'onéreuse rénovation avait été commandée par Bernard Hill, le P-DG déchu. Le bureau d'Anya, immédiatement adjacent à la cloison de verre, disposait d'une vue imprenable sur la ville grâce une gigantesque baie vitrée qui baignait l'intérieur de lumière naturelle.

Le bureau du P-DG, avec sa vue encore plus époustouflante, à ce qu'on disait, se trouvait derrière celui de son assistante personnelle, passé la salle d'attente. Une simple porte y menait, sans partie vitrée. Probablement pour que M. Hill puisse ronfler ni vu ni connu pendant que Saxon & Archer périlait.

Anya lui fit signe d'entrer dans la tanière du tyrannosaure sans prendre la peine de se lever de son immense bureau – de verre, lui aussi. Anya était la perfection faite femme : un maquillage subtil, un port élégant, une chevelure châtain satinée par le souffle expert du sèche-cheveux et une robe couleur de vigne qui soulignait ses formes tout en lui conférant l'allure d'une femme d'affaires.

D'après la rumeur, madame avait Gabriel Bishop dans le viseur. L'un des employés de l'administration l'avait entendue confier à l'adjointe du directeur financier son ambition de devenir Mme Bishop. Et ajouter quelque chose du genre « dans une semaine, il me mange dans la main ».

Charlotte doutait fort que quiconque puisse dicter quoi que ce soit à Gabriel Bishop mais, physiquement au moins, Anya répondait à ses critères : grande et belle.

— Entre, lui lança Anya en levant les yeux au ciel devant l'hésitation de Charlotte. Il ne lui faut en général pas plus d'une minute pour signer une rupture de contrat.

*Domage, qui va faire ton boulot ?*

La gorge sèche, Charlotte garda son commentaire acerbe pour elle. À la place, résolue à priver Anya du plaisir de la voir flancher, elle prit son courage à deux mains, toqua et entra. Elle referma la porte derrière elle : si elle devait se faire congédier, que l'exécution se passe au moins à huis clos.

La vue était en effet spectaculaire. En revanche, le bureau de verre cristallin de l'ancien P-DG, une magnifique pièce créée sur mesure par un designer de renom, que Charlotte avait vu un jour des déménageurs monter, avait disparu. Apparemment, Bernard ne posait jamais rien d'autre sur sa surface immaculée et brillante que son téléphone et un stylo plaqué or.

Tout l'inverse de Gabriel Bishop, qui avait installé un bureau massif en acajou tailladé de partout et recouvert de feuilles, de dossiers ainsi que de deux ordinateurs portables où tournaient différents programmes. Le P-DG étudiait, le sourcil froncé, ce qui ressemblait à un contrat avec l'un de leurs fournisseurs. Sa cravate bleu marine pendait mollement

autour de son cou comme s'il avait tiré dessus avec impatience. Les manches de sa chemise blanche étaient retroussées jusqu'aux coudes, découvrant un début de tatouage.

Il semblait indifférent à la vue à couper le souffle qui s'étalait dans son dos, les eaux du golfe de Hauraki resplendissantes sous les rayons givrés du soleil automnal.

— Mademoiselle Baird, l'interrogea-t-il sans même la regarder, pour quelle raison inexplicable sommes-nous toujours sous contrat avec les chaussures McElvoy alors que les boutiques ont dû renvoyer des palettes entières de leurs produits pour malfaçon ?

Les mains moites, Charlotte se cramponna un peu plus à sa bandoulière.

Le T-Rex redressa la tête, la fixant de deux yeux gris acier pénétrants.

— Asseyez-vous avant de tomber dans les pommes, grogna-t-il.

Charlotte s'assit.

Il continua à feuilleter le contrat.

— Mademoiselle Baird, vous seriez gentille de me répondre avant que je ne fête mes quatre-vingt-cinq ans.

Réalisant que sa question n'avait rien de rhétorique, elle ferma les yeux pour ne pas le voir.

— M. Hill était ami avec M. McElvoy père, débita-t-elle. Les articles ont toujours été d'une finition impeccable sous sa direction. Les problèmes de qualité ont commencé à apparaître lorsqu'il a passé le relais à son fils.

— Et parmi tous les cadres dirigeants, qui étaient forcément au courant, aucun n'a jamais pensé à en avertir mon glorieux prédécesseur ?

— Je crois qu'ils ont essayé, poursuivit Charlotte après avoir noté, le temps d'un clignement d'œil, que son interlocuteur avait toujours le nez dans le contrat – et les sourcils plus froncés que jamais. Mais M. Hill était très loyal envers son ami.

Ou trop fainéant pour s'en occuper quand il était si facile de laisser couler... ou d'aller taper quelques balles de golf.

Compte tenu de ses habitudes de travail – ou *absence* d'habitudes – Charlotte s'émerveillait que quelqu'un comme Bernard Hill ait pu accéder au poste de P-DG de Saxon & Archer. En même temps, Anya était la preuve vivante que le monde ne récompensait pas toujours les plus méritants.

Elle frissonna en se rappelant qu'elle subirait bientôt le même sort que son ancien patron.

— Une chose est claire, reprit Gabriel Bishop, la mâchoire contractée. McElvoy fils nous facture le prix fort.

Il saisit le téléphone et appela le service juridique.

— Résiliez le contrat McElvoy. Cela fait dix fois qu'ils manquent à leurs obligations. Et faites leur cracher les pénalités !

Ayant profité de l'accalmie pour sortir le portable de son sac, Charlotte attendit patiemment de recevoir l'ordre de le restituer. Pourquoi lui avait-il demandé de monter avec, en revanche, cela restait un mystère... Tous les autres avaient été convoqués tels quels. Peut-être une forme de punition pour l'agression à l'agrafeuse.

— Passons au dossier Khan, continua-t-il en mettant le contrat McElvoy de côté pour en saisir un autre couvert de notes à l'encre bleu foncé. Le dossier personnel de Hill sur la situation est au mieux incomplet. Tel que je me figure les choses, Khan est heureux de nous vendre le terrain pour en faire un parking mais éprouve un attachement viscéral pour le bâtiment qui y est construit. En tant que documentaliste, je présume que vous avez des documents sur ce dossier ?

Charlotte le fixa sans rien dire.

Gabriel Bishop se passa une main dans les cheveux puis se pencha vers elle, les avant-bras appuyés contre un bureau tellement recouvert de rayures et d'entailles qu'elle comprit instinctivement qu'il le suivait d'entreprise en entreprise depuis ses débuts.

— Mademoiselle Baird, insista-t-il, son regard froid la scrutant avec une intensité telle que tous ses muscles se crispèrent à la limite de la rupture, d'après les mémos associés à ce dossier, visiblement tous créés depuis votre poste de travail, vous êtes une femme intelligente. Je ne compte pas me séparer de vous, mais je le ferai si vous ne me donnez pas les informations que je vous demande.

## CHAPITRE 4

# Un scoop pour personne : Anya est une garce

---

Charlotte était souflée qu'il ait pris la peine de vérifier l'origine des notes dont Anya s'attribuait toujours le mérite. Tellement souflée qu'elle faillit en perdre la voix une fois de plus ; mais ce message d'espoir, « je ne compte pas me séparer de vous », lui donna le courage de parler.

— M. Khan, se lança-t-elle, s'éclaircissant la voix d'un raclement de gorge tout en braquant le regard sur son nœud de cravate, durcit la négociation car il sait que Saxon & Archer a besoin de ce terrain. C'est le seul disponible.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? l'interrogea Gabriel Bishop en biffant un document tout en parlant, le coup de stylo sûr, l'encre rouge ensanglantant les pages.

Charlotte se sentait moins bloquée quand il ne la regardait pas.

— Quelques échanges d'e-mail entre Khan et M. Hill.

Négligent au possible, Bernard Hill n'avait pas sauvegardé beaucoup d'e-mails sensibles. Mais Anya en avait transmis certains à Charlotte pour qu'elle les ajoute au dossier.

— Cela saute aux yeux, pour qui sait lire entre les lignes. Il dit des choses comme « Je suis certain qu'on peut trouver un compromis. Ce terrain serait très utile à Saxon & Archer, et je suis un homme raisonnable. »

Son nouveau patron posa son stylo et se cala dans son fauteuil, l'attention désormais pleinement focalisée sur elle.

— Je vois. Hill a-t-il étudié d'autres pistes concernant ce parking ?

La force de sa présence rendait tout effort de concentration surhumain.

— Non.

Elle choisit à nouveau le nœud de cravate comme point de focus, puis se mordit la lèvre en songeant à son estomac, probablement plus noué qu'un bretzel à cette heure. Mais puisqu'il ne l'avait pas encore mise à la porte...

— Un jour, j'ai vu passer une note de Brent Sinclair, un des plus jeunes cadres de l'équipe, qui suggérait qu'on mette en place un système de navette depuis un énorme parking commercial qui se trouve à un quart d'heure de là environ.

Elle s'efforça de lui fournir autant d'éléments que possible. Tous les détails se trouvaient dans les archives électroniques. Alors qu'elle pensait leur entrevue terminée, il lui demanda comment elle était parvenue à organiser un déplacement professionnel de dernière minute un vendredi à Sydney, dans la filiale de Saxon & Archer, plus un dîner pour les partenaires commerciaux à l'arrivée.

Charlotte cligna les yeux mais réussit à formuler une réponse : elle avait l'habitude. Anya lui envoyait en général ses instructions, elle gérait le reste. Peut-être, songea-t-elle soudain, T-Rex envisageait-il de la nommer au poste d'assistante d'Anya. Coincée à longueur de journée aux côtés de la condescendante Anya... pas le job rêvé, mais toujours mieux que de se retrouver à la rue.

— On arrête là, lança Gabriel Bishop en jetant un œil à sa montre. Dites à Anya de m'envoyer Sinclair.

Charlotte s'échappa du bureau sans demander son reste, puis s'éclipsa quinze minutes, le temps de s'offrir un shoot de caféine dans son bistrot préféré au coin de la rue et un tour de pâté de maisons pour se calmer. À son retour, elle trouva un message d'Anya lui demandant une synthèse d'un litige professionnel que l'ancien P-DG avait ignoré plus d'un an et demi auparavant.

Un post-scriptum l'accompagnait : *Pas encore rétrogradée à la surveillance de la photocopieuse, je présume.*

Soulagée par la banalité de la requête et la vacherie plutôt rassurante d'Anya, Charlotte se remit au travail, plus motivée que jamais.

Ayant chargé Sinclair de peaufiner une version détaillée de son plan, non sans l'avoir passé au grill au préalable et avoir confirmé la solidité de son idée, Gabriel repensa à la petite souris passée dans son bureau quelques minutes plus tôt. Un affreux tailleur marron, une douce chevelure blonde ramassée aujourd'hui en chignon, des yeux clairs couleur noisette protégés par les verres de ses lunettes cerclées d'acier... Charlotte Baird faisait décidément tout pour se fondre dans le mobilier.

Ce que Gabriel avait découvert aujourd'hui, c'était que la petite souris était non seulement travailleuse, mais également observatrice et dotée d'une rare intelligence. Pendant ces infimes fractions de seconde au cours desquelles elle oubliait d'être pétrifiée par sa présence, elle... étincelait. Comme si sa timidité l'étouffait, l'empêchait de rayonner.

Une intrigante souris que cette Mlle Baird...

Gabriel se sentit piqué de curiosité – lui qui n’avait jamais éprouvé que de l’indifférence pour les petites rongeuses.

Oubliant un instant le « problème » que posait son employée aux compétences inexploitées, manifestement recrutée au mauvais poste, il reporta son attention sur un autre type de créature : un oiseau de rêve aux plumes éclatantes.

— Anya, annonça-t-il dans l’interphone. Dans mon bureau, et avec votre portable.

Aussi exténuée qu’après un parcours du combattant, Charlotte engloutit un paquet entier de raisins au chocolat à son bureau ce soir-là, tout en finalisant plusieurs demandes d’Anya. Elle avait l’impression qu’on lui avait greffé un cerveau de mollusque.

Ce n’était pas le travail qui l’avait lessivée. Non, le rythme avait été soutenu, mais le contenu intéressant. C’était l’incertitude, ne pas savoir si elle irait pointer au chômage le lundi suivant. L’allusion d’Anya à la « photocopieuse » n’avait été que méchanceté gratuite, mais compte tenu de l’aisance légendaire de Charlotte en entretien, elle serait vernie si un futur employeur lui faisait confiance, même pour garder la photocopieuse.

Cette idée noire l’obsédait encore lorsque Molly l’appela à 19 heures pour lui demander si un dîner du côté du viaduc la tentait. « Carrément ! » répondit-elle à son amie en se jurant séance tenante de ne pas parler boulot jusqu’au lendemain.

Elle craqua et avoua avoir surnommé Gabriel le « T-Rex », manquant faire s’étouffer Molly de rire. Mais ces histoires de bureau faisaient pâle figure à côté du scoop phénoménal que lui réservait cette dernière. Après avoir décidé d’attaquer le dessert en entrée, elles partirent s’asseoir au bord de l’eau, cornet de glace à la main en attendant qu’un yacht de milliardaire leur offre un peu de spectacle. C’est alors que Molly lui livra tous les détails de son vendredi soir, commencé par un apéro-cocktail.

En résumé, sa meilleure amie avait pris au mot Zachary Fox – rock star et homme élu « dieu vivant du sexe » par un magazine pour hommes trois années de suite – lorsque ce dernier lui avait proposé une nuit endiablée !

Charlotte en resta bouche bée.

— Toi... avec Zachary Fox...

Elle passa un bras autour des épaules de Molly et lui colla un gros bisou sur la joue. La peau crémeuse de son amie se teinta d’une subtile touche colorée.

— Ma championne !

Elle retira son bras avant que la boule de glace ne finisse sur les genoux de Molly.

— Au moins, l’une de nous deux aura quelques histoires croustillantes en stock pour choquer ses petits-enfants... si on devient grands-mères un jour.

Molly gloussa et se blottit contre Charlotte, ses cheveux noirs domptés en une natte raide. Puis, le regard perdu dans les flots scintillant sous les lumières des commerces

alentour, Molly lui confia que l'aventure d'une nuit s'était compliquée depuis, menaçant de rouvrir des blessures si vilaines que Charlotte doutait qu'elles aient jamais vraiment cicatrisé.

— Tu me trouves ridicule ? murmura son amie. De cacher notre relation aux paparazzis ?

— Non, quelle idée.

Charlotte finit le cône de glace, froissa sa serviette en papier et partit la jeter à la poubelle ainsi que celle de Molly, avant de revenir s'asseoir.

— J'étais là, tu te rappelles ?

Elle serra la main de Molly, partageant sa peine.

— Tu as raconté à Fox ce qui s'était passé ? Qu'il sache que ça n'a rien à voir avec lui ?

Molly secoua la tête et désigna un yacht resplendissant qui venait d'apparaître au loin. Elles observèrent la forme aux lignes pures fendre l'eau, les mots échangés ensuite chargés de douleur enfouie.

Charlotte brisa le silence par amour pour celle qui était sa meilleure amie depuis leur première rencontre, à la maternelle, plus de vingt ans plus tôt.

— J'ai peur, Molly ! tout le temps... Parfois à en suffoquer. Tu sais pourquoi.

— On n'est pas obligées d'en parler, décréta Molly tout en se serrant Charlotte dans ses bras.

— Non, ça va, assura Charlotte en plongeant son regard dans ces yeux marron chaleureux qui avaient veillé sur elle jour et nuit, un peu plus de cinq ans plus tôt, jusqu'à son réveil. Cette peur me pourrit la vie... Et ce qui n'arrange rien, c'est que je suis suffisamment intelligente pour m'en rendre compte.

Cruelle révélation que celle de vivre prisonnière d'une cage de sa propre construction.

— Tu te sous-estimes, dit Molly. Tu as dit que j'étais brave, mais sans toi, j'aurais quitté le lycée et ma famille d'accueil ! Tu as été ma bouée de sauvetage.

— Et toi la mienne, soutint Charlotte en secouant la tête, refusant que son amie ne succombe à nouveau au trauma et à l'angoisse qui avaient gâché son adolescence. Ne laisse pas tomber cette ado de quinze ans forte et courageuse, Molly. Ne fais pas comme moi, ne te mens pas.

Charlotte savait qu'il était trop tard pour briser les barreaux de sa propre cage. Mais Molly avait cette chance, et Charlotte ferait tout pour qu'elle la saisisse.

— Est-ce que ça vaut vraiment la peine ? demanda Molly, chaque mot empreint de souvenirs douloureux. Juste pour un mois ?

— À toi de décider, affirma Charlotte en s'éventant le visage. Mais moi, je vote pour faire grincer le sommier avec M. Chaud lapin.

Molly éclata d'un rire mêlé de quelques larmes.

— Il te faudrait peut-être une rock star, toi aussi.

— Quelle horreur ! J'aime autant finir sous la couette du T-Rex.

Ce commentaire anodin en apparence trahissait en fait de nombreux fantasmes. Et fantasmes ils resteraient, songea Charlotte tandis qu'elles s'installaient au restaurant, Molly ayant terminé son interrogatoire sur son nouveau patron. Cette peur au fond d'elle réduisait ses possibles, empêchait un miracle de se produire : séduire un homme comme Gabriel Bishop, par exemple.

Le lendemain matin, Charlotte pensait encore à Molly, espérant que son amie trouverait un moment pour parler du passé à sa rock star lorsque Tuck, son adorable geek, pointa le bout de son nez au-dessus de sa cloison.

— Tu es au courant ?

— Quoi ? répondit Charlotte, alertée par son ton dramatique.

— Anya, chuchota-t-il, les yeux exorbités, la chevelure blond foncé en pétard. Il l'a virée !

Charlotte s'affala sur sa chaise, les jambes en coton.

— Oh, non !

Anya hors-jeu, elle était la prochaine sur la liste. Perdue dans cette pensée, elle sursauta à la sonnerie du téléphone, cognant du genou sous la table.

— Mademoiselle Baird, dans mon bureau.

Elle raccrocha d'une main tremblante et ajusta ses lunettes en se persuadant de pouvoir affronter dans la même journée un tyrannosaure et le billot. Après tout, elle avait survécu à bien pire. Elle devait garder cela à l'esprit. Elle avait *survécu*.

— Je suis convoquée à l'étage, annonça-t-elle à Tuck.

Toute la tristesse du monde se lut sur le visage du jeune homme.

— Bon Dieu, Charlie.

— Tout va bien. Je passe te voir après.

Si on ne lui interdisait pas l'accès à l'open space, en lui désignant simplement la porte de sortie.

Cette fois-ci, aucun de ses collègues ne lui jeta un regard. Sans leurs têtes d'enterrement et leurs regards en coin, elle aurait interprété cette indifférence comme un signe de confiance. La plupart avaient déjà traversé les limbes et en étaient ressortis sains et saufs.

Mais depuis le grand nettoyage, contrairement à elle, plus aucun n'occupait un siège éjectable.

La montée des marches et la traversée du couloir semblèrent durer une éternité, puis elle s'engouffra dans la tanière du tyrannosaure. La porte l'attendait, grande ouverte. Lui se tenait debout le dos à la baie vitrée et au panorama, portable à l'oreille. Il avait opté pour

un costume et une cravate anthracite sur une chemise gris métallique. Austère, sombre, des couleurs qui mettaient ses traits en relief.

Gabriel Bishop était un véritable apollon.

Charlotte s'autorisait à l'admettre en secret. Trop massif, trop musclé, trop dangereux, mais d'un charme hypnotique. Comme un tigre avant le carnage.

S'approchant de son bureau tout en continuant de converser avec une de leurs boutiques de South Island – d'après ce qu'elle comprit –, il attrapa un gobelet de café et le lui tendit. Elle s'en saisit dans un sursaut d'espoir. Contrairement à ce qu'elle avait pensé lors de leur première rencontre, le T-Rex ne proposait à ses victimes ni dernier repas, ni dernier rafraîchissement. Doutant de la capacité de ses jambes flageolantes à la porter plus longtemps, elle prit l'initiative de s'asseoir pendant qu'il poursuivait sa négociation ambulante.

Notant d'un œil inquiet l'épais marc déposé au fond d'une tasse vide posée au bord du bureau, Charlotte prit son courage à deux mains et avala une gorgée de café. Ses papilles gustatives s'épanouirent au passage du liquide. Il lui avait tendu un *latte* fouetté à la chantilly, son péché mignon.

À ce stade, Charlotte avait cessé de s'interroger sur les dons de divination de son patron. Ce qu'elle devinait en revanche, c'était qu'il n'avait pas l'intention de la licencier... à moins qu'il n'ait décidé de lui laisser entrevoir un espoir pour mieux l'anéantir. Un jeu particulièrement sadique, mais dont certains hommes raffolaient. Elle était bien placée pour le savoir.

Ne sachant trop que penser, Charlotte s'agrippa désespérément à sa tasse de café lorsqu'il raccrocha et la transperça du regard.

— Mademoiselle Baird, il est grand temps que nous abordions la question de votre avenir.

## CHAPITRE 5

# Charlie la souris contre T-Rex : acte I

---

Gabriel vit les doigts graciles de Charlotte se crispier sur le gobelet cartonné, au point de le cabosser.

Ses joues avaient pâli, mais elle se tenait toujours droite et n'avait pas perdu sa voix, cette fois.

— Je vous écoute, monsieur.

*Bien*, songea-t-il. Sa timidité et son embarras en sa présence constituaient deux défauts de taille pour le poste qu'il s'apprêtait à lui proposer, mais elle avait du cran et du talent. Il s'en accommoderait.

— J'ai besoin d'une nouvelle assistante personnelle.

Elle cligna les yeux, le gobelet se vit offrir un court répit.

— Vous voulez que je vous aide à présélectionner les candidates ? proposa-t-elle avec un semblant de sourire de soulagement. Je crois savoir comment Anya s'y prenait.

— Non, dit-il en s'asseyant, inquiet de l'effet intimidant de sa haute stature sur son interlocutrice.

Il n'était guère plus petit assis.

— Aucune annonce n'a été publiée. C'est vous qui serez ma nouvelle assistante.

Elle le fixa, le souffle coupé, ses douces lèvres roses entrouvertes. Des lèvres à croquer. *Quelle vilaine pensée*, songea-t-il. Mais une pensée tenace, pour une raison inexplicable. Lorsqu'elle ne tremblait pas de peur, Mlle Baird, avec son esprit vif et ses yeux pétillants, ne laissait pas de l'intriguer. Quant au reste... sa tenue informe ne trompait personne : elle était roulée comme une Vénus de poche. Les cheveux libérés de sa queue de cheval, sans lunettes – ou même avec, tiens –, elle ferait un petit lot tout en courbes, et ma foi fort appétissant.

Bien entendu, le charme de la demoiselle ne sauverait pas sa tête en cas d'incompétence – cela dit, si c'était le cas, elle n'aurait pas piqué sa curiosité. Les femmes brillantes étaient son herbe-aux-chats.

Quel dommage qu'il soit son patron.

— Vous êtes nommée en remplacement d'Anya, avec effet immédiat.

— Je ne peux pas faire le travail d'Anya ! protesta Charlotte, les yeux écarquillés.

— Vraiment ? dit Gabriel en haussant un sourcil. Étonnant, si l'on tient compte du fait que vous l'avez fait pendant trois ans.

Il ne haïssait rien tant que les gens qui s'attribuaient le mérite du labeur des autres.

— J'ai interrogé Anya sur les mêmes dossiers que vous. Elle est restée muette comme une carpe.

Pire, contrairement à Charlotte, l'autre femme n'avait même pas su où chercher ou quels fichiers ouvrir pour retrouver les informations. Elle avait juste répondu en souriant bêtement qu'il trouverait une synthèse complète sur son bureau à son arrivée le lendemain matin. Et avait sans doute mandaté Charlotte par e-mail pour qu'elle s'en occupe.

Le doute avait commencé à s'insinuer dans l'esprit de Gabriel lundi – bien que croulant sous ses demandes, Anya était apparue toujours disponible, souriante, imperturbable. N'importe qui d'autre, homme ou femme, l'aurait envoyé balader au moins une fois et jamais au grand jamais elle n'aurait pu quitter le bureau à une heure raisonnable. Il lui avait fallu moins de cinq minutes pour accéder à l'historique des mémos déposés sur son bureau.

Le dernier code d'accès était toujours celui d'Anya – utilisé pour imprimer les documents. Tous les autres reliaient les fichiers au poste de travail de Charlotte. C'était pour en avoir le cœur net qu'il avait convoqué les deux femmes le même jour dans son bureau. Il n'avait pas besoin d'une menteuse qui présentait bien à ses côtés ; il avait besoin de Charlotte, de son intelligence et de sa précieuse connaissance des employés et de leurs compétences. Sans son aide, il lui aurait peut-être fallu des semaines pour être mis au parfum de la proposition de Sinclair.

Une proposition dont Anya, elle, n'avait jamais entendu parler.

— Mais, protesta Charlotte avec empressement, comme si elle s'était préparée à tout débiter en bloc, je ne sais pas comment gérer les fournisseurs ni les directeurs de service ni...

— Vous apprendrez, déclara Gabriel, qui ne comprenait pas qu'une femme si compétente puisse se sous-estimer à ce point. Ce n'est pas une proposition, c'est un ordre. Vous acceptez ou vous nous quittez.

Il décida d'enfoncer le clou.

— Vous n'auriez pas dû en faire autant à votre poste actuel. À cause de vous, nous n'avons plus besoin d'une personne à plein temps.

Ce qui n'était pas faux.

— Le choix est simple : devenir mon assistante personnelle ou rendre votre badge d'accès.

Elle posa le gobelet sur le bureau et serra les poings, les joues brûlantes. Donc, il y avait du tempérament dans ce petit bout de bonne femme. Bien. Elle en aurait besoin pour le côtoyer au quotidien – Gabriel ne savait que trop bien qu'il n'était pas le patron le plus facile à vivre. Mais lorsqu'elle déglutit timidement plutôt que de se lâcher enfin, il eut envie d'exploser.

Il s'en garda pour ne pas la terrifier.

— Alors, c'est oui ou c'est non ?

Charlotte prit une profonde inspiration.

— C'est oui, souffla-t-elle.

Alors qu'elle s'installait à la place d'Any – T-Rex lui ayant donné quinze minutes pour prendre ses quartiers –, aidée par un Tuck rayonnant, Charlotte se demanda si elle n'avait pas perdu la tête.

— Je savais que le Bishop était *l'homme de la situation*, s'enthousiasma Tuck comme un adolescent ayant oublié de grandir, employant le surnom du tyrannosaure sur les pelouses de rugby.

*Le Bishop*, songea Charlotte avec un soupçon de mutinerie, était un tyran. Il lui demanda l'impossible toute la journée. 17 heures sonnèrent, et toujours pas de répit en vue. À 18 heures, peu au fait du protocole à adopter en tant qu'assistante personnelle, Charlotte osa un œil vers sa porte – qu'il ne fermait jamais, sauf entrevue privée – et le surprit en train de lancer des regards noirs à son ordinateur portable, qu'il préférait à un fixe.

Sa cravate avait disparu et il avait déboutonné le haut de sa chemise, dévoilant une peau mate dans l'échancrure. Le tissu était d'une finesse telle que Charlotte devinait les tatouages en dessous, les muscles roulant au moindre mouvement.

Pourquoi diable fallait-il que ce T-Rex soit aussi costaud et canon ?

La gorge sèche, elle se risqua à toquer.

— Monsieur ?

— Vous savez comment régler ça ? demanda-t-il, désignant l'écran du menton.

Elle s'approcha et identifia le problème sans hésiter. Son ordinateur lui avait déjà fait le coup plusieurs fois, et les informaticiens du service d'assistance lui avaient montré la manipulation pour le débloquer.

— Si je peux... commença-t-elle en contournant le bureau.

Il s'écarta, se recoiffa des deux mains et saisit un stylo pour signer un contrat qu'elle lui avait apporté plus tôt. Soulagée de ne pas avoir à effleurer ce buste large et puissant, elle

régla le problème en deux temps trois mouvements et reprit sa place de l'autre côté du bureau.

Il lui tendit les contrats.

— Apportez ça au courrier, à poster demain matin sans faute. Et que fait Merrill, bon sang ? J'ai besoin d'elle.

— Elle est rentrée chez elle il y a quelques minutes pour dîner en famille.

La directrice financière était passée lui souhaiter une bonne soirée.

— Elle a dit qu'elle finaliserait le rapport financier après avoir couché les enfants. Elle l'enverra par e-mail. Vous voulez que je l'appelle ?

— Non, grogna-t-il en jetant un coup d'œil à sa montre, manifestement conscient ni de l'heure avancée, ni du splendide panorama sur le port qu'offrait son bureau. Vous avez prévu quelque chose ?

Elle comptait dîner avec Ernest, mais peut-être valait-il mieux le garder pour elle.

— Non, mentit-elle en se consolant à l'idée du bond phénoménal que venait de faire son salaire.

— Dans ce cas, pourriez-vous me dénicher ces contrats ? demanda-t-il avant de débiter la liste.

Elle partit aux archives, trouva les originaux et les lui apporta. Puis elle retourna à son bureau pour appeler Ernest.

— Désolée, on va devoir remettre notre dîner à plus tard, annonça-t-elle à l'homme attentionné et doux auprès duquel elle se sentait toujours elle-même.

Ils se voyaient depuis un an, et pas une fois elle ne s'était sentie menacée ou désorientée à ses côtés.

— Je me faisais une joie de te voir, déplora-t-il. Mais félicitations pour la promotion.

— Merci, Ernest.

Elle raccrocha et sentit un frisson lui parcourir la nuque. Elle se retourna et vit que Gabriel était sorti de son bureau.

— Vous avez besoin d'autre chose ?

— Un petit ami ? répondit-il, du tac au tac.

— Oui, admit-elle en rosissant.

— Drôle de nom.

— Comment cela ? sourcilla Charlotte. Ernest est un très joli nom.

— Oh, au temps pour moi. Je croyais vous avoir entendue l'appeler Ermine.

Il lui tendit une feuille avec un commentaire gribouillé à la va-vite, à peine lisible, et lui demanda d'intégrer les modifications avant de lui renvoyer le document mis à jour pour qu'il puisse finaliser un contrat avec un fournisseur de Londres.

S'ensuivit une autre demande, puis une autre. Au final, T-Rex ne la libéra qu'à 22 heures. Affairé dans son bureau, il ne semblait pas pressé de partir. Ils avaient dîné sur

place, des plats commandés par Charlotte à la demande de Gabriel dans un restaurant du quartier. Mais, en bienveillante assistante, elle commençait à craindre que son patron, loin d'être un gringalet, ne connaisse une fringale plus tard. Sans compter que son cerveau devait brûler plus de calories à l'heure qu'un homme normal en plein effort.

Elle posa son sac à main, se dirigea vers la salle de pause, glissa quelques pièces dans le distributeur et retourna vers son bureau. T-Rex se tenait devant un chevalet sur lequel reposaient les plans de rénovation apportés plus tôt par un architecte. Ils concernaient les boutiques d'Auckland, de Queenstown et de Sydney, les étendards de la marque.

— Bonne nuit, monsieur Bishop, lui lança-t-elle, puis après une courte inspiration : Je vous ai pris des barres aux céréales.

Elle n'avait pas trouvé plus sain dans le distributeur – il était temps d'en revoir la liste d'approvisionnement avec les fournisseurs.

— Merci, répliqua-t-il avant de froncer les sourcils. N'oubliez pas le taxi, mademoiselle Baird.

— Il est en route.

Un des privilèges du poste dont elle ne se sentirait jamais coupable d'user, surtout après une telle journée.

— Je vous accompagne.

Il s'étira et la rejoignit.

Charlotte aurait aimé l'en dissuader, mais pourquoi gâcher le peu de courage qu'il lui restait en stock ? Dans l'ascenseur, elle se força à pratiquer en secret les exercices de relaxation enseignés par son thérapeute, la *seule* chose utile retenue de sa thérapie.

Proche du malaise, le parfum chaud et viril de Gabriel Bishop lui emplissant les narines à chaque inspiration, elle poussa un « ouf » de soulagement en voyant le taxi et son chauffeur, un Indien barbu aux allures de grand-père, apparaître à travers les portes vitrées de l'entrée principale. Gabriel Bishop l'accompagna au bas du perron et ouvrit la portière de la berline.

— À demain, le salua-t-elle avant de refermer la portière.

Alors que le taxi s'éloignait, elle vit la redoutable silhouette se diriger à pas de géant vers le front de mer, mains dans les poches.

Gabriel n'était pas du genre à remettre ses choix en question, sauf ce soir. Charlotte Baird était une perle rare. Grâce à elle, il avait abattu le double du travail prévu aujourd'hui. Sur ce point, il avait vu juste. Mais sa présence l'intimidait. Elle était encore passée à deux doigts de l'hyperventilation dans l'ascenseur. En toute logique, il aurait dû lui éviter un poste en première ligne au sein de l'entreprise, mais il maudissait l'idée de tant de talent exploité à mauvais escient, ou détourné à des fins personnelles par une autre Anya.

Il traversa la station centrale de transports publics d'Auckland et ses pavés plats, puis continua vers le port d'embarquement, où il contempla le trafic maritime nocturne, absorbé dans ses réflexions. Non seulement Charlotte était une employée modèle, qui anticipait déjà ses demandes après une journée de collaboration à peine, mais elle possédait en plus une capacité extraordinaire à trier l'important de l'accessoire. Résultat, les interférences avec les autres employés avaient été réduites à leur strict minimum aujourd'hui.

Autre chose : il l'appréciait, hors considération de son attirance pour elle lorsqu'elle ne jouait pas les souris épouvantées. Il l'avait entendue discuter quelques minutes au téléphone avec une femme appelée Molly en fin d'après-midi, et avait surpris un soupçon d'espièglerie qui n'était pas pour lui déplaire. Oui, il appréciait la femme derrière la souris.

Seul hic, cette femme rêvait de devenir invisible en sa présence.

Tapotant des doigts contre la rambarde métallique, il se retourna et manqua heurter une blonde sculpturale vêtue d'une robe à paillettes.

— Salut, lui lança-t-elle avec un regard qui disait clairement qu'elle savait qui il était.

Deux autres nanas, ses amies sans doute, attendaient non loin.

— Mes copines ont parié que je n'oserais pas, mais j'avais prévu de le faire de toute façon, lança-t-elle en lui souriant jusqu'aux oreilles. Tu prends un verre avec nous ?

— Merci pour l'invitation, répondit Gabriel, mais j'ai du travail.

— Si tu changes d'avis, on est là-bas, ajouta la blonde en désignant un bar en bord de mer. On est toutes hyper fans de rugby et il y a Argentine-Angleterre ce soir. Ça nous ferait plaisir de le regarder avec toi.

Elle se mordilla la lèvre inférieure et se pencha un peu plus près.

— J'habite tout près si tu préfères une projection privée.

Gabriel devina à son ton et à son sourire que le match n'était pas le seul divertissement au programme.

— Merci.

Ce n'est qu'une fois de retour au bureau qu'il prit conscience avec étonnement de la facilité avec laquelle il avait décliné l'offre de la plantureuse inconnue... sans doute parce qu'une autre blonde hantait ses pensées. Une situation potentiellement problématique. Il lui donnait une semaine : soit elle vaincrait sa peur et ses tremblements, soit il commencerait à montrer les dents.

Il était retourné à ses plans de rénovation et tentait de comprendre ce qui clochait avec ce satané premier étage quand le téléphone de Charlotte sonna. Il alla décrocher, pensant qu'un contact à l'étranger, qui lui avait demandé ses disponibilités par e-mail plus tôt dans la journée, avait composé le mauvais numéro.

— Fiston ?

Il se figea sur place. Il n'avait plus entendu cette voix rocailleuse depuis plus d'un an, après lui avoir ordonné de disparaître de sa vie.

— J'ai un père, déclara Gabriel, et ce n'est pas toi.

Il raccrocha et retourna s'asseoir à son bureau, occultant les souvenirs obsédants de sa jeunesse avec la force de l'habitude. Le garçon qu'il avait été avait disparu depuis longtemps. À sa place se tenait aujourd'hui un homme conscient de son identité et de ses priorités – et parmi celles-ci figurait une certaine souris à décoincer.

## CHAPITRE 6

# Dessous de dentelles et ce pauvre Ernest

---

Charlotte arriva au bureau à 7 h 30 le lendemain matin et trouva le bureau de Gabriel Bishop ouvert mais sans prédateur sanguinaire à l'intérieur. Un costume fraîchement sorti du pressing pendant derrière la porte signalait tout de même sa présence.

Charlotte éplucha un à un les e-mails envoyés pendant la nuit par les fournisseurs étrangers et les boutiques en cours d'inventaire et s'apprêtait à répondre à l'un d'eux lorsque son patron déboula dans le bureau. Il portait un short de running noir et un tee-shirt délavé de l'université d'Auckland que la sueur plaquait sur son torse.

Elle l'avait deviné bien bâti et ses premières impressions, observait-elle maintenant, n'avaient pas été faussées par la coupe sur mesure de ses costumes. Mais contempler ce corps musculeux en petite tenue était une expérience à laquelle rien n'aurait pu la préparer. Gabriel Bishop était bâti comme un tank ; il était l'acier et la puissance mêlés.

Il avait des cuisses du double des siennes, des biceps saillants. Ses épaules semblaient encore plus carrées que d'habitude, chaque partie de son corps surdimensionnée. Les tenues de ville ne rehaussaient en rien son charme viril, constata-t-elle, bien au contraire. Alors que là, débarrassé de son costume, le tatouage de son épaule gauche exposé aux regards, ainsi que celui qu'elle découvrait sur la cuisse droite, il était vraiment...

Envahie d'une soudaine vague de chaleur, Charlotte se contenta d'un bref hochement de tête en réponse à son « bonjour ».

Il disparut dans son bureau et en ressortit avec un pantalon de costume et une chemise repassée pendant à un bras, un sac de sport à l'autre.

— Repoussez la réunion avec Sales à 9 heures, voulez-vous, mademoiselle Baird ? Je dois parler avec la RH avant.

— Très bien, monsieur, acquiesça Charlotte d'une voix presque inaudible, mais il avait déjà disparu, en route vers les douches des employés un étage plus bas.

Sa dernière vision fut celle d'un tatouage entourant la cuisse d'un motif complexe.

Troublée, à la limite de la tachycardie, elle se leva et décida d'aller lui chercher un café. Il lui en avait offert un hier. Juste retour des choses.

— Oh, la ferme, Charlotte, fit-elle taire sa petite voix intérieure une fois dans l'ascenseur, enfouissant son visage dans ses mains avec désarroi.

En réalité, elle fuyait. Quelques minutes seulement, mais il ne s'agissait de rien d'autre que d'une retraite stratégique. Gabriel Bishop l'impressionnait. Une fois, avant même leur première rencontre et sous l'influence de quelques cocktails, elle avait confié à Molly vouloir arracher son tee-shirt et plaquer ses seins contre ses pectoraux.

Ce fantasme ne l'avait pas quittée, même depuis qu'il avait dévoilé son véritable visage de tyrannosaure. Bien entendu, ce fantasme restait un pur produit de son imagination. L'idée de passer à l'acte ? Impossible, voire risible. Charlie la souris n'était pas prête à jouer avec un prédateur qui la dévorerait sans même sentir les os. Le bon côté de la chose, c'était qu'elle pouvait se pâmer d'admiration devant lui sans craindre qu'il ne la remarque.

À son retour, café en main, elle le trouva déjà au bureau, une cravate à rayures gris foncé dénouée autour du cou et les cheveux humides, à peine peignés. L'odeur d'une peau chaude fraîchement savonnée emplissait la pièce. Il lui lança un regard qui fit grimper sa cote de « mignon » à « carrément canon » et releva le col de sa chemise blanche pour nouer la cravate.

— Merci, mademoiselle Baird.

Charlotte hocha la tête et s'éclipsa malgré une *furieuse* envie de rester. Jusqu'à ce moment précis, elle n'avait jamais pris conscience de la charge érotique que pouvait avoir un homme en train de s'habiller. D'autant qu'il lui était formellement interdit de nourrir de telles pensées à propos de son patron – compte tenu de sa propension à trembler comme une feuille dès qu'il posait son regard sur elle. Qu'est-ce qu'elle pouvait être *nulle*, parfois.

— Allez, au boulot, se motiva-t-elle à voix basse.

Gabriel se montra clément la première heure puis accéléra le rythme, beuglant ordre sur ordre à une cadence telle que six bras et deux cerveaux n'auraient pas suffi pour tout traiter à temps.

— Moins vite, enfin ! finit-elle par hurler, excédée, comme il lui donnait une nouvelle tâche moins d'une minute après lui avoir fait une autre demande.

— Celle-ci est prioritaire, insista-t-il en lui tendant une chemise.

Charlotte la lui arracha des mains.

— Très bien ! pesta-t-elle en la claquant violemment sur son bureau.

Une heure s'était écoulée lorsqu'il sortit prendre l'air. À son retour, il posa une petite boîte cartonnée à côté de son clavier.

— Je pense que vous avez besoin d'un petit quelque chose pour adoucir votre humeur, aujourd'hui, mademoiselle Baird.

*Ce dont j'ai surtout besoin, c'est que mon tyran de patron m'épargne ce genre de remarque et mette ses grognements en veilleuse !* songea-t-elle alors qu'il disparaissait dans son bureau. Elle finit par céder à la tentation d'ouvrir la boîte, et trouva à l'intérieur une part de gâteau au chocolat à damner une prêtresse du zéro calorie, fourré de ganache de chocolat blanc et couronné d'un duo de copeaux, chocolat blanc-chocolat au lait.

— Si tu crois m'acheter avec une pâtisserie... marmonna-t-elle en mordant tout de même dedans.

Pause gâteau mise à part, Gabriel ne relâcha pas la cadence. Charlotte se refusa catégoriquement à annuler son déjeuner avec Molly, de peur que l'absence de pause ne la pousse à l'irréparable : vider une carafe d'eau glacée sur ce séduisant visage qui commençait à lui sortir par les yeux. D'autant que la bibliothèque où Molly travaillait n'était qu'à cinq minutes à pied. D'abord, elle avait plusieurs jours de ragots à rattraper sur le couple Molly-Fox. Ensuite, le tyrannosaure devait se fourrer dans le crâne qu'il ne pouvait pas continuer à la piétiner de la sorte.

Papoter avec sa meilleure amie lui redonna le sourire. Leurs sandwichs avalés, Charlotte embarqua Molly dans une boutique de lingerie de luxe dont elle avait repéré la vitrine. Bon, d'accord, pas seulement *repéré*... elle avait peut-être aussi poussé la porte à une ou deux reprises. Mais personne n'était obligé de connaître son petit penchant pour les jolis dessous de dentelle.

D'ailleurs, au rythme où elle allait, personne ne connaîtrait *jamais* ce penchant...

— Quel intérêt à payer une fortune un soutien-gorge qu'il t'arrachera dans les cinq secondes ? souleva Molly à voix basse.

— Cinq secondes ? s'écria Charlotte en posant la main sur le cœur, l'esprit soudain submergé d'images de Gabriel en train d'arracher de ses mains de forgeron la fine dentelle recouvrant sa poitrine. Un peu court pour mon orgasme.

Ce cri du cœur fusa avec un peu plus de volume que prévu. Elle rougit.

— Quoi, tu n'as toujours pas franchi le pas avec T-Rex ? Vous ne vous quittez plus, qu'est-ce que tu attends ?

Charlotte imagina son double fantasmagorique attachant son boss nu avant de punir le vilain garçon.

— Mettre dans mon lit quelqu'un qui me hurle dessus et laisse un gâteau sur mon bureau pour s'excuser ensuite ? s'offusqua-t-elle en décidant qu'elle avait perdu la tête.

— Hein ? s'étrangla Molly, en train de payer un ensemble qui épouserait à la perfection ses formes de déesse.

— Tu me l'avais caché, ça, dit-elle en pointant le doigt vers Charlotte.

— Pour que tu ne te fasses pas trop de films, sourit cette dernière alors qu'elles ressortaient au soleil. Ce n'est que mon deuxième jour à ce poste, mais T-Rex me rend déjà

folle. Hier, il m'a demandé de travailler jusqu'à 22 heures. J'ai raté mon rendez-vous galant avec Ernest...

— Tes soirées avec Ernest, on n'appelle pas ça un « rendez-vous galant », ma chérie, la coupa Molly.

Charlotte croisa les bras, essayant de ne pas penser au fait que l'objet de ses fantasmes avait légèrement changé de visage depuis que Gabriel Bishop était entré dans sa vie.

— Peut-être qu'il n'a pas fait le premier pas...

— Ça fait *un an*, compléta Molly, douce mais ferme. Ernest passe son temps à te parler de ses avions en modèle réduit, non ?

— Il est un peu obsédé par ses maquettes mais il me ressemble, se défendit Charlotte. Il est petit, attentionné, et il ne hausse jamais la voix.

— Tu sais que j'apprécie Ernest, lança Molly en lui donnant un gentil coup d'épaule. Mais *vouloir* se sentir attirée et l'être réellement, ce sont deux choses différentes.

Charlotte enfouit le visage dans les mains pour ne pas affronter la réalité qu'elle fuyait depuis un an déjà. Ses rancards « en amoureux » avec Ernest lui offraient un filet de sécurité, un moyen de se sentir normale au moins une soirée de temps à autre.

— Tu m'as convaincue d'être brave, chuchota Molly. Tu en es capable également.

— On est différentes, toi et moi.

— Vraiment ? dit Molly. Tu m'as dit avoir été impressionnée lorsque j'ai tenu tête à la Reine des Garces, mais j'en connais une qui a passé un tel savon aux soi-disant caïds de l'école qu'ils ont fini par détailler la queue entre les jambes.

— C'est différent quand c'est quelqu'un que j'aime.

Charlotte n'avait jamais craint d'affronter quiconque s'en prenait à ses proches.

— Lorsque c'est moi... hésita-t-elle en déglutissant avant de poursuivre d'une voix brisée. Il m'effraie.

La confession fut brutale, comme arrachée à sa gorge par une main invisible. Le visage de Molly s'assombrit. Elle prit Charlotte par le bras et l'emmena s'asseoir sur un banc dans un square voisin. Une fontaine berçait l'endroit de son doux chant.

— T-Rex ?

Comme Charlotte acquiesçait, Molly lui prit la main.

— C'est sa présence qui t'effraie ?

— Non, dit Charlotte en prenant conscience du quiproquo. Ce n'est pas ce que je veux dire.

L'estomac noué, la poitrine comprimée par le poids de la confiance, elle jeta un œil à sa montre.

— On devrait y aller sinon on va être en retard.

— Je ferai des heures sup', argumenta Molly en lui serrant la main. Et puisque le tyrannosaure ne t'a libérée qu'à 22 heures hier soir, il ne t'en voudra pas si tu allonges un

peu ta pause déjeuner.

— Si, il en est capable.

Avec lui, il ne fallait jurer de rien.

— La prochaine fois qu'il te retient prisonnière, je fais le siège de Saxon & Archer.

— Haha.

Mordillant sa lèvre inférieure, Charlotte finit par lâcher le morceau.

— Ce qui m'effraie, c'est sa manière de me faire réagir. Parfois, j'ai juste envie de l'attraper par cette cravate et...

— De te montrer aussi coquine que moi avec ma rock star ?

— Seulement dans mes moments d'égarement, rougit Charlotte avant de remettre ses lunettes en place. Tu as vu comme il est bâti ?

Le souvenir de son corps fut suivi d'un halètement – et pas de peur.

— Comme un dieu, confirma Molly. Un conseil, n'attends pas de moi des conseils raisonnables... tu parles quand même à une nana qui a ramené chez elle un garçon rencontré dans l'ascenseur.

Charlotte gloussa, l'œil enfin rieur.

— Et prête à passer avec lui un week-end très, très coquin.

Elle était heureuse pour son amie.

Molly enfouit le visage dans les mains.

— Qu'est-ce que je suis en train de faire, Charlie ? gémit-elle.

— Tu oses toi, au moins.

Elle sursauta en entendant son téléphone sonner.

— Mince, le mangeur d'hommes, souffla-t-elle en voyant le numéro de son patron apparaître à l'écran avant de prendre sa voix la plus professionnelle : Oui ? Charlotte à l'appareil.

— Mademoiselle Baird, où êtes-vous, bon sang ? grogna une voix dans le haut-parleur. Vous êtes au courant que je vous paie pour être disponible lorsque j'ai besoin de vous, au moins ?

Charlotte aurait donné cher pour avoir cette carafe d'eau glacée à portée de main.

— Oui, je m'en rends compte, repartit-elle sans hausser le ton. Cela dit, j'ai largement dépassé mes heures de travail contractuelles hier.

— Quoi ? Ermine se plaint déjà ?

Un petit renâchement satisfait.

— Ne me dites pas que vous consolez votre petit ami au lieu d'être au bureau ?

Charlotte vit rouge.

— Si, tout à fait, répliqua-t-elle, la pensée soudain dépassée par les mots. Nous nous apprêtons même à prendre une chambre à l'hôtel.

Et sur ce, elle raccrocha et se tourna vers Molly. Son amie la fixait, le sifflet coupé.

— Est-ce que tu viens de dire à ton boss que tu t’apprêtais à prendre une chambre à l’hôtel avec Ernest ? dit Molly dans un murmure d’admiration.

Charlotte se figea, soudain consciente de ce qui venait de se passer.

— Oh, mon Dieu ! gémit-elle d’un ton mortifié, à deux doigts de l’asphyxie. Quand je te disais qu’il allait me rendre folle !

Molly cala la tête de Charlotte entre ses genoux.

— Respire, ma chérie.

Charlotte essaya, en vain. Lorsqu’elle se redressa, elle sentit ses joues toujours en feu.

— Je ne peux pas retourner au bureau maintenant.

Elle n’oserait jamais braver la colère de son patron.

— Je vais devoir démissionner.

Passer un nouvel entretien ne serait rien comparé au fait de devoir expliquer à Gabriel Bishop que cette histoire d’hôtel n’était une blague et qu’en plus, Ernest n’était même pas son petit ami.

— Je te l’interdis.

Molly aida Charlotte à se remettre debout et l’accompagna jusqu’aux bureaux de Saxon & Archer bras dessus bras dessous.

— Courage, put lire Charlotte sur les lèvres de Molly en se retournant sur le perron du bâtiment, le souffle court et le pouls battant aux tempes.

Il allait lui en falloir pour ne pas décevoir Molly, surtout aujourd’hui, alors que sa meilleure amie faisait l’impossible pour vivre ses rêves. *Courage*, lui retourna-t-elle en silence avant de prendre l’ascenseur la mort dans l’âme.

Elle parcourut les quelques mètres menant à son bureau à reculons, terrifiée. Même les remerciements sincères de Brent Sinclair, qui l’arrêta au passage pour lui dire combien il appréciait qu’elle ait fait part de son projet au patron, ne parvinrent à chasser l’angoisse qui lui tordait les entrailles.

Non contente d’avoir agressé Gabriel Bishop avec une agrafeuse, elle lui avait raccroché au nez après lui avoir annoncé qu’elle prenait son après-midi pour une partie de jambes en l’air.

Elle passa les portes vitrées ouvrant sur son bureau, au bord des sanglots, puis se débarrassa de son pardessus et de son sac à main. Elle effaça quelques messages téléphoniques et s’assit pour finir le travail laissé en suspens à midi. Elle partit ensuite déposer les dossiers sur la table du tyrannosaure.

Il leva la tête. Une lueur de malice traversa son regard.

— Bien déjeuné ?

— Oui, parvint-elle à articuler, rouge comme une pivoine.

Trop affairé, le tyrannosaure n’acheva pas la bête blessée.

— Pourriez-vous organiser une visioconférence à 16 heures avec Sydney et Queenstown ? Assurez-vous que tout le management y participe, sur les deux sites.

Charlotte fut surprise de s'en tirer à si bon compte.

— Tout de suite, opina-t-elle.

Elle s'apprêtait à franchir la porte lorsqu'il l'interpella.

— Dites donc, Edgar est un sacré lapin, on dirait, mademoiselle Baird. Il existe des pilules pour ça, vous savez.

*Mais bon sang, où était cette carafe d'eau glacée ?*

## CHAPITRE 7

# La fameuse « clause de l’esclavage »

---

Le vendredi soir, Charlotte fut épatée d’avoir échappé aux griffes du T-Rex pendant une semaine. Plus tôt dans la journée, il l’avait virée puis, au clignement de cils suivant, lui avait demandé d’appeler puis de lui passer un employé d’un bureau régional. Elle avait ignoré la seconde menace de licenciement, préférant se concentrer sur son travail – tout en lui lançant quelques regards noirs en douce.

Des macarons français passion et chocolat noir avaient atterri comme par enchantement sur son bureau après le déjeuner passé au bureau. Elle mordit dedans avec un plaisir non feint, s’imaginant croquer la tête d’un certain carnivore.

— Hé, Charlie, lança Tuck en entrant. Du courrier pour toi.

Le voyant saliver devant les macarons, elle lui tendit la boîte. Il sourit jusqu’aux oreilles et en goûta un.

— Waouh, ça se laisse manger, ces petites gâteries hors de prix, s’écria-t-il en avalant tout rond le fruit d’une seconde heure de travail artisanal. Petite pause-café ?

— Désolée, Tuck, j’ai du boulot.

— Franchement, je n’en reviens toujours pas que tu aies décroché ce poste, rayonna le jeune homme. T’es vraiment ma chouchou dans tout le bâtiment, tu sais.

Charlotte lui lança un sourire alors qu’il s’éloignait en poussant son chariot de courrier.

— On trouve un moment la semaine prochaine pour déjeuner ensemble, d’accord ?

Tuck brandit le pouce et disparut derrière les portes coulissantes.

— Un cocufiage en vue pour le pauvre Herbert, mademoiselle Baird ?

Charlotte ne sursauta même pas, prévenue par une fine chair de poule qu’une voix grave s’apprêtait à tonner depuis le bureau d’à côté – un système d’alerte infallible.

— *Ernest*, grinça-t-elle par pur réflexe d’autodéfense. Il s’appelle Ernest.

Tant que son regard ne croisait pas celui qui finirait par la rendre marteau, tout allait bien. Mais comme elle ne pouvait pas non plus ignorer ouvertement son patron, elle fit pivoter son fauteuil dans sa direction.

— Je tâcherai de m'en souvenir, promit-il, une lueur de prédateur dans le regard.

— Vous aviez besoin de moi pour autre chose ? demanda Charlotte tout en feignant à nouveau d'être débordée, un échange de regards trop appuyé avec Gabriel Bishop se soldant invariablement par un court-circuitage de son système nerveux.

— J'ai besoin de vous au bureau demain.

Un léger bruit de biscotte tartinée à sec lui apprit qu'il se frottait la mâchoire. Ses joues se couvraient toujours d'un début de barbe drue sur les coups de 16 heures, ce qui expliquait pourquoi il gardait un rasoir électrique dans son tiroir, en cas de réunion un peu tardive ou de dîner d'affaires.

Il ne s'était pas rasé hier soir avant de rentrer chez lui pour préparer le dîner, à une heure très raisonnable. Ses partenaires de tête-à-tête ne se formalisaient certainement pas de quelques poils sur le menton. En tout cas, sûrement pas Charlotte – et Dieu que cette pensée était déplacée ! Non seulement il était son patron, mais surtout, il l'avait énervée comme jamais aujourd'hui !

— Merci également de nous réserver un vol retour depuis Queenstown dimanche, ajouta-t-il avant même qu'elle ait tiqué sur sa première requête. J'aimerais pouvoir compter sur vous pour la réunion de déjeuner organisée avec plusieurs directeurs d'hôtel là-bas.

— Dimanche ?

Il se passa à nouveau une main sur la joue.

— Les contrats des boutiques Saxon & Archer arrivent à échéance et il va falloir trouver les bons arguments pour les convaincre d'un renouvellement après les bourdes de Hill, déclara-t-il d'une voix désabusée avant de se fendre de son sourire de requin. Ou les arroser de champagne.

— Je m'en occupe tout de suite. Dois-je également réserver une nuitée ?

— Non, retour dimanche soir, par le dernier vol.

— Entendu.

Enfin parvenue à museler ses envies de mutinerie, elle se leva et lui tendit une lettre aperçue au sommet de la pile de courrier déposée par Tuck.

— Courrier personnel.

Il se renfrogna en saisissant l'enveloppe blanche noircie d'une écriture à la fois élégante et chargée de fioritures.

— Merci.

Charlotte hésita à lui demander si tout allait bien, si la lettre était en lien avec les appels téléphoniques passés ces deux derniers jours par un homme d'un certain âge, à en

juger par sa voix. Trop tard : le temps d'entrouvrir les lèvres, il tournait déjà les talons. Elle garda sa question pour elle et se mit en quête de billets sur Internet.

C'est alors que le nom de leur future destination fit tilt : Queenstown !

La ville était connue pour son ski, ses activités nautiques, ses paysages montagneux à couper le souffle. Les boutiques Saxon & Archer y étaient aussi importantes en termes de chiffre d'affaires que les magasins porte-étendard de la marque. Chacune, implantée dans un hôtel cinq étoiles, fonctionnait comme un atelier de créateur censé attirer les touristes fortunés.

En sa qualité de représentante de Saxon & Archer, elle allait devoir donner le change.

Elle fut soudain prise de vertiges, le souffle court, affolée à l'idée de devoir accompagner son patron en réunion. S'empressant de boucler la réservation, elle sortit prendre l'air. Elle appela Molly une fois dehors.

Sa meilleure amie était à l'étranger mais décrocha rapidement.

— Charlie ? Qu'est-ce qui se passe ?

Au bord de la crise de nerfs, Charlotte en oublia de prendre des nouvelles de sa vie de couple et du concert en préparation.

— J'ai besoin de ton aide ! hurla-t-elle.

— Pour séduire Bishop ?

— *Molly.*

La perspective de devoir côtoyer tant de virilité lui noua l'estomac, son désir mêlé à une peur ancrée au plus profond d'elle.

— Non. J'ai besoin de ton aide pour les fringues.

— Tu te paies une nouvelle garde-robe ?

Cette fois, la question était empreinte de gentillesse, et d'espoir.

Charlotte se mordilla la lèvre inférieure et serra les poings.

— Une réunion importante est prévue, et je n'ai rien à me mettre, déplora-t-elle en tirant les pans de sa robe noire informe, comme si Molly pouvait la voir. M. Bishop...

— M. Bishop ? répéta Molly, incrédule. Je suis ta meilleure amie, et ça m'étonnerait que celui à qui je pense soit devenu M. Bishop du jour au lendemain.

Un recadrage à effet immédiat.

— Je voulais dire, le tyrannosaure a été très patient, étonnamment, même, reprit-elle en grimaçant au téléphone. Il ne m'a pas demandé de changer ma garde-robe le jour de ma promotion.

Elle fronça les sourcils

— De ma promotion *forcée.*

— Tu as toujours fait le job d'Anyà. La différence, c'est que lui, il te paie pour.

Charlotte passa une main sur le visage.

— J'ai peur de ne pas être à la hauteur.

Elle avait beau être tordue dans son genre, Charlotte n'en gardait pas moins une certaine cohérence. Par exemple, elle savait exactement pourquoi elle portait des vêtements informes. Elle savait que les vêtements, quels qu'ils soient, se valaient tous – aucun n'aurait changé ni ce qui lui était arrivé ni quoi que ce soit d'autre. Les vêtements qu'elle portait la faisaient se sentir invisible ; et même si ce n'était qu'une illusion, ça lui permettait de vivre normalement.

— Ce ne sont pas tes fringues qui ont dicté à Tête de nœud son comportement, gronda Molly, évoquant l'homme qui l'avait agressée. Tu aurais pu porter un sac à patates tous les jours, ou un tailleur haute couture ou une minijupe, il serait resté le petit vicelard qu'il est.

Charlotte savait que si Molly avait eu le champ libre, elle serait allée trouver Richard pour le massacrer.

— Ce n'est pas une question de logique, admit-elle à sa meilleure amie, la seule à avoir toujours été là pour elle, mais une question de contrôle. J'ai juste l'impression de me protéger quand je m'habille comme ça, même si je sais que je me cache.

— Hé, tu connais ma règle : interdiction de se rabaisser.

— Je ne me rabaisse pas, je me balance moi-même mes quatre vérités, murmura Charlotte. Il serait temps que j'affronte mes psychoses.

— Sans leur petit côté névrotique, les femmes auraient moins de charme.

— *Petit ?* Tu es gentille...

Charlotte regarda l'heure et fila vers une boutique toujours bien approvisionnée en petites tailles. Elle n'était pas sûre de trouver quelque chose le lendemain ; leur avion pour Queenstown décollait tôt.

— Je t'enverrai des selfies depuis la cabine d'essayage.

Il était temps de faire tomber la cape d'invisibilité. Elle y survivrait – comme elle avait survécu à son affrontement avec un tyrannosaure.

Gabriel déchira – sans l'avoir lue – la lettre de l'homme qui se prétendait son père sans jamais avoir rien fait pour mériter ce titre. Puis il appela son *vrai père*, Joseph Esera, un homme d'un sang pourtant différent. Gabriel portait son héritage tatoué sur la peau : un motif dessiné par Joseph, et réalisé par un oncle spécialisé dans les tatouages samoans.

Chaque ligne racontait une histoire, un tournant de sa vie, à commencer par sa première sélection chez les All Blacks, à dix-huit ans. Certains tatouages lui avaient fait souffrir le martyr, mais la fierté qu'il éprouvait à honorer son beau-père, à être reconnu comme son fils à part entière, rendait toute douleur supportable.

— Salut, Papa. Qu'est-ce que le docteur a dit pour Danny ?

Le plus jeune de la fratrie avait été gardé à l'infirmerie pour finir de soigner une blessure aux ischio-jambiers contractée pendant un match. À seulement vingt et un ans,

Daniel Esera s'était déjà fait un nom au poste de demi d'ouverture, et son entraîneur avait opté pour la prévention plutôt que la guérison. Une bonne décision, mais Danny rongea son frein depuis deux semaines.

— Apte, annonça Joseph. Le staff a décidé de l'aligner demain.

Gabriel sourit. Il ne devait pas oublier de féliciter son petit frère.

— Et avec Maman, vous en êtes où avec votre histoire de film ?

Joseph et Alison s'étaient rencontrés lorsque Gabriel avait huit ans et son frère, Sailor, six. Le mariage fut célébré à peine le divorce avec son père biologique prononcé et de cette union étaient nés deux jolis bébés, deux garçons. Plus de deux décennies plus tard, ils étaient encore fous l'un de l'autre. Suffisamment pour que Joseph, un gaillard réputé pour dynamiter les lignes adverses sur le terrain, ne refuse jamais à Alison une « soirée comédie romantique » – même si, en secret, il aurait préféré se faire arracher une dent.

— Bien sûr que ça marche toujours, répondit Joseph. Tu crois que ta mère fêterait ses vingt-cinq ans de mariage avec un idiot ?

Gabriel éclata de rire et discuta quelques minutes avec son beau-père. Il raccrocha et envoya un texto à son frère. Des moments de partage simples, mais qui suffirent à apaiser la colère née de la réception de la lettre, avec cette écriture ridicule, tout en fioritures et sans substance, à l'image de son auteur.

— Mademoiselle Baird, lança-t-il en s'avançant vers la porte pour asticoter de plus près son assistante – qui tremblait de moins en moins en sa présence et lui faisait de plus en plus d'effet.

Sa chaise était vide.

Charlotte luttait avec la fermeture Éclair du fourreau fuchsia qu'elle venait d'enfiler quand son téléphone se mit à vibrer. Un nom familier apparut à l'écran.

— Monsieur Bishop ?

— Impossible de mettre la main sur ce foutu dossier Baxter ! grogna son patron.

— Je l'ai laissé sur le coin gauche de votre bureau.

Une pause.

Profitant de l'accalmie pour jeter un œil dans la glace, elle fut saisie par l'effet de cette couleur éclatante sur elle : magnifique. Encore un peu tôt pour la porter, cela dit. Faire tomber sa cape d'invisibilité était une chose, mais de là à crier « regardez-moi » sur tous les toits...

— Trouvé, annonça Gabriel. J'ai besoin de vous au bureau immédiatement.

— Pourquoi ?

Toujours plus facile de jouer les résistantes au téléphone.

Gabriel émit un grognement – un vrai – à l'autre bout de la ligne.

— Parce que vous êtes ma foutue assistante !

— Je n'ai pas vu de clause d'esclavage dans mon contrat, répliqua Charlotte sans savoir d'où cette idée lui venait. Et je n'ai pas déjeuné. Je prends ma pause.

Elle entreprit de se déshabiller mais s'avisa soudain qu'il pouvait l'entendre.

— Avalez votre repas vite fait.

En guise de déjeuner express, elle accéléra l'essayage, envoyant photo sur photo à Molly. Quinze minutes plus tard, elle sortait de la boutique habillée pour le week-end. Elle appela son amie une dernière fois pour lui proposer une sortie shopping à son retour, et retourna au bureau après s'être préparée mentalement à livrer bataille.

L'ancre du tyrannosaure était vide. Étonnant : il n'avait rien de prévu cet après-midi... Elle s'assit à son bureau et décida de profiter de ce répit avant l'inévitable affrontement pour trier ses e-mails. Cette tâche routinière aurait le don de l'apaiser, comme le font les routines du quotidien.

Sauf que le premier e-mail était signé de Gabriel Bishop et indiquait « Avenant à votre contrat de travail » en objet.

Le cœur bondissant, prête à recevoir en pleine figure les sanctions infligées par son patron pour mauvaise conduite, elle cliqua... et éclata de rire. La main posée sur la bouche pour faire moins de bruit, elle pivota vers la porte fermée de Gabriel. Ce mec était vraiment mortel.

Se tournant à nouveau vers l'écran, elle relut l'e-mail.

Chère mademoiselle Baird,

À compter de ce jour, votre contrat comporte une clause d'esclavage. Cette dernière stipule qu'en aucun cas vous ne devez manger, dormir, prendre une pause ou réserver une chambre d'hôtel avec le dénommé Hernie.

Cordialement,

Gabriel Bishop

Elle cliqua sur « Répondre », tapa sa réponse et l'envoya avant de pouvoir changer d'avis. Puis elle imprima les deux e-mails et les glissa dans son sac à main.

## CHAPITRE 8

# Que ces roses sont rouges, mais rouges !

---

Gabriel Bishop raccompagna Viv Grimes à l'entrée, après une heure à renégocier les termes de sa collaboration avec Saxon & Archer. L'ancien P-DG avait tellement négligé la talentueuse manager du service des approvisionnements que cette dernière avait déjà rédigé sa lettre de démission quand Gabriel avait pris son poste. Il venait en tout cas de la convaincre sur un point : il comptait sur elle.

Contrairement à son prédécesseur, Gabriel était un dénicheur de talents.

Il se tourna vers le bureau de Charlotte. Le fauteuil était reculé, un dossier ouvert à côté du clavier, comme si une urgence l'avait arrachée aux affaires courantes. Il se demanda si son assistante, qui n'avait pas la langue dans sa poche – il sourit en se rappelant leur échange d'amabilités au téléphone –, avait vu son message.

Elle entra dans le bureau, une bouteille d'eau et un sandwich de la taille d'une demi-baguette à la main, avant même qu'il ait pu rafraîchir sa messagerie.

— Comme je sais que vous n'avez pas déjeuné...

Elle se délesta des deux sur la table de son patron.

— Et mon café ? râla-t-il, en manque de caféine.

— Vous le prenez en intraveineuse, marmonna-t-elle. Buvez de l'eau pour changer.

Sur ce, elle tourna les talons et disparut.

Décidément, vue de dos, elle n'était pas mal non plus.

À condition de ne pas dissimuler sa ravissante silhouette avec cet immonde sac qui lui servait de robe. Qui que fût Ernest, c'était un sacré idiot s'il n'avait pas encore réussi à faire comprendre à Charlotte qu'elle était roulée comme une déesse.

Gabriel se refusait à draguer une employée vulnérable, même s'il en mourait d'envie chaque jour un peu plus, mais l'admirer à son insu... le règlement ne l'interdisait pas, si ? La RH aurait pu confirmer, mais Gabriel n'avait pas l'intention de la consulter sur ce point.

Affamé, il engloutit le sandwich et le contenu de la bouteille en cinq minutes puis se mit en route pour sa réunion avec le conseil d'administration. Une perte de temps, en ce qui le concernait. Et mal luné comme il l'était, il n'allait pas se gêner pour le leur faire savoir.

— Ces foutues réunions, terminé ! lança-t-il en guise d'introduction, paumes à plat sur la table.

Les participants, hommes et femmes confondus, se ratatinèrent dans leurs fauteuils.

— Monsieur Bishop, nous vous avons recruté, et...

— Et j'aimerais que vous me laissiez travailler ! poursuivit-il, conscient que sa participation dans le capital de l'entreprise n'était pas majoritaire – mais aussi qu'ils avaient besoin de lui plus que lui d'eux.

Il détenait des parts dans plusieurs sociétés néo-zélandaises et multinationales et un portefeuille foncier à les faire baver, sans compter divers autres investissements juteux.

La seule raison qui le poussait à travailler avec des entreprises en faillite comme Saxon & Archer était qu'il adorait le défi de les sauver de la casse. Sa patience avec les idiots qui lui mettaient des bâtons dans les roues connaissait des limites.

— Je ne suis pas un toutou dressé pour faire le beau. Si ça ne vous convient pas, mettez-moi à la porte. Sinon, cette réunion est terminée.

Il marqua une pause. Silence de cathédrale dans la salle.

— Je vous ferai parvenir mon rapport mensuel conformément à notre accord initial. Des questions ?

Il n'y en avait pas.

Il prit congé sur un cordial « Bon après-midi ». Ouais, ils *pouvaient* le virer, mais ils ne le feraient pas. Il était doué comme pas deux pour éviter les faillites. Et Saxon & Archer était en train de sombrer, ou du moins c'était le cas avant qu'il ne reprenne les rênes.

Il fit un point au téléphone avec Charlotte tout en se dirigeant vers la voiture, la réunion ayant eu lieu à l'extérieur du siège pour des raisons de confidentialité.

— Quoi de neuf ?

— Katherine Newton, de la comptabilité, a appelé. Elle avait besoin de votre accord pour des notes de frais...

— Encore de détails que Hill préférerait gérer plutôt que son entreprise, grinça-t-il.

— ... d'où mon instruction à Katherine de me les transmettre directement. Je les ai signées par procuration.

— Tant que personne ne se paie des strip-teaseuses ou des CD de Tom Jones aux frais de la boîte, je vous fais confiance.

Il crut percevoir un rire étouffé.

— Je suis en route pour la boutique de Queen Street, ajouta-t-il en souriant.

Le plus vieux magasin de l'enseigne était désormais plus petit que celui de Sydney, mais possédait un cachet incomparable qui n'avait pas pris une ride depuis l'ouverture.

— Je continue à router vos appels vers mon bureau en votre absence.

— Merci, mademoiselle Baird.

Dieu qu'il aimait cette voix.

Quelle mouche l'avait piqué de lui proposer une promotion plutôt que de la virer ?

Dans le deuxième cas, rien ne l'aurait empêché de l'attirer dans ses draps, nue, sa peau de pêche offerte à ses baisers et caresses.

Il maudit la sacro-sainte « éthique professionnelle » et reprit sa route vers Queen Street.

Il ne put vérifier ses e-mails qu'à 19 heures. Ayant libéré Charlotte deux heures plus tôt par texto, c'est seul dans son bureau qu'il prit connaissance de sa réponse.

Cher monsieur Bishop,

Merci, mais je me vois dans l'obligation de refuser les nouveaux termes de mon contrat de travail. En guise d'avenant, je vous propose la clause suivante, bien plus équitable à mon sens :

Charlotte Baird se verra octroyer une augmentation de salaire de vingt pour cent, effective ce jour, compte tenu du fait que son patron ne dort jamais et attend donc de son employée qu'elle fasse de même.

Cordialement,

C. Baird

Il se pencha en arrière dans son fauteuil, bras croisés derrière la tête, et sourit de toutes ses dents. Celle qui se cachait derrière des tailleurs de friperie et des lunettes rigides cerclées de métal lui plaisait décidément beaucoup. L'idée de la contempler, elle et ses jolies boucles blondes libérées autour de son joli minois, avec son menton pointu et sa peau dorée, les lunettes sur le nez pour seul vêtement...

— Déplacé, Gabriel, grogna-t-il, la braguette soudain prête à exploser.

Il fallait qu'une âme charitable le soulage de toute urgence.

Pour son malheur, son corps penchait nettement en faveur de la seule femme inaccessible pour le moment.

Dimanche matin, Charlotte enfila le fruit d'une de ses récentes emplettes, une robe de laine gris perle, puis en lissa l'étoffe. Elle avait égayé sa tenue d'un double collier de perles turquoise, sur les conseils de la vendeuse.

Elle ramassa ses cheveux en un chignon simple, après une soirée tout de même passée à parfaire sa maîtrise de l'épingle à cheveux pour dompter ses mèches rebelles. Le maquillage restait au-delà de ses compétences, après tant d'années à s'en passer – elle n'avait jamais dépassé le niveau débutant, peu aidée par Molly qui estimait que sa peau au naturel valait tous les fonds de teint.

Redoublant d'attention pour appliquer le rose à lèvres brillant sur lequel elle avait fini par jeter son dévolu, elle prit une profonde inspiration et admira le résultat dans la glace. Certes, elle ne remporterait aucun prix de beauté, mais elle ressemblait à une secrétaire de direction et ne ferait pas honte à Gabriel.

Elle attrapa son portefeuille, enclencha l'alarme, verrouilla la porte et sauta dans un taxi, direction l'aéroport. Quelques minutes plus tard, sans un chat sur la route si tôt un dimanche matin, le chauffeur la déposait dans le hall des départs. Elle traversa les contrôles de sécurité et attendit Gabriel à la porte d'embarquement. Son arrivée, quelques minutes avant le décollage, marqua le départ d'une journée marathon.

Ils passèrent les deux heures de vol à revoir un à un chaque dossier, et sitôt l'avion atterri démarrèrent une série de visites impromptues dans diverses boutiques avant de filer vers un restaurant réservé par Charlotte pour l'occasion. Les directeurs d'hôtel se montrèrent tous aussi intelligents et habiles négociateurs les uns que les autres, surtout dès lors qu'il était question de gros sous ; mais au final Gabriel finissait toujours par l'emporter au charme.

— On a deux heures devant nous. Venez, mademoiselle Baird, vous allez m'aider à choisir un cadeau pour une jolie femme.

Charlotte n'aurait rien pu envisager de pire.

— Je doute que vous ayez besoin de moi, monsieur Bishop. Vous êtes un homme de goût.

— Si, si, j'insiste.

Et voilà comment elle se retrouva bringuebalée d'une bijouterie de luxe à une autre, à désigner des bijoux au hasard pour mettre fin au supplice, mais monsieur n'était jamais satisfait. Il finit par acheter le seul sur lequel elle avait réellement flashé, après l'avoir surprise en train de photographier en douce le bracelet raffiné, une pièce unique en son genre.

*Et maintenant, songea-t-elle en s'affalant sur son lit cette nuit-là, il va l'offrir à une femme incapable d'en apprécier la finesse artistique.* Elle creusa son oreiller d'un coup de poing rageur et tenta de trouver le sommeil malgré son humeur de chien. Elle se réveilla le lendemain matin guère mieux lunée.

Arrivée au bureau avant que Gabriel ne revienne de son footing, elle se fit un café et s'installa dans son fauteuil lorsqu'il fit son apparition, toujours aussi bestialement sexy que d'habitude. Il arrivait même à sentir bon, chose impossible après l'effort pour le commun des

mortels – mais pas pour Gabriel Bishop, dont la peau chaude perlait de gouttelettes limpides et parfumées. Charlotte mettait au défi n'importe quelle femme de résister, s'il lui prenait l'envie de leur voler un baiser à cet instant précis.

— Bonjour, mademoiselle Baird.

— Bonjour, monsieur Bishop.

Au moins, elle n'était plus muette en sa présence, même quand, en l'occurrence, il était quasi en petite tenue.

Attrapant son nécessaire de douche, il passa une main dans une chevelure détrempée et se tourna vers les portes vitrées.

— Mademoiselle Baird.

S'arrachant promptement à la contemplation de ses cuisses musclées, Charlotte lui fit face d'un air coupable, le feu aux joues. Heureusement, il fixait d'un œil fâché l'écran de son téléphone portable. Il avait dû le récupérer dans son bureau, car il ne courait jamais avec. Elle cautionnait totalement son footing matinal, un défoulement salutaire selon elle. Le fait qu'il lui permette de démarrer la journée en l'admirant en nage, moulé dans son short de running ? Juste un bonus...

— Je vous envoie une adresse. Faites-y délivrer une dizaine de roses.

La bonne humeur de Charlotte s'évanouit aussitôt.

— Quelle couleur ?

— Rouges, quelle question.

Pour une fois, elle ne céda pas à la tentation de le regarder partir, de jeter un coup d'œil furtif au mâle sublime qui la payait à la fin du mois. À la place, elle vérifia ses e-mails pour connaître l'heureuse destinataire de la gerbe de roses – et très certainement du bracelet.

*Fabiana Flores.*

Il aurait fallu que Charlotte ait passé les six derniers mois au fond d'une grotte pour ne pas reconnaître le nom du top model ultra-glamour aux lèvres siliconées, de passage dans le pays pour le lancement d'un parfum. Elle contacta un fleuriste pour passer commande tout en s'interdisant d'être surprise : sportif et mannequin, un assortiment prévisible. Et pourquoi pas, après tout ? Les gens de ces professions prenaient soin d'eux, formaient souvent des couples parfaits, en termes de taille, de poids, et...

*Pense à autre chose, Charlotte.*

Après tout, fantasmes mis à part, elle ne s'était pas fait beaucoup d'illusions sur ses chances de taper dans l'œil de son patron. À vrai dire, elle priait même pour que cela n'arrive jamais. Un regard intéressé de Gabriel déclencherait inévitablement une panique totale... la peur la prendrait à la gorge, elle se mettrait à suffoquer, et elle gâcherait tout.

Difficile de l'admettre, de regarder ses défauts en face, mais Charlotte avait cessé de se mentir le jour de sa rupture avec Richard. Les mensonges et les faux espoirs ne rapportaient

que douleur et trahison.

Gabriel Bishop et elle ne jouaient simplement pas dans la même division.

## CHAPITRE 9

# La souris grogne

---

Deux mois et demi plus tard, Charlotte avait fait livrer un nombre incalculable de bouquets de la part de Gabriel Bishop, chacun à une femme différente. Des mannequins, des actrices, des présentatrices télé, deux médecins, une pilote de long-courriers, trois collègues P-DG et une chef. La chef avait renvoyé le bouquet sans les corolles.

— Vous voyez pourquoi un second rendez-vous aurait été une mauvaise idée, avait grimacé Gabriel en contemplant les tiges décapitées déposées par Charlotte sur son bureau. N'est-ce pas, mademoiselle Baird ?

Charlotte ne s'expliqua pas sa réponse, elle qui s'était montrée *impeccable* pendant des semaines dans son rôle d'assistante modèle, discrète, efficace, invisible mais toujours présente à l'appel. Bon, d'accord, il y avait eu l'épisode du muffin, mais Gabriel l'avait bien cherché.

Aujourd'hui, tout allait bien, alors pourquoi une telle réaction ? À cause des fleurs massacrées, peut-être... Elle éprouvait une profonde sympathie pour la chef courroucée, pour toutes les femmes aux roses rouges. Ou alors à cause du fleuriste, qui l'appelait désormais par son prénom, accueillant inlassablement ses commandes par un « Comme d'habitude ? » entendu.

Même une assistante personnelle a ses limites.

— Il semblerait, monsieur Bishop, se lança-t-elle, debout face à lui de l'autre côté de son bureau, que vous ne croyiez pas une seconde à l'hypothèse du second rendez-vous.

Sa vie ressemblait à un interminable défilé de femmes plus exceptionnelles les unes que les autres – qui ne reparaissaient jamais deux fois sur le podium.

Un rendez-vous et hop, suivante !

Gabriel Bishop se cambra en arrière dans le cuir de son fauteuil de ministre, les mains croisées derrière la tête, le fin coton de sa chemise épousant les contours saillants, tout en

bosses et creux, de son torse, et sourit. Un sourire ravageur, comme d'habitude, mais Charlotte avait appris à faire abstraction de la boule qui se formait dans son estomac en réponse à la contraction des zygomatiques de son patron – mais pas de son attirance pour lui, malheureusement.

Le physique de l'ancien rugbyman n'expliquait pas tout.

Gabriel ignorait peut-être le sens du mot « engagement » en matière de relations sentimentales, mais s'y connaissait en affaires. Ses employés – et chaque membre du conseil d'administration, au demeurant – restaient intimidés, et le mot était faible, par sa personne. Ils respectaient à la fois l'homme et ses promesses. Un homme juste, mais aussi un bourreau de travail. Sous sa direction, la société accumulait enfin les bons résultats.

Brillant, impliqué, canon... Charlotte n'avait jamais croisé garçon plus irrésistible. Ni arrogant.

— Je veux leur éviter les risques de désillusion, répliqua-t-il, une lueur familière dans les yeux. Un second rendez-vous, et ces demoiselles se prennent à rêver de serviettes à initiales et d'alliances.

Charlotte leva les yeux au ciel, une réaction qui n'échappa pas à Gabriel, bien entendu.

— Je me trompe ?

— Je m'interdis de commenter votre vie privée.

Même si elle en mourait d'envie.

— Allons, mademoiselle Baird, ne jouez pas les timides.

Charlotte ne mordit pas à l'hameçon. Il s'agissait d'une provocation – et Charlotte ne réagissait pas aux provocations. Surtout venant d'un tyrannosaure aux dents particulièrement acérées.

— Je vous les mets dans un vase ? suggéra-t-elle en brandissant la brassée de tiges.

— Abrégez plutôt leurs souffrances.

Il baissa les bras et jeta un œil à l'épais cadran de montre qui ne quittait jamais son poignet. Une pièce taillée sur mesure, en harmonie parfaite avec sa silhouette massive et le relief musclé de ses avant-bras.

— Il est l'heure de remettre un peu d'ordre dans la pagaille de Clarke.

— Je récupère le dossier.

Elle marqua une pause dans l'embrasure de la porte, soudain taraudée par ce même je-ne-sais-quoi qui l'avait poussée à critiquer son approche des femmes.

— Vous voulez que j'appelle la chef pour lui demander de réchauffer votre dîner ?

Elle le rendait fou.

Menuë, intelligente, des yeux de braise lorsqu'il la malmenait, des lèvres qu'il crevait d'envie de croquer... Charlotte Baird approchait sa définition de la femme parfaite.

— Merci, mais sans façon, déclina-t-il alors qu'elle s'éloignait. C'est un coup à mourir empoisonné.

Près de trois mois – ô combien frustrants ! – après leur premier tête-à-tête professionnel, Charlotte pouvait enfin le côtoyer sans s'affoler. Son audace d'aujourd'hui confirmait les conclusions de Gabriel : elle était prête à passer à l'étape suivante de leur petit jeu, dont il était le seul au courant. Le fait qu'elle reste sa subordonnée signifiait qu'il devait mûrement réfléchir sa tactique. Mais Charlotte Baird ne lui échapperait pas.

Rien ni personne ne lui résistait lorsqu'il avait une chose en tête, et cette chose portait actuellement, et depuis un moment déjà, le doux prénom de Charlotte. Les trésors de patience qu'il avait dû déployer ces mois derniers... elle n'avait pas idée.

Une fois sa proie prise dans son filet, il en abuserait. Encore, et encore et *encore*.

— Mademoiselle Baird, je vais prendre racine si vous ne m'apportez pas tout de suite ce dossier, lança-t-il depuis son fauteuil, parfaitement conscient qu'elle était en train d'imprimer les derniers rapports pour lui offrir un aperçu aussi complet que possible de la situation.

Elle pénétra dans son bureau d'un pas empressé et déposa le dossier calmement malgré une envie manifeste de le lui claquer au visage, en lui bottant les fesses au passage. Ce qui ne lui aurait pas déplu – elle avait des jambes magnifiques.

Maudissant la jupe noire insipide qui lui arrivait à mi-mollet et gâchait toute la vue, il saisit le dossier et l'ouvrit.

— Il manque la seconde moitié. Toute la section qui traite de ce dérapage qui a valu à la boutique les gros titres du journal de 6 heures.

Il pensait avoir débarrassé Saxon & Archer de tous ses boulets, mais il en restait visiblement quelques-uns.

— Je n'ai pas tout imprimé. J'ai pensé qu'il serait plus facile pour vous d'ouvrir les fichiers correspondants directement depuis le lien que je vous ai envoyé.

Elle lui adressa un sourire si adorable qu'il se mit à craindre le pire.

— En gros, j'ai créé un wiki interne privé rien que pour vous.

Il était impressionné, mais prenait aussi un malin plaisir à l'agacer.

— Rien à foutre de votre wiki, râla-t-il en l'admirant tourner à l'écarlate et le fusiller du regard. Je veux le tout imprimé, et tout de suite ! Je dois pouvoir tout lire avant d'aller remettre le cerveau de cet invertébré en place.

— Tenez, lança-t-elle, un brin d'impatience dans la voix, effet recherché par Gabriel.

Elle contourna son bureau et se saisit de la tablette qu'il utilisait généralement pour se changer les idées devant un match de rugby.

Elle tapota sur l'écran puis lui tendit.

— Entrez votre mot de passe.

— Vous parlez à votre patron, mademoiselle Baird, insista-t-il en arquant un sourcil, histoire d'en remettre une couche et de la pousser à lui botter les fesses, au sens strict.

Ce premier contact lui permettrait d'en envisager un second, bien plus rapproché.

— S'il vous plaît, monsieur, ajouta-t-elle d'un air si sincère qu'il plissa les yeux de suspicion.

Il entra le code. Elle téléchargea son e-mail, fronça les sourcils, puis se pencha pour accéder à son ordinateur. Il n'appréciait guère les présences étrangères dans son espace personnel, mais celle de Charlotte ne le dérangeait pas. Se calant confortablement dans son fauteuil, il reluqua avec un plaisir non feint le derrière de son assistante qui se démenait sur son clavier.

La jupe était suffisamment moulante pour épouser au plus près ses courbes délicieuses.

L'envie d'y poser la paume était tentante, mais il n'était pas stupide. Après toutes ces semaines d'extrême prudence pour qu'elle ne le voie plus comme un patron mais comme un homme, hors de question de lui fournir un prétexte pour prendre ses distances. Il n'avait aucune intention de perdre la meilleure assistante qu'il ait jamais eue, et comment était-il censé la mettre dans son lit s'il ne pouvait disposer d'elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept ?

Non, rien ne pressait. Il réservait ses caresses pour une session en privé, quand elle se cambrait nue devant lui à sa demande, en lui offrant ses jolies fesses pour un moment de plaisir partagé. Il voulait l'entendre gémir son prénom de plaisir et lui glisser des demandes coquines à l'oreille, ses petites lunettes bon marché embuées par l'action.

— Et voilà !

Elle se releva, sa jupe déprimante couvrant de nouveau ce régal de postérieur rebondi comme un cœur – quel tailleur misogyne avait pu créer une horreur pareille ? –, et lui tendit la tablette.

— Tous les fichiers à portée de main.

Gabriel se saisit de l'appareil et balaya l'écran du doigt.

— Ça ira, déclara-t-il d'un air distrait, mais néanmoins impressionné par la rapidité avec laquelle elle avait configuré cet accès qui lui faciliterait grandement la tâche.

Il vit ses poings se serrer mais elle parvint une fois de plus à ravalier sa colère. Quel dommage ! En lui décochant une droite, elle lui aurait offert un prétexte pour la coucher à plat ventre et apprécier son adorable fessier au plus près.

Sur cette savoureuse image, il posa la tablette et empoigna le dictaphone numérique qu'il avait commencé à utiliser avant qu'elle n'entre avec un bouquet de tiges à la main.

— J'aimerais que vous me tapiez ça.

Il n'avait aucune confiance dans les dactylos de la boîte, surtout pour retranscrire mot pour mot sa pensée sans qu'il ait à renvoyer le document dix fois pour un article oublié ou une virgule mal placée.

— Avec plaisir, répondit-elle après un rapide coup d’œil pour vérifier la longueur du document. Pour ce soir ?

— Pourquoi, une nuit de folie prévue avec Hernie ?

Les pommettes à nouveau brûlantes, elle se redressa en prenant une profonde inspiration.

— Ma vie privée, répliqua-t-elle après s’être vidé les poumons, ne regarde ni vous ni l’entreprise.

Certes, mais Gabriel ne se gênerait pas pour y fourrer le nez. Il avait tenté de mettre le holà à cette histoire avec Ernest depuis que Charlotte était devenue son assistante personnelle – et même s’il avait échoué pour l’instant, son amoureux ne prenait visiblement pas soin d’elle. Sinon, elle n’aurait jamais éprouvé le besoin de porter des jupes longues avec des chemises blanches boutonnées jusqu’aux oreilles ou des robes deux tailles trop grandes. Ses tenues respectaient à la lettre le code vestimentaire de son poste, mais ne mettaient pas en valeur sa mignonne petite silhouette.

En fait, Gabriel était sûr à cent pour cent qu’Ernest n’avait jamais rien tenté. Charlotte ne se comportait pas comme une nana déjà prise – et elle répondait toujours depuis chez elle lorsqu’il l’appelait tard le soir pour vérifier une chose ou une autre. Seule conclusion possible : pour se contenter de soirées platoniques avec Charlotte, Ernest devait être un sacré crétin.

Eh bien, le crétin allait bientôt devoir passer son tour.

— Oui, confirma-t-il d’une voix autoritaire. J’en ai besoin ce soir.

Et pour une fois, il ne mentait pas.

— Cet accord pourrait réduire considérablement nos coûts de transport, mais les délais sont serrés.

Un rapide hochement de tête.

— C’est comme si c’était fait.

Charlotte s’installa à son bureau, celui dont elle avait hérité à la surprise générale, la sienne comprise.

Et qui l’aurait crue capable d’arracher la tablette des mains de son patron pour le forcer à entrer dans le vingt et unième siècle ? Certainement pas elle. En même temps, à trop la pousser à bout... Elle coiffa le casque qu’elle préférait à de simples écouteurs, le brancha dans le dictaphone noir au design épuré, un des gadgets favoris de Gabriel, et une voix suave lui emplit les oreilles.

Son estomac n’y resta pas indifférent, même après trois mois d’acclimatation forcée.

Elle poussa un long soupir et commença à taper, appliquée sur les moindres détails. Voilà pourquoi elle occupait ce fauteuil, cette place, malgré tous ses défauts... malgré cette

peur tenace après tant d'autres progrès accomplis, une bête sournoise et narquoise capable de lui donner des sueurs froides la nuit.

Comme hier soir, par exemple... quel cauchemar !

Elle s'était réveillée le cœur battant à lui donner la nausée, et n'avait pu se recoucher qu'après un tour de ronde, pour vérifier qu'aucun intrus n'était entré chez elle. Mais au diable la peur : d'autres vivaient pire qu'elle. Certes, sa vie n'était peut-être pas excitante, elle l'admettait, et peut-être se sentait-elle de plus en plus frustrée par sa timidité et par son incapacité continue à faire taire la peur... et peut-être ne vivrait-elle jamais cet amour passionné que Molly semblait avoir trouvé avec sa rock star, mais...

— Mademoiselle Baird.

Elle sursauta au son de la voix de Gabriel mélangée à celle de l'enregistrement et retira son casque. Il n'avait pas l'air content.

— J'ai presque terminé.

— Bien. Ensuite, trouvez-moi Finley et dites-lui de ramener ses fesses par ici.

S'avisant que l'air sévère ne lui était pas destiné, elle termina la saisie, se relut, imprima le document et le lui apporta. Simon Finley avait quitté le bureau à 17 heures et prenait une bière chez lui lorsqu'elle parvint à le joindre.

— Nom de Dieu, jura-t-il. Cet empaffé n'a pas de vie et pense que tout le monde est comme lui.

Charlotte lui fit promettre de passer dans la demi-heure et raccrocha. Le nombre de roses envoyé par Gabriel ces derniers temps donnait tort à Finley : son patron avait bien une vie en dehors du travail. Une vie remplie de créatures de rêve aux jambes interminables et à la tête bien faite. Même les mannequins invitées à partager ses soirées n'avaient rien de simples portemanteaux ; elles possédaient toutes une ligne de vêtements ou de parfums à leur nom, ou des intérêts dans d'autres affaires.

Non, elle ne ferait jamais partie de ce monde, songea-t-elle en décrochant pour répondre à un appel de l'agent de sécurité.

— Ma petite Charlotte, un livreur vient de déposer le repas du patron. Je ne peux pas quitter mon poste maintenant, Steve prend sa pause. Ça te dérangerait de descendre ?

— J'arrive.

Charlotte récupéra le plateau-repas, préparé par un des restaurants gastronomiques que Gabriel affectionnait, et le lui monta. Une routine désormais répétée au moins trois fois par semaine, tant Gabriel enchaînait les heures de travail – plus qu'aucun autre employé.

Elle nota que la dernière boîte était à son nom, comme d'habitude. Les rares fois où il passait commande lui-même, comme aujourd'hui, Gabriel ne l'oubliait – ni ne se trompait – jamais. Elle ignorait son secret pour deviner ce qu'elle aimait ou non, mais il en avait un.

— Finley ? s'enquit-il sans lever les yeux de son écran d'ordinateur.

— En route. Il était à Albany. Vu la circulation à cette heure, il en a pour vingt bonnes minutes.

Pas de réponse, son attention focalisée sur le travail en cours. Elle porta la boîte qui lui était destinée jusqu'à son bureau et l'ouvrit : riz parfumé au jasmin, une coupelle plastifiée de curry vert à côté, un concombre joliment découpé sur le dessus en garniture. L'eau à la bouche, elle sortit les couverts de leur emballage et attaqua le repas.

— Mademoiselle Baird.

Un appel aussi calme que pénétrant. Charlotte faillit en lâcher sa fourchette. *Attachez-le*. Délaissant son dîner, elle le rejoignit dans son bureau.

— Un problème avec le document ?

— Non, allez chercher votre riz thaï.

Malgré sa surprise, elle obéit. Ils ne partageaient jamais leur repas : lui mangeait et travaillait en même temps et elle avalait ses assiettes en quatrième vitesse, avant qu'une demande de modification de dernière minute ou de réunion ou de visioconférence à organiser ne tombe dès qu'il aurait expédié l'affaire en cours.

La semaine dernière, elle avait dû appeler leurs fournisseurs de Londres, de Namibie et de Finlande, le tout en l'espace d'une seule – harassante – journée. Saxon & Archer avait regagné ses galons de griffe de luxe en Australasie, grâce à la restructuration de leur chaîne d'approvisionnement et au moral retrouvé des effectifs, notamment. Un redressement spectaculaire dû à l'infatigable Gabriel Bishop.

Lorsqu'elle revint dans son bureau, munie de son repas, elle le trouva assis sur un des fauteuils de cuir noir de l'espace détente aménagé dans un coin de la pièce. Il avait dénoué sa cravate, déboutonné le haut de sa chemise et relevé les manches, comme souvent à cette heure de la journée. Son menton était couvert de quelques poils drus. La courbe sensuelle de sa lèvre inférieure offrait une touche de douceur, la seule du tableau.

Dans ses moments de pure divagation, Charlotte se demandait s'il était du genre bestial au lit, ou au contraire plutôt tendre.

« *T'es au courant qu'il est canon, quand même ?* »

Molly avait taquiné Charlotte à ce sujet quand elle avait commencé à se plaindre de Gabriel, au tout début. À l'époque, elle l'avait nié, mais aucune n'était dupe. Il lui restait juste à faire abstraction de son attirance pour lui et à se focaliser sur le travail, et elle pourrait aspirer à une longue et belle carrière.

Sur cette pensée, elle s'assit en face de lui et mangea en silence tandis que son patron tantôt sourcillait au document en cours de lecture, tantôt revenait à son assiette, s'appliquant à en nettoyer le contenu vite fait bien fait, comme s'il faisait le plein de carburant. Une tragédie pour un mets exquis concocté par l'un des plus grands chefs du pays.

— Mademoiselle Baird, pourquoi me fixez-vous comme si j'étais en train d'étrangler une nichée de chatons ?

## CHAPITRE 10

# Un T-Rex à moitié nu et un pot de glace (mais pas en même temps, malheureusement)

---

Sa jolie petite secrétaire méritait un temps mort, songea Gabriel en souriant intérieurement. Chaque fois qu'il la surprenait en flagrant délit d'admiration de sa personne, elle piquait un fard et devenait muette pendant une bonne minute. Pas de problème pour le fard – il se demandait juste si elle s'empourprait sur tout le corps – mais son mutisme récurrent à son contact l'inquiétait. En général, il ne se déclenchait que lorsqu'il la surprenait par hasard mais parfois, Gabriel Bishop présentait chez elle une certaine peur. C'était cette peur qui le gênait le plus.

Gabriel n'avait jamais fait de mal à une femme. Bon Dieu, même son fumier de père biologique était un pacifique. Brian Bishop avait peut-être utilisé sa femme comme un distributeur de billets, mais il n'avait jamais levé la main sur la famille.

Gabriel ne lui voyait pas d'autre qualité.

Charlotte n'avait manifestement pas eu cette chance. Quelqu'un l'avait marquée au plus profond de son âme. Il rêvait de mettre la main sur cette ordure, histoire de lui faire comprendre comment il soignait les mecs de son genre... Un jour, lorsqu'elle lui ferait suffisamment confiance, elle se confierait à lui, et il s'assurerait qu'elle n'ait plus jamais à craindre son agresseur.

— Vous devriez apprécier votre repas. Quelqu'un a mis beaucoup de temps et d'efforts à sa confection.

Un sermon de sa convive ? La surprise fut telle qu'il s'appuya contre le dossier du fauteuil et la fixa. Détournant presque aussitôt le regard, elle reprit la dégustation de son propre plat. Il observa le trajet de la fourchette, de l'assiette aux lèvres, et se prit à rêver de cette bouche exquise autour de son membre, de sa langue caressant la veine qui courait sur toute la longueur.

*Bon Dieu.* Tentant de dérouter ses pensées de leur trajectoire actuelle avant que la rigidité de son entrejambe ne trahisse ses projets et ne la fasse fuir catastrophée, il se remit à mâchonner.

— J’apprécie lorsque j’ai le temps, se défendit-il en réfléchissant à nouveau au meilleur moyen d’amener leur relation au niveau supérieur.

Non seulement Charlotte avait cessé de bondir à sa vue, mais voilà qu’aujourd’hui elle le remettait même à sa place. Ce n’était pas le moment de la freiner dans ses progrès.

— J’aurai peut-être la chance de vous le prouver la semaine prochaine à Rotorua.

Charlotte redressa la tête à l’évocation de la ville, célèbre pour son activité géothermique, geysers et piscines de boue à bulles compris.

— Rotorua ?

— Mm-mm, confirma Gabriel. Entrez, Finley. Mlle Baird et moi-même finissons justement notre dîner.

Il saisit le document qu’il avait annoté plus tôt dans la soirée tandis que Charlotte posait sa fourchette et refermait le couvercle sur la boîte vide.

— Pourriez-vous intégrer ces modifications ce soir ?

— Oui, aucun problème. Vous aurez besoin de moi pour la réunion de 22 heures ?

Il prit une seconde pour réfléchir à tous les détails. L’appel était prévu tard en raison du décalage horaire avec Londres, ville de résidence de l’homme avec qui Gabriel était en train de conclure un contrat décisif pour la croissance future de Saxon & Archer.

— Oui, décida-t-il. Je pourrais avoir besoin de vous.

Il regarda sa montre. Presque 20 heures.

— Si vous voulez, retournez chez vous une fois les modifications intégrées. Revenez dix minutes avant la réunion.

Elle acquiesça d’un hochement de tête et quitta le bureau en refermant la porte derrière elle. Finley prit sa place. À peine assis, Gabriel le fixa droit dans les yeux.

— Tu aurais la gentillesse de m’expliquer où sont passés les cent mille dollars qu’il manque dans le budget d’exploitation de ton service ?

Charlotte ne rentra pas chez elle comme Gabriel l’avait suggéré. À la place, elle enfila son pardessus et partit se dégourdir les jambes sur le front de mer. Les rues de la ville fourmillaient d’activité malgré la fraîcheur hivernale. Le vent marin était rafraîchissant contre sa peau. Elle s’accouda aux rambardes du port d’embarquement et observa les ferries en manœuvre d’approche, repensant au nombre de cornets de glace qu’elle et Molly avaient avalés sur les marches non loin.

Sa meilleure amie lui manquait terriblement, mais elle se réjouissait du fond du cœur qu’elle ait eu le courage de vivre son rêve en s’installant à Los Angeles. Elles papotaient ou

s'écrivaient des e-mails tous les jours et Charlotte ne craignait pas que cela s'arrête de sitôt. Peu importait que Molly partage désormais la vie de l'une des plus célèbres rock stars de la planète. Elle restait Molly, sa sœur de cœur.

Elle lui avait envoyé un message deux jours plus tôt qui disait :

Fox m'a fait une annonce fracassante aujourd'hui : le groupe a décidé de se payer son propre jet ! Je sais, ma mâchoire s'en est décrochée, à moi aussi. Un bon investissement apparemment. Et la bonne nouvelle, c'est que tu pourras voler habillée stylée lors de ta prochaine visite. J'ai hâte que tu puisses prendre quelques jours de congés, que je te fasse visiter LA !

T-Rex t'a virée cette semaine ? Ou encore promue ? Raconte-moi tout ! Je m'inquiète quand tu ne parles plus de M. Grand, Ténébreux et Méchant. Oh, j'espère que tu as réussi ce délicieux gâteau que tu voulais tenter. Tes gourmandises me manquent, surtout ces cupcakes aux copeaux de chocolat nappés de crème à l'orange...

Tiens, en parlant de fourneaux, tes nouvelles copines de l'atelier cuisine ont l'air de sacrées fêtardes. Juliet et Aroha sont tout à fait mon genre. J'espère que ton nouveau rancard est aussi fun.

Bises, Molly.

P-S : un communiqué de presse en pièce jointe. À NE SURTOUT PAS OUVRIR AU BOULOT.

La pièce jointe était une photo de Gabriel pendant sa carrière de joueur. Non, *absolument* pas approprié pour le bureau. Le maillot n'avait pas survécu à un choc particulièrement violent. Charlotte le savait, elle avait regardé le match avec son père. Tous deux avaient grimacé lorsque Gabriel s'était fait punir par ce tampon brutal.

Il ne s'était pas arrêté pour autant. Non, il avait même marqué l'essai. Après quoi, la pommette entaillée, il avait enlevé son maillot déchiré ; la photo que Molly lui avait envoyée le montrait se vidant une bouteille d'eau sur la tête pour se rafraîchir pendant qu'un coéquipier était parti lui chercher une tenue de rechange.

Confortablement installée dans son lit, chez elle, Charlotte s'était mise à suer à grosses gouttes après avoir reçu le message et téléchargé la photo. L'eau ruisselant sur les épaules, les pectoraux, le long des lignes saillantes de ses abdos, s'infiltrant sous la bande élastique de son short...

Elle avait dû s'éponger le front.

Oui, ce type était canon. Prodigieusement, dangereusement canon. Une semaine plus tôt, elle l'avait croisé par hasard alors qu'il enfilait une chemise fraîchement repassée pour

se rendre à un dîner directement depuis le travail.

L'eau lui était montée à la bouche, un frisson l'avait traversée de part en part. Elle avait perdu l'usage de la parole – une bonne chose que l'interruption ne l'ait pas agacé. Il avait simplement commencé à lui transmettre quelques instructions. Charlotte n'avait rien entendu. Ce n'est que plus tard qu'elle avait compris, en retrouvant ses notes.

Sur le coup, elle s'était contentée d'admirer le buste ciselé, sculpté en vallées et plateaux, et les doigts boutonnant avec dextérité sa chemise. La vision de chaque disque glissé dans sa boucle avait manqué lui arracher un soupir. Son torse était couvert d'une fine toison noire, dont le souvenir suffisait à faire durcir les tétons de Charlotte. Un joyeux message de son corps à son intention : leur contact serait une sensation des plus exquises.

Quant à ses mains, elles étaient épaisses, musclées, un brin calleuses à cause du rugby qu'il pratiquait encore comme entraîneur dans un lycée du quartier, deux fois par semaine. La saison ayant démarré, Charlotte avait reçu l'ordre formel de parvenir à caser toutes les sessions dans son planning ; le week-end, il ne ratait pas un match de l'équipe.

Rendez-vous d'un soir avec des beautés mis à part, elle ne lui connaissait aucun autre passe-temps.

Si elle s'autorisait parfois à fantasmer sur l'effet de ses mains puissantes sur sa peau, elle le gardait pour elle. Inutile de partager cela avec quiconque. *Surtout* Gabriel.

— Vous savez, Charlotte, il existe probablement une loi interdisant de reluquer son boss, murmura-t-elle pour elle-même, quoique bien décidée à continuer.

Une femme se devait d'avoir quelques vices, et ce fantasme – absurde, il fallait bien l'avouer – était celui de Charlotte. Parce qu'il ne s'agissait de rien d'autre, se répéta-t-elle pour la centième fois : un béguin d'ado pour un mec canon qui lui retournait les neurones. Elle se refusait à admettre combien elle l'appréciait, le respectait, et admirait son intelligence. Ce genre d'aveu se soldait invariablement par un gros chagrin d'amour.

Non, mieux valait se focaliser sur ses cuisses aux muscles épais, sur l'appétissant poitrail, sur ses avant-bras puissants. Joignant le geste à la parole, elle saisit son téléphone, afficha la photo envoyée par Molly et soupira. Puis elle s'imagina l'attachant à son lit, couvrant son corps de baisers et de caresses à l'envi tandis qu'il gémirait « mademoiselle Baird... » et lui donnerait des ordres de plus en plus pressants qui feraient se dresser ses tétons d'excitation.

Prise d'une bouffée de chaleur malgré le vent piquant, Charlotte reprit la direction du bureau, une quarantaine de minutes après l'avoir quitté. Elle fit un crochet par une épicerie de nuit sur la route du retour, pour acheter un pot de glace au chocolat et aux noix de macadamia puis, pour une raison qui lui échappa, un pot de glace à la mûre de Boysen pour Gabriel. Il n'aimait pas le chocolat mais mangeait toujours les fruits frais, notamment les baies, qu'elle commandait souvent en dessert pour ses déjeuners.

La porte du bureau du grand chef était encore fermée lorsqu'elle arriva. Elle prit son portable et se dirigea vers la cafétéria, déserte à cette heure, pour ranger les glaces dans le congélateur. Elle s'assit ensuite à une table jouxtant une grande fenêtre qui donnait sur les lumières de la ville. Elle avait sa petite idée sur la raison qui avait poussé Gabriel à convoquer Simon Finley, et elle ne tenait pas particulièrement à être présente à sa sortie du bureau.

Elle venait de valider la réservation des billets pour le prochain déplacement de son patron à Sydney lorsqu'une ombre plana au-dessus de son écran d'ordinateur.

— Vous n'êtes pas rentrée chez vous, observa-t-il en ouvrant la porte du frigo puis en la refermant sans rien en sortir.

— Je vous ai pris une glace aux mûres de Boysen.

Il regarda dans le congélateur.

— Éteignez cet ordinateur, c'est l'heure du dessert.

Elle écarta le portable et saisit sa glace tandis qu'il s'occupait des cuillères et s'installait sur une chaise en face. Il déplia ses longues jambes de chaque côté d'elle, son corps envahissant tout l'espace. Mais étonnamment, il ne céda pas à l'un de ses jeux favoris, l'asticoter de manière subtile mais terriblement troublante.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, il avait les traits tirés.

— Finley, commença-t-elle. C'était à cause de l'argent, n'est-ce pas ?

Un hochement de tête.

— Quand avez-vous deviné ?

— Lorsque vous m'avez demandé de sortir les livres de dépenses. Je n'ai pas tout compris mais j'ai remarqué que certains chiffres ne collaient pas.

— Il remboursera tout l'an prochain ou il ira en prison, grogna-t-il les dents serrées. Je n'aime pas les voleurs, mais j'aimerais encore moins que cette affaire sorte dans les journaux. Pas maintenant que Saxon & Archer est remis sur les bons rails.

Charlotte marqua son assentiment d'un hochement de tête puis ils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Curieux comme elle pouvait rester calme face à lui alors que chaque centimètre carré de son corps frissonnait de le savoir là, tout proche. Mais assez bizarrement, cela ne lui demanda aucun effort.

— Tenez, goûtez.

Elle redressa la tête et vit qu'il lui tendait une cuillerée de glace.

— Non, merci, déclina-t-elle en rougissant malgré elle. La mienne me suffit.

— Prenez des risques, mademoiselle Baird, insista-t-il en tendant la cuillère jusqu'à lui effleurer les lèvres ; et lorsqu'elle les entrouvrit pour répondre, il la glissa à l'intérieur, la saveur subtilement acidulée fouettant ses papilles. Pas mauvais, hein ?

Le pouls battant aux tempes, Charlotte secoua la tête. Un tour de son imagination sans doute, mais pour un peu, elle aurait cru qu'il la draguait. Idiot. Un homme du calibre de

Gabriel Bishop ne draguait pas les petites souris comme elle, même si Molly, sa meilleure amie, était convaincue du contraire. Ceci dit, Molly avait flairé quelque chose dès le début et trois mois plus tard, Charlotte était toujours célibataire et Gabriel Bishop continuait à dépenser des fortunes en roses.

Non, elle se méprenait. Encore un de ses jeux pour la rendre folle. Chaque fois qu'elle prévoyait un dîner avec Ernest, comme par hasard, Gabriel avait besoin d'elle le soir – à croire qu'il avait mis un mouchard dans son téléphone. Une chance qu'Ernest ne se formalise pas trop de ses lapins à répétition.

Quel chou !...

Molly avait eu raison sur toute la ligne : Charlotte avait beau rechercher en Ernest un prétendant potentiel à une relation sérieuse, il restait un ami, rien de plus. Et elle souhaitait effectivement voir son ami de temps à autre, surtout depuis qu'Ernest fréquentait *vraiment* une autre fille – et qu'il avait besoin de ses conseils avant de la demander en mariage.

S'il y avait bien une personne sur terre incompétente en la matière, c'était bien Charlotte. Mais le pauvre Ernest ne connaissait pas d'autre fille, donc pas le choix... Sur cette pensée, elle se prépara pour la bataille à venir.

— Le 14, je ne pourrai pas rester tard.

Gabriel arqua un sourcil de prédateur.

— Ervin ?

— *Ernest*. Eh oui.

Lorsqu'il fit la moue, ce fut la provocation de trop. Elle claqua son pot de glace sur la table et le fusilla du regard.

— C'est un très bon ami et puisque vous ignorez tout de lui, j'apprécierais que vous gardiez vos commentaires pour vous !

Les yeux de Gabriel – ces yeux gris métalliques qui viraient à l'argenté lorsqu'il riait – se mirent à pétiller.

— Vous appelez « ami » tous les garçons avec qui vous sortez ?

Il se méprenait, mais peut-être était-ce un peu sa faute. Elle et sa fierté... Si ridicule que cela puisse paraître, elle ne supportait pas l'idée qu'il l'imagine célibataire, lui qu'elle voyait au bras d'une nouvelle conquête chaque fois qu'elle tournait la tête.

Expliquer pourquoi elle assisterait bientôt au mariage d'un garçon avec qui elle sortait s'annonçait un tant soit peu compliqué, cela dit.

— Ernest est un copain, marmonna-t-elle en poignardant le dessus de sa glace d'un coup de cuillère. C'est son anniversaire le quatorze.

Comme elle aurait dû s'en douter, Gabriel ne lâcha pas le morceau.

— Donc vous ne sortez pas ensemble ?

Autant tout déballer.

— Non, admit-elle avant de prononcer une phrase impensable du temps où un certain tyrannosaure n'était pas dans sa vie. Contrairement à vous, qui changez de partenaire comme de chaussettes.

— Je ne change pas de « partenaire », corrigea Gabriel en s'appuyant contre le dossier de sa chaise et en enfournant une cuillerée de glace. Dans la mesure où elles m'ont toutes résisté jusqu'à présent.

— Peut-être qu'un coup d'un soir ne les intéresse pas...

Charlotte se figea en entendant sa remarque fuser malgré elle. Dans la catégorie « vacherie lancée à son patron », elle venait de faire très, très fort.

— Ne vous arrêtez pas en si bon chemin, mademoiselle Baird, l'encouragea-t-il d'une voix de charmeur en plongeant sa cuillère dans le pot de glace avant de la tendre vers la bouche de Charlotte.

Elle pinça les lèvres. Il sourit, conscient qu'elle ne pourrait les garder fermées et parler en même temps.

— Je...

Il en profita. Elle sentit la crème glacée caresser son palais tandis que la cuillère encore chaude des lèvres de son patron glissait contre sa langue.

L'intimité de la situation la rendait mal à l'aise.

— C'est complètement déplacé.

— Pas un argument suffisant, répliqua-t-il en avalant un peu de glace. Ça vous gêne ?

Une question sérieuse.

« Oui », hésita à répondre Charlotte ; d'ailleurs, au début de leur relation professionnelle, une situation pareille l'aurait fait sortir de ses gonds. Cela dit, il ne lui parlait pas ainsi à cette époque... non, il grognait, comme un tyrannosaure. Mais aujourd'hui, malgré son envie de le percevoir encore comme un animal puissant et dangereux, c'était simplement Gabriel qu'elle avait en face d'elle.

— Je devrais survivre, murmura-t-elle avant de poursuivre, encouragée par un sourire. Ne le prenez pas non plus comme une invitation à pousser l'incorrection plus loin.

Son sourire était discret – les joues finement creusées, une lueur d'argent dans le regard.

— Je crains qu'il ne soit un peu tard pour cela.

Charlotte regarda ses pieds, sa timidité la rattrapant au galop. Elle ne jouait pas le jeu de la séduction avec les hommes, ne connaissait pas les règles. Elle ignorait même si Gabriel le jouait à cet instant avec elle, ou tuait simplement le temps.

Une vibration devenue familière au fil des mois passés à travailler avec lui se fit entendre.

Il tira son portable d'une poche et regarda l'écran.

— Londres est en avance.

Elle l'écoula finaliser un complexe accord international, le tout en ressortant des informations de mémoire, chose dont elle l'aurait cru incapable si elle n'en avait été témoin à plusieurs reprises. Cet homme avait l'esprit vif – et attendait d'elle la même qualité.

Elle en avait profité pour détacher la partie tablette de son portable 2-en-1 et récupérer le dossier contenant les termes du rachat en cours de négociation. Il jeta un œil à l'écran lorsqu'elle le tourna vers lui, hocha la tête et lui fit comprendre d'un geste du doigt qu'il désirait consulter une autre section. Elle la trouva et tourna à nouveau l'écran vers lui. Il en parcourut le contenu ; elle sut d'emblée qu'il aurait tout aussi bien pu faire sans. Deux minutes plus tard, l'affaire était entendue. Gabriel raccrocha, tout sourire.

— Encore mieux que prévu.

Charlotte laissa échapper un rire.

— Rien ne vous résiste.

Son regard s'attarda un instant sur elle, puis il sourit.

— Oui, je ne m'attendais pas à une capitulation totale, confirma-t-il en posant son téléphone. J'ai bien peur de vous avoir retenue pour rien.

— Ce n'est pas grave. Vous ne pouviez pas savoir à l'avance.

Il ne lui aurait pas demandé de faire des heures supplémentaires sans une raison valable.

— J'appelle un taxi.

Gabriel secoua la tête.

— Je vous dépose.

C'était la première fois qu'il lui proposait de la ramener. Il l'avait déjà accompagnée à la station de taxis privés, l'appelant ensuite pour savoir si elle était bien arrivée.

— Non, vous habitez en ville.

À quelques minutes du bureau à peine.

— Ça vous oblige à un détour, ajouta-t-elle.

— Ce sera un plaisir après cette négociation menée de main de maître.

Il se leva et jeta les deux pots de glace vides à la poubelle.

— Venez, mademoiselle Baird. Je vous ai dit que je ne mordais pas, rappela-t-il avec un sourire. À moins que vous n'en fassiez la demande en personne, bien entendu.

## CHAPITRE 11

# Lions, gazelles et une souris à lunettes

---

Le visage écarlate, Charlotte se leva et devança Gabriel, sentant dans chaque fibre de son corps la présence de son patron derrière elle. Le genre de sensation que devait éprouver une gazelle avec un lion sur les talons. Un gros lion trop mignon qui avait bien failli convaincre la gazelle qu'il était inoffensif... une demi-seconde avant qu'une lueur de prédateur ne traverse son regard.

— Votre manteau est dans le dressing ? s'enquit le lion.

Charlotte confirma d'un hochement de tête, soudain consciente de filer la métaphore un peu loin avec Gabriel. Maudits nerfs. Bientôt, elle se mettrait à imaginer une souris binoclarde tremblant de terreur et d'appréhension à la table d'un lion affamé. Une souris qui se transformerait sans prévenir en une femme lui ressemblant comme deux gouttes d'eau, et le lion en un homme au torse nu, de l'eau ruisselant sur les pectoraux.

Dieu merci ils arrivèrent au dressing.

Encastré dans le mur, il se fondait dans les lignes épurées du bureau, d'autant que Charlotte prenait soin de ne rien laisser traîner autour. Une chose apprise de sa prédécesseure. Tous défauts mis à part, Anya maîtrisait les codes de la parfaite assistante de direction.

Deux mains épaisses la devancèrent pour saisir son manteau tandis que le parfum viril et chaud de Gabriel pénétrait chacun de ses pores, accélérant un pouls déjà proche de la tachycardie. La respiration de Charlotte marqua un temps d'arrêt, ses cuisses se contractèrent. À l'évidence, son organisme n'avait pas reçu le message l'informant qu'un gros câlin avec T-Rex ne l'intéressait pas – probablement parce qu'elle continuait à fantasmer sur tout ce qui était susceptible d'y conduire.

— Tenez, déclara-t-il en secouant le manteau pour le lui présenter ouvert.

C'était bien la première fois qu'un homme lui tenait son manteau de la sorte. Qu'était-elle censée faire avec les bras ? Elle en leva un, puis l'autre au ralenti... et Gabriel finit de l'habiller aussi naturellement que s'il faisait cela tous les jours avec elle, brossant les épaules d'un revers de main avant de saisir son propre trois-quart dans la penderie. Elle était allée le lui chercher plus tôt dans la matinée, avec son costume. Quelle que fût sa tenue de la journée, il ne gardait jamais sa veste, mais avait besoin qu'elle reste impeccable pour les réunions.

Il la laissa dans la penderie et enfila son pardessus tandis que Charlotte prenait son sac à main. Elle ne fut pas surprise de le voir retourner dans son bureau et en ressortir avec une mallette noire – il ne s'arrêtait jamais de travailler. Sauf, bien entendu, lorsqu'il ramenait à la maison les heureuses élues qui recevraient un bouquet de roses le lendemain.

— Prête ?

Elle hocha la tête tout en resserrant la bandoulière de son sac.

La cabine de l'ascenseur semblait affreusement exiguë lorsqu'il en occupait une moitié. Charlotte estima ses chances de survivre au trajet jusque chez elle : très minces. Elle était déjà montée dans sa voiture par le passé, mais aujourd'hui, il faisait nuit, et l'obscurité les envelopperait dans un cocon obscur... une sensation différente, étrangement intime.

*Les femmes aux roses rouges*, se força à songer Charlotte tant qu'il lui restait des neurones actifs. *À moins que tu ne connaisses un sortilège pour prendre subitement trente centimètres et deux tailles de bonnet, aucun risque qu'il te saute dessus.*

Les yeux plissés à cette pensée, Charlotte suivit Gabriel dans le garage souterrain jusqu'au bolide noir à quatre roues motrices garé sur la place du chef. Un monstre type SUV au carénage musclé qui obligeait Charlotte à utiliser le marchepied pour s'installer sur le siège passager. Un modèle inhabituel pour un P-DG, mais au moins, Gabriel ne s'y sentait pas à l'étroit. La voiture était dimensionnée à ses proportions.

Et à celles des gambettes de ses conquêtes également, sans doute.

*Charlotte !* se tança-t-elle.

— Mademoiselle Baird, l'interpella Gabriel en la dévisageant d'un regard pénétrant tout en déverrouillant la voiture à distance. Que se passe-t-il ?

— Rien.

Elle retint son souffle alors qu'il l'aidait à monter à bord d'une poussée de la paume sur les hanches.

— Vous êtes sûre ? insista-t-il, la main toujours posée sur elle, le visage déterminé.

Elle hocha la tête puis reprit son souffle précipitamment lorsqu'il éloigna enfin la main pour fermer la portière. La seconde suivante, il était sur le siège conducteur, manœuvrant le véhicule avec doigté pour le sortir du garage. Il alluma la radio depuis les commandes au volant. Un air de trompette emplit l'habitacle.

— Vous aimez le jazz ?

— Je n'en écoute pas beaucoup, admit-elle, mais j'aime bien ce style musical.

Une musique enfumée, sensuelle, un brin cynique.

— Il y a un petit club au nord de la ville, lui indiqua-t-il en prenant à gauche vers une rue en pente. Ils organisent des concerts, je vous y emmènerai si ça vous dit.

Une invitation pour faire la conversation, crut-elle deviner.

— Je n'ai jamais vraiment assisté à un concert. Molly me dit toujours que je manque un truc exceptionnel.

Gabriel changea de vitesse. La voiture fila sans un bruit dans les rues de la ville.

— Vous comptez bientôt lui rendre visite ?

— Si mon patron m'y autorise.

Le patron en question accueillit la réponse d'un franc sourire.

— Je ne peux pas vivre sans vous, mademoiselle Baird.

Charlotte préféra ignorer l'émoi semé en elle par ces mots à double sens.

— Et vous ? Des fidèles parmi vos amis ?

— Mes frères et moi, nous sommes très proches. Et quelques copains qui font presque partie de la famille. On jouait ensemble au rugby au lycée.

— Ça vous manque ? demanda-t-elle d'une voix douce. Le rugby professionnel ?

Charlotte n'aurait jamais abordé le sujet si elle avait craint que cela ne l'attriste. Mais Gabriel s'enthousiasmait toujours pour ce sport.

Deux semaines plus tôt, il l'avait appelée dans son bureau pour lui montrer le premier essai de Daniel en test-match, fier comme un coq de son frère de vingt et un ans. Et puis, il y avait aussi ses entraînements, plus le fait qu'il mentionnait régulièrement ses réveils à l'aube pour regarder une rencontre internationale en direct.

— Non, dit-il. Même si ça m'a détruit d'apprendre que plus jamais je ne défendrais les couleurs de mon pays. J'avais vingt-cinq ans et mon corps refusait de guérir, malgré toute la volonté du monde.

Quelle frustration pour un homme tel que Gabriel, habitué à contrôler sa propre destinée.

— Comment êtes-vous venu aux affaires ?

— Mes parents m'ont toujours répété qu'une carrière de sportif ne durait qu'un temps. Et qu'il valait mieux préparer sa reconversion, à moins de vouloir finir entraîneur ou commentateur sportif.

— Vous l'avez plutôt bien réussie.

Gabriel présidait tout de même le conseil d'administration de Saxon & Archer. Il lui sourit.

— Tout le monde me prenait pour un charlot au début. Malgré mon MBA, ils pensaient que je prenais mon métier à la rigolade, confia-t-il, le visage fendu d'un large sourire. Et puis j'ai acheté une société qui battait de l'aile, je l'ai sauvée, et les contrats ont afflué.

Flattée d'être mise dans la confiance, Charlotte l'incita à lui en dire plus sur cette première entreprise, et se laissa envelopper par sa voix profonde, masculine.

Gabriel sentit que Charlotte se raidir à mesure qu'ils se rapprochaient de chez elle. Il avait offert de la ramener sans arrière-pensée. Mais une fois dans la voiture, la tentation de voler un baiser à l'adorable Mlle Baird l'avait peu à peu gagné.

Il prendrait son mal en patience. La décontraction affichée par Charlotte toute la journée céda peu à peu le pas à une certaine agitation – l'angoisse de le savoir si près de chez elle, visiblement. Qu'était-il arrivé pour que la présence d'un homme la terrifie à ce point ? Gabriel crispa les mains un peu plus fort sur le volant à mesure que son esprit imaginait le pire.

— Je prends par où ? lança-t-il à l'approche d'une patte-d'oie, en s'efforçant de garder un ton posé en dépit de la colère qui enflait peu à peu en lui.

— À gauche, répliqua Charlotte, les mains plaquées nerveusement sur les cuisses. C'est un peu plus rapide.

Il rétrograda et prit à gauche.

— Vous venez toujours en bus au travail ?

Il lui aurait bien payé un taxi de sa poche tous les matins mais elle aurait sauté au plafond en apprenant que cela venait de lui et non du budget de l'entreprise.

Gabriel ne regardait pas à la dépense avec ses proches. Et indépendamment de leur relation personnelle, il considérait déjà Mlle Baird comme une proche.

— Oui, confirma-t-elle avant de marquer une courte pause. C'est très pratique, sauf lorsqu'il pleut. Tout le monde est au ralenti dès qu'il tombe trois gouttes.

Elle joua avec la fermeture de son sac à main, la conversation retombant dans un long silence jusqu'à destination.

— C'est ici.

Elle pointa du doigt la longue allée desservant plusieurs maisons de ville.

— À quel numéro ?

Il fut rassuré de voir que l'allée était bien éclairée. Des bornes s'illuminèrent automatiquement au passage de la voiture.

— La dernière maison à droite.

Il coupa le moteur quelques secondes plus tard.

— Vous... vous voulez bien attendre un instant ?

Elle rougit en formulant sa demande.

— J'y comptais bien.

Gabriel aurait attendu pour n'importe quelle femme, mais le fait que Charlotte ait surmonté son embarras pour le lui demander lui offrait encore un signe de la profondeur de

ses cicatrices émotionnelles.

Il sortit la rejoindre côté passager. Elle avait commencé à sortir, mais il tint à accompagner sa descente du marchepied les mains posées sur ses hanches – un peu par provocation, ayant noté le retour d'une petite étincelle dans son regard. Peine perdue : Charlotte se dirigea sans un mot vers la porte d'entrée, les clés à la main, la démarche un peu hésitante. Elle ouvrit, désactiva l'alarme et se retourna sur le pas de sa porte.

Sur son visage se lisait comme un air de panique refoulée.

Pas la panique plutôt mignonne de la femme incertaine quant à la suite à donner mais néanmoins heureuse de sa présence. Non, Gabriel lisait une vraie peur dans les yeux de Charlotte.

Refrénant sa colère devant cette marque supplémentaire de la terrible épreuve qu'elle avait dû traverser par le passé, il lui sourit.

— Bonne nuit. Je passe vous prendre à 7 h 30 demain matin.

— Comment ça ? manqua s'étrangler Charlotte en clignant les yeux.

— Rotorua, vous vous rappelez ? J'ai reçu un appel pendant votre absence du bureau.

Lorsqu'elle lui avait acheté une glace. Le souvenir de cette douce attention apaisa Gabriel – Charlotte était peut-être traumatisée, mais elle l'aimait bien, malgré son refus de l'admettre. Sa peur n'était pas dirigée contre lui.

— La réunion a été avancée à demain. Nous partons à Rotorua pour rencontrer un collectif d'artistes maoris. J'aimerais ajouter leurs créations à notre catalogue dans le cadre de notre accord de partenariat.

Ce partenariat, qui impliquait des hôtels de standing dans tout le pays ainsi qu'un certain nombre de gîtes de luxe triés sur le volet, offrait une occasion en or à ces artistes d'accéder à une renommée internationale, mais aussi à Saxon & Archer de réintégrer le club très select des enseignes les plus cotées. Voilà pourquoi Gabriel tenait à choisir les artistes lui-même. Il avait déjà confirmé la participation d'un sculpteur sur métal talentueux, qui travaillait sur des pièces miniatures. Un peintre spécialisé dans les paysages néo-zélandais, dont il proposait des reproductions époustouflantes, figurait également sur la liste.

Ce projet s'inscrivait dans le plan à long terme de Gabriel, celui de rappeler au grand public que Saxon & Archer était synonyme d'unicité et de beauté, de l'élégance alliée à l'absolue perfection. Un monde aux antipodes de son poste précédent dans l'industrie du bois, qui nécessitait qu'il porte des bottes de sécurité et des casques de chantier aussi souvent que des costumes trois pièces. Mais le business était le business, et Gabriel avait un don pour les affaires.

Il laisserait derrière lui, au terme de son année de contrat, une entreprise prospère, il n'avait aucun doute là-dessus. Des rumeurs avaient fuité du conseil, qui espérait le convaincre de rester. Mais Gabriel n'en avait aucune intention – il aimait trop jouer les chevaliers des entreprises en détresse. Le rôle du capitaine tenant bon la barre sur une mer

d'huile ne lui seyait guère, mais il s'assurerait que son successeur possède les compétences nécessaires avant de disparaître pour de nouveaux horizons.

Le jour venu, qu'il parte proposer ses services à une nouvelle entreprise ou décide d'étoffer son portefeuille immobilier, il emmènerait son assistante personnelle avec lui. Le prochain P-DG n'avait qu'à dénicher son ou sa Mlle Baird lui-même. S'il y arrivait... les Charlotte Baird ne couraient pas les rues.

— En partant à 7 h 30, on arrivera vers 10 h 30, reprit-il. La réunion est fixée à 11 heures. On déjeunera là-bas avant de revenir à Auckland. On devrait être de retour vers 17 heures.

— Qui assurera l'intérim au bureau ?

Il se retint de la rejoindre pour poursuivre cette discussion de plus près.

— Le téléphone ne devrait pas beaucoup sonner demain.

Il lui avait fallu trois mois et demi et quelques ajustements dans les effectifs, mais son équipe de direction avait atteint le stade à partir duquel il pouvait déléguer certaines tâches en toute confiance, même à distance.

Contrairement à son abruti de prédécesseur, Gabriel ne perdait pas son temps à harceler les personnes compétentes.

— Vous dirigerez les appels vers votre portable, ajouta-t-il. D'accord pour 7 h 30 ?

Charlotte ne vit aucune raison de refuser... mis à part les trois heures de route en stress total qu'elle allait passer à côté de Gabriel.

— Très bien, parvint-elle à articuler tout en enfonçant les ongles dans ses paumes, parvenue aux limites de sa résistance.

*J'en ai assez*, hurla la part d'elle-même frustrée, en colère. *Assez !* La frustration explosa d'autant plus fort que la journée s'était déroulée à merveille – elle avait fait plus que son maximum avec Gabriel. Et maintenant ça...

— Bonne nuit, mademoiselle Baird.

— Bonne nuit, monsieur Bishop.

Charlotte ferma la porte, le loquet de sécurité et tous les verrous à double tour puis courut dans le salon assister au départ de Gabriel. Le faisceau de ses phares se fendit au passage des barreaux de fenêtre – une modification surprenante dans le quartier, mais Charlotte avait veillé à ce que le résultat s'intègre avec goût dans l'ensemble, choisissant de la ferronnerie plus proche des éléments de décoration que de la porte de prison.

Les ronronnements de la grosse cylindrée disparurent peu à peu dans la nuit.

Charlotte, fébrile, prit une profonde inspiration puis alluma une à une les lampes du salon, de la cuisine, du vestibule, de la chambre d'amis et enfin de sa chambre à coucher, sans oublier la salle de bains principale. Ensuite, comme chaque soir, elle fit le tour de

chaque pièce pour s'assurer que rien n'avait été déplacé ou dérangé en son absence et que la porte d'accès au garage était bien verrouillée de l'intérieur.

Elle ne gagna sa chambre pour troquer sa tenue du jour contre une chemise de nuit blanche sans manches qu'une fois sûre que tout était tel qu'elle l'avait laissé, qu'aucun des dispositifs qu'elle avait placés çà et là pour piéger les intrus n'avait été déclenché. Tombant jusqu'aux chevilles, sa chemise de nuit de style victorien était embellie d'un fin ruban de la même teinte pêche que celle qui distinguait le corsage du reste du vêtement. *Plutôt romantique dans l'ensemble*, songea-t-elle en apercevant son reflet dans le miroir qui courait sur toute la hauteur du mur, *mais pas exactement sexy*.

Elle n'entraît décidément pas dans la catégorie des « femmes aux roses rouges ».

Elle se brossa les cheveux, irritée par cette pensée, puis partit à la cuisine se préparer une tasse de thé. Elle avait toujours été un oiseau de nuit et comme il n'était que 10 h 45, elle décida de lire une petite heure. Elle posa la tasse de thé sur la table de chevet et s'installa sous la couette en ouvrant son roman historique sur l'Écosse à la page marquée. Mais impossible de se concentrer... Son esprit ne cessait de dériver dans la même direction.

Gabriel était sans doute rentré maintenant. Le connaissant, il poserait sa mallette sur la table d'entrée, retirerait son manteau et le jetterait sur le dos d'une chaise. Il retirerait ses chaussures d'un geste du pied, ses chaussettes, puis marcherait jusqu'à sa chambre tout en déboutonnant sa chemise pour laisser respirer ce roc qui lui servait de torse, dévoilant ses épaules carrées et le tatouage venant sublimer la beauté de ce corps parfait.

Le nombre de nuits que Charlotte avait passées à fantasmer sur le spectacle de Gabriel s'habillant et se déshabillant était proprement scandaleux. Elle avait beau se mettre en garde contre les dégâts potentiels d'une toquade qui virerait à quelque chose de plus sérieux, rien n'y faisait. Le livre reposa non lu sur la couette devant elle tandis qu'elle s'imaginait Gabriel enlevant son tee-shirt avant de le jeter en boule dans le panier à linge, les épaules brillant doucement sous la lumière.

Il posait maintenant les mains sur la ceinture de son pantalon.

Les orteils pris de contorsions, Charlotte déglutit et imagina la bande de cuir noire glisser hors de ses passants puis choir au sol dans un bruit métallique assourdi par le tapis. Gabriel déboutonnait son pantalon, ouvrait sa braguette...

*Driiiiiing !*

Charlotte sursauta, refermant le livre dans un claquement sec, puis fixa son téléphone, prise d'une bouffée de chaleur, le cœur battant de culpabilité. Personne ne l'appelait à cette heure hormis Molly, qui vérifiait toujours d'abord par un texto si elle était réveillée. Elle sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine, mais saisit le téléphone pour regarder l'écran. Elle s'était convaincue depuis longtemps déjà de ne plus laisser les souvenirs de l'horreur venir la terroriser sous son propre toit.

C'était Gabriel.

## CHAPITRE 12

# Où Mlle Baird se met à culpabiliser

---

Les joues écarlates, la poitrine lourde et douloureuse, Charlotte décrocha.

— Monsieur Bishop ?

— Désolé de vous appeler si tard.

— Je vous en prie, l'excusa-t-elle en intimant à l'ado surexcitée qui sommeillait en elle de la boucler.

Et d'ailleurs, qu'est-ce qui prenait à cette ado de se réveiller maintenant, après tant d'années ? Ce n'était pas son petit ami qui l'appelait. C'était son patron.

— Je suis souvent réveillée à cette heure.

— Couche-tard ?

— Oui.

— Comme moi, confia-t-il d'une voix qui laissait soupçonner un sourire. Que faites-vous ?

*Je fantasme sur vous en train de vous mettre à poil. Après quoi, je fantasmerai sur ma bouche embrassant et léchant chaque centimètre carré de votre corps si sexy, si dur et incroyablement bien foutu.*

— Je... lis un roman historique.

Intrigué par le ton de sa réponse et par sa voix haletante, Gabriel douta du genre littéraire annoncé.

— J'ai mal entendu... érotique ?

— Non ! nia Charlotte avec une voix si haut perchée et coupable que Gabriel en sourit.

— Eh bien, mademoiselle Baird, vous m'en voyez choqué.

Charlotte respirait bruyamment.

— Et vous, vous travaillez ? demanda-t-elle, changeant de sujet si subitement qu'il se promit de découvrir ce qu'elle lisait ce soir – et il l'obligerait à lui en lire des passages à voix haute tout en s'adonnant à des plaisirs inavouables avec elle.

— Tout à fait, confirma-t-il tout en s'adossant à son fauteuil, divers documents éparpillés sur sa table à manger.

Son bureau préféré quand il était à la maison, avec vue imprenable sur les lumières scintillantes de la ville.

— Vous devriez souffler un peu, lui conseilla-t-elle ; une douce réprimande. Vous travaillez tout le temps.

— Il m'arrive aussi de flirter, rappelez-vous, répliqua-t-il juste pour voir sa réaction.

— Ce que vous faites n'est pas ce que j'appelle flirter.

Une réponse directe et nonchalante. Il sourit. Le fait était qu'il n'avait connu aucune femme depuis que son assistante le mettait dans tous ses états – lorsqu'elle ne se liquéfiait pas devant lui.

Pourquoi en choisir une autre que celle qu'il voulait ?

Et Gabriel obtenait toujours ce qu'il voulait.

— Je n'arrive pas à mettre la main sur cette note envoyée par la RH hier.

— Essayez cette extension de fichier, conseilla Charlotte, lui indiquant l'extension en question.

Gabriel caressa du doigt la note posée juste sous ses yeux.

— Trouvé.

Il l'avait en réalité appelée pour vérifier si tout allait bien, si ses démons ne la hantaient pas.

— Vous connaissez cette émission de cuisine gastronomique, avec la course ?

Une courte pause.

— Oh, je vois de laquelle vous parlez. Avant, oui. Mais j'ai un boss très exigeant en ce moment, je rentre toujours trop tard. (Il rit.) Et vous, vous la regardez ?

— Non, mais ils nous ont contactés pour qu'on parraine la prochaine saison, en échange de placements publicitaires pour les articles Saxon & Archer. Qu'en pensez-vous ?

Il savait qu'elle adorait cuisiner. Elle était rentrée une fois du déjeuner avec des épices exotiques dont il ignorait jusque-là l'existence. Et avait bloqué le samedi matin précédent pour un atelier cuisine.

Une sombre histoire de fondant et de sculpture sur gâteau...

Tandis qu'elle lui donnait son avis, il se cala dans son fauteuil pour l'écouter. Oui, il avait un faible pour les femmes intelligentes – et Charlotte Baird était une femme décidément très, très intelligente.

Le trajet du lendemain ne fut pas aussi stressant que Charlotte l'avait tout d'abord craint. Le fait qu'elle connaisse Gabriel, qu'elle ait confiance en lui, ne lui offrait aucune garantie de pouvoir maîtriser ses nerfs : elle avait été terrifiée à l'idée que sa claustrophobie ne les force à un retour précipité – et plutôt malvenu. Ils passèrent finalement le plus clair du trajet le nez dans les dossiers, « grâce » à une intoxication alimentaire de la directrice financière, Gabriel ayant besoin de signer certains documents habituellement délégués à la finance.

Un contretemps fâcheux, mais pas catastrophique en soi. Charlotte et Gabriel s'en étaient donc tenus à leur plan de se rendre à Rotorua. Une fois sur place, la réunion avec le collectif d'artistes se déroula sans accroc. Les artistes tenaient tous à protéger leurs créations du mieux possible, et le déplacement en personne de Gabriel ainsi que sa volonté affichée de collaborer avec eux dans le cadre de partenariats bien définis, pour certaines créations seulement, les rassurèrent. Résultat, l'accord fut signé dans la bonne humeur générale.

— On va déjeuner ? proposa Gabriel alors qu'ils sortaient du *marae*, le lieu traditionnel des activités tribales, niché en l'occurrence dans un écrin végétal resplendissant d'un vert éclatant sous le froid soleil hivernal.

— Vous avez un appel en absence, indiqua Charlotte qui avait assuré le secrétariat pendant la réunion. C'est Brent, il en a pour deux minutes.

Gabriel s'en occupa tout en conduisant, via le système mains libres de la voiture, puis se tourna vers Charlotte.

— Vous me faites confiance, mademoiselle Baird ?

— Pas lorsque vous souriez comme cela.

Gabriel rit de sa réponse de vierge effarouchée, qui parvint à grand-peine à dissimuler une légère convulsion des lèvres. Il eut envie de l'embrasser.

— Vous me connaissez trop bien, reprit-il avant de poursuivre, encouragé par son regard pétillant. Vous avez un atelier cuisine ou d'autres obligations ce soir ?

— Non, pas ce soir.

Il n'avait pas d'entraînement à assurer non plus.

— On retourne à Auckland par la côte ?

Le sourire qu'elle lui renvoya poussa son envie de l'embrasser aux limites du supportable, son cœur s'emballant soudain pour des raisons plus louables que machos, il en avait la certitude. Mais ce n'était pas le moment de s'en soucier : lorsque Charlotte souriait de la sorte, plus rien d'autre n'importait.

— Bonne idée.

Charlotte fut émerveillée par le spectacle côtier dès les premiers kilomètres. Gabriel appréciait lui aussi la beauté torturée des vieux arbres pōhutukawa, trésors dressés sur le

fond émeraude de la mer, parfois glaciale à cette saison, les sables blancs resplendissants sous le soleil.

Il s'arrêta pour laisser une cane et ses grassouillets petits canetons traverser en sécurité, puis tourna le regard vers Charlotte, qui s'était penchée en avant pour observer la procession plumée de plus près. Il n'avait pas souvent l'occasion de l'admirer à son insu. Il s'en gardait bien lorsqu'elle était sur le qui-vive. Le moindre signe d'attention pouvait déclencher une catastrophe.

Même vêtue comme un épouvantail, elle ne laissait aucun homme indifférent, mais dès que l'un d'eux tentait une approche, elle rentrait dans sa coquille. Gabriel avait découragé avec tact mais autorité un cadre publicitaire un peu trop enthousiaste à son goût. Le soupirant avait insisté pour sortir avec elle malgré ses premiers refus, et Charlotte avait paru de plus en plus angoissée.

Cet événement, ajouté à la prudence démontrée le soir où il l'avait raccompagnée, commençait à nourrir chez Gabriel de sérieuses craintes quant aux causes possibles du traumatisme de Charlotte. S'il voyait juste, alors la route qui l'attendait s'annonçait plus longue que prévue. Mais l'abandon était inenvisageable. À huit ans, il avait rêvé de rugby. Après sept années de carrière professionnelle, une blessure l'avait contraint à arrêter. Il s'était alors fixé un nouveau but : travailler d'arrache-pied et faire son trou dans le business des repreneurs d'entreprises.

Aujourd'hui, il nourrissait un autre rêve, et celui-ci s'appelait Charlotte.

— Alors, où m'emmenez-vous ? s'enquit Charlotte lorsque le dernier caneton eut disparu dans l'accotement de broussailles.

— Surprise. Mais promis, vous allez adorer.

Gabriel formulait rarement des promesses, mais le cas échéant, il les tenait. Un code d'honneur qu'il s'était fixé à six ans, en voyant les huissiers de justice emporter la télévision achetée par leur mère au prix de lourds sacrifices, Brian Bishop, le père de Gabriel, ayant dilapidé l'argent censé la payer, ainsi que deux mois de loyer, dans de ruineux boursicotages.

*« Oublie la télévision, Alison. » Un sourire satisfait, les mains de son père posées sur les épaules de sa mère. « On va pouvoir se payer le magasin d'électroménager au complet lorsque je toucherai la plus-value. Il fallait que j'agisse vite, tant qu'ils les soldaient. On va toucher le jackpot lorsque le cours des actions remontera, je te le promets. »*

Sauf que le cours n'était jamais remonté.

— Gabriel.

C'était la première fois que Charlotte l'appelait par son prénom. Cette intimité dissipa les souvenirs de ce jour où il avait compris la vanité des promesses de son père. De ce jour où il avait cessé d'être un enfant.

— Oui ?

— Vous avez l'air sombre, soudain. Tout va bien ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Un contrat qui me trotte dans la tête, éluda-t-il, préférant éviter le sujet sensible de son « père ». Vous voyez les boutiques là-bas ? C'est là qu'on va.

Une minute plus tard, il gara la voiture sur un petit parking juste devant. En sortant, Charlotte en profita pour s'étirer. Qu'il aurait aimé poser ses mains sur ces hanches, masser ces cuisses engourdies. Il bouillait de pouvoir la serrer contre lui, relâcher sa propre tension en se délectant de son parfum, de sa douce chaleur contre lui.

Les poings serrés dans les poches de son pantalon, il la conduisit vers un petit restaurant dont la vitrine donnait sur la rue.

— Lauréat du championnat néo-zélandais de *fish and chips*, lut Charlotte avec un sourire. Je meurs de faim.

Il avait invité des femmes dans des restaurants étoilés qui n'avaient pas manifesté la moitié de l'enthousiasme de Charlotte à cet instant. Une joie sincère, communicative. Gabriel récupéra la commande enveloppée dans du papier sulfurisé puis porta le tout vers une table de pique-nique patinée par les embruns, en bord de plage, tandis que Charlotte s'occupait des boissons. Ils s'assirent face à face, leur casse-croûte entre eux, et dînèrent dans un silence reposant malgré une tension sexuelle sous-jacente évidente.

Charlotte avait beau la nier, elle sautait aux yeux. Gabriel la lisait dans ses adorables rougissements dès qu'elle jetait un regard furtif dans sa direction, le croyant ailleurs – comme il la lisait dans ses prunelles chaque matin à son retour de footing. Il s'était même permis à plusieurs reprises de se mettre torse nu dans le bureau sans attendre d'arriver à la douche, rien que pour la voir retenir son souffle.

C'était un homme, après tout. Et un homme apprécie qu'une femme le dévore du regard.

Mais il aurait encore préféré qu'elle le touche, l'embrasse et l'explore comme sa sucrerie préférée. Il aurait encouragé ses suçotements. Ses coups de langue également. Bon Dieu, toutes les envies de la demoiselle étaient encouragées, tant qu'elles le concernaient – et qu'il pouvait lui rendre ses caresses. La simple pensée de ses mains sur elle, nue, riante, douce et soyeuse...

Gigotant sur le banc, il maudit la bosse qui enflait à une rapidité effrayante entre ses cuisses. Il se força à penser à autre chose, comme les capacités d'analyse de Charlotte.

— Vous avez vu la proposition des RP pour le nouveau package publicitaire. Vous en pensez quoi ?

Il l'admira tandis qu'elle exposait son point de vue, le visage animé, expressif. Le vent avait libéré quelques-unes des mèches soigneusement regroupées dans son chignon. Il se délectait de les voir effleurer son visage pendant qu'elle développait son argumentaire tout en sirotant son milk-shake favori au citron vert. Il était en désaccord sur certains points,

mais leur échange d'opinions resta cordial, même si Charlotte ne manqua pas de le renvoyer dans ses vingt-deux mètres à plusieurs reprises.

— Hé, moins de toupet, voulez-vous, la tança gentiment Gabriel.

Son assistante devint pâle comme un linge.

— Charlotte.

Il se leva et vint s'asseoir à côté d'elle, s'adossant à la table.

Son instinct lui dictait de la toucher, de la réconforter, mais sa manière de se tenir – épaules et nuque contractées, yeux fixés sur les restes du repas – le convainquit du contraire. La voyant prise de frissons, il partit chercher son trois-quarts dans la voiture. Elle recula lorsqu'il le déposa sur ses épaules... mais finit par s'envelopper dedans, les mains accrochées aux revers.

Gabriel se rassit et se pencha pour lui faire face, un bras appuyé contre le bois patiné de la table.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? s'inquiéta-t-il en réponse à son coup d'œil agacé.

Il la vit déglutir, puis fléchir les doigts avant de les recroqueviller.

— Non, ce n'est rien, soupira-t-elle.

— Je ne suis pas un tyrannosaure, vous savez, reprit-il d'une voix douce.

Elle lui lança un regard coupable tandis que ses pommettes rosissaient.

— Comment avez-vous... commença-t-elle avant de secouer la tête, interdite, relâchant peu à peu la tension. Avouez que vous n'avez fait qu'une bouchée des employés cette première semaine. Plutôt tyrannosauresque de votre part.

Soulagé de l'entendre reprendre son timbre de voix habituel, il se risqua à jouer avec une mèche échappée du chignon.

— Désolé, je n'utiliserai plus ces mots.

« Moins de toupet » avait de toute évidence ravivé des douleurs enfouies.

— Non, c'est moi qui suis désolée, s'excusa-t-elle, le regard à nouveau sombre, la tête basse.

— Pourquoi ? s'écria Gabriel tout en continuant de jouer avec la mèche libérée de ce chignon qu'il détestait au plus haut point.

Une coiffure de dame distante, rigide, aux antipodes de la jeune femme fouguese qui lui tenait tête quand il se mettait à grogner.

— Je me sens irrésistiblement attiré par ces ravissantes mèches rebelles.

Les pommettes virèrent au pivoine. Elle leva brusquement la tête.

— C'est un peu...

— Déplacé ?

Il se pencha si près qu'il ressentit comme une véritable torture le barrage des derniers centimètres, l'impossibilité de goûter à sa peau crème et or.

— Vais-je trop loin ?

Il devait s'assurer qu'il n'y avait pas méprise sur la personne : il était son patron, et ne lui ferait jamais subir la même chose que le salaud qui l'avait clairement traumatisée.

La décision finale appartenait à Charlotte.

Deux iris noisette le fixèrent avec insistance, puis elle se leva brusquement.

— On devrait y aller.

Gabriel la suivit, globalement satisfait. Elle n'avait pas dit non – et portait toujours son trois-quarts autour des épaules. Plutôt prometteur comme début.

## CHAPITRE 13

# T-Rex est un bon coup

---

Charlotte appela Molly après le dîner, impatiente de se confier à sa meilleure copine.

— Charlie !

Le visage excité de Molly apparut sur l'écran de son ordinateur portable, la chevelure noire de son amie cascadant en un flot impétueux sur un fin pull bleu roi, une épaule dénudée.

— Ton dernier texto m'a mis l'eau à la bouche ! Vas-y, raconte !

Charlotte traça un cercle imaginaire sur son dessus-de-lit, l'ordinateur sur les genoux.

— J'ai un peu exagéré.

— Une seconde, dit Molly en brandissant son téléphone devant l'écran. Il y a écrit ici noir sur blanc que T-Rex t'a *touchée*. C'était quoi, un bobard ?

Charlotte roula des yeux devant l'exclamation théâtrale de sa copine.

— Il a posé son manteau sur mes épaules... et m'a juste caressé les cheveux, expliqua-t-elle avec l'impression d'être redevenue une adolescente, avant de clarifier ses propos en réponse au couinement de Molly. À peine quelques mèches.

— « Juste » caressé les cheveux ? Tu es au courant de ce que ça veut dire, quand même ?

Charlotte avait le visage en feu, les orteils enfoncés dans la couette.

— Admettons, c'était peut-être un premier pas.

— Disons qu'il aurait pu difficilement te traîner dans son bureau pour te réciter le Kamasutra.

Charlotte sentit une vague de chaleur l'envahir à l'idée d'un face-à-face seule, derrière une porte fermée, avec un Gabriel ayant subitement abandonné le costume de patron. Un Gabriel qui devait s'y entendre en choses délicieusement érotiques dès lors qu'une femme s'offrait à lui.

*Si et seulement si* la femme en question n'était pas une timide souris.

Elle grommela et s'enfouit la tête dans les mains, son humeur frivole soudain remplacée par un coup de cafard.

— J'ai eu un flash-back.

L'expression de Molly, lorsque Charlotte leva à nouveau les yeux vers elle, passa de l'excitation à une vive inquiétude.

— Que s'est-il passé ? demanda sa fidèle amie, celle qui l'avait soutenue dans les moments difficiles, le premier témoin de sa pénible reconstruction.

Charlotte prit une inspiration tremblotante et se força à parler.

— Gabriel a employé une expression pour rigoler, que Tête de nœud n'arrêtait pas d'utiliser.

Charlotte n'avait plus appelé Richard par son prénom depuis un bout de temps. C'était Molly qui, la première, l'avait surnommé « Tête de nœud », pour l'émasculer symboliquement, du moins était-ce l'idée. Charlotte n'avait pas réussi à le chasser de son esprit pour autant, mais elle touchait au but. Ses cauchemars, dans lesquels il hantait la maison, avaient cessé et elle dormait désormais d'une traite la plupart du temps.

— Et ensuite, qu'a fait le T-Rex ? s'enquit Molly, ses lèvres pincées indiquant à Charlotte que sa haine de Richard n'avait pas baissé d'un cran.

Charlotte repensa à la douce chaleur dans laquelle l'avait enveloppée le manteau de Gabriel, de l'exquise délicatesse de son patron.

— Il a été parfait.

Le retour avait été un peu éprouvant et inconfortable, par sa faute. Elle était si tendue et énervée contre elle-même... Le flash-back avait surgi alors qu'elle se sentait enfin prête pour un nouveau départ, après une année douloureuse et brutale.

— Qu'est-ce que je dois faire, Molly ?

Avec ce lundi férié, elle avait trois jours pour y réfléchir.

— Étant donné son amour des performances, avança Molly, je parie que T-Rex donne de bons orgasmes.

Un petit haussement de sourcils entendu déclencha l'hilarité de Charlotte.

— Je te conseillerais de laisser monsieur obtenir satisfaction. Ça te détendra, ajouta Molly.

Consciente que ses joues venaient d'atteindre des sommets de rougeur, Charlotte pointa un doigt en direction de l'écran.

— Même pas drôle.

— Ce n'était pas une blague. Et n'est-ce pas toi qui m'as conseillé un jour de ramener une rock star à la maison pour me le taper comme une bête ? lui rappela Molly avec un sourire jusqu'aux oreilles. Ça m'a plutôt bien réussi. Alors suis ton propre conseil, Charlie. Envoie-toi en l'air avec ton irrésistible patron.

La simple allusion déclencha en elle un début d'hyperventilation. Charlotte changea de sujet.

— Toi et Fox, ça va ?

Tous les deux avaient été victimes d'une vilaine histoire de violation de leur vie privée. Molly semblait en être sortie plutôt indemne, mais Charlotte préférait vérifier.

— Ça va, assura Molly en appuyant un doigt sur l'écran, comme pour clore cette histoire d'un point final. Mais je te vois venir, petite rusée.

Elle prit un air faussement sévère.

— Tu es heureuse, ça saute aux yeux. Alors souris, Charlie, l'encouragea-t-elle, le visage radieux. Ne cherche pas à te mettre dans la peau d'une autre. Si j'en crois tes dernières confidences, Gabriel Bishop semble beaucoup t'apprécier, et ce, telle que tu es !

Ces mots résonnèrent bien après qu'elles eurent raccroché.

*Alors souris, Charlie.*

Elle n'avait pas souri pour de bon depuis une éternité. Mais aujourd'hui, avant que ne remonte le goût amer de la peur, elle s'était retrouvée dans la peau de la Charlotte d'avant Richard. Une Charlotte toute aussi timide, mais pas encore traumatisée ; une Charlotte pleine d'espoir.

De bien des façons, le pire dans l'affaire était que Richard s'était montré tout à fait charmant au début. Voilà pourquoi il lui était aujourd'hui si difficile de faire confiance à un homme, si merveilleux fût-il en apparence.

Sa rencontre avec Richard avait ressemblé à un véritable conte de fées.

— *Salut, je peux m'asseoir ?*

*Charlotte quitta son livre des yeux, le sandwich à mi-chemin de la bouche, et découvrit Beau gosse – le surnom qu'elles lui avaient trouvé avec Molly lorsqu'elles l'avaient repéré sur le campus en début de semestre.*

*Il avait les cheveux striés de mèches blondes, de cette blondeur estivale obtenue après des heures passées au soleil, et la peau bronzée en permanence. Charlotte avait déduit d'un tee-shirt qu'il portait parfois, floqué de l'enseigne d'une boutique de surf, que c'était un surfer. Musclé, élancé, il était aussi taillé pour ce sport.*

*Ce jour-là, il s'était assis à sa table, en face d'elle, sans attendre de réponse. « Je m'appelle Richard. »*

*Son sourire sortait tout droit d'Hollywood. Un sourire Ultra Brite, des lèvres parfaites. Ajoutez à cela une mâchoire finement ciselée et des yeux bleus étincelants, et vous obteniez l'être humain le plus parfait sur le plan physique jamais rencontré par Charlotte, à part au cinéma.*

— *Charlotte, était-elle parvenue à articuler, en se pinçant pour se convaincre que c'était bien à elle qu'il s'adressait.*

*Les charmeurs comme Richard ne s'adressaient jamais aux binoclardes comme Charlotte, à moins de vouloir leur piquer leurs notes de cours – et, à sa connaissance, elle et Richard n'en avaient aucun en commun.*

*— Je t'ai vue en Introduction à la compta.*

*Un des plus gros coeffs de première année. Les amphis étaient bourrés à craquer.*

*Charlotte se demanda comment elle avait pu le rater.*

*— Oh.*

*Elle se maudit pour sa réponse monosyllabique ; elle pensait avoir surmonté sa timidité d'ado depuis le temps.*

*— Tu voulais m'emprunter mes notes d'aujourd'hui ?*

*Une phrase complète : elle était parvenue à formuler une phrase complète !*

*— Non, j'y étais, avait-il répliqué avec un hochement de tête en croquant dans une pomme.*

*Un vrai somnifère, cette prof, non ? J'ai rebaptisé son cours Guerre et Paix et Comptabilité.*

*Charlotte avait senti ses zygomatiques se réveiller.*

*— Oui.*

*— Alors tu veux bosser dans la compta ?*

*— Je pensais que oui, mais je ne suis pas faite pour ça.*

*Au second sourire, elle s'était sentie enveloppée d'une douce chaleur, comme baignée dans les premiers rayons du soleil.*

*— Je comprends. Moi je suis en première année de droit, mais je ne me vois pas trop dans une robe d'avocat.*

Charlotte et Richard avaient fini par discuter tellement longtemps qu'elle avait séché le cours suivant. Elle n'avait jamais manqué une heure jusque-là. Une petite entorse à son règlement pour un peu de temps avec un mec beau comme un dieu : elle avait traversé le campus sur un nuage après son départ.

Aujourd'hui, seule dans son lit, Charlotte sécha une larme. Pas pour Richard, mais pour elle. Elle était si *jeune*, si naïve. Dix-huit ans et quelques mois, une complète ingénue. Si les choses n'avaient pas si mal tourné pour Molly à quinze ans, Charlotte aurait pu prendre modèle sur sa meilleure amie – depuis toujours la plus brave des deux. Mais Molly avait changé après cette horrible année, reléguant les garçons au dernier rang de la liste de ses priorités.

Résultat, c'était Charlotte qui, la première, s'était retrouvée dans une relation sérieuse. Tandis que Molly se concentrait sur ses études, Charlotte était tombée aveuglément amoureuse de l'apollon qui avait repéré la petite souris au milieu des papillons. Incertaine quant à son avenir, lancée dans une quête désespérée pour combler le vide laissé par le décès de ses deux parents deux mois plus tôt, Richard brillait dans sa vie comme une lueur

d'espoir. Peut-être, avait-elle osé songer, peut-être les jeunes filles timides à lunettes avaient-elles droit elles aussi à leur conte de fées.

Molly avait été si heureuse pour elle. La chambre de Charlotte avait résonné plus d'une fois de leurs fous rires, transformée en cabine d'essayage avant les sorties de Charlotte avec Richard, Molly testant sur sa copine différents maquillages trouvés dans les magazines de mode ou les blogs beauté. Des trucs de lycéennes plutôt que d'étudiantes. Des jeux joyeux, innocents, insouciant.

Personne n'aurait pu prévoir l'horreur à venir.

Charlotte sentit son pouls s'emballer. Elle prit une profonde inspiration en frissonnant, se leva pour aller se passer un peu d'eau sur le visage. Refuser aux souvenirs qu'ils lui minent le moral ne lui en apprenait pas plus sur les hommes. Derrière ses bouclettes d'ange, Richard s'était avéré un vrai salaud. Rien de ce que Charlotte avait vécu avec lui ne pouvait l'aider à cerner un homme comme Gabriel.

*Vais-je trop loin ?*

Elle frissonna au souvenir de cette voix chaude, de ces yeux gris acier posés sur elle, de ce corps massif frôlant sa frêle silhouette.

— Non, murmura-t-elle devant sa glace, le cœur battant. Ne t'arrête pas.

Le téléphone sonna.

Son pouls s'accéléra, affolé cette fois par l'attente. Les premières semaines, ces appels tardifs l'avaient angoissée, mais l'angoisse avait depuis cédé le pas au plaisir anticipé de la chaude voix de Gabriel résonnant à son oreille.

— Je vous dérange ?

Les cuisses pressées l'une contre l'autre, la peau soudain tendue sur tout le corps.

— Non. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Oui.

Les genoux vacillant au son de sa voix, bien que parfaitement consciente d'extrapoler avec excès sur un seul mot, Charlotte s'assit au bord du lit.

— J'attrape mon ordinateur.

— Ce n'est pas pour le travail, l'arrêta Gabriel. J'ai juste besoin de faire une sauce pour des pâtes. Vous avez une idée de recette ?

Une question inattendue. Charlotte resta interdite quelques secondes.

— Vous avez besoin de cuisiner ?

Gabriel se nourrissait exclusivement de repas équilibrés concoctés par les meilleurs chefs de la ville.

— Pour impressionner une fille.

Le sourire de Charlotte s'effaça. Dans ses veines, l'effervescence retomba.

— Je peux vous guider, proposa-t-elle en espérant que sa voix ne laissait rien transparaître de sa déception subite.

Elle ne pouvait en vouloir qu'à elle-même d'avoir projeté ses propres fantasmes dans ce qui se limitait de toute évidence à un léger flirt sans suite de sa part.

Un fracas de verre brisé se fit entendre.

— Et voilà, la cata.

— Tout va bien ? demanda Charlotte, alarmée par la douleur que trahissait sa voix.

— Rien de grave, juste un verre cassé et une petite coupure à un doigt, répliqua-t-il en semblant se déplacer dans une pièce. L'atelier cuisine me paraît mal engagé.

Charlotte se frotta instinctivement le poignet, l'air soucieux.

— Vous êtes sûr de ne pas avoir besoin d'un médecin ?

— Oui, je suis un grand garçon.

Les orteils de Charlotte se crispèrent par réflexe, malgré ses efforts – et ses coups de pied mentaux aux fesses – pour se détendre.

— Entendu, bonne nuit.

— Pressée de vous débarrasser de moi ?

Charlotte se sentait dépassée lorsque Gabriel l'entraînait sur ce terrain.

— Et vous, pas marre de voir ma tête ?

— Attention, je pourrais interpréter cela comme une trahison accidentelle de vos propres sentiments.

Charlotte ne put réprimer un sourire.

— Vous m'autorisez à prolonger ma pause déjeuner mardi ?

— Un rancard avec Erwann ?

Charlotte se garda bien de rire, soucieuse de ne pas flatter son envie irrationnelle de railler le pauvre Ernest.

— Non, quelques courses à faire autour du bureau. Un cadeau pour Molly.

Elle aurait pu y aller pendant le week-end, mais le quartier serait bondé et bruyant à cause d'un festival de rue, et Charlotte préférait éviter la foule.

— Sa rock star ne prend pas soin d'elle ?

— J'ai pensé que ce serait une belle surprise pour elle de recevoir ses pâtisseries locales préférées, confia-t-elle avant de ressentir le besoin impulsif de partager autre chose. Elle m'a déjà envoyé une boîte entière de barres chocolatées américaines.

— Vraiment ? Vous avez une marque préférée ? Que je sache quoi vous acheter la prochaine fois que vous sortirez vos griffes.

La discussion se poursuivit ainsi pendant une quinzaine de minutes. Facile, agréable, n'était-ce cette stupide attirance pour lui au fond d'elle. *Ce n'est pas toi qui l'intéresses*, se força-t-elle à se rappeler – il avait juste besoin d'épater sa prochaine conquête avec une bolognaise.

Cette révélation aurait dû doucher ses fantasmes une bonne fois pour toutes. Problème, son cerveau n'imprimait pas.

Cette nuit-là, elle rêva qu'elle s'asseyait à califourchon sur ses cuisses d'acier pendant qu'ils étaient au bureau, ses mains de bûcheron agrippées à ses hanches tandis qu'elle dénouait la cravate et déboutonnait la chemise du patron. La Charlotte du rêve était intrépide : elle plaquait Gabriel sur son fauteuil tout en explorant son torse chaud et satiné du bout de la langue et des lèvres.

Soumise, elle ne bouda pas son plaisir lorsqu'il la prit par les cheveux, la forçant à se mettre à genoux et lui ordonnant de le prendre à pleine bouche. La Charlotte du rêve était si excitée qu'elle s'exécuta, la respiration haletante, le laissant diriger ses lèvres d'une main ferme le long de sa raideur aux veines gonflées, régal pour une langue de gourmande.

Elle était désormais seins nus, le chemisier bâillant. Lorsque Gabriel prit sa poitrine en coupe pour la caresser d'une main chaude et rugueuse, non pas douce mais autoritaire, elle gémit et...

Charlotte ouvrit les yeux en plein râle, le bruit la tirant brusquement de son sommeil. Le pouls rapide et la peau moite, elle baissa le regard vers sa chemise de nuit retroussée jusqu'aux hanches et sa main glissée dans la culotte. Resserrant les cuisses autour de cette main, elle roula sur elle-même et enfouit le visage dans l'oreiller.

Puis, pour la première fois depuis qu'elle avait survécu à l'Horreur, elle se caressa tout en imaginant la main virile de Gabriel entre ses cuisses, et son corps brûlant et durci de plaisir contre le sien.

## CHAPITRE 14

# Une demoiselle nommée Tiffany (Oh oh...)

---

Quatre heures après son réveil, Charlotte continuait à rougir intérieurement de ses activités nocturnes. Et accessoirement, elle était au bureau. Un samedi. Gabriel lui avait demandé de venir pour l'aider à finaliser un dossier pour un contrat important, et avait envoyé un taxi la chercher après sa « matinée pâtisserie », un atelier cuisine de deux heures. Une bonne initiative : les transports publics devaient être bondés à cette heure.

Ils travaillaient depuis une bonne heure et demie, Charlotte imprimant un rapport financier sur une petite société française que Saxon & Archer s'apprêtait à acquérir – dans le cadre de la stratégie mise en place par Gabriel pour contrôler la production de leur stock haut de gamme – lorsque la sécurité appela depuis le hall d'entrée.

— Salut, Charlie, la salua le vigile. Il y a une femme ici qui aimerait voir le big boss. Charlotte fronça les sourcils.

— Comment s'appelle-t-elle ? Je vais demander à M. Bishop s'il peut la recevoir. Une courte pause.

— Tiffany, annonça Steven. Elle dit que le patron sera ravi de la voir.

Charlotte resserra la main autour du combiné. Elle avait déjà entendu Gabriel mentionner ce nom. À propos d'une soirée, un mois plus tôt, suivie le lendemain matin de la commande habituelle de roses rouges. Tiffany avait quitté le pays le jour même pour un shooting photo au Japon. Apparemment, la demoiselle était de retour.

— Une seconde, demanda Charlotte en posant le combiné, avant de glisser la tête par la porte entrouverte de Gabriel. Une certaine Tiffany, Summer je présume, vous attend à l'entrée. Je dis à Steven de la faire monter ?

Gabriel délaissa un instant le contrat à l'étude.

— Qui ça ?

— Tiffany, répéta Charlotte, sa petite diablesse intérieure se régaland en secret de voir que la visiteuse ne lui avait pas laissé un souvenir impérissable. Fine, cheveux bruns jusqu'aux hanches, yeux bleus, un mètre quatre-vingts.

Charlotte aurait pu ajouter « pommettes d'ange » et « poitrine avantageuse » mais préféra s'arrêter là.

En toute franchise, Tiffany et Gabriel formaient le couple parfait – visuellement, du moins.

— C'est pas vrai, lança Gabriel en passant précipitamment la main dans les cheveux tout en jetant un coup d'œil à sa montre. Oui, faites-la monter.

Charlotte transmit l'information à la sécurité et, deux minutes plus tard, Tiffany Summer faisait son entrée, annoncée par les effluves d'un parfum capiteux, vêtue d'un pantalon blanc moulant et d'un haut en soie orange qui aurait ressemblé à un chapiteau sur Charlotte. Tiffany Summer, elle, était juste éblouissante avec. Des talons aiguilles noirs complétaient la tenue de Miss Perfection.

— Oh, s'exclama Tiffany une fois la porte vitrée passée. J'ignorais que Gabriel avait une secrétaire.

Charlotte reconnut d'emblée ce ton. La famille Baird n'avait jamais roulé sur l'or – loin de là – mais sa mère enseignait dans une école privée pour filles particulièrement select. Charlotte avait donc pu suivre les cours au tarif préférentiel réservé aux enfants des enseignants de l'établissement (l'un des principaux avantages du poste).

En récompense des longues années de service de sa mère, elle avait même eu le droit de rester lorsque Pippa Baird, suite à une grave maladie, avait été contrainte à un arrêt de travail définitif. Durant ses cinq années de scolarisation dans cet univers privilégié, Charlotte avait rencontré plus d'une fille à papa. Certaines étaient juste des filles normales plus riches que la moyenne, d'autres appartenaient à un tout autre monde, bien plus vicieux.

Les Reines de la ruche, voilà comment Molly et Charlotte les avaient surnommées. Riches et belles, elles prenaient plaisir à humilier ou blesser par un biais ou un autre les moins bénies qu'elles, génétiquement ou financièrement. Leur stratégie favorite : les coups dans le dos. On les reconnaissait à leur mépris, à leurs médisances, à leurs vacheries balancées en messes basses.

Mais l'odeur du sang suffisait à les débusquer, à mettre bas les masques. Les Reines s'étaient acharnées sur Molly comme des chiennes enragées lorsque le scandale impliquant son père avait éclaté. Charlotte avait alors été témoin de la bassesse et du poison que masquaient ces sourires de façade. Un comportement haïssable qu'elle retrouvait aujourd'hui dans ce « secrétaire » balancé avec un imperceptible rictus aux lèvres.

Pas assez franc pour être répréhensible, mais juste assez pour rappeler à Charlotte quelle était sa place.

Le mannequin se trompait de cible : Charlotte ne s'était jamais soucée de ce que pouvaient bien penser les Reines de la haute. Mais cela en disait long sur les goûts de Gabriel... Cela dit, songea Charlotte avec un pincement au cœur, les femmes comme Tiffany savaient s'y prendre pour ensorceler les hommes.

— Entrez donc, mademoiselle Summer, dit Charlotte en usant de son ton le plus professionnel. M. Bishop vous attend.

Tiffany se dirigea d'un pas nonchalant jusqu'au bureau de Gabriel et referma la porte derrière elle. Charlotte s'efforça de se concentrer sur son travail, en vain, obsédée par leur entrevue privée.

La porte s'ouvrit moins de trois minutes plus tard. Le visage fermé, le mannequin fila droit vers les portes de sortie, qu'elle aurait manifestement bien claquées si elles n'avaient été automatiques.

— Appelez Steven, ordonna Gabriel en s'approchant pour se poster devant Charlotte, tout en suivant du regard le départ de Tiffany. Je veux m'assurer qu'elle ne provoque pas un esclandre. Elle vient de monter dans l'ascenseur.

Charlotte appela et resta en ligne jusqu'à ce que Steven confirme le départ de Tiffany.

— Vous n'aviez jamais viré quelqu'un aussi vite, de mémoire, déclara-t-elle.

Elle se surprit d'oser une telle remarque, mais, à en croire la mine réjouie de Gabriel, il appréciait.

— Je ne l'ai pas virée, mademoiselle Baird. Je lui ai juste fait comprendre que le poste était pourvu jusqu'à nouvel ordre.

Il regarda à nouveau sa montre, tandis que l'estomac de Charlotte virait au béton.

— La deadline approche mais on est encore dans les clous.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus.

Gabriel dut abandonner Charlotte pendant une demi-heure peu de temps après le passage de Tiffany.

— Ma mère vient d'appeler, expliqua-t-il à Charlotte en prenant l'appel sur son portable. Elle est dans un café en bas.

Il glissa le téléphone dans la poche de son pantalon, tracassé par le ton d'Alison Esera.

Ce n'était pas le moment – il devait signer un contrat dans quelques heures, avant que le propriétaire héréditaire de la société que Saxon & Archer cherchait à acquérir – un botaniste désintéressé des affaires – disparaisse dans la jungle amazonienne pour plusieurs mois. Mais Gabriel ne pouvait faire attendre sa mère.

— Vous vous en sortirez seule ?

Charlotte saisit une agrafeuse.

— Je ne suis pas seule, dit-elle avec malice.

S'il ne l'embrassait pas dans la semaine, il allait perdre la raison.

— Au risque de me répéter, lança-t-il en partant, essayez plutôt le taille-crayon.

Le rire de Charlotte accompagna sa sortie. Il descendit retrouver sa mère dans l'un de ses endroits préférés, le Vulcan Lane. À l'étage, les tables en bord de fenêtre donnaient sur la large allée piétonne en contrebas. Il leva les yeux et vit sa mère assise à l'une d'elles, cheveux châtain foncé tombant sur les épaules, observant par une fenêtre ouverte les passants. C'est alors qu'elle l'aperçut. Elle lui adressa un sourire, puis un signe de la main. Il la salua d'un geste et la rejoignit à l'étage, gravissant les marches quatre à quatre.

— J'ai commandé pour toi, l'accueillit-elle alors qu'il se penchait pour l'embrasser sur la joue.

— Merci, déclara-t-il avant de s'asseoir, résolu à aller droit au but. Brian t'a appelée ?

Le sourire de sa mère s'effaça.

— C'est ton père, Gabriel.

— Non, il ne l'a jamais été.

Épaules contractées, il garda le silence jusqu'à ce que le serveur apporte son café noir et le cappuccino de sa mère.

— Pourquoi le laisses-tu te pourrir la vie ? Tout est fini entre vous.

Sa mère soupira et s'adossa au fauteuil, les paumes en coupe autour de la porcelaine chaude de la tasse.

— Je lui ai aussi donné deux enfants et dix années de ma vie. Difficile de couper tous les ponts, même si mes sentiments pour lui ont disparu depuis longtemps.

Gabriel essaya de comprendre comment elle pouvait éprouver la moindre compassion pour l'homme, ou plutôt la coquille vide, qui les avait abandonnés, elle et ses enfants.

— Que te voulait-il ?

Brian Bishop ne refaisait jamais surface par hasard.

— Il est malade, confia sa mère, le visage soudain triste. Il m'a demandé de l'accompagner chez l'oncologue et j'y suis allée, au nom de notre histoire.

Le poing de Gabriel s'abattit sur la table.

— C'est grave ?

— Suffisamment pour ne pas être sûr de s'en sortir, annonça-t-elle en soutenant son regard. Il a besoin de ses fils. Il n'a personne d'autre.

Gabriel repensa à leur expulsion après l'abandon de leur père, aux nuits en structure d'accueil, au mépris de l'agent des services sociaux, à la honte et à l'humiliation vécues par sa mère.

— Non, refusa-t-il sèchement. Il a renoncé lui-même à ses droits familiaux en te volant jusqu'à ton dernier centime avant de disparaître.

À la suite de quoi, pour toute communication, Brian s'était contenté, pendant *deux ans*, de cartes postales laconiques indiquant qu'il était sur « un gros coup ».

Et à son retour, il avait eu le culot de se montrer surpris lorsque Alison lui avait tendu les papiers du divorce.

— Est-ce que Papa est au courant ? demanda Gabriel en faisant référence à l'homme qui était entré dans leur vie un an après que Brian les eut laissés sans toit et, dettes obligent, sans rien d'autre à se mettre sur le dos que les habits qu'ils portaient ce jour-là.

Gabriel et son frère Sailor portaient encore le nom de Brian pour la seule et unique raison que ce dernier avait refusé que Joseph les adopte légalement.

Plutôt que de le voir associé à Brian, Gabriel et son frère s'étaient efforcés de redorer le nom de « Bishop » à force de courage et de détermination, l'avaient fait leur, jusqu'à couper le cordon qui les reliait à leur géniteur. On parlait aujourd'hui *du* Bishop et de la chaîne nationale de jardineries que Sailor avait créée une fois son diplôme de paysagiste en poche.

— Bien entendu.

Alison referma la main sur celle de son fils. Une main élégante, aux doigts manucurés, à la paume douce. Rien à voir avec celles, rougies et abîmées, qu'il avait connues enfant.

— Joseph et moi n'avons aucun secret l'un pour l'autre, poursuivit-elle, chaque mot empreint d'un amour profond, indéfectible. Il sait à quel point je suis dévastée par l'homme que Brian est devenu. Si nous ne l'aidons pas dans cette épreuve, personne ne l'aidera.

— Demande à Sailor.

— Tu es un modèle pour lui.

Gabriel aimait beaucoup sa mère, mais elle lui demandait l'impossible.

— Désolé, c'est non, insista-t-il en retirant sa main, la mâchoire contractée à se briser les dents. Je ne lui pardonnerai jamais.

Il était prêt à pardonner tout le reste, la perte de leur maison, la peur et le traumatisme de se voir dépossédés de leurs biens. Mais pas le regard abattu de sa mère implorant l'aide sociale.

Non, il ne pardonnerait jamais cela à Brian Bishop. Alison avait trimé dix heures par jour, sept jours sur sept, comme femme de ménage pour économiser le moindre sou et éviter à ses enfants de manquer de l'essentiel comme elle – et en un seul acte d'un égoïsme sans nom, Brian Bishop l'avait embarquée de force dans sa galère.

Alison lui pardonnait, grand bien lui fasse. Gabriel n'avait pas autant de clémence : en ce qui le concernait, Brian Bishop pouvait toujours crever la gueule ouverte.

Charlotte sentit que quelque chose clochait à la seconde où Gabriel entra dans le bureau. Son patron avait du caractère et elle l'avait déjà vu énervé. Mais jamais à ce point. L'air sombre, il passa devant elle sans un mot. Et, une fois n'est pas coutume, il ne trouva rien à redire à ses documents et dossiers pendant la demi-heure qui s'ensuivit.

Inquiète, elle alla à la cafétéria lui servir un verre de lait. Elle sortit ensuite un feuilleté fourré de crème à la cannelle de la boîte étanche ramenée de son atelier cuisine, le déposa sur une soucoupe et revint laisser le tout sur son bureau pendant qu'il étudiait un contrat. Puis elle retourna s'asseoir à son poste.

Une exclamation incrédule s'échappa du bureau quinze minutes plus tard.

— Du lait ?

Charlotte sourit en se mordillant la lèvre inférieure.

— C'est bon pour ce que vous avez.

Gabriel apparut à la porte mordant dans la pâtisserie au nappage délicat, fourrée d'une crème savoureuse. Charlotte en avait raté deux avant de sortir le feuilleté parfait – celui-là même qu'il dévorait.

— Mmmm.

Un profond grognement de plaisir qui réveilla en elle des choses inavouables.

— Trop bon, ajouta-t-il en enfournant une nouvelle bouchée.

Comme il déglutissait, Charlotte vit sa pomme d'Adam bouger. Elle se força à détourner les yeux de ce cou puissant qu'elle rêvait d'embrasser avant qu'il ne note son regard insistant.

— Tout s'est bien passé avec votre mère ? demanda-t-elle avec empressement.

Elle savait n'avoir aucun droit de fourrer le nez dans ses affaires, mais s'inquiétait pour lui.

— Oui, des histoires de famille.

Il termina le feuilleté et lécha son pouce saupoudré de sucre glace.

Le cœur de Charlotte manqua une pulsation. Quelle injustice, il suffisait que Gabriel croque dans un malheureux feuilleté pour se transformer en objet de tous ses désirs. Un feuilleté qu'elle lui avait apporté ! À croire qu'elle aimait se faire du mal. Mais voir ses épaules se décrisper et un air serein se peindre sur son visage était la plus belle récompense.

— Ben allez-y, demandez-moi.

Charlotte écarquilla les yeux. Comment avait-il pu deviner qu'elle l'imaginait nu dans son lit, gavé de pâtisseries, tandis qu'elle, à califourchon sur lui, léchait avidement les miettes tombées sur son torse ?

— Demander quoi ? bafouilla-t-elle.

— Pourquoi je suis sorti avec Tiffany la première fois.

Sa propre réponse la souffla.

— Je crois que le nombre 95 et la lettre D n'y sont pas étrangers, lança-t-elle en faisant la moue.

Il rit à gorge déployée, tête projetée en arrière.

— J'adore votre côté pince-sans-rire, mademoiselle Baird, observa-t-il tout en continuant de sourire. Pour tout vous avouer, je souhaitais lui acheter une de ses propriétés

et son seul créneau libre pour en discuter, c'était autour d'un dîner.

Charlotte resta dubitative.

— *Le Bishop*, forcé d'accepter un dîner aux chandelles avec un mannequin ? sourcilla-t-elle. Mouais.

— De toute façon, il fallait bien que je mange, alors pourquoi pas ? argumenta-t-il, l'œil chafouin. Nous avons signé la vente et mon partenariat commercial avec Mlle Summer est arrivé à son terme.

— Où est passé le tyrannosaure ? dit Charlotte d'une voix douce. Je me méfie de vos crocs acérés.

Son sourire s'élargit jusqu'à la faire fondre comme une guimauve.

— Je les réserve à d'autres que vous, mademoiselle Baird, la rassura-t-il en retournant dans son bureau à temps – Dieu merci – pour ne pas la voir piquer un énième fard. Bouclons cette affaire, qu'on puisse profiter tous les deux de notre soirée.

À 17 heures, le contrat était signé. À 18 heures, Charlotte aurait dû retrouver son nid douillet. Sauf qu'à cette heure, allez savoir pourquoi, c'était devant la porte de chez Gabriel qu'elle se tenait.

Lessivée mais tout excitée d'avoir tenu les délais, elle avait enfilé son manteau lorsque, contre toute attente, Gabriel avait accepté sa proposition de lui apprendre à cuisiner une sauce capable d'épater la femme de ses rêves. Charlotte n'avait pas osé décliner, craignant de trahir ses sentiments. D'autant qu'elle lui avait révélé ses plans d'enfer pour la soirée : un visionnage de DVD éventuellement précédé de quelques expérimentations pâtisseries – rien qui justifie une subite rétractation.

Mais quelle mouche l'avait piquée de lui faire une telle proposition ? Peut-être l'envie de se fourrer dans le crâne une bonne fois pour toutes qu'il n'était pas fait pour elle. Et Gabriel qui avait accepté... ça, elle ne l'avait pas vu venir. Voilà qui expliquait sa présence actuelle à moins d'un mètre de sa porte, après un détour par l'épicerie pour acheter les ingrédients nécessaires à la fameuse sauce.

La bouffée de chaleur ne se fit pas attendre, suivie de l'emballement cardiaque et du nœud à l'estomac habituels. Des vapeurs d'un tout autre genre que celles qui l'avaient submergée d'un scandaleux plaisir ce matin. Seule avec un homme, elle se sentait mal à l'aise, surtout si près de chez lui. Elle se retrouvait dans ce cas de figure pour la première fois depuis Richard. Mais, alors que Gabriel saisissait le code d'entrée sur le pavé mural, les paroles de Molly lui revinrent à l'esprit.

*Alors souris, Charlie.*

Elle prit une profonde inspiration et se prépara mentalement à franchir le seuil dès qu'il l'inviterait à entrer. Gabriel n'avait jamais rien fait qui justifie ses craintes.

Richard non plus, au début.

Au souvenir lointain de la jeune fille d'autrefois à présent disparue, Charlotte se mit à suffoquer, la gorge soudain obstruée par les battements de son cœur, la peau glacée. Elle lutta pour recouvrer son calme, usant de toutes les techniques apprises.

En vain.

Charlotte s'écarta de la porte en vacillant, vaguement consciente du regard gris acier, scrutateur de Gabriel, alors qu'elle s'adossait au mur du couloir. Elle tenta d'articuler quelque chose mais aucun son ne sortit, un horrible goût de métal au fond de la gorge, à nouveau transformée en une petite souris tremblotante et apeurée.

## CHAPITRE 15

# T-Rex piège Charlotte

---

---

Gabriel refoula une violente pulsion protectrice – la violence était la dernière chose dont Charlotte avait besoin à cet instant. Il posa le sac de courses par terre et referma la porte. Le désespoir qu’il lisait dans le cristal noisette de ses yeux lui donnait envie de cogner quelque chose, n’importe quoi ; il eut toutes les peines du monde à contenir sa colère.

Celle-ci n’était pas dirigée contre Charlotte, mais contre celui qui l’avait traumatisée. Qu’il mette la main sur cette ordure, et il le sentirait passer.

— Allons dîner quelque part, proposa-t-il.

Il n’avait qu’une envie : s’approcher d’elle, la prendre dans ses bras, la protéger. La pensée de quiconque posant la main sur elle, la blessant... Il ferma le poing, bras tendu le long du corps. Expirant lentement, il s’efforça de garder un ton aussi calme que possible.

— Vous m’enseignerez cette recette autour d’un verre de vin.

Les yeux humides, Charlotte détourna le regard, les épaules affaissées. Il ne l’avait jamais vue dans cet état. Timide ou non, Charlotte avait tenu bon depuis le choc de sa nomination. Ce boulot était en train de la briser, prit-il soudain conscience. En lui proposant ce poste d’assistante ou la porte, il était le premier responsable de cette situation. Il l’avait manipulée.

Il la voulait non seulement sur son territoire, mais *avec* lui. Plus tôt, la douceur qu’elle lui avait témoignée avait apaisé la colère froide née de la rencontre avec sa mère. La conversation qui s’était ensuivie entre lui et Charlotte lui avait rappelé qu’il n’était plus ce gamin à la dérive et hargneux, mais un homme qui partageait le quotidien d’une femme délicieuse, belle et intelligente. Et aussi un égoïste qui avait voulu plus de sa douceur et de sa chaleur autour de lui.

Un égoïste qui avait causé du tort à Charlotte. Lui, et personne d’autre. Alors à lui de réparer, maintenant.

— Vous vous rappelez la fois où je vous ai parlé de mes trois frères ?

Il s'était livré à quelques confidences pendant une pause-café, un soir au bureau.

— Sailor, Jake et Danny.

Elle garda les yeux baissés, mais il savait qu'elle l'écoutait.

— Eh bien, poursuivit-il, deux d'entre eux sont pères de deux adorables choupettes.

Il s'étonnait encore que ces deux géants aient réussi à engendrer des créatures si fragiles et minuscules.

— Je joue les baby-sitters une fois par mois.

Elle finit par relever le menton. Son visage s'illumina d'un sourire tremblotant.

— Ah bon ?

Le poids qui comprimait le cœur de Gabriel sembla soudain plus léger.

— Une seconde.

Il entra chez lui et revint en tenant un porte-monnaie rose à paillettes plus petit que la paume, ainsi qu'un dessin de la taille d'une carte, où s'étalaient en violet scintillant, dans une écriture tordue mais néanmoins enthousiaste, les mots qu'un enfant semblait s'être donné toutes les peines du monde à griffonner : « Je t'aime, oncle Gaby. » Des formes ressemblant à des ballons de rugby pleuvaient des gros nuages cotonneux.

— J'ignorais que les ballons de rugby souriaient, observa Charlotte, qui reprenait elle-même enfin un peu de couleur.

— Esme estime que, vu qu'ils s'éclatent sur le terrain, ils peuvent bien sourire un peu.

Sa nièce de cinq ans semait déjà la terreur sur les pelouses de rugby, ayant hérité du gène familial pour ce sport et pour la compétition en général.

Charlotte s'approcha et prit la carte. Elle retraça du bout du doigt les arabesques pailletées d'un air attendri.

— Elles vous aiment beaucoup.

— Je les laisse me piétiner avec leurs crampons, alors elles peuvent, déclara-t-il en se hasardant à la caresser timidement sur la joue. Vous voulez qu'on passe les prendre ? Leurs parents seraient ravis.

— Non, déclina-t-elle gentiment, son sourire disparaissant, les yeux sombres au milieu d'un visage plus pâle que la normale. Désolée pour mon comportement. Vous avez été tout à fait professionnel, rien d'autre.

*Tout s'explique*, songea Gabriel. Il pouvait jouer à quitte ou double, ou lui mentir.

— Non, pas vraiment, dit-il après avoir déposé les cadeaux de ses nièces sur un guéridon dans le vestibule, où il se débarrassait généralement de ses clés de voiture.

Charlotte haussa les sourcils, étonnée.

— Comment ça, « non » ?

— J'ai tenté de vous séduire, mademoiselle Baird, avoua Gabriel, faisant éclore une note de rouge sur les joues de Charlotte, qui ne recula pas pour autant. Un patron ne

devrait pas, alors j'ai tenté d'arrêter. Mais j'ai bien peur d'avoir échoué.

Face à son silence, il se força à lui proposer l'impensable.

— Un de mes amis, lui aussi chef d'entreprise, cherche une assistante compétente.

— Vous me *virez* ? s'écria Charlotte en serrant les poings comme une guerrière, ses prunelles cristallines lançant des éclairs.

— Non, quelle idée ! sourit-il, tout effort de courtoisie devenu inutile face sa Mlle Baird retrouvée, fière et fouguese. Ce que j'essaie de vous dire, c'est que si cette situation vous incommode, une place équivalente vous attend ailleurs.

Elle plissa les yeux.

— Ce qui réglerait votre problème de flirt avec une subalterne.

— Vous êtes la meilleure assistante que j'ai jamais eue ! rétorqua-t-il en haussant le ton. D'ailleurs, j'ai bien l'intention de vous débaucher dès ma mission chez Saxon & Archer terminée.

Charlotte entrouvrit les lèvres et, les bras croisés, laissa échapper un soupir assuré.

— Ce qui ne réglera pas le problème du flirt.

— Je n'ai jamais dit que ça le réglerait ! tonna-t-il, exaspéré par l'entêtement de Charlotte à ne pas vouloir le comprendre. Avec mes heures de travail, quand pensez-vous que j'aurais le temps de vous séduire si vous ne travailliez pas avec moi ? C'est au poste où vous êtes que je vous veux.

Elle le fusilla du regard – même si le rose éclatant de ses joues donnait à Gabriel une furieuse envie de la jeter sur ses épaules pour la porter jusqu'au lit le plus proche.

— Et moi, j'aime mon travail, affirma-t-elle.

C'était bien la première fois qu'une assistante se disait heureuse de travailler avec lui. D'habitude, on le traitait plutôt d'esclavagiste irascible. Il se demanda ce que Charlotte penserait s'il lui avouait qu'elle avait été la première à avoir le cran de lui tenir tête, de lui refuser le droit d'abuser de son assistante tous les soirs et week-ends. Modeste comme elle était, elle croirait à du baratin.

— Bonne nouvelle, reprit-il avant de s'assurer d'une chose. Comptez-vous me poursuivre pour harcèlement sexuel si je continue à vous draguer ?

Lui faire du plat n'était pas le but final, loin de là. C'était plutôt une étape obligatoire avant d'aller plus loin. Et un procès n'inquiétait pas Gabriel outre mesure – contrairement aux dégâts que le flirt pouvait causer sur Charlotte.

— Pourquoi essayez-vous de me séduire ?

Son regard confus était absolument craquant.

— On cherche des compliments ?

Charlotte rougit violemment. Elle enfonça ses lunettes sur son nez et pinça ses lèvres roses en une ligne sévère qui le mit en appétit.

— Les hommes comme vous ne draguent pas les filles comme moi.

— Vous en connaissez beaucoup, des hommes comme moi ? demanda-t-il en s'attardant un instant sur sa bouche.

Dieu qu'il brûlait de l'embrasser, de la dévorer tout entière.

Les seins soudain à l'étroit dans son soutien-gorge, la peau tendue par l'inquisition des yeux argentés de Gabriel Bishop, Charlotte refoula une envie soudaine d'humecter ses lèvres.

— Vous m'avez comprise, poursuivit-elle dans un chuchotement, les poumons à nouveau à court d'oxygène, pour une tout autre raison que la peur, cette fois-ci.

— Tiens donc.

Il se pencha si près qu'elle sentit son souffle chaud lui caresser l'oreille.

— Il s'avère que je trouve ma petite assistante non seulement brillante mais surtout craquante.

*Petite, brillante, craquante.*

Charlotte avait déjà entendu les deux premiers adjectifs employés à son égard. Elle tiqua sur l'ajout inattendu du troisième. Mais qu'y gagnerait Gabriel à la complimenter gratuitement sur son sex-appeal ? S'il doutait encore de sa fragilité mentale, elle venait de lui en offrir une preuve éclatante – il y avait plus fun qu'une psychotique comme conquête.

D'autant qu'il n'avait guère besoin de chasser pour ajouter des conquêtes à son tableau de chasse. À l'instar de Tiffany, c'étaient plutôt les femmes qui le traquaient.

— Cela ne dérange pas votre petite amie que vous alliez voir ailleurs ? lança-t-elle sèchement avant qu'elle n'oublie qu'il était pris – ce que *lui* semblait avoir oublié.

— Nous ne sortons pas ensemble. *Pas encore.*

La précision fut prononcée d'une voix traînante.

Charlotte eut envie de se donner des claques, à trouver ce tyrannosaure encore plus séduisant lorsqu'il était arrogant.

— Et si je vous montrais comment préparer cette sauce ?

Sitôt faite, elle pourrait rentrer chez elle se défouler au téléphone avec Molly, en lui expliquant que T-Rex n'était pas seulement carnivore, mais aussi un homme qui ignorait le sens du mot « engagement » dans les relations sentimentales.

Gabriel ne s'écarta pas pour autant.

— Quand vous aurez répondu à ma question.

— Non, grinça-t-elle entre ses dents, je ne vous attaquerai pas en justice.

Elle ne comptait pas plus prendre au sérieux le moindre de ses propos ou actes. Un homme qui draguait une nana en lui demandant une recette de sauce pour en impressionner une autre... Charlotte se faisait une autre idée du Prince charmant.

Une lueur traversa le regard de Gabriel, et lorsque la courbe de ses lèvres s'infléchit lentement en un sourire typiquement masculin, elle comprit qu'il se préparait à prendre avantage de son consentement.

— Entrez donc dans mon salon, mademoiselle Baird.

Comment s'y prenait-il pour que le simple fait de prononcer son nom prenne des allures de proposition indécente ? Elle sentit le fin duvet de sa nuque se hérissier, signe non pas de peur mais d'une émotion tout aussi intense. Elle prit une profonde inspiration et le devança dans l'appartement.

Le cliquetis de la porte verrouillée derrière elle lui noua l'estomac. Elle ressentait la présence de Gabriel dans son dos comme un mur de flammes lui barrant toute retraite. Semblant lire dans ses pensées, il repassa devant, le sac de courses à la main. Elle le suivit, ébahie par les lieux. Elle connaissait ce bâtiment pour l'avoir aperçu à de nombreuses reprises depuis la route. Juché au sommet d'une colline, il offrait une vue imprenable sur la ville et les eaux du golfe d'Hauraki. Les appartements valaient plusieurs millions.

Gabriel, nota-t-elle sur le tard, possédait le loft du dernier étage, sur deux niveaux.

Ils étaient entrés par le premier, dont le salon gigantesque débordait sur une immense terrasse. Elle ne le voyait pas d'où ils se trouvaient, mais elle savait que le second niveau s'ouvrait lui aussi sur un balcon, plus petit. L'intérieur était baigné de lumière naturelle grâce aux généreuses surfaces vitrées et aux puits de lumière stratégiquement placés. La vue depuis l'intérieur laissait déjà admiratif.

— Vous êtes riche à quel point ? s'écria-t-elle.

Gabriel s'était délesté du sac et avait commencé à délayer ses chaussures. Il marqua une pause.

— Si je place le mot « scandaleusement » dans ma réponse, qu'est-ce que je gagne ?

Charlotte se cacha le visage dans les mains, morte de honte.

— Désolée, je suis vraiment désolée.

Elle ignorait d'où lui sortait ce culot – d'autant qu'elle connaissait déjà la réponse. On ne passait pas de l'élite professionnelle du rugby, avec plusieurs contrats publicitaires internationaux toujours en cours, au statut de cadre dirigeant – un des plus réputés qui soit au demeurant – sans garnir un minimum son compte en banque au passage. Elle l'avait vu étoffer son portefeuille immobilier personnel de plusieurs acquisitions en quelques mois. « Scandaleusement » riche tenait de l'euphémisme.

Il l'obligea à le regarder en lui écartant les mains, révélant un sourire si ravageur que l'espace d'une seconde, elle se vit déjà en train d'embrasser son patron.

— Pour vous racheter, que diriez-vous de faire de moi un cordon-bleu ?

*Bien sûr. Pour qu'une autre en profite.* Ce cuisant souvenir doucha net ses ardeurs.

— Je vais préparer ce qu'il faut si vous voulez...

Elle fit un vague geste en direction de la chambre. Il s'habillait généralement décontracté pour venir au bureau le week-end. Mais aujourd'hui, il avait sorti un costume pour discuter en visioconférence avec les avocats d'une partie adverse engagée dans une négociation.

Charlotte n'avait pas changé de tenue depuis son cours de cuisine, jean et cardigan vert menthe, avec un petit top blanc à bretelles, bordé de dentelle, en dessous. Elle n'avait pas pressenti, en enfilant ces habits ce matin, les bouffées de chaleur à venir – ni la journée passée à côté d'une chaudière prénommée Gabriel.

Elle rêvait de ronronner en se frottant contre lui.

*Pour une autre, Charlotte ! C'est pour une autre que tu vas lui apprendre à cuisiner !*

La piqûre de rappel la sonna une seconde tandis que Gabriel se dirigeait vers l'escalier suspendu en colimaçon qui menait à l'étage.

— Retirez vos chaussures, lui suggéra Gabriel. Mettez-vous à l'aise.

— Si je les enlève, il me faudra un mégaphone pour vous parler, marmonna-t-elle en se délestant tout de même de ses chaussures à semelles compensées, de peur de rayer le parquet de bois aux tons chauds.

Elle retroussa les manches de son cardigan, traversa en chaussettes le salon séparé de la cuisine par un simple bar et soupira d'aise devant le rêve de toute cuisinière.

Effleurant de la main le granit noir de l'îlot central, la pierre veinée de minéraux gris aux reflets subtils, elle nota la plaque de cuisson intégrée dans le comptoir contre le mur, et le four chromé en dessous, lui aussi intégré. Elle céda à la tentation d'ouvrir un placard et tomba sur une batterie complète d'ustensiles haut de gamme qui lui arracha un nouveau soupir.

— Vous trouvez votre bonheur ?

Elle sursauta en refermant le placard et se retourna. Il avait passé un jean usé et un tee-shirt gris portant le logo de l'école dont il entraînaient l'équipe de rugby, l'étoffe douce et fraîchement lavée moulant ses pectoraux.

Charlotte s'agrippa au plan de travail dans son dos.

— Je ne voulais pas être indiscrete.

Il leva les yeux du sac de courses qu'il avait commencé à vider, le motif complexe du tatouage, sur son bras gauche, intrigant Charlotte.

— Faites-vous plaisir. Je ne sais même pas ce qu'il y a dans la moitié de ces placards.

Il éclata de rire devant le cri d'indignation de Charlotte.

— Je sais. Ça fait le même effet à Isa, ma belle-sœur. Elle, ma mère et Jake m'ont piqué ma carte de crédit pour aller dévaliser une boutique d'ustensiles. Histoire de me culpabiliser et de m'obliger à cuisiner.

— C'est vrai ? s'écria Charlotte, impatiente de découvrir ce que les tiroirs recelaient. Je peux ?

Gabriel l'y autorisa d'un signe de main.

— Si vous trouvez le tire-bouchon... J'ignore où ils l'ont caché.

Témoin de l'effervescence de Charlotte, radieuse dans sa cuisine, Gabriel remercia en secret les cuistots de la famille. Surtout lorsque Charlotte se pencha pour explorer les placards du bas, révélant les courbes délicieuses de ses fesses rebondies.

Il se retint de grogner.

L'abstinence des mois derniers commençait à transpirer.

Bon Dieu, qui pouvait encore être dupe de ses intentions ? Charlotte Baird l'avait mis dans cet état à la seconde même où elle avait cessé de trembler devant lui et avait commencé à le fusiller du regard quand il poussait le bouchon un peu loin. Il se sentait juste un peu plus prédateur aujourd'hui, de la savoir enfin sur son territoire – prise dans un piège tendu rien que pour elle.

Sa cuisine était une pièce sans âme encore un mois plus tôt. Sa mère, Isa et Jake s'en étaient donné à cœur joie lorsqu'il leur avait tendu sa carte de crédit, avec pour instruction de se lâcher. Bien sûr, sa subite envie de s'équiper les avait un peu surpris au début, mais le petit mensonge qu'il avait bricolé pour l'occasion les avait convaincus. Jusqu'à présent. Ils se montreraient certainement suspicieux en voyant que malgré son nouveau « hobby », les ustensiles ne prenaient pas souvent l'air.

Quoique... il avait désormais une coach en cuisine à disposition.

— Alors, convaincue par leur choix ?

Charlotte se tourna vers lui, rayonnante.

— Je deviendrais folle dans cette cuisine.

*Opération Charlotte Baird : piège en place.*

## CHAPITRE 16

# Dans la tanière du T-Rex

---

— Je vous donnerai le code de la porte, dit Gabriel, satisfait de la tournure que prenaient les événements. Surtout si vous entrez chez moi pour y laisser de bons petits plats.

Les ingrédients achetés à l'épicerie désormais disposés à portée de main, Gabriel s'accouda au bar américain et regarda Charlotte poursuivre son inspection de la table de cuisson et du four. Son regard s'attarda un instant sur sa nuque... la peau, si délicate à cet endroit, faisait naître en lui l'envie d'y déposer un baiser, de humer à pleins poumons son parfum.

Oui, il était bel et bien fou de Charlotte Baird.

— Votre mère ne vous a pas appris à cuisiner ? demanda Charlotte, l'air absent, ouvrant le four pour jeter un œil à l'intérieur.

Il fallut quelques secondes à son cerveau pour le sortir de ses rêveries, dans lesquelles il plaquait Charlotte contre le plan de travail par-derrière, ses mains puissantes sur les seins. Dieu merci, elle était trop fascinée par son électroménager pour le remarquer.

— Oh, elle a bien essayé, confia-t-il, privilégiant les bons souvenirs plutôt que les mauvais, qui l'avaient suffisamment assailli pour la journée. Elle disait souvent que ses garçons ne quitteraient le foyer qu'une fois autonomes en cuisine.

Sa mère connaissait la valeur de la nourriture. Elle savait qu'elle ne tombait pas du ciel. Gabriel avait appris, longtemps après le départ de Brian, qu'elle avait souvent jeûné pour que lui et Sailor puissent se remplir l'estomac.

Il referma délibérément ce chapitre pour évoquer de plus plaisants souvenirs, les années suivant sa rencontre avec Joseph, et la naissance de Jake puis de Danny. Il en sourit.

— Elle a eu jusque quatre monstres à la maison, un de dix ans, un de huit ans et deux ados affamés, à qui elle essayait tant bien que mal d'apprendre à cuisiner plutôt qu'à

manger.

Ça n'avait marché qu'avec Jake.

Charlotte se retourna en souriant.

— Vous aimez votre mère.

— Oui.

Alors qu'elle se rapprochait, il se retint pour ne pas bondir par-dessus le bar et n'en faire qu'une bouchée. Si elle avait su à quel point il la trouvait alléchante, sa Mlle Baird ne serait jamais entrée dans sa tanière.

— Et vous ?

Gabriel eut l'impression que quelque chose venait de s'éteindre en Charlotte.

— C'était mon père le cuistot dans la famille.

Il nota le verbe à l'imparfait.

— Il est décédé ?

— Ils le sont tous les deux, confia-t-elle d'une voix douce.

Gabriel n'aurait jamais imaginé une chose pareille. Il contourna le bar et l'attira délicatement à lui, sans brusquerie aucune. Le fait que, loin de se raidir, Charlotte accepte ce rapprochement, combla son besoin primaire de la protéger, de veiller sur elle.

— Je suis désolé.

— Ce n'est rien, dit-elle en restant contre lui. Ma mère a succombé à une longue maladie.

Il passa une main dans son dos. Sa fragilité apparente renfermait une force qu'il avait toujours sentie en elle, mais dont il doutait qu'elle-même fût pleinement consciente.

— Un cancer ? demanda-t-il, se rappelant sa récente conversation avec sa mère.

Charlotte confirma d'un hochement de tête.

— J'avais douze ans quand le verdict est tombé.

La douleur était encore là, distante, moins déchirante et cruelle qu'autrefois.

— Il y a eu une période de rémission, mais il est revenu.

Comme un monstre s'insinuant sournoisement dans leur vie.

— Je venais d'avoir dix-huit ans. Je l'ai embrassée pour lui souhaiter bonne nuit, elle m'a répondu « Dors bien, ma chérie » et ne s'est jamais réveillée.

Charlotte et son père avaient installé Pippa Baird à la maison pour qu'elle puisse passer ses derniers jours entourée par les gens qu'elle aimait, et qui l'aimaient en retour.

Elle était morte dans son lit, dans les bras de son mari.

— Elle ne souffrait plus, ajouta Charlotte, la gorge serrée.

Il importait pour elle que sa mère, si douce, si forte, si aimante, quitte ce monde en paix, libérée de cette souffrance insupportable qui l'avait totalement invalidée.

— On aurait dit que son corps avait compris que l'heure des adieux était venue, et avait rassemblé ses dernières forces pour lui offrir de redevenir elle-même l'espace d'une ultime

semaine.

— C'était une femme forte et exceptionnelle.

— Oui, en effet.

Charlotte ignorait d'où lui venait le besoin de s'épancher à ce point. Surtout sur l'épaule de Gabriel, son patron. Qui avait admis flirter avec elle et dans la cuisine duquel – dans les bras duquel ! – elle se tenait à présent. À peine cette pensée germa-t-elle dans son esprit que Charlotte prit à nouveau conscience du gabarit exact de son hôte : une montagne de muscles et de chaleur.

À côté de Gabriel, Richard était un gringalet ; pourtant, Charlotte ne se sentait pas effrayée. Une douce nervosité, des milliers de papillons dans l'estomac maintenant qu'elle focalisait sur son corps, mais aucune frousse. Du moins pas à cet instant précis, où le sentiment de sécurité et de protection prévalait. À cet instant précis, elle pouvait presque s'imaginer caresser son torse, remontant les mains jusqu'aux épaules puis se dressant sur la pointe des pieds pour l'embrasser du menton aux oreilles. Sa barbe naissante lui picoterait les lèvres mais elle apaiserait la piqûre d'un baiser sur cette bouche si divinement torride.

Le cœur battant la chamade, elle s'écarta avant que ses fantasmes ne la poussent à commettre une grosse bêtise.

— Je vais préparer l'eau, lança-t-elle, même si cette étape pouvait attendre.

Gabriel la libéra avec une dernière caresse dans le dos qui manqua arracher à Charlotte un soupir et lui fit déjà regretter la chaleur de ses bras.

— Faire bouillir de l'eau reste dans mes cordes, indiqua-t-il en allant remplir une casserole.

La situation avait quelque chose de bizarrement intime, de l'observer s'affairant à une tâche domestique si inattendue. Même si, bien entendu, il y ajoutait une dimension propre, celle d'une puissance contenue, prédatrice qui lui conférait presque le statut d'intrus ici, comme une dangereuse créature jouant à être domestiquée. *Il doit vraiment apprécier cette femme qu'il cherche à épater*, songea Charlotte. Cette révélation lui fit l'effet d'un coup de poignard dans le dos. Elle ne l'avait jamais vu se mettre en quatre comme cela pour les autres.

Elle sut, sans même le demander, qu'il n'y aurait pas de roses rouges au programme cette fois.

Le moral plombé, elle prit le sachet de pâtes et le posa sur le comptoir à côté de la table de cuisson. Lorsque Gabriel apporta la casserole, prêt à mettre l'eau à bouillir, elle l'arrêta, effleurant des doigts la solide ossature de son poignet.

— Préparons la sauce, puisque nous sommes là pour ça, proposa-t-elle en refermant le poing pour conserver un peu de la chaleur de sa main.

— On ouvre une boîte, vous voulez dire ?

— Un peu de sérieux, répliqua-t-elle, incapable de refréner un sourire.

Il ouvrit l'un des rangements du haut, caressant l'épaule de la cuisinière au passage. Elle s'interrogea une fraction de seconde sur son intention, mais lorsqu'elle sentit son avant-bras l'effleurer avec insistance au retour, après avoir attrapé un verre dans le placard, le doute ne fut plus permis. Malgré son intérêt prononcé pour d'autres femmes, il avait décidé pour une raison ou une autre de continuer son petit jeu avec elle.

Elle se sentit rougir de colère.

— Il y a des verres au bout du plan de travail.

— Oups, je ne savais pas, feignit-il d'ignorer avant d'appuyer la hanche contre le granit. Vous buvez quelque chose ?

— Non.

Elle voulait juste en finir pour rentrer chez elle – pendant qu'il s'éclaterait avec la nouvelle élue de son cœur, très certainement.

Il ouvrit le frigo et en sortit une bouteille d'eau pour lui-même.

— Hé, regardez ce que j'ai là-dedans : un smoothie orange-ananas !

— Vous remarquez *toujours tout* ? interrogea-t-elle avec une envie soudaine de poignarder la tomate qu'elle tenait dans la main.

— Vous concernant, oui, rétorqua-t-il en lui servant un verre de son jus favori.

Charlotte plissa les yeux. *Assez*. Peut-être se montrait-elle timide et réservée dans ses dîners galants, mais là, Gabriel ne lui offrait rien de tel. Il s'amusait avec elle. Parce que les tyrannosaures ne sortaient pas avec les souris. Ils les piétinaient dans leur traque d'un autre gibier autrement plus sexy.

— Parlez-moi un peu de cette femme pour laquelle vous vous donnez tant de mal, se reprit-elle en découpant la tomate avec un peu trop de retenue à son goût. Il s'agit du mannequin que vous avez appelé pour le repas caritatif ?

Gabriel pesa sa réponse. Il pouvait continuer à cacher son jeu ou se dévoiler. Mais supporterait-elle seulement la vérité : qu'il la désirait, elle, et personne d'autre ? Bon Dieu, même s'il restait maître de lui-même, même s'il tenait ce chien fou de Bishop en laisse le temps qu'elle s'habitue à lui, son envie d'elle finirait par le trahir. Un coup à faire paniquer Charlotte... et à la braquer contre lui à tout jamais.

— Non, attendez, vous n'avez pas à me répondre, reprit-elle tout en accélérant sa découpe. Ce ne sont pas mes affaires, désolée.

Elle s'excusa d'un ton tranquille.

Il esquissa un lent sourire, satisfait de voir ressurgir la nature profonde, le tempérament de feu qu'il lui connaissait.

— Elle fait votre taille au centimètre près, concéda-t-il, étant arrivé à l'inévitable conclusion, une fois tous les scénarios possibles passés en revue, que s'il ne lui avouait pas

sa flamme, elle se montrerait aussi imprenable qu'une forteresse.

Contrairement aux nombreuses femmes qui lui faisaient du rentre-dedans, elle ne le voyait pas comme un trophée à accrocher, et tant pis s'il en cocufiait une autre au passage. Charlotte Baird prenait les promesses très au sérieux.

Un regard étonné, le geste suspendu.

— Vraiment ? Vous ne sortez qu'avec de grandes perches d'habitude.

— *Je sortais.*

Gabriel avait toujours eu l'impression de ressembler à un gros bœuf aux côtés de femmes beaucoup plus petites. Il avait changé d'avis avec Charlotte. Il ne doutait pas une seconde qu'elle parviendrait à le prendre en main, au lit comme en dehors. En parlant de main, il aurait bien reposé la sienne sur elle. Sur chaque petite et parfaite parcelle d'elle.

— Ensuite, j'ai rencontré une fille aux yeux noisette et à la soyeuse chevelure blonde que je rêve d'empoigner d'une main pendant qu'elle, assise à califourchon sur mes cuisses, me laisse l'embrasser, et que mon autre main déboutonne son adorable chemisier blanc de travail... ou son cardigan vert.

Charlotte se mit à respirer par saccades, les yeux rivés sur la planche à découper, les doigts fins fermement repliés sur le manche de couteau.

La même zone cérébrale qui permettait à Gabriel de prendre des décisions à plusieurs millions de dollars en une fraction de seconde lui ordonna de poursuivre pour combler le silence.

— Depuis, je fantasme sur des choses plus coquines. Je suis sûr que ce serait un coup d'enfer au pieu.

Waouh... lui-même prenait un pied phénoménal à s'entendre parler ainsi.

— Bien que mon imagination ne se limite pas à la chambre à coucher.

Priant pour qu'elle continue à fixer sa tomate – plutôt que de détourner le regard vers l'arête raide de son membre douloureusement arc-bouté contre sa braguette –, il força ses mains à rester à distance.

— Elle sur mes cuisses ? C'est le plus soft, reprit-il. Parfois, je m'imagine en train de la soulever, de la poser sur mon bureau, de remonter sa jupe, d'écartier sa culotte de dentelle noire – c'est toujours de la dentelle noire dans ce fantasme – et de la lécher jusqu'à ce qu'elle hurle mon nom en jouissant contre ma langue. D'autres fois...

— Stop, ordonna Charlotte, le souffle court.

— Bon, conclut-il en tirant si fort sur la bride mentale que tout son être manifesta son désaccord, on met un oignon dans cette sauce ?

Charlotte déposa lentement le couteau, pressa les mains à plat contre le plan de travail et inspira profondément. Bien entendu, Gabriel avait les yeux rivés sur son corsage et sur ces seins pleins qu'il rêvait de mordre et de suçoter et de pétrir. Mieux valait lui taire pour l'instant ses autres rêves érotiques, comme celui où elle prenait des notes en soutien-gorge

de dentelle, noire évidemment, le reste – jupe, chignon et lunettes – restant tout aussi collet monté et professionnel qu'à l'accoutumée.

Il n'avait jamais fantasmé auparavant sur des parties de jambes en l'air au bureau. Aujourd'hui, ces fantasmes l'obsédaient. Nuit après nuit, il se réveillait en sueur, l'entrejambe dur comme du béton. Charlotte, bien entendu, tenait la vedette dans chacun des rêves débauchés produits par son inconscient. Certains la mettaient en scène à genoux, mais dans ses favoris, elle le chevauchait ou était allongée sur son bureau. Dans les deux cas, il la comblait d'orgasmes à répétition.

Refoulant un grognement, en proie à une érection tenace – comment aurait-elle pu retomber avec Charlotte si proche, affairée à retrouver son calme, les joues pivoine et les lèvres entrouvertes –, il attrapa un paquet d'épices qu'il avait jeté dans le Caddie pendant qu'elle choisissait les produits frais.

— J'ignorais lesquels vous vouliez, expliqua-t-il, donc j'ai pris le plus complet.

— Occupez-vous des tomates.

Elle poussa la planche vers lui et s'écarta.

— Où est la salle de bains ?

— En haut des escaliers à gauche. Première porte. Ensuite, à droite.

Charlotte ne s'étonna même pas de l'absence d'une salle de bains au premier niveau d'un loft de ce standing, ce qui en disait long sur sa confusion. Elle s'éclipsa à l'étage via l'escalier en colimaçon, qui donnait sur la chambre à coucher. Gabriel savourait de la savoir là-haut, au cœur de son territoire. À défaut de douche froide, il se servit un verre d'eau glacée, histoire de rafraîchir ses ardeurs.

Il la vit ensuite redescendre, une main glissant le long de la rambarde de bois poli, démarche gracieuse et courbes magnifiquement mises en valeur par son pantalon moulant, surtout aux fesses. Il adorait ce jean et remerciait Molly d'avoir insisté pour qu'elle l'achète – un petit secret dont il avait eu vent en surprenant des bribes de conversation entre les deux copines, le premier week-end où Charlotte l'avait porté. Il s'apprêtait à entrer dans le salon détente lorsqu'il avait entendu Charlotte chuchoter, un brin énervée, dans son téléphone.

— Il me serre beaucoup trop, Molly ! J'ai l'impression de me promener à poil ! Je vais retourner au magasin et...

Il ignorait ce que Molly avait avancé comme arguments, mais Charlotte n'avait jamais rapporté le jean, qui n'avait rien de trop serré au demeurant. Il était parfait. Sa coupe légèrement évasée offrait la latitude suffisante pour bouger. Grâce à cette petite indiscretion, Gabriel s'était bien gardé de la moindre remarque sur la disparition des jeans à la limite du « baggy » que Charlotte portait habituellement.

Lorsque, la semaine suivante, elle était arrivée au travail vêtue d'une élégante robe tricotée noire, il s'était contenté d'un sobre « Jolie robe, mademoiselle Baird », rien de plus – même si cette tenue lui avait donné envie de la peloter de la tête aux pieds et de la plaquer

contre un mur pour lui faire des choses qui auraient fini de la convaincre que sous ses airs civilisés et ses jolis costumes se cachait un amant des plus sauvages.

Il aimait le sexe un peu bestial (parfois même plus qu'un peu, en toute franchise), et ce côté pouvait déplaire à Charlotte. Mais bon, ils trouveraient bien un terrain d'entente. Gabriel n'avait jamais renoncé à quoi que ce soit dans la vie. Un obstacle se présentait ? Il le contournait, et ce même s'il fallait construire la déviation de ses propres mains.

— Trouvé ce qu'il vous fallait ? demanda-t-il alors qu'elle posait le pied sur la dernière marche.

— Oui.

Quelques boucles de cheveux humides signalèrent qu'elle s'était passé un peu d'eau sur le visage. Bien, la peau serait fraîche quand il la croquerait, rêvassa-t-il alors qu'elle le regardait, les bras croisés.

— Alors, ces tomates ?

Il désigna la planche à découper du doigt.

— Hachées menu. Je suis toujours les instructions à la lettre.

— Non, pas vraiment.

— Vous avez raison, les instructions ne sont pas mon truc, concéda-t-il en prenant le risque de tirer sur une boucle humide. Mais je vais faire une exception pour vous. Dites-moi ce que vous aimez.

À peine remise de ses émotions, Charlotte sentit son pouls repartir au galop, les images instillées par Gabriel encore fraîches dans son imagination.

— Qu... quoi ?

— Dans votre sauce, poursuivit Gabriel, mais Charlotte n'était pas dupe, même si la description de ses fantasmes l'avait totalement désarçonnée.

— Pourquoi feriez-vous cela ? bafouilla-t-elle, oubliant ses filtres habituels.

— Quoi ? rugit le lion magnifique à ses côtés.

— Non, laissez tomber, éluda Charlotte en tranchant un oignon en deux. Tenez, à couper en cubes.

Elle attrapa ensuite une demi-poignée de feuilles de basilic frais, les rinça et les posa à côté des tomates découpées.

Gabriel finit de couper l'oignon et poussa les cubes sur le bord de la planche.

— Dites-moi, mademoiselle Baird.

*Comment avait-elle pu se fourrer dans un pétrin pareil ?*

La gorge de Charlotte était soudain desséchée. Elle attrapa le verre de smoothie qu'il lui avait servi et en vida la moitié d'un trait. Puis se rappela les mots de Molly, lorsque Gabriel était entré pour la première fois dans sa vie.

*Sois brave.*

Charlotte lui avait dit la même chose quelque temps auparavant et aujourd'hui, son amie vivait une vie en Technicolor, une vie faite d'aventure, d'amour et d'un bonheur grisant. Une vie qu'aucune des deux copines n'aurait pu prévoir.

*Être brave a parfois du bon.*

Sur ce, Charlotte se lança.

— Ce que vous avez dit à propos du bureau. Pourquoi feriez-vous cela ?

Gabriel marqua un temps d'arrêt.

— Parce que je ne vois rien de plus excitant que de vous faire jouir avec ma langue.

## CHAPITRE 17

# Jeux privés avec un T-Rex

---

Charlotte posa le verre d'une main tremblante.

— Non.

Elle se fit violence pour arracher quelques mots à cette satanée timidité qui lui étranglait le gosier.

— Je veux dire, vous n'avez rien à y gagner.

Charlotte connaissait le sexe oral et comprenait que certains hommes puissent en avoir envie, du moins avec de pulpeuses créatures, ce que n'était pas Charlotte. Malgré toute l'affection que Richard lui avait témoignée, du moins au début, il n'avait jamais manifesté la moindre inclination pour la chose. Gabriel était mille fois plus mâle que Richard et un million de fois plus sexy. Il lui suffisait d'un claquement de doigts pour que les femmes s'agenouillent devant lui.

Elle chassa cette pensée insupportable d'un violent coup de balai mental.

— Il y a plus altruiste que moi, vous en convenez, mademoiselle Baird, reprit-il en entortillant une boucle de cheveux avant de la relâcher. Je ne donne rien sans contrepartie.

Charlotte déglutit et leva les yeux, croisant son regard intense.

— Que... que... en bégaya-t-elle, avant de terminer sa phrase dans un toussotement salvateur. Qu'y gagneriez-vous ?

Le lent sourire qu'il lui adressa acheva de la nouer de l'intérieur.

— Eh bien, répliqua-t-il en s'approchant d'elle jusqu'à ce que le dos de Charlotte vienne heurter le plan de travail opposé, en plus de me régaler de votre délicieux jus, j'y gagnerais une assistante toute mouillée et vulnérable sur mon bureau, avec une jupe retroussée jusqu'aux hanches.

Il se rapprocha encore, pressant son érection contre Charlotte.

— Il me faudrait ensuite moins d'une seconde pour ouvrir ma braguette et...

Charlotte allait bien, elle gérait – la situation, sa montée d’excitation – quand soudain, le trou noir. La partie rationnelle de son cerveau disjoncta sans crier gare. Elle se retrouva pétrifiée sur place, en proie à une peur panique.

Gabriel vit, sentit Charlotte se métamorphoser. D’une boule de nerfs consentante, prête à s’adonner à ses jeux privés, la peau moite et les lèvres entrouvertes, elle venait de se muer en une statue plus fragile que du verre. Il recula immédiatement jusqu’au plan de travail et passa ses nerfs sur les tomates, en maudissant le responsable de ses crises.

Agrippée au plan de travail, les doigts blanchis aux articulations, Charlotte resta silencieuse et immobile pendant trois bonnes minutes, telle une souris à l’arrêt ayant flairé la présence d’un chat. Elle finit par se détendre. Se retournant pour vider le fond de jus de fruits, elle s’apprêtait à quitter la cuisine quand Gabriel la stoppa d’un habile grognement.

— Vous avez l’intention de me laisser mourir de faim ?

Elle se retourna vers lui. Il lut sur son visage délicat une détresse telle qu’il eut envie de le prendre à deux mains pour l’embrasser, tout en la cajolant, en lui assurant qu’il ne lèverait jamais la main sur elle.

— Je... je suis désolée.

À cet instant, Gabriel aurait pu tuer la personne qui avait instillé une peur si abjecte, si paralysante dans le cœur de son assistante.

— Ne le soyez pas, tenta-t-il de la rassurer d’un ton un peu plus péremptoire que voulu. Apprenez-moi à faire cette sauce. Ensuite, expliquez-moi ce qui vous a mise dans un état pareil.

Charlotte resta immobile, les yeux rivés sur lui à travers ces lunettes qui lui inspiraient de si délicieux fantasmes. Il en avait accumulé quelques-uns où elle ne portait rien d’autre, son affreux chignon bien en place, parfois un long collier de perles autour du... *Stop*, ordonna-t-il à son membre en plein regain de vigueur. Il brûlait les étapes. Il fallait temporiser, car à ce rythme, il ne gagnerait jamais la confiance de Charlotte.

— Encore ? articula-t-elle enfin d’une voix faible.

— Mademoiselle Baird, reprit-il en l’appelant par son titre formel, un bon moyen pour obtenir son attention, ai-je ou n’ai-je pas été clair quant à mon souhait de vous mettre dans mon lit ?

Les dents plantées dans la lèvre inférieure, elle acquiesça.

— Dans ce cas, poursuivit-il les bras croisés en appuyant la hanche contre le plan de travail, comment pouvez-vous imaginer qu’un petit « hoquet » puisse m’arrêter ? (Il sourcilla.) D’autant qu’après tout ce temps à travailler avec moi, vous savez désormais que rien ne m’arrête lorsque j’ai une idée en tête.

Charlotte prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Je ne sais pas si j'en suis capable.

— Si vous me dites que vous ne voulez pas de moi, je vais devoir vous demander de me montrer votre culotte, pour vérifier qu'elle n'est pas mouillée.

Les pommettes en feu, Charlotte tapa d'un pied délicat sur le sol.

— C'est tout à fait déplacé !

— Les règles du bureau ne s'appliquent pas ici, mademoiselle Baird, observa Gabriel, la titillant délibérément pour la faire sortir de ses gonds.

Il détestait la voir défaitiste.

— Maintenant, approchez-vous et dites-moi ce que j'ai fait de mal.

Charlotte ne lui accorderait à nouveau sa confiance que si elle décidait elle-même de rester.

Gabriel pouvait insister, parfois lourdement, mais face à un refus formel, il savait aussi s'incliner.

À défaut de lui répondre, elle releva les manches de son cardigan d'un geste brutal.

— Je meurs de faim. Vous apprendrez à cuisiner sur Internet.

Elle commença à jeter divers ingrédients dans une poêle, embaumant la cuisine en quelques minutes de savoureux parfums épicés.

Une demi-heure plus tard, ils se faisaient face, attablés dans un recoin du salon bordé d'une large baie vitrée qui surplombait sur la ville.

— Ça manque de salade, murmura-t-elle.

Il hésita à la mettre sur ses genoux pour la menacer d'une fessée si elle ne cessait pas de râler tout de suite – mais il doutait que ce jeu l'amuse. Cette simple perspective risquait plutôt de l'effrayer. Il préféra donc se lever et, une fois dans la cuisine, sortit un sachet de salade prélavée qu'il ouvrit et vida dans un saladier. Il trouva même les couverts à salade. Il ramena le tout à table.

Charlotte se servit un peu de verdure, avala sans un mot les pâtes mélangées à la sauce et regarda par la fenêtre.

— Ne m'enfermez pas.

Les mots furent prononcés d'une voix si douce que Gabriel mit une seconde à comprendre qu'ils répondaient enfin à sa question.

— Vous êtes claustrophobe ? l'interrogea-t-il, soucieux de bien comprendre.

— Oui.

— Quelles que soient les personnes autour ?

— Ça dépend... avec vous, ça va, confia-t-elle en se tournant vers lui. Mais les crises de panique surviennent sans prévenir.

Il vit ses doigts se contracter autour du verre de vin. Gabriel avait débouché un blanc sec, sachant que Charlotte n'affectionnait pas particulièrement les rouges.

— C'est dommage, je compte vous serrer de très près, dit-il en s'adossant confortablement sans la quitter des yeux. À vrai dire, je compte même vous écraser de tout mon poids pour vous baiser comme une bête, puis vous plaquer contre tous les murs de ce loft. Après quoi, vous m'offrirez votre croupe. Sur cette table, sur mon lit, sur mon bureau. Pour commencer.

Le visage de Charlotte vira au rose bonbon puis à l'écarlate.

— Vous n'avez rien écouté !

— Bien au contraire, assura Gabriel en sirotant une gorgée de vin. Je vous annonce juste notre feuille de route. Un problème avec les objectifs fixés ?

Charlotte se demanda si elle hallucinait. Était-ce réellement elle, attablée avec son boss en train de parler positions sexuelles ? Impossible, elle nageait en plein délire... Et pourtant, le géant sexy, de l'autre côté de l'immense table noire brillante, attendait bien une réponse, avec le flegme du mâle sûr de son fait.

— Je ne sais pas, finit-elle par admettre.

Et comme elle vivait un rêve éveillé, surréaliste, elle alla même jusqu'à confier son manque d'expérience.

— Je suis un peu empotée au lit.

Gabriel posa son verre de vin puis esquissa lentement ce sourire canaille qui mettait invariablement son entrejambe en émoi – s'il lui avait demandé à cet instant de passer le test de la culotte, elle aurait échoué lamentablement.

— Mademoiselle Baird, on ne naît pas « bon coup », expliqua-t-il d'une voix enjôleuse. On le devient à deux, et vous savez que j'aime le collectif.

Charlotte sentit sa poitrine soudain à l'étroit dans son soutien-gorge. Ses seins étaient loin d'être volumineux, même avec beaucoup d'imagination, mais lui semblaient pourtant énormes à l'instant précis. Énormes, chauds et douloureux comme jamais.

— Et si ce n'est pas mon cas ? dit-elle, luttant pour refouler le souvenir des paroles de Richard, des paroles jamais confessées à personne, pas même à Molly, tant elles lui faisaient honte.

— Vous ne trouverez pas meilleur coach que moi, dit Gabriel, ses yeux métalliques irradiant une chaleur hypnotique. Les joueurs se surpassent sous ma direction.

Il lui fit du pied sous la table.

— J'ai en outre un intérêt tout personnel à tirer le meilleur de vous-même.

Charlotte se sentait complètement dépassée ; au mieux, elle surnageait. Elle, la névrotique doublée d'une néophyte sexuelle... comment ne pas se ridiculiser si elle tentait quoi que ce soit avec le tombeur assis en face d'elle. Un tombeur qui la détaillait du regard, comme s'il comptait la dévorer à petites bouchées exquises.

— Je dois rentrer, annonça-t-elle en posant sa fourchette.

Elle n'en pouvait plus. Elle avait atteint l'ultime limite de sa résistance.

Gabriel continua à la dévisager.

— Je vous raccompagne, proposa-t-il. Mais prenez le temps de finir votre assiette.

— Vous n'êtes pas mon patron, ici ! explosa-t-elle de frustration contre elle-même, contre la terre entière.

— Au sens strict, je vous l'accorde, concéda-t-il. Mais cela ne vous exempte pas d'écouter mes conseils, concernant votre santé notamment.

Charlotte reconnaissait ce ton, celui qui signifiait « pas de quartier » dans une négociation. Elle songea à se lever et à prendre congé, mais, hors du fait qu'elle était incapable de lui résister, elle n'était pas contre accéder à ses indécentes demandes. Toutes, sans exception.

Il ne fallait pas y compter dans l'immédiat, pas avec ces crises qui la poussaient à se refermer comme une huître. Mais autant profiter de lui encore un peu, même s'il jouait les petits chefs effrontés. Pour être tout à fait franche, elle l'aimait comme ça ; elle aimait qu'il lui fasse comprendre qu'il croyait en elle, en sa capacité à refuser ses avances.

Elle termina donc son assiette en tentant de ne pas trop penser aux propositions salaces de Gabriel. Que ce fut difficile... Surtout une heure plus tard, seule dans son lit, les nerfs à fleur de peau et le corps en manque. Elle n'avait pas été aussi excitée depuis... depuis toujours. Même après le rêve érotique de ce matin.

Moite, presque fiévreuse, elle écarta les draps, décidée à prendre une *vraie* douche froide, lorsqu'elle effleura par accident son sein du bras.

Elle gémit. Qu'est-ce que... Il n'avait pas posé un doigt sur elle et son corps entier le réclamait ! Cédant à la tentation, elle empoigna avec délicatesse la base d'un sein à travers sa chemise de nuit, imaginant les mains larges et rugueuses de Gabriel à la place. Il ne se montrerait pas si doux. Lui s'y agripperait avec autorité tout en la pénétrant sauvagement, son corps massif pressé contre elle.

Il ne ferait pas dans le romantique. Son ton, les mots crus employés, tout l'annonçait : il serait bestial.

Dur.

Implacable.

Le souffle court, haletant, Charlotte pressa les cuisses l'une contre l'autre et pétrit ses seins plus fort qu'elle n'avait jamais osé. Elle cambra les reins en laissant échapper un soupir. Quand elle retrouva ses esprits, à peine remise du choc de ce plaisir foudroyant, elle vit qu'elle se tenait sur le dos, genoux pliés, la chemise de nuit retroussée aux hanches et les mains encore sur la poitrine.

Rougissant, elle arrangea sa tenue, puis eut envie de se gifler. Pourquoi une telle gêne ? Elle était seule dans sa foutue chambre, à fantasmer sur Gabriel. Et alors ? Ce n'était

pas interdit, à ce qu'elle sache. C'était même plutôt une bonne nouvelle. Elle n'avait pas lâché prise de la sorte depuis des années. Son petit fantasme valait bien ceux de Gabriel.

*Des choses très coquines.*

C'était ainsi qu'il les avait décrites. *Très coquines.* Charlotte se mit à haleter en repensant à cette scène, où elle finissait les cuisses écartées sur son bureau à hurler son nom. Pantelante, elle se leva, se déshabilla et se recoucha. Elle avait la peau brûlante, chaque atome de son corps en feu.

Ces images continuèrent à la harceler, son esprit à lui rappeler dans un murmure qu'il l'avait qualifiée de « délicieuse ». Elle roula sur le ventre et imagina les mains de Gabriel la saisir par les cuisses et l'attirer à lui de force. Imagina sa bouche à la fois excitante et effrayante en elle, le bruit de sa braguette une seconde avant qu'il ne la descende de son bureau pour l'empaler sur son membre.

Elle gémit en s'efforçant de contrôler les mouvements de ses hanches, l'esprit empli d'images si crues qu'elle peinait à croire qu'elles venaient d'elle. Son téléphone vibra. Elle refusait de décrocher, mais la vibration ne cessait de s'inviter dans le plaisir divinement masochiste de sa liaison fantasmée avec Gabriel. Elle finit par céder.

— Allô ?

— Mademoiselle Baird, encore essoufflée on dirait.

La voix profonde de Gabriel parvint directement à ses tétons et aux plis soyeux de son entrejambe.

— Vous ai-je contrainte à courir pour décrocher ?

— Non, je suis dans mon lit, révéla-t-elle en se maudissant immédiatement.

— Ah. Et essoufflée, donc, observa-t-il en perdant de son entrain initial. Seule, j'espère, sinon vous me devez quelques explications.

Charlotte se raidit sous l'effet de l'avertissement.

— Bien sûr que je suis seule, confirma-t-elle après une inspiration hésitante.

— Ce qui rend votre essoufflement d'autant plus suspect.

Charlotte tira le drap pour se couvrir, comme s'il pouvait la surprendre nue, même à l'autre bout du fil.

— Je faisais... un petit exercice.

— Bien, continuez. J'aimerais entendre ça en direct.

Charlotte sentit son pouls accélérer.

— Hors de question.

Et elle raccrocha. La douche froide devenait indispensable. Elle avait besoin de se remettre les idées en place. Malgré sa volonté manifeste de la posséder, Gabriel finirait bien par renoncer. Un homme aussi torride, aussi viril, s'ennuierait à mourir avec une femme paniquée à la simple idée qu'il la touche.

Le pire dans l'affaire ?

Que sa panique n'avait rien à voir avec le sexe.

## CHAPITRE 18

# Gabriel est d'une effronterie sans nom

---

À midi le lendemain, Charlotte lorgnait d'un air morose le contenu de son four, essayant de se persuader des vertus bienfaitrices d'un plateau de cupcakes sur sa santé mentale, lorsque le téléphone sonna. Elle le saisit, pensant à un appel de Molly, mais sentit son cœur frémir en voyant le nom s'afficher à l'écran, les tétons soudain en alerte contre la fine étoffe rouge du chemisier qu'elle portait sans soutien-gorge.

Dieu merci, Gabriel ne pouvait pas la voir.

— Vous m'attendiez au bureau aujourd'hui ? demanda-t-elle.

Si elle posait parfois son veto, par principe, lorsque Gabriel requérait sa présence le week-end, Charlotte admettait en secret que les samedis et dimanches n'étaient pas les pires journées pour travailler avec son patron. Ils étaient souvent seuls, et Gabriel était toujours moins à cran qu'en semaine – au point qu'elle l'entendit rire pour la première fois à l'une de ces occasions.

Ce jour-là, excédée par ses demandes, elle s'était emparée de son muffin avec la ferme intention de le lui jeter à la figure. Il avait arqué un sourcil et le projectile était parti dans sa direction. Il l'avait réceptionné dans la paume en plein vol, rompu à l'exercice par des années à faire de même avec un ballon ovale, puis en avait avalé la moitié d'une bouchée.

— Banane-chocolat, avait-il deviné. Merci, mademoiselle Baird, mais vous n'êtes pas obligée de m'apporter à manger.

La voyant hurler sa frustration, il avait penché la tête en arrière et éclaté de rire, splendide créature à la silhouette massive découpée par les rayons du soleil – déclenchant en elle une douloureuse envie de le toucher.

— Je vous dois un muffin, avait-il souri en plantant à nouveau les crocs dedans. Pause dans quinze minutes.

Elle avait accepté malgré son humeur de chien. Ils avaient pris deux cafés à emporter et marché jusqu'à Aotea Square, le centre névralgique de la ville. Il s'y passait toujours quelque chose. En ce dimanche ensoleillé, une compétition de skateboard y était organisée, des rampes et un half-pipe avaient été montés pour l'occasion. Ils s'étaient installés sur l'un des bancs qui bordaient la place ; avec Gabriel à ses côtés, elle s'était presque sentie normale.

L'espace de quelques minutes, du moins.

Le temps de se rappeler que, contrairement aux autres femmes autour discutant entre deux rires avec leur moitié, elle n'était pas suffisamment brave pour s'engager avec un homme comme Gabriel, un géant taillé trois fois comme elle, capable de la briser sur un caprice. Elle s'inquiétait inutilement, il n'était pas ce genre d'homme, mais se le marteler ne servait à rien : la peur était ancrée trop profondément en elle.

— Sérieusement, je ne vous appelle que pour vous demander de venir au bureau ? lui demandait-il maintenant.

Sa voix chassa les mauvais souvenirs, provoquant juste un rapide raté dans les pulsations cardiaques de Charlotte.

— Pour me racheter, je vous propose un match. Ça vous tente ?

— Un match ?

— Danny joue ce soir. La famille sera là au complet pour l'encourager.

*La famille, au complet.* Charlotte se sentit passer par toutes les nuances de rouge avant de pâlir. Puis elle s'avisa que l'épreuve n'avait rien d'insurmontable. L'idée que Gabriel se faisait d'une relation incluait sans aucun doute un match de rugby. Il s'accrochait encore à l'espoir de sortir avec elle. Visiblement, il n'avait pas encore saisi la gravité de ses névroses.

— D'accord, accepta-t-elle, incapable de résister à l'invitation malgré la catastrophe en perspective.

— Le coup d'envoi est à 18 heures. Je passe vous prendre à 16 heures. On se garera chez mes parents du côté du mont Eden et on fera le reste à pied pour éviter les bouchons.

Quatre heures plus tard, deux avant que Gabriel ne sonne à sa porte, Charlotte commença à criser... à propos de sa tenue. Elle se rua sur son ordinateur portable.

— Molly, à l'aide ! hurla-t-elle lorsque le visage de son amie apparut sur l'écran qu'elle avait posé dans le dressing pour que Molly puisse la conseiller en direct.

Charlotte s'était liée d'amitié avec d'autres filles pendant les ateliers cuisine, mais réservait ses moments de panique à la seule personne capable de les comprendre.

— Charlie, sourit Molly, c'est un match de rugby : jean, sweat-shirt et coupe-vent ou manteau parce que ça se rafraîchit à la fin des matchs. Pas plus compliqué que ça.

Charlotte savait déjà tout cela, mais...

— J'aimerais avoir l'air mignonne.

Une lueur taquine dans les yeux marron de Molly.

— D'après ce que tu m'as dit, T-Rex se moque pas mal de tes habits. C'est plutôt tes fesses qui l'intéressent.

Elle éclata d'un rire insolent d'allégresse. Charlotte la foudroya du regard et s'assit sur le lit, le menton dans les mains.

— Et le maquillage ? lança-t-elle, plus inquiète qu'une ado avant son premier rendez-vous. Les filles vont aux matchs de rugby maquillées ?

— Mmm, hésita Molly. Une touche de mascara ne peut pas faire de mal, surtout si ça te rassure. N'attache pas tes cheveux, ils sont magnifiques comme ça.

Charlotte les laissait rarement libres mais elle n'avait jamais expliqué à Molly pourquoi, songea-t-elle pour la première fois. Elles qui n'avaient pourtant aucun secret l'une pour l'autre... Un oubli, sans doute. Charlotte entrouvrit les lèvres pour le réparer, mais ne trouva pas les mots. Comment lui expliquer qu'elle avait tellement peur qu'on lui tire les cheveux qu'elle préférait les attacher ?

N'importe qui pouvait l'empoigner par sa queue de cheval pour lui tirer violemment la tête en arrière, elle en était consciente. Mais quand Richard l'avait agressée de la sorte, elle avait les cheveux dénoués, d'où sa phobie actuelle. Le souvenir de la douleur effroyable ressentie alors suffisait à lui glacer le sang.

Sans doute parce qu'il s'agissait d'une des premières violences commises par Richard au cours de ce week-end de cauchemar, prélude à l'horreur, à l'humiliation et à d'atroces souffrances.

La chose dont elle était la plus fière était sa décision de ne pas se raser la tête. Richard l'en avait menacée. Charlotte refusait de lui donner la satisfaction de finir elle-même l'entreprise de destruction qu'il avait commencée. Parce que ses cheveux blonds bouclaient lorsqu'ils étaient libérés ? Probablement la seule chose dont elle s'était jamais enorgueillie – et à ses yeux, l'une de ses seules qualités.

Richard ne lui volerait *pas* cela.

— Charlie ? s'inquiéta Molly, le regard sombre, l'air soucieux. J'ai déjà vu cette tête. Un mauvais souvenir ?

Charlotte cessa son apnée instinctive et regarda Molly droit dans les yeux.

— Tu me manques, Molly.

Elles continuaient à se parler et à s'envoyer des messages tous les jours, mais leurs papotages, leurs fous rires lors d'un dîner improvisé, sa présence chaleureuse et réconfortante lui manquaient.

— Tu me manques aussi, confia Molly la gorge nouée, les yeux soudain humides. Dès que la tournée se termine, je passe te kidnapper en jet privé. Le tyrannosaure s'en remettra.

— Ne t'inquiète pas pour ça, lança Charlotte en gloussant, je vais placer mes vacances en douce dans son agenda et les approuver moi-même en imitant sa signature.

— Je vois que ton boss a une bonne influence sur toi, sourit Molly. Ils vont bientôt t'appeler « la Baird » au boulot.

Charlotte tira la langue à sa meilleure amie et attrapa un sweat-shirt noir frappé de la fougère argentée, l'emblème des All Blacks.

— Celui-ci devrait convenir.

Ses parents le lui avaient offert pour ses dix-huit ans. Elle le mettait rarement de peur que le noir ne passe, mais ils auraient adoré la voir le porter dans les tribunes de l'Eden Park, avec le Bishop à ses côtés.

— Parfait.

Le regard de Molly s'attarda un instant sur le visage de Charlotte.

— C'étaient les cheveux, c'est ça ? comprit-elle d'une voix douce... Qu'est-ce que Tête de nœud a encore fait ?

Charlotte esquissa un hochement de tête.

— Une chose ridicule comparée au reste, mais...

Mais impossible de l'oublier ; trop d'atrocités étaient liées à la sauvagerie de cette main agrippée à sa chevelure.

— Gabriel aime mes cheveux, en baissant le regard, l'air absent. Je... je les détacherai pour lui. Mais pas ce soir.

Le match se jouerait à guichets fermés. Un accident était vite arrivé...

— Hé, l'encouragea Molly d'une voix chaude, emplie de tendresse. Désstresse ! Tu vas voir un match avec un beau gosse qui rêve de te faire des petites gâteries... Profite !

— Il risque d'être déçu.

Elle se fit violence pour avouer la suite.

— Je n'ai pas le courage.

— Bien sûr que si, Charlie. Je *t'assure* que tu l'as, affirma Molly d'un ton passionné. Regarde où tu étais il y a trois mois, et compare avec aujourd'hui.

Vu sous cet angle... difficile de la contredire.

— J'ai piqué le boulot d'Anyà, dans lequel je m'éclate. Et je m'engueule régulièrement avec mon patron.

Molly éclata de rire.

— Exactement. Chaque chose en son temps, chérie.

— Tu as raison, approuva Charlotte en redressant les épaules. Chaque chose en son temps.

Elle se fendit ensuite d'un franc sourire.

— Les choses se sont un peu accélérées hier soir.

Elle s'éventa le visage au souvenir des paroles de Gabriel. Il pouvait lui glisser à l'oreille toutes les cochonneries qui lui traversaient l'esprit.

— Mais encore ?

— Toi d'abord. Raconte-moi ce que vous avez fait avec Fox quand tu l'as ramené chez toi après la soirée.

Molly s'affala sur son fauteuil et soupira, l'air rêveur.

— Quand on sera vieilles et toutes fripées.

Charlotte sourit, compréhensive. Certaines tranches de la vie étaient trop personnelles pour qu'on veuille les partager.

— Pareil pour moi.

— Rendez-vous dans quarante ans.

Gabriel gara sa voiture devant la maison mitoyenne et vit Charlotte en sortir.

Il attendit dehors qu'elle finisse de tout verrouiller pour s'approcher d'elle. Il prit son visage tendrement entre les mains, prêt à rompre tout contact si elle manifestait le moindre signe d'inconfort. Elle rougit mais resta stoïque.

— Vous me mettez l'eau à la bouche, commença-t-il, effleurant les pommettes de Charlotte des pouces.

Ne la voyant pas reculer, il se pencha et la goûta pour la première fois.

Un frisson la parcourut, elle posa les paumes sur son torse. Réprimant une furieuse envie de défaire sa queue de cheval et de forcer le passage de sa bouche comme un barbare en maraude, il mordilla sa lèvre supérieure, impatient de se délecter d'elle à nouveau, puis recula.

— On ferait mieux d'y aller avant que je ne vous dévoile mon côté moins gentleman, en vous plaquant contre la porte de chez vous par exemple.

— Parce que vous avez un côté gentleman ? le taquina Charlotte malgré ses joues rouges et son souffle déjà haletant.

— Je vous adore, mademoiselle Baird.

Il ouvrit la portière passager et la tint ouverte. Mis en appétit par ce premier baiser, il ne put retenir une main baladeuse sur son petit derrière, joliment moulé dans un jean.

Elle inspira sèchement et le foudroya du regard par-dessus son épaule.

— Gabriel, c'était...

— ... déplacé, compléta-t-il en souriant lentement, tout en elle le comblant de bonheur. Vous êtes au courant que je compte faire bien pire, quand même ?

Charlotte leva vers lui un regard aussi noir que son pardessus, avec la ceinture duquel elle bataillait depuis quelques secondes.

— Vous n'avez pas l'impression de vous emballer ?

— Si vous saviez, mademoiselle Baird.

Il ferma la portière, contourna la voiture et s'installa au volant.

— Vous nous mettez un peu de musique ?

L'intimité de la demande transporta Charlotte de joie. Elle se pencha, alluma la radio et trouva une station qui diffusait du rock. Le son guttural de l'un des premiers hits des Schoolboy Choir emplît l'habitacle. Charlotte se cala confortablement dans le siège et profita de l'instant. Gabriel l'avait embrassée et malgré le choc qu'elle avait ressenti, elle n'avait pas paniqué.

À vrai dire, elle en redemandait même.

— Vous voyez tous les matchs de votre frère ?

— Quand ils ont lieu à l'Eden Park, dit-il. C'est plus compliqué quand il y a un déplacement à l'extérieur. Mais s'ils se déroulent en Nouvelle-Zélande, alors il y a toujours quelqu'un de la famille en tribune. Les rencontres internationales, on se réunit pour les regarder chez les uns ou les autres.

Il passa la vitesse supérieure, le moteur ronronna.

— Jake a eu un petit accident de voiture qui a mis un terme à sa saison prématurément. Mais quand les deux jouent, c'est un job à plein temps pour organiser notre calendrier de groupies.

Son ton trahissait une énorme fierté et beaucoup d'affection.

— Ça doit être dur pour Jake, observa Charlotte.

Elle savait aussi que l'accident avait valu un bras fracturé à Joseph Esera. Gabriel hocha la tête.

— Il se remet vite et le kiné est optimiste pour la suite. Danny a eu la bonne idée de se blesser en même temps, ce qui lui a fait un peu de compagnie.

— Quelle agilité il a sur le terrain. Daniel aussi. Je n'en reviens toujours pas de cet essai qu'il a marqué lors de son dernier match.

Violamment plaqué par un énorme première ligne, Daniel Esera était parvenu à tendre le bras pour pousser le ballon de quelques centimètres à l'intérieur de la ligne d'essai.

— J'ai toujours rêvé d'avoir une femme amatrice de rugby, confia-t-il avec un sourire qui illumina les yeux de Charlotte.

— Je regardais avec mon père.

Que de bons moments ils avaient passés ensemble.

— Il avait fait de la chambre d'amis sa garçonnière. On s'asseyait tous les deux sur son vieux canapé moelleux, en hurlant devant les matchs jusqu'à ce que Maman passe la tête par la porte en nous rappelant que les êtres civilisés ne se comportent pas comme des sauvages. Ensuite, elle remplissait le saladier de chips et apportait une bière à mon père.

Le souvenir raviva une ancienne douleur. Elle se frotta la poitrine du poing.

— Je n'ai plus regardé de rugby pendant des années après sa mort.

Les matchs étaient devenus trop calmes sans ses commentaires à chaque action, trop tristes sans les hochements de tête désabusés de sa mère.

— Ensuite, c'est devenu un moyen de faire revivre mes parents, de ressentir leur présence.

Gabriel prit la main de Charlotte, la posa sur sa cuisse.

— Était-ce un accident ? Pour ton père ?

Sentir sa chaleur sous la paume la rassura, l'aida à se confier.

— Non, il est mort dans son sommeil.

Sans même s'en rendre compte, un sourire aux lèvres. Un sourire que Charlotte ne lui avait plus vu depuis le décès de sa mère.

— Mon père et ma mère étaient fous amoureux, comme des jeunes mariés en lune de miel.

Charlotte avait rêvé de les imiter... jusqu'au drame.

— Je savais que mon père ne survivrait pas longtemps à ma mère, mais je ne m'attendais pas à le perdre quatre jours après elle.

Gabriel recouvrit sa main de la paume.

— Oh, mon cœur. Je suis désolé.

— Ce n'est rien, le rassura-t-elle en entrelaçant les doigts dans les siens. Nous sommes rentrés à la maison après les funérailles de ma mère et il a dit qu'il devait s'allonger. Je l'ai serré dans mes bras et lui ai dit que je l'aimais, et il a fait de même. C'est la dernière fois que je l'ai vu vivant.

Elle cligna les yeux nerveusement.

— Le destin m'aura au moins offert cette chance – leur témoigner mon amour avant leur départ.

— Ils le sentaient de toute façon, Charlotte.

Il lui caressa la main du pouce.

— Mes frères et moi, on est convaincus que les parents savent tout, qu'ils ont un sixième sens, et même des yeux dans le dos. Sailor et Jake disent qu'une paire leur a poussé entre les omoplates à l'instant où ils sont devenus papas.

Charlotte s'esclaffa.

— Quand on avait seize ans, Molly et moi avons emprunté un roman érotique à la bibliothèque. On a commencé à le bouquiner dans ma chambre puis on est descendues chercher des trucs à grignoter à la cuisine, mais ma mère nous a fait asseoir et nous a dit « Les filles, si vous voulez de l'érotique, lisez plutôt ça ».

Charlotte rit à nouveau au souvenir d'elle et Molly bouche bée.

— Le temps de nous remettre, on avait chacune trois livres entre les mains !

Gabriel sourit jusqu'aux oreilles.

— Vous ne deviez pas faire les fières.

— Tu n'as pas idée.

Elles avaient déguerpi sans demander leur reste, rouges comme des tomates.

— Molly était encore marquée avec tout ce qui s'était passé pendant les douze mois précédents.

Les détails de l'affaire avaient été rendus publics.

— Mais ce jour-là, on a piqué un de ces fous rires en rentrant dans ma chambre... on ne pouvait plus s'arrêter.

Voir sa meilleure copine pleurer de rire après l'enfer qu'elle avait traversé pour sa quinzième année valait bien un petit moment de solitude face à sa mère.

— Et toi, Papa et Maman ?

Comme il libérait sa main pour changer de vitesse, elle la reposa à plat sur sa cuisse musclée.

— Des histoires croustillantes ?

— Un bottin complet.

Elle sentit la cuisse de Gabriel réagir à sa caresse par un frisson. Mais elle n'ôta pas sa main : rouge d'émotion ou non, elle aimait trop le toucher, sentir sa puissance près d'elle.

— Pour rester dans le registre érotique, se lança-t-il, un jour, Sailor et moi avons décidé de nous éclipser de la chambre à coucher une fois la maisonnée endormie, pour aller regarder un porno. On avait trouvé le code pour désactiver le contrôle parental sur la télé, et on était ados.

Charlotte se tourna sur son siège pour lui faire face.

— Et ensuite ?

## CHAPITRE 19

# La nuit mémorable du porno

---

— Alors imagine-nous, les deux frères avec des yeux comme des billes devant l'écran quand soudain on entend derrière nous « Les garçons, dans la vraie vie, les filles ne ressemblent pas à des poupées gonflables », continua Gabriel, frémissant au souvenir de cette voix sortie de nulle part. Comme j'étais l'aîné, je me lève, prêt à assumer mes responsabilités, mais plutôt que de nous gronder, ma mère s'approche et m'embrasse. Puis elle nous dit de nous coucher après le film et de nous rappeler ce qu'elle a dit.

Charlotte resta bouche bée.

— Ta mère vous a laissés regarder un *film porno* ?

— Elle avait dû remarquer qu'il était plutôt soft... dit Gabriel. Mais elle n'aurait pu trouver mieux pour dissuader deux ados débordant de testostérone. Avec sa bénédiction, c'est devenu beaucoup moins drôle pour nous. Et mater des « Oh oui, oh oui » et des seins gros comme des ballons de baudruche pendant une heure, ça lasse vite.

Charlotte plaqua la paume contre sa bouche, consciente de rosir à nouveau.

Gabriel rapprocha de son entrejambe la main qu'elle avait posée sur sa cuisse, un sourire annonciateur de grivoiseries aux lèvres.

— Je parie que tu n'as jamais regardé un film X.

Charlotte confirma d'un hochement tête, écartant les doigts pour capter un peu plus de sa chaleur animale.

— Mmm, ça me donne des idées pour notre prochaine soirée en tête-à-tête, ajouta-t-il avec un regard de très vilain garçon. Je ferai quelques recherches pour en trouver un avec une petite blonde canon et un grand costaud. Ça pourrait nous inspirer.

Comme s'il manquait d'inspiration de ce côté-là... songea Charlotte.

Leur arrivée à destination la tira de l'embarras. Gabriel se gara dans l'allée, transformée à cette heure en parking bondé, qui menait à une petite cour puis à une

ravissante villa en bois. Charlotte lui emboîta le pas alors qu'il se dirigeait vers le porche, où le gros de la troupe s'était rassemblé.

Elle le laissa lui prendre la main. Réunies, les deux branches du clan Bishop-Esera formaient une famille pour le moins nombreuse – comptant, entre autres représentants, deux bouts de chou qui sprintèrent dans leur direction à leur arrivée, en hurlant « Oncle Gaby ! »

Gabriel lâcha Charlotte pour cueillir les deux petites filles, une sous chaque bras, comme si elles étaient aussi légères que deux sacs à main. Visiblement habituées à ce jeu, les fillettes se contorsionnèrent pour se percher sur ses avant-bras.

— C'est qui, oncle Gaby ? demanda le petit lutin à la peau de lait juché sur son avant-bras gauche, cheveux noirs en pétard et grands yeux bleus brillants.

Elle portait un tutu rose par-dessus des collants noirs. Un maillot de rugby noir à longues manches complétait l'ensemble.

— Je vous présente Charlotte, annonça Gabriel en se tournant pour que ses deux nièces puissent la voir.

— Mais vous pouvez m'appeler Charlie.

Charlotte était soulagée de commencer par les benjamines du clan.

— Salut, Charlie ! s'écria la demoiselle qui battait des gambettes sur l'avant-bras droit de son oncle, peau mate, délicatement dorée, cheveux noirs nattés de chaque côté, vêtue d'un jean et d'un haut assorti à celui de sa cousine, et chaussée de magnifiques baskets multicolores. Tu portes des lunettes comme moi !

Elle remonta la monture sur son nez.

— C'est vrai, observa Charlotte, sous le charme.

— Ma maman aussi en avait, poursuivit la petite. Elle est au paradis maintenant.

— Oh, s'exclama Charlotte d'une voix douce. La mienne aussi. Elles vont peut-être devenir copines.

À ces paroles, le visage de la demoiselle se fendit d'un sourire rayonnant.

— Oncle Gaby est ton petit ami ? s'enquit au même moment sa cousine en tutu.

Gabriel les frictionna l'une contre l'autre, déclenchant leurs fous rires.

— Charlotte, voici Chou et Puce, reines des curieuses.

Les filles gloussèrent.

— Moi c'est Puce, indiqua celle sans lunettes. Mais en vrai, je m'appelle Emmaline. Et elle, c'est Esme.

— J'ai cinq ans ! cria Esme.

Charlotte sourit et s'apprêta à poursuivre la conversation lorsqu'une splendide brune, bien plus âgée, les appela depuis le porche.

— Les filles ! Venez enfiler un manteau. On va bientôt y aller.

Gabriel les posa à terre et elles filèrent se fondre parmi les adultes. Il prit ensuite la main de Charlotte et la guida vers la joyeuse assemblée. Les garçons descendaient tous de la même lignée, cela sautait aux yeux : leur peau variait en carnation, mais leur confiance et leur manière d'interagir disaient leur lien familial.

Charlotte aperçut un Samoan d'un certain âge : Joseph Esera. Elle le reconnut pour l'avoir déjà vu en photo dans une interview de Gabriel donnée avec son père et sa mère. Alison Esera, la grande brune qui avait appelé Emmaline et Esme, était la sveltesse même – difficile de croire qu'elle avait donné naissance à quatre Hulk.

Coiffée en queue de cheval, elle s'approcha et embrassa Gabriel depuis la plus haute marche du porche. Elle se tourna ensuite vers l'invitée surprise et planta une bise sur sa joue avant qu'elle ait pu en placer une.

— On discutera plus tard... lorsque le zoo sera en marche, lui dit Alison avec un regard complice.

Elle avait les yeux gris, pétillants. Les mêmes que Gabriel.

Alison disparut au moment où une voix de stentor résonnait dans le vacarme général.

— Bon, tout retardataire sera sévèrement puni. Hors de question de rater le coup d'envoi !

Gabriel dénoua l'écharpe aux couleurs de son équipe qu'il portait autour du cou pour l'enrouler autour de celui de Charlotte.

— Te voilà fin prête.

Ils partirent main dans la main rejoindre le reste du groupe.

Emmaline et Esme ouvraient le cortège, sautillant aux côtés de leur grand-père. Les autres se rangèrent par couple pour libérer la chaussée. Le niveau sonore ne retomba pas.

— Hé, Gaby ! l'interpella l'un de ses frangins, celui qui lui ressemblait le plus – à l'exception des yeux, d'un bleu lumineux. Et si tu nous présentais ta copine ?

La jolie rousse à son bras, le teint encore plus pâle qu'Emmaline – qui ne pouvait être que sa fille –, lui donna un coup de coude.

— Excusez mon mari, lança-t-elle à Charlotte avec un accent inhabituel, un sourire amical aux lèvres. Il est plus rustre qu'un mufle.

Sailor lui saisit le menton d'un geste joueur et lui planta un bisou baveux sur la bouche.

— C'est pour ça que tu m'aimes.

— En route, vous deux ! hurla Gabriel dans son dos. Pas le moment de faire crac-crac, Papa est pressé.

— Jaloux ! Je parie que tu aimerais bien... oumpff !

Charlotte se mordit l'intérieur de la joue aux sons qui leur parvinrent de derrière. Elle sentit le souffle de Gabriel lui effleurer la nuque lorsqu'il se pencha pour lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Je rêve de vous faire toutes sortes de choses, mademoiselle Baird, mais en privé.

— Sailor, Isa, ajouta-t-il dans la foulée en pivotant légèrement pour faire face à l'autre couple. Voici Charlotte.

— Salut, parvint-elle à articuler.

Isa la salua d'un signe de la main.

— Venez, qu'on discute le temps que les garçons redeviennent adultes.

Charlotte n'était pas très à l'aise avec les nouvelles têtes, mais Isa était si accueillante qu'il aurait été impoli de refuser... et elle voulait faire bonne impression sur la famille. Soufflant pour se donner du courage, elle lâcha la main de Gabriel et prit la place de Sailor, qui recula d'un cran en compagnie de son grand frère.

Douce et chaleureuse, Isa s'avéra d'une compagnie agréable.

Emmaline les rejoignit bientôt au petit trot, suivie de près par Alison. La jeune grand-mère glissa son bras sous celui de Charlotte tandis qu'Isa et Emmaline partaient retrouver Jake, Esme et Joseph en tête de cortège.

— Alors comme ça, déclara la mère de Gabriel, vous êtes celle qui a réussi à rendre mon fils dingue ?

Charlotte fut tellement surprise d'entendre ces mots employés à son propos qu'il lui fallut un certain temps pour répondre.

— Je ne suis pas certaine d'être le genre de fille à rendre dingue qui que ce soit.

Le rire d'Alison prouva qu'elle en connaissait un rayon sur son fils.

— Croyez-moi, tout le monde est au courant de son assistante qui refuse de l'écouter et de venir travailler les dimanches.

Elle lui tapota la main affectueusement.

— Ne vous laissez pas faire. Mes fils sont des forces de la nature, ils tiennent ça de Joseph. Soit vous tenez bon, soit ils vous brisent.

Charlotte s'étonna que Gabriel ait parlé d'elle à sa famille, puis se surprit à sonder Alison.

— Il vous a raconté l'histoire du muffin ?

Alison éclata de rire à nouveau.

— Mon Dieu, ma chérie, quelle bêtise avait-il encore faite ?

— Il n'arrêtait pas de grogner comme un pitbull, répétant qu'il restait des erreurs dans des documents que j'avais relus trois fois.

— Tiens, étonnant venant de Gabriel... C'est le plus pointilleux de tous mes fils.

— Je vous crois, confirma Charlotte. Je l'ai d'ailleurs suspecté de « perdre » des pages juste pour pouvoir râler.

Alison eut un petit mouvement des lèvres.

— Ah, là ça lui ressemble !

Et soudain Charlotte se prit à rire en compagnie de cette femme qui avait donné naissance à l'homme le plus talentueux, exaspérant et bien foutu qu'elle eut jamais

rencontré.

Lorsque Esme revint leur transmettre le message de grand-père, qui voulait parler à oncle Gaby, ce dernier devina le sujet avant même d'avoir rejoint son beau-père.

— Papa, lança-t-il. Quoi de neuf ?

— Ta mère m'a dit que vous aviez discuté, déclara Joseph avec son autorité naturelle, la chevelure noire désormais parsemée de gris, mais le corps et l'esprit toujours aussi affûtés que lorsque Gabriel l'avait rencontré pour la première fois. Ta décision est-elle définitive ?

Gabriel hausse les épaules.

— Tu sais ce que je lui reproche. Son cancer ne change pas la donne. Il reste pour moi ce fumier qui a abandonné femme et enfants.

Son beau-père leva une main pour saluer une famille de l'autre côté de la route ; des voisins, sans doute.

— Écoute, Gabriel, reprit-il. Tu as toujours été un garçon intelligent, tu te connais, donc cette décision t'appartient.

Il posa une main sur l'épaule de Gabriel et la serra.

— Mais je veux que tu réfléchisses à cette colère qui t'habite, et aux torts qu'elle peut te causer si ton père meurt avant que vous n'ayez pu vous réconcilier.

Gabriel se retourna pour vérifier que tout allait bien entre Charlotte et sa mère avant de fixer à nouveau son attention sur son père adoptif.

— Je le ferai, obtempéra-t-il par respect pour Joseph. Mais je ne vois pas ce qui pourrait me faire changer d'avis.

— Comme tu voudras, observa le Samoan tout en continuant de marcher. Maintenant, parle-moi un peu de Charlotte.

Charlotte s'attendait certes à ce qu'ils soient bien placés en tribunes, étant donné l'importance du rugby dans la famille, mais pas à pénétrer dans le stade par l'entrée VIP, ni à prendre place dans l'une des plus luxueuses loges.

— Une loge privée ? murmura-t-elle, ébahie, à l'oreille de Gabriel.

Elle savait que Saxon & Archer n'en possédait aucune de ce standing. Elle provenait forcément d'un autre investissement de Gabriel.

— La concession est au nom de Bishop Enterprises.

Charlotte resta bouche bée à l'annonce du nom de son empire. Gabriel lui releva le menton d'un doigt et se pencha vers elle.

— Scandaleusement riche, tu te rappelles ? murmura-t-il en effleurant son oreille des lèvres. J'insisterai beaucoup sur le scandaleux vous concernant, mademoiselle Baird.

L'excitation la submergea à un point tel qu'elle en oublia presque où elle était... jusqu'à ce que la vue époustouflante sur le vert immaculé de la pelouse la ramène sur terre. Les projecteurs du stade inondaient le terrain d'une lumière crue qui rendait tous les détails plus nets, plus tranchants. L'intérieur de la loge était équipé de fauteuils, mais d'autres places assises étaient installées en escalier directement face au jeu, sur ce qui ressemblait à un balcon privé.

Les filles étaient déjà dehors. Debout sur la pointe des pieds, elles observaient par-dessus la rambarde les abords du terrain. Les frères de Gabriel s'étaient installés au petit bar bordant l'un des côtés de la loge pour décapsuler quelques bières fraîches sorties d'un frigo copieusement rempli. D'étonnants mais néanmoins alléchants petits-fours – dont un crumble de crevettes recouvert de sauce – attendaient à portée de main, tandis qu'un steward se tenait à disposition pour prendre les commandes.

Il avait déjà réussi à se mettre les filles dans la poche avec deux paquets de chips.

— C'est là qu'ils ramènent le caviar normalement, non ? glissa Charlotte à Gabriel, toujours collé à elle.

Son visage se fendit d'un franc sourire.

— C'est commandé, plaisanta-t-il en descendant une main le long de son dos. Tout va bien ? Je vais me chercher une bière.

— Oui, je sors profiter de la vue.

Elle rejoignit les filles, embrassant du regard les tribunes qui se remplissaient peu à peu, l'air vibrant d'une intensité électrique.

— Charlotte, la héla Joseph en tapotant l'assise du fauteuil à côté de lui, au premier rang. Venez me tenir compagnie.

C'était étrange. Son propre père, un lunetteux comme elle, était plutôt filiforme. Le beau-père de Gabriel, ancien rugbyman professionnel, avait vingt sur vingt à chaque œil, un tatouage de l'épaule au poignet qu'elle remarqua lorsqu'il se mit à l'aise et une voix de mégaphone. Et pourtant, elle ressentait en sa présence le même confort qu'avec son père. Elle se débarrassa de son manteau et s'installa à ses côtés pour refaire le match du week-end précédent, le plus naturellement du monde.

Sailor sirota une gorgée de bière, une lueur malicieuse animant son regard d'azur.

— Depuis quand tu t'es mis aux amuse-gueules, mon frerot ?

Gabriel s'imagina grignotant Charlotte par petites bouchées, en salivant d'avance.

— Tout ce qui est petit est mignon, rappela-t-il, se délectant d'observer Charlotte en pleine discussion avec son père, le visage expressif, les yeux brillants, intelligents.

Sailor s'accouda au bar.

— Je lui dis qu'elle est la première nana que tu invites à un match avec nous ?

— Fais ça, et je te promets un bel œil au beurre noir.

Charlotte n'était pas encore prête pour une telle révélation.

— Isalind me protégera.

Sailor embrassa sa femme.

Isa manifesta son doute d'une grimace, lui retourna un baiser et reprit sa conversation avec Alison.

— Sérieusement, tu n'as pas peur de la casser en deux ? interrogea Sailor d'un air concerné. Rappelle-toi ton surnom dans les magazines : « Sexy brute » !

— Continue et c'est toi que je vais casser en deux.

Sailor le taquinait en repréailles de toutes les moqueries qu'il avait dû endurer après être tombé si éperdument amoureux de sa prof d'anglais, aujourd'hui sa femme, qu'il s'était mis à la poésie. De bonne guerre : depuis que le surnom de Gabriel était sorti dans ce magazine, ses frangins s'en donnaient à cœur joie.

— Papa ! hurla Esme en tirant le bras de son père. Mes lacets sont tout emmêlés !

Jake posa sa bière sur le comptoir et se pencha pour démêler le sac de nœuds après avoir déposé une petite chiquenaude taquine sur la joue de sa fille. Jake était devenu père à dix-huit ans et la paternité l'avait métamorphosé. Le flambeur qui s'adonnait à la passion du tuning en dilapidant son argent en pièces détachées s'était mué du jour au lendemain en un papa poule stable et responsable.

— Tu as parlé à Danny ? demanda Gabriel à Sailor, à la fois fier de Jake et inquiet pour lui – à son avis, le garçon était devenu trop sérieux trop jeune.

— Cet après-midi, confirma Sailor, en lançant un regard complice à Gabriel à propos de Jake. Il est euphorique.

La question des lacets réglée, l'aîné de la seconde nichée d'Alison se releva pour attraper sa bière.

— Vous parlez de Danny ?

Gabriel acquiesça.

— Une victoire et ils sont leaders au classement.

— Du gâteau s'ils soignent leurs passes et évitent les contres.

Jake avala une gorgée de bière.

Sailor engloutit une généreuse tranche de fromage et relança Gabriel sur le sujet initial.

— Concernant ta nana, je suis heureux pour toi, mec, je tenais à te le dire. Moi qui te voyais déjà finir comme un vieux célibataire ronchon à qui il faudrait apporter son repas sur un plateau à roulettes.

— Je suis touché, répondit Gabriel alors que Jake et Sailor se tapaient dans la main, un grand sourire aux lèvres. Je pensais que tu me laisserais mourir de faim.

— Nan... les petites t'aiment trop.

Ils continuèrent à se vanter, laissant Emmaline et Esme faire main basse sur les petits-fours en courant dans tous les sens. Mais au coup d'envoi, tous les regards se tournèrent vers le terrain. Gabriel ravit Charlotte à son père et choisit un fauteuil sur la dernière rangée. Il posa une main sur le dossier tandis que Charlotte y prenait place et lui tendit un plateau chargé de fromage, de noix de cajou et de raisins.

— J'ai sauvé ça pour toi de la razzia.

Esme, qui s'était assise à côté, pouffa de rire dans sa main.

— Je peux en avoir un peu, oncle Gaby ?

— Seulement si tu me fais un bisou.

Une seconde plus tard, deux petits bras s'accrochaient à son cou et une petite bouche lui plantait un baiser enthousiaste sur la joue. Il assit Esme sur ses genoux, reposa une main sur le dossier de Charlotte et ils regardèrent tous trois le début du match ainsi installés. Dix minutes plus tard, Esme, qui s'était mise à gigoter d'impatience, partit jouer avec sa sœur.

Gabriel se tourna vers Charlotte pour la taquiner sur la redoutable efficacité du chaperonnage dans le rapprochement des couples. Elle avait les yeux rivés sur le terrain. Il suivit son regard et comprit pourquoi.

## CHAPITRE 20

# La délicieuse expérience d'une caresse de T-Rex

---

Danny remontait le terrain à grandes enjambées, ballon sous le bras, multipliant les contre-pieds, esquivant ses adversaires avec l'agilité d'un demi d'ouverture, un exploit pour un gaillard d'un quintal et d'un mètre quatre-vingt-douze.

— Allez, allez !

Les encouragements appuyés résonnèrent aux oreilles de Gabriel, qui prit soudain conscience qu'ils émanaient de Charlotte. Inquiet de voir un défenseur lancé à la poursuite de son frère, il pria pour que Danny passe le ballon. Son point faible était sa vision « en tunnel », qui l'empêchait parfois de voir ses coéquipiers en soutien.

— Passe, Danny, passe ! hurla Sailor, debout dans la tribune.

Esme et Emmaline se désintéressèrent immédiatement de leurs jouets et coururent reprendre leur position à l'avant du balcon.

— Allez, oncle Danny ! Allez ! Allez !

— Mais bon Dieu ! tonna Gabriel, lui aussi debout. Passe !

Une action de grande classe. Danny pivota d'un angle infime sur son pied d'appui tout en éjectant le ballon vers la gauche, qui atterrit dans les bras d'un coéquipier démarqué. Au même instant, le défenseur, qui avait déjà enclenché son vol plané, plaquait Danny. La voie était libre pour le porteur du ballon.

Deux secondes plus tard, il franchissait la ligne d'essai et plaquait le ballon entre les poteaux. Un cri de joie unanime explosa au balcon de la loge privée, Charlotte hurlant comme les autres. Extatique, Gabriel prit son visage à deux mains et l'embrassa sur la bouche.

Les yeux écarquillés, elle lui rendit son baiser.

— Quelle passe !

— Le petit con a enfin compris la leçon ! sourit Gabriel, qui avait passé des soirées et des week-ends entiers à essayer de le faire progresser sur ce point.

Ils avaient justement répété cette séquence entre frères, et le benjamin de la fratrie venait de la mettre en application à la perfection.

Trois minutes plus tard, le buteur de l'équipe transformait l'essai – une formalité grâce à la position du ballon, pile dans l'axe des poteaux.

Cela faisait une éternité que Charlotte ne s'était pas autant amusée. Tous les membres de la famille de Gabriel étaient de fervents supporters de Daniel Esera et de son équipe – et de vrais fans de rugby. Le balcon résonnait de cris passionnés, de grondements lors des pertes de ballon ou des pénalités vendangées, et d'échanges d'opinions tous azimuts sur les rucks et la composition des équipes.

— Hors-jeu de deux mètres, enfoiré d'arbitre ! Sors tes jumelles ! hurla Sailor sur une action litigieuse.

— La tirelire à gros mots, oncle Sailor, le gronda Esme.

Charlotte rigola alors que Sailor sortait une pièce dorée d'un dollar et la glissait dans le petit cochon rose qu'Emmaline venait de sortir du sac à jouets.

— Vous allez me ruiner toutes les deux, grommela le fautif. Et lui ? ajouta-t-il en désignant Gabriel du pouce. Il vous doit au moins deux dollars.

D'après les calculs de Charlotte, les filles récoltèrent pas moins de vingt-sept pièces au cours de la première mi-temps – dont de généreuses contributions de la part de Gabriel, de Jake et de Sailor lorsque l'arbitre n'accorda aucune pénalité pour un plaquage haut particulièrement dangereux. Ni pour une mêlée écroulée deux fois.

Charlotte savoura chaque seconde du match.

Tout le monde se calma à l'approche de la mi-temps, l'équipe de Danny parvenant à conserver son avantage. C'est alors que Charlotte sentit des doigts d'homme lui masser la nuque.

Elle sentit une peur mêlée d'excitation la saisir, et un fin duvet se hérissier sur son avant-bras en réaction. Au prix d'intenses efforts, elle parvint à ne pas se raidir sous l'innocente caresse. Gabriel ne la menaçait pas, ne la blessait pas. Il la... caressait, rien d'autre. Le définir en ces termes l'aida à se focaliser sur le côté agréable plutôt que douloureux de la chose.

Mais lorsqu'il remonta vers le cuir chevelu, elle écarta sa main. Il l'interrogea du regard, puis reposa le bras dans son dos et ne s'aventura plus du côté de la nuque. Charlotte écarta la menace, celle d'une nausée que faisait poindre la perspective d'une main accrochée à ses cheveux, mais eut le sentiment de perdre beaucoup au change.

Charlotte se tenait assise sur le siège passager, triturant l'écharpe de Gabriel sur la route du retour.

— C'était sympa, lança-t-elle nerveusement, incapable de contenir plus longtemps l'excitation d'après-match.

— Très. Danny était aux anges au coup de sifflet final.

Charlotte n'avait aperçu le dernier de la fratrie que quelques minutes, avant qu'il ne rentre aux vestiaires avec le reste de l'équipe pour le débriefing. Malgré son arcade entaillée et un joli bleu à la mâchoire après ce rude combat pour la victoire, il avait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Tu as vu cette passe, un peu ? avait-il lancé en guise de bonsoir.

Toute la famille l'avait applaudi. S'était ensuivie une tournée de tapes dans le dos et d'embrassades. Charlotte était restée à l'écart, observant Esme et Emmaline se faufiler dans la masse au mépris des risques de piétinement ou d'étouffement. Danny leur avait fait un gros câlin et donné en rigolant une reconnaissance de dette pour la cagnotte à jurons avant de s'éclipser. Charlotte n'était même pas sûre qu'il l'avait remarquée.

— J'ai lu que Danny envisageait de changer d'équipe la saison prochaine, poursuivit-elle, se demandant si la tension qui régnait dans la voiture était réelle ou le fruit de son imagination.

Gabriel se lassait-il déjà d'elle ? Cette pensée lui transperça le cœur.

— Charlotte, tu comptes faire un trou dans cette écharpe ?

Elle ordonna à ses doigts de se calmer.

— Désolée, s'excusa-t-elle en lissant la laine de l'écharpe ; elle nota les bords rêches, l'étoffe élimée. Elle date de quand tu jouais ?

— De ma première sélection, un cadeau de mon père. C'est devenu mon porte-bonheur d'avant-match.

Et il la lui avait nouée autour du cou. Elle se mordilla la lèvre inférieure et caressa à nouveau l'étoffe, partagée entre espoir et désespoir.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Ce n'était rien.

— Mademoiselle Baird.

Elle frissonna.

— Arrête avec ça.

Gabriel sourit.

— Pourquoi ? Ça t'excite.

Exciter Charlotte, un de ses jeux favoris.

— Quand on jouera au patron et à la secrétaire un jour au lit, tu pourras m'appeler monsieur Bishop et me répondre par « oui, monsieur », « très bien, monsieur ».

Il réservait « Baise-moi, Gabriel » pour un autre scénario.

— Arrête tes évocations grivoises, lui ordonna-t-elle, la respiration saccadée, la poitrine prise de soubresauts chaotiques. Comment suis-je censée me comporter naturellement au travail si tu m'appelles mademoiselle Baird sur ce ton ?

— Je ne le ferai pas, à moins qu'on ne se retrouve seuls.

Tout pouvait arriver en privé, songea-t-il en tournant dans son allée, avant de se garer devant chez elle quelques secondes plus tard.

Il éteignit les phares, coupa le moteur puis se tourna en passant le bras derrière son siège.

— Maintenant, mademoiselle Baird, et si nous avons une petite discussion ?

— Une dis... discussion ? bafouilla-t-elle tout en lui faisant face, un peu tendue. À propos de quoi ?

— Des raisons qui font que tu fuis certaines caresses et situations de promiscuité.

Gabriel avait suffisamment tourné autour du pot, mais il voyait bien que cela ne menait à rien. Il était temps de crever l'abcès, plutôt que de le laisser pourrir la vie de Charlotte.

Elle s'agrippa à l'écharpe.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tu as le droit de savoir ?

— Charlotte, dit-il avec douceur, patientant jusqu'à ce qu'elle croise son regard, yeux noisette méfiants derrière ses lunettes. Tu sais à quel point je peux être entêté et déterminé parfois. Je peux trouver une solution, mais avant, il me faut toutes les données du problème.

— Et s'il n'existe pas de solution ? dit-elle d'une voix chevrotante. Et si mon cas est désespéré ?

— Non.

— Non ?

Elle haussa la voix.

— Tu ne peux pas tout le temps décider de ce qui est possible ou ne l'est pas !

— Bien sûr que si, surtout quand la décision m'appartient, assura-t-il en la prenant par le menton. À moins que tu n'aies décidé de te passer de moi.

Sa peau était si soyeuse, il crevait d'envie de la marquer de sa joue rugueuse – surtout dans le doux creux de ses seins – en souvenir. Rien ne lui ferait plus plaisir que de savoir qu'elle portait un peu de lui sur elle jusqu'au lendemain matin.

— Charlotte ?

— Pas ici, ni maintenant, s'écarta-t-elle. Tu es libre demain ?

— Oui.

Il avait prévu de faire quelques offres sur des biens à vendre, mais cela ne pressait pas.

— Tu passes me prendre demain matin ? 9 heures ?

— Je serai là.

Charlotte s'adossa contre la porte après l'avoir verrouillée et frissonna, tandis que le faisceau lumineux des phares de la voiture, que Gabriel manœuvrait pour partir, filtrait à travers les fenêtres en balayant la pièce. Il ne lui avait pas souhaité bonne nuit d'un baiser. Juste un « À demain » d'une caresse sur la joue.

Comme s'il avait pressenti que ce soir, recevoir un baiser de sa part était au-delà de ses forces. Pas maintenant ! Pas alors qu'elle lui avait promis de tout lui dire.

Elle avait le cœur lourd, brisé par l'émotion.

Elle se passa une main tremblante dans les cheveux et se dirigea vers la chambre à coucher après avoir allumé toutes les lampes de la maison l'une après l'autre, puis se déshabilla pour enfiler sa chemise de nuit.

Elle se lava les dents puis s'aspergea le visage d'eau brûlante.

Ensuite elle procéda à une seconde ronde pour éteindre toutes les lampes. Pendant les six mois qui avaient suivi sa sortie de l'hôpital, elle avait laissé la maison allumée chaque nuit, toute la nuit, à l'exception de la chambre de Molly. Puis elle s'était lancé le défi de tout éteindre, question de fierté. Pas facile aujourd'hui encore, au point qu'elle avait établi un circuit d'extinction des feux qui lui permettait de ne jamais se retrouver dans le noir. Toujours mieux qu'une crise de panique.

Une fois la porte de la chambre à coucher verrouillée, elle alluma sa lampe de chevet avant d'éteindre le plafonnier et se glissa sous les draps. Elle avait encore l'estomac noué ; elle savait qu'elle aurait dû se confier à Gabriel dans la voiture, mais comment aborder ce sujet dans l'obscurité de la nuit ? Qui plus est à l'heure du crime.

Les sombres pensées du coucher se muèrent inévitablement en cauchemar après que Charlotte fut enfin parvenue à trouver le sommeil. Une œuvre de l'inconscient que la plupart des gens auraient qualifiée différemment, évoquant un « simple souvenir ».

*Charlotte gisait allongée dans le petit lit une place de Richard, mal à l'aise et meurtrie. Bon, cela en valait tout de même la peine, songea-t-elle : Richard était ravi.*

*— Coucou, lui lança-t-elle avec un sourire tremblant lorsqu'il sortit de la salle de bains en bas de survêtement.*

*— Coucou.*

*Il vint la rejoindre sur le matelas en arborant son sourire enchanteur.*

*— Hé, ne t'inquiète pas, tu vas progresser.*

*La gaieté des premiers instants se dissipa peu à peu.*

*— J'ai été si nulle ?*

*Elle s'était sentie maladroite en effet, mais il l'avait rassurée en lui jurant que cela ne faisait rien, qu'il était honoré qu'elle lui offre son corps.*

*Il gloussa en réponse à sa question.*

*— Tu n'étais pas vraiment en rythme, mais je peux t'apprendre.*

*Il tira sur les draps et la reluqua de haut en bas.*

*Charlotte se sentit transie et vulnérable, mais lorsqu'elle tendit le bras pour attraper le mince drap de coton, il le brandit un peu plus haut, hors de portée.*

*— Richard.*

*Elle s'efforça de ne pas fondre en larmes.*

*— Tu es plutôt bien faite, estima-t-il, poursuivant son inspection. Une peu maigrichonne et tes seins ne sont pas énormes, mais...*

*Il leva les yeux et lut la détresse sur le visage de Charlotte, et redevint subitement celui dont elle était tombée amoureuse, doux et prévenant.*

*— Je suis désolé, Charlotte. Tu sais que je t'aime. Tiens, laisse-moi te le prouver.*

*Elle s'apprêtait à lui dire non, que cela lui faisait mal, mais il l'embrassait déjà et elle ne voulait pas le décevoir une fois de plus, alors elle se tut. Elle préféra supporter la douleur les dents serrées et lui sourire lorsqu'il lui faisait des choses censées l'exciter – comme elles l'avaient excitée la veille, mais plus maintenant qu'elle se sentait gênée et honteuse, comme une vraie ratée.*

*— Et voilà, conclut-il en s'affalant à ses côtés, le souffle rauque. Tu vois ? Je t'aime.*

*Aucun garçon ne lui avait jamais prêté autant d'attention, avoué la désirer, l'aimer. Il n'avait probablement aucune intention de froisser sa susceptibilité. Le problème venait d'elle, qui n'était pas assez sophistiquée pour le comprendre. Après tout, il aurait pu avoir n'importe quelle fille du campus, et il l'avait choisie elle.*

*— Je t'aime aussi, murmura-t-elle.*

Car elle l'avait aimé, reconnut Charlotte en s'habillant le lendemain matin après la douche. D'un amour déchirant de fille en manque d'affection, de fille seule. Elle avait Molly, mais n'avait ni la force ni la détermination de sa copine, et aucune certitude quant à la voie à suivre. Elle n'avait même pas songé à poursuivre ses études après le lycée, de peur de manquer une journée avec sa mère.

Elle avait envoyé un dossier à la fac uniquement pour faire plaisir à ses parents, s'empressant de passer à autre chose à peine le courrier posté. C'est en recevant les lettres de confirmation qu'elle avait compris que son père avait accepté la proposition d'inscription en son nom et choisi les classes dont elle lui avait parlé lorsqu'il l'avait interrogée sur le sujet quelques mois plus tôt.

Elle n'avait aucune intention d'y aller... mais tout s'était accéléré trois semaines avant la reprise des cours, ses deux parents disparus en un battement de cils. Elle les avait enterrés tous les deux, complètement paumée. L'université lui avait simplement offert un lieu où faire son deuil.

Deux mois après le début des cours, elle commençait doucement à se remettre, à prendre peu à peu goût aux études. Puis Richard était entré dans sa vie, et elle avait compris que certaines plaies étaient encore béantes au fond d'elle.

*« Merde, n'importe quelle nana aurait déjà terminé. »*

*« Désolé, Charlotte. Parfois, j'oublie à quel point tu es inexpérimentée, je ne voulais pas me montrer impatient avec toi. »*

*« Moins de toupet et fais ce que je te dis, Charlotte. »*

*« Ne sois pas ridicule. Tu sais bien que personne ne voudra de toi – sinon je ne serais pas ton premier mec ».*

Charlotte ne l'avait pas compris à l'époque, mais Richard était un prédateur qui avait fondu sur une proie facile, chagrinée et insécurisée. Une fille sûre d'elle lui aurait fait ravalier illico ses propos machos – d'une bonne droite au menton, concernant Molly.

Charlotte s'était juste dit que ce n'était pas la fin du monde. Après tout, il était si beau, si intelligent : pas vraiment le genre de garçon à s'éprendre de Charlotte Baird, une créature si banale et timide. Mais le pire, le comble du comble, c'était la manière dont tout avait commencé. Elle avait beau être inexpérimentée et en manque de confiance, elle n'était pas stupide. Elle ne se serait jamais laissé happer dans cette spirale infernale si Richard s'était montré méchant et cruel dès le début. Non, il l'avait démolie peu à peu, sournoisement, comme une araignée piégeant dans sa toile un insecte sans défense, inconscient du danger l'instant d'avant.

Charlotte sursauta au son d'un poing tambourinant contre la porte. Gabriel venait d'arriver. Encore tremblante de sa promesse de se confier à lui aujourd'hui, elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit d'une main hésitante. Il portait un jean, de lourdes bottes de travail qui avaient vécu et une chemisette noire sortie du pantalon, cloutée à la poche et aux épaules et parfaitement ajustée sur ses puissantes épaules.

Il la toisa de haut en bas après avoir enlevé ses lunettes de soleil.

Elle frissonna, l'écho de la froide énumération de ses défauts par Richard résonnant soudain dans son esprit.

## CHAPITRE 21

# La nuit où le monstre s'est révélé...

---

— Je vous préfère définitivement en robe, mademoiselle Baird, la salua l'homme debout sur le pas de sa porte, cet homme qui n'était *pas* Richard. Ça me donne plein d'idées d'accès pour mes mains baladeuses.

Charlotte rougit. En une phrase, Gabriel avait chassé Richard de son cerveau.

— J'ai pensé, avec cette douceur et ce joli soleil...

Elle portait une robe d'été blanche à bretelles avec une ceinture de cuir orange brillant, le tout assorti à un cardigan vert citron. Cette tenue était l'une des plus colorées de sa garde-robe. Elle lui donnait l'impression d'être au printemps en toute saison.

— Ma notion de soleil vient de changer, sourit-il en prenant délicatement son visage au creux des paumes. Est-ce que j'ai le droit de t'embrasser, Charlotte ? De sentir ta langue contre la mienne, de la suçoter jusqu'à ce que tu me supplies d'arrêter ?

Il accompagnait chaque mot d'une caresse du pouce sur la lèvre inférieure de Charlotte.

— Ouvre la bouche.

Charlotte s'exécuta presque malgré elle, le cœur battant à tout rompre. Elle le laissa glisser un pouce entre ses lèvres, le suçota... puis le mordit suffisamment fort pour le faire grimacer.

Le regard tout d'un coup moins jovial, il ôta le doigt précipitamment et lui tapota la bouche.

— Pour la peine, tu attendras ton baiser, se vengea-t-il en la prenant par le bras. Tu es prête ?

Encore incapable de parler, elle hocha la tête, sortit un trousseau de clés de son sac, enclencha l'alarme et verrouilla la porte. Gabriel glissa une main au creux de ses reins

pendant qu'elle rangeait ses clés. Elle sursauta mais ne rompit pas le contact, pivotant doucement dans sa paume avant de se laisser guider vers la voiture.

— Qu'est-ce que tu as là-dedans ? s'étonna-t-il en lorgnant d'un drôle d'œil le cuir bombé de son sac à main. On t'a appelée pour réparer un évier ?

Charlotte parvint à faire abstraction des doigts dans le bas de son dos pour se détendre.

— Haha, très fin. La prochaine fois que tu as besoin d'un stylo ou de Scotch, demande à quelqu'un d'autre.

Il la caressa, le regard rieur. Elle sentit la chaleur de sa main l'imprégner puis, même une fois assise à la place du passager, continuer à se diffuser en elle.

— Quelle direction ? s'enquit-il, installé au volant, lunettes de soleil sur le nez.

— Albert Park.

Il lui avait fallu du temps avoir de pouvoir remettre les pieds à l'université, mais ces derniers jours, elle avait volontairement raccourci son trajet en bus de quelques arrêts pour traverser le parc sur la route du bureau. Cela signifiait beaucoup pour elle que Richard ne soit pas parvenu à la dégoûter de cet endroit magnifique.

Elle aimait la douce activité qui y régnait le matin, quand le parc se peuplait d'étudiants venus courir avant les cours et d'employés en costume se dirigeant vers le quartier des affaires. Certains marchaient d'un pas pressé, absorbés par l'écran de leur smartphone, mais la plupart flânaient généralement le long des allées, se souriant en se croisant. Charlotte repérait parfois un groupe de tai-chi installé sous le couvert de l'un des arbres les plus touffus et s'arrêtait pour admirer la lente et gracieuse chorégraphie.

À 9 h 30, un jour de vacances, il y avait un peu plus de monde que d'habitude, mais pas foule. Gabriel trouva une place de parking à quelques minutes de marche et bientôt, ils entraient dans le parc, bras dessus bras dessous. Comme Auckland n'était jamais enneigée, pas même en hiver, les pelouses du parc fleurissaient toujours d'une variété de plante ou d'une autre, même les années les plus froides. En cette douce matinée, alors que l'hiver tirait à sa fin, les massifs étaient déjà bien colorés.

— Je m'étonne toujours qu'ils parviennent à le garder aussi fleuri quelle que soit la saison, observa Charlotte alors qu'ils remontaient une allée menant vers un kiosque à musique.

Préférant ne pas s'enfermer, même dans un lieu si ouvert, Charlotte prit à droite, les orientant vers un coin du parc peuplé uniquement de grands arbres aux branches tortueuses évoquant quelque créature mythique.

— Pour tout ce qui est jardinage, tu peux demander à Sailor, indiqua Gabriel. C'est une vraie encyclopédie de botanique.

— Comment se fait-il qu'il ait choisi le paysagisme et non le sport ?

— C'est la tronche de la famille, les sciences et les plantes ont toujours été son truc, dit-il avec un sourire qui effaça toute moquerie de ses propos, et révélateur de la fierté de Gabriel pour son frère. Il joue au rugby en club le week-end pour s'amuser, alors on n'a pas osé le renier.

Charlotte soupira.

— C'est sans espoir pour moi, dans ce cas. J'adore le sport mais je ne suis bonne dans aucun. Problèmes de coordination.

Gabriel baissa la main vers sa hanche et poussa Charlotte contre lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ? la taquina-t-il alors qu'elle sentait une douce chaleur la gagner. Tu braves les tyrannosaures, c'est un sacré sport.

Elle fronça le nez et réprima un sourire.

— Pas « les », un seul.

— Tant mieux, parce que celui-là n'est absolument pas partageur.

Du menton, il désigna un coin du parc.

— Ici, ça te convient ?

Charlotte regarda le banc naturel formé par une branche basse et sa joie retomba. Fini de jouer. L'heure était venue de lui dévoiler chaque détail de l'horreur.

— Oui, souffla-t-elle.

Elle retint son souffle lorsqu'il la souleva de terre pour la poser sur la branche. Plutôt que de venir s'asseoir à côté d'elle, il se pencha contre la branche, le bras en appui derrière elle.

— Je croyais que tu aimais me serrer de près, murmura-t-elle avec un pincement au cœur à l'idée qu'il puisse déjà la rejeter.

— C'est vrai. Mais vu le stress que mon rapprochement a occasionné dans la voiture, je préfère te laisser un peu d'air, expliqua-t-il en la regardant de ses yeux gris pénétrants. Je suis là si tu as besoin de moi, et je suis bien assez costaud pour combattre tous tes démons. Tu n'as qu'un mot à dire.

Elle sentit un pincement au cœur et se rapprocha sans un mot. Les traits de Gabriel s'adoucirent. Il l'enlaça d'un bras sans trop la serrer.

— Par où commencer... hésita-t-elle en regardant une fille tournoyer dans les bras de son copain, avant qu'ils ne s'élancent tous deux vers la tour horloge de l'université coiffée de sa flèche blanche.

— C'est arrivé ici ?

— Oui.

L'histoire y avait débuté en tout cas.

— Alors commence par tes folles années universitaires.

Malgré son envie de sourire, Charlotte ne put se décrisper les mâchoires. Le passé était trop lourd, trop effrayant ; son ombre malfaisante étouffait toute étincelle de joie en elle.

— Je ne savais pas trop quoi faire de ma vie, mais comme j'aimais lire les pages économie dans les journaux, j'ai décidé de m'inscrire en comptabilité, se lança-t-elle en riant timidement, d'un rire éteint. Une raison stupide pour une décision aussi importante, mais j'avais d'autres soucis à l'époque.

— Ta mère était déjà malade ?

Charlotte acquiesça, la cicatrice de la perte encore vive.

— Elle m'a demandé de vivre ma vie, de ne pas laisser sa mort me freiner, et j'y étais résolue, même après le décès de mon père.

Elle sentit sa gorge se nouer d'émotion, malgré les années écoulées depuis.

— C'est arrivé quelques semaines avant le début du semestre. Au début, j'errais comme une zombie, incapable de me concentrer en amphi. Mais une fois la douleur de leur perte surmontée, j'ai voulu les rendre fiers de moi.

Gabriel posa une caresse au creux de ses reins.

— Avais-tu quelqu'un sur qui t'appuyer ?

— Molly, répondit-elle en se blottissant contre lui. Je n'aurais pas tenu le choc sans elle.

Sa fidèle amie l'avait soutenue pendant les semaines qui avaient suivi le décès brutal de son père.

— Je venais d'avoir dix-huit ans lorsque mon père nous a quittés. J'étais donc officiellement adulte, mais je me suis retrouvée plus paumée qu'une gamine. C'est Molly qui s'est occupée des funérailles, qui a discuté avec les avocats pour s'assurer que je puisse accéder aux comptes de la famille pour régler tous les frais.

Charlotte avait connu un horrible passage à vide, végétant du soir au matin, obsédée par la froideur de la main de son père lorsqu'elle était montée le chercher pour le petit déjeuner. Elle l'avait trouvé le visage apaisé, un mince sourire aux lèvres.

— Mon cerveau refusait d'accepter qu'ils étaient morts tous les deux.

Le second choc avait été celui de trop.

— Mes parents étaient tous les deux enfants uniques et mes grands-parents sont morts lorsque j'étais petite.

Charlotte n'avait jamais connu une famille élargie et enjouée comme celle de Gabriel.

— Ils avaient tout de même quelques bons amis, et Molly m'a dit plus tard qu'ils avaient proposé de l'aider. Mais c'est elle, et elle seule, qui a empêché mon univers de s'écrouler.

Gabriel caressa la joue de Charlotte, l'invitant à reposer la tête sur son épaule.

— J'imagine que tu lui as rendu la pareille lorsque sa famille a été déchirée par ce scandale.

— C'était différent.

Molly n'avait jamais flanché, ni alors ni maintenant.

— Qu'en dit-elle ?

— Que sans moi, elle n'y serait pas parvenue, confessa Charlotte.

« *Tu as été mon chêne, lui avait déclaré Molly un jour. Résistant, protecteur et avec une loyauté si profondément enracinée, que je savais qu'aucune tempête ne te ferait plier. Je me serais noyée sans toi.* »

— Je pense qu'elle sait de quoi elle parle, observa Gabriel en coiffant une mèche de cheveux. Je parie que tes parents étaient prêts à la prendre sous leur toit après l'accident qui a emporté les siens.

Charlotte confirma de quelques hochements de tête saccadés.

— Sauf que les médecins avaient déjà diagnostiqué le cancer de Maman. Les travailleurs sociaux désapprouvaient.

Trop de stress pour Pippa Baird, avaient-ils déclaré. Mais la mère de Charlotte s'était inquiétée jour et nuit pour Molly.

— Elle devait vivre avec des inconnus mais au bout du compte, elle n'a fait que dormir chez eux.

La famille d'accueil n'était pas foncièrement mauvaise ; elle manquait juste d'armes pour comprendre une jeune fille qui avait tout perdu.

— Vivre ensemble s'est imposé comme une évidence lorsqu'on a commencé la fac.

Ni Molly ni Charlotte ne faisaient suffisamment confiance à qui que ce soit d'autre.

— Au début, on s'est installées dans la maison de mes parents, mais je l'ai vendue un mois plus tard – ils avaient d'excellentes assurances, je n'avais donc aucune facture à payer, mais je ne supportais simplement plus d'y vivre.

Le silence y était devenu oppressant. Le rire de son père n'égaierait plus jamais les pièces. Sa mère ne chanterait plus jamais en travaillant.

— Mon père m'avait dit de ne jamais gaspiller mon argent en loyers si j'étais en mesure d'investir dans un logement, poursuivit-elle d'une voix blanche. J'ai écouté son conseil.

Vendre la demeure familiale pour acheter une maison mitoyenne lui avait laissé suffisamment d'argent pour payer les frais de scolarité à l'université.

— On s'est écharpées avec Molly à propos du loyer, qu'elle voulait à tout prix payer, mais je l'ai eue aux sentiments, s'esclaffa-t-elle d'un rire sincère, quoique mouillé de quelques larmes. Je lui ai dit que si elle faisait ça, le spectre de mes parents me poursuivrait jusqu'à la fin de mes jours. Ils l'avaient toujours traitée comme leur propre fille.

— Malin, nota Gabriel en effleurant la tempe de Charlotte des lèvres, sa main chaude et protectrice toujours posée contre sa hanche. Pas étonnant que vous soyez si proches toutes les deux. Vous avez traversé beaucoup d'épreuves ensemble.

Charlotte acquiesça. Elle se sentait à cet instant plus en sécurité que jamais depuis sa mésaventure avec Richard, presque réchauffée par cette discussion à propos de ses parents

et de sa meilleure amie – ce qui ne l’empêcha pas de frissonner au souvenir de plus ténébreux épisodes.

— J’ai rencontré Richard deux mois après le début du premier semestre.

Le simple fait de prononcer son prénom lui écorcha la gorge, comme une gorgée de verre pilé avalée de force.

— Il était intelligent et joli garçon, et il m’appréciait. Du moins est-ce ce qu’il m’a laissée croire.

Charlotte sentit une tension sourde monter en Gabriel, ses muscles se contracter peu à peu.

— Tout va bien. Il est en prison.

— Bon Dieu, Charlotte, réagit-il, son étreinte soudain plus ferme. Que t’a fait cette enflure ?

Gabriel avait le droit de savoir.

— Quatre mois après le début de notre relation, j’ai commencé à sentir qu’il ne m’apportait rien de bon. Il me faisait douter, me sentir inutile.

Avec le recul, Charlotte s’étonnait d’avoir été si longue à la détente.

— J’aimerais pouvoir remonter le temps et m’ouvrir les yeux.

Gabriel fronça les sourcils.

— Tu étais en deuil, affaiblie. Il en a profité.

Charlotte ne le niait pas. Mais elle ne pouvait s’empêcher de regarder en arrière, comme si elle détenait le pouvoir de changer le passé. Quand bien même, la demoiselle méfiante et timide d’alors ne l’avait pas totalement déçue.

— Un jour, on discutait d’un devoir à rendre pour une classe en commun et il m’a frappée, confia-t-elle le cœur battant, consciente des muscles de Gabriel tendus à l’extrême contre elle. Sous prétexte que je l’avais contredit.

Choquée, la lèvre en sang, Charlotte avait couru vers la porte.

— J’ai essayé plusieurs fois de le quitter.

Il lui avait fallu rassembler tout son courage. Elle avait attendu qu’il la rattrape et la traîne à l’intérieur, puis la frappe à nouveau. L’arrogance de Richard était ce qui lui avait permis de fuir.

— Il pensait que je bluffais. Au début, il en riait, me disait que je finirais par revenir en rampant vers mon seul amour.

Un grognement s’éleva de la poitrine de Gabriel.

— Dis-moi que tu as porté plainte contre cette ordure.

Elle lui caressa le buste comme pour apaiser sa colère puis se réfugia un peu plus profondément dans la chaleur de ses bras.

— Oui, mais c’était ma parole contre la sienne.

Et Richard était un manipulateur de première, un maître de l’illusion.

— Il a été blanchi.

— Et il a continué ? devina Gabriel, les mâchoires serrées.

Charlotte secoua la tête.

— Lorsqu'il a compris que j'étais sérieuse, il a commencé à me couvrir de roses et de chocolats, redevenant le charmant jeune homme des premiers jours.

Elle sentit la crise de panique monter, ses poumons luttant pour faire le plein d'oxygène.

— Je n'ai pas mordu à l'hameçon, alors il est devenu méchant.

Respiration et pouls s'emballèrent de concert.

— Il a répandu des rumeurs à mon sujet sur le campus, sur les forums en ligne de l'université, qui ne m'ont pas trop atteinte.

Charlotte n'avait jamais été un animal social, elle se souciait peu des dires des uns et des autres.

— Molly connaissait la vérité, c'était tout ce qui m'importait.

Au cours de leur relation, Richard avait tenté de la persuader de ne plus la fréquenter, mais Charlotte n'avait jamais cédé le moindre pouce de terrain sur ce sujet.

— Le fait de n'être personne sur le campus m'a bien aidée... les ragots se sont éteints d'eux-mêmes.

— Respire, Charlotte.

— Impossible. Il faut que ça sorte.

Presque pantelante, elle passa une main dans son dos et s'agrippa à sa chemise.

— Je pensais qu'il en resterait là, mais il a commencé à assister aux mêmes cours que moi, s'amusant à me lancer des petits sourires en coin. Je le *sentais* partout où je me déplaçais à l'université, mais je ne le voyais nulle part.

La peur d'alors ressurgit en elle, le souvenir de cette traque permanente, de l'incertitude de la confrontation, de l'imminence de nouvelles brutalités.

— Puis j'ai commencé à recevoir des e-mails anonymes pleins d'images de femmes humiliées. Aucun texte, juste des photos ignobles, retouchées avec ma tête sur le corps de femmes soumises. Les appels anonymes ont suivi peu après, tous passés depuis des numéros intraquables.

La nausée l'avait prise à chaque sonnerie.

— Encore, et encore et encore, la nuit et pendant les partiels, jusqu'à ce que je change de ligne fixe et de portable.

Gabriel reprit la parole, la voix dure.

— C'était du harcèlement.

— Oui, mais il était si doué pour masquer ses traces que même si la police a eu la gentillesse de se pencher sur l'affaire, elle ne pouvait rien contre lui. Il s'en est sorti avec un

avertissement, ce qui l'a mis dans une rage folle. Il a ruminé sa vengeance, en continuant de m'observer à distance.

Elle frissonna et se résolut à poursuivre de peur de ne plus pouvoir reprendre si elle s'octroyait une pause.

— Mais je n'en étais pas consciente à ce moment-là. Tout est rentré dans l'ordre après la mise en garde. Le calme plat, pendant deux mois. Je me sentais à nouveau en sécurité. Suffisamment pour insister pour que Molly participe à un séminaire qu'une prof lui avait recommandé, organisé pendant le week-end dans une autre ville. Je lui ai assuré que tout irait bien.

Charlotte appréhendait la suite. Elle eut l'impression que la nuit était tombée sur le parc.

— Du pain béni pour lui. Il savait que je serais seule du vendredi soir au dimanche après-midi.

Charlotte commença à voir des étoiles, au bord de l'asphyxie.

— Assez, décida Gabriel en la saisissant par la pointe du menton pour la forcer à le regarder. J'imagine la suite.

— Non, refusa Charlotte en secouant la tête. S'il te plaît.

Il devait connaître tous les détails, savoir ce qu'il combattait, parce que Charlotte voulait le voir vaincre – ensuite seulement, elle pourrait partager sa vie.

— Laisse-moi terminer.

— Je t'écoute, céda-t-il, les traits du visage crispés par la colère.

## CHAPITRE 22

# Un mal pour un bien

---

---

— Il est entré grâce à un double de clés qu’il avait fait quand on était ensemble.

Charlotte n’avait pas d’alarme à l’époque, elle n’avait même jamais envisagé d’en faire installer une, le quartier était sûr.

— Je ne m’étais jamais inquiétée qu’il puisse en avoir un, je ne l’avais jamais invité à la maison. On allait toujours chez lui.

Après ce week-end de cauchemar, elle s’était maudite ne pas avoir fait changer les serrures, jusqu’à ce que Molly la secoue et lui fasse remarquer qu’elles étaient deux à ne pas y avoir pensé. Aucune n’avait mesuré la haine et la patience malades de Richard, n’ayant jamais eu affaire à un esprit aussi dérangé.

— Je suis rentrée à la maison un vendredi soir après les cours, assez tard. C’était l’hiver, il faisait nuit. Il attendait à l’intérieur.

Se sentant trembler de tout son corps, elle chercha en Gabriel un ancrage solide.

— Il a attendu que je verrouille la porte derrière moi pour me sauter dessus.

Les minutes suivantes restaient au mieux floues dans sa mémoire.

— Il m’a bâillonnée et ligotée à une chaise dans la cuisine.

La nausée menaçait comme alors, le crâne meurtri et la figure bleuie en moins.

— Il avait apporté des cordes et il portait des gants ainsi qu’un bleu de travail avec une capuche. Pour ne laisser aucune trace, en cas d’enquête.

Ce n’est qu’à partir de ce moment que Charlotte avait compris qu’elle avait affaire à un vrai psychopathe.

— Au début, il m’a juste parlé, pour me révéler le sort qu’il me réservait.

La torture mentale avait été insoutenable.

— Pendant les heures qui ont suivi, il s’amusait à venir par-derrière pour me tirer violemment les cheveux et passer une lame de couteau sur ma gorge, en appuyant juste

assez pour me faire saigner.

Charlotte se réveillait parfois en pleine nuit, avec l'impression que du sang dégoulinait le long de son cou, une sensation de métal glacé sur la peau.

— Ensuite, il partait fouiller la maison et revenait me montrer ce qu'il avait trouvé dans ma chambre, ses trophées.

Une culotte, un anneau, une photo de ses parents.

— Entre deux fouilles, il me frappait.

Gabriel restait immobile à ses côtés, tendu à l'extrême, mais il ne l'interrompait pas. Il la protégeait, rien de plus. Charlotte se sentait en sécurité en sa présence.

— Au cours de la nuit, continua-t-elle, puisant sa force dans celle de Gabriel, il a à nouveau basculé ma tête en arrière, pour cisailler mes cheveux par mèches entières.

Si misérable cet acte fût-il, il laissa Charlotte indifférente – elle était surtout terrifiée à l'idée de perdre la vie. Mais, chose étrange, c'était aussi le seul qui, de toutes les violences subies, la hantait encore aujourd'hui.

— Il a fini par décider d'aller dormir, et il est parti dans ma chambre. J'ai pensé qu'en tombant de tout mon poids volontairement, le bruit alerterait les voisins. Après son départ, j'ai attendu patiemment, puis j'ai commencé à me balancer sur la chaise, jusqu'à la chute. Et il était là. Il avait attendu tout ce temps juste pour pouvoir réapparaître et lire la détresse sur mon visage.

Elle n'oublierait jamais son ricanement en la voyant surprise.

— Plus tard, il m'a lié les pieds et les poings dans le dressing. Il ne cessait pas de rire.

La douleur physique était devenue insupportable, mais pire fut sa prise de conscience que personne ne volerait à son secours.

Qui aurait pu la savoir seule, aux mains d'un psychopathe ?

— Le lendemain, il m'a attrapée par la nuque et traînée jusqu'à la cuisine.

Les doigts recroquevillés sur la chemise de Gabriel, elle décrivit en détail cet épisode, les paroles horribles de Richard, les coups, les blessures.

— Pendant tout ce temps, il se moquait, m'insultait. Je me suis interdit d'abandonner, de mourir. Je devais survivre pour témoigner, pour que Richard finisse derrière les barreaux.

Tous les espoirs étaient encore permis. Elle ignorait alors que le pire était à venir.

Gabriel ne pouvait ni réfléchir ni même voir, son champ de vision aveuglé par un écran rouge. Il ne pensait qu'à une chose : mettre la main sur le salaud responsable des souffrances de Charlotte et broyer un à un tous les os de son être pathétique, lui démolir le portrait, lui écrabouiller le crâne jusqu'à ce que sa cervelle dégouline par ses oreilles. Puis le ressusciter et recommencer.

Bon Dieu, Charlotte était tellement inoffensive ! Un combat contre n'importe quel adulte tournerait à la boucherie. Les coups de Richard avaient dû briser des choses en elle, sans compter l'atrocité de la torture mentale... Il n'était pas certain de supporter la suite, mais se résolut à l'entendre. Elle y avait survécu, merde, il lui devait au moins cela – en plus d'une épaule rassurante.

Il se jura de ne plus *jamais* la laisser seule.

— Après son petit déjeuner, poursuivit-elle, le visage ruisselant de larmes sans qu'elle semble s'en rendre compte, il m'a encore frappée.

Elle porta instinctivement une main au bras gauche, probablement luxé ou fracturé par un coup de l'ordure.

— Mais en prenant soin de me garder consciente.

Gabriel se força à respirer. Le brouillard rouge avait laissé la place à une rage froide, absolue.

— Il m'a remise dans le dressing, souffla Charlotte d'une voix voilée, le corps secoué de tremblements, en attachant un tissu autour de mon nez pour m'empêcher de respirer. Je me concentrais à chaque respiration pour ne pas suffoquer. J'ai su après qu'il avait quitté la maison pour rejoindre des amis dans un café. Son alibi.

Gabriel serra si fort la branche de la main que Charlotte ne pouvait voir que le bois émit une plainte.

— Enfoiré de psychopathe.

— Oui, mais il a commis une erreur. Pendant son absence, le téléphone de la maison a commencé à sonner sans discontinuer. C'était Molly, qui venait aux nouvelles.

Gabriel se doutait que sa fidèle amie de toujours s'alarmerait du silence de Charlotte.

— Elle a appelé la police ?

— Oui. Les inspecteurs qui avaient enquêté après ma plainte pour harcèlement. Elle leur a dit qu'un étudiant venait de la prévenir que Richard s'était vanté d'aller se venger, et qu'elle avait essayé de m'appeler.

Un sourire tremblant.

— Un mensonge innocent, qui les a convaincus d'agir.

Le sourire s'effaça. Le souffle redevint court et saccadé.

Gabriel ne s'était jamais senti si impuissant.

— Je suis là, la rassura-t-il en écartant son étreinte pour sécher les larmes de Charlotte. Je suis là.

Une chaude larme éclaboussa le dos de sa main lorsqu'elle reprit son récit.

— Richard revint peut-être une quinzaine de minutes après l'arrêt des coups de fil. Difficile de dire exactement, dans mon état... Il est entré dans le dressing et m'a annoncé son nouveau jeu : une petite sauterie entre sa traînée et des amis, qui n'étaient pas contre se taper celle dont lui n'avait plus envie.

*Non, non, non.*

— Des mensonges, continua Charlotte, pour le plus grand soulagement de Gabriel. Mais je l'ignorais. Je le croyais, et ça m'a achevée. Juste... achevée. J'ai fondu en larmes.

— Bon Dieu, Charlotte, tu as tenu bon tout ce temps !

Il admirait sa résistance.

— Tu es absolument incroyable.

Il fit taire son instinct, qui réclamait à cor et à cri qu'il la serre fort dans ses bras.

— J'étais à bout, en pleurs. Quelque chose d'étrange s'est alors produit. Il est devenu gentil. Il m'a dit que c'était ma faute s'il avait perdu patience, mais que maintenant que j'avais pris la mesure de mon erreur, peut-être qu'il voudrait bien de moi à nouveau.

La voix de Charlotte était étranglée de sanglots, rauque à en devenir inintelligible.

— Il ignorait que la police était déjà là. Elle l'avait vu entrer mais hésitait à intervenir parce qu'il me retenait en otage.

Gabriel les comprenait, mais Charlotte avait payé de sa personne chaque minute de tergiversation.

— Dis-moi qu'ils l'ont eu.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Ils ont demandé à un voisin de passer un peu de musique, en mettant le volume à fond, et ont cassé une fenêtre pour entrer. Lorsque Richard est sorti dans le couloir, ils l'ont plaqué au sol et menotté. Il n'a pas eu le temps de comprendre.

Charlotte sembla s'affaisser de tout son corps à ces derniers mots, épuisée par son récit.

La serrant contre lui d'une main prévenante, Gabriel tenta de contenir sa colère. À cet instant, elle n'avait pas besoin d'un fort en gueule, d'un macho prêt à sortir les muscles. Elle avait juste besoin de réconfort, de bras rassurants, sa forte, sa timide Charlotte qui avait survécu à l'horreur l'âme et l'esprit intacts. Peut-être un peu bleuis par endroits, mais l'atrocité de ces deux journées en aurait laissé d'autres qu'elle sur le carreau à tout jamais. Elle avait bâti une vie, une carrière.

Merde, elle *s'était battue* contre lui.

De quel courage elle avait fait preuve pour lui tenir tête sans le connaître !

— Plus personne ne te fera de mal, murmura-t-il la tête contre la sienne.

Il tuerait pour tenir cette promesse.

— Tu ne crains plus rien.

Charlotte resta blottie dans ses bras et, dix minutes plus tard, les sanglots cessèrent. Elle tira un mouchoir de son sac et sécha ses larmes, un peu perdue. Elle ne s'était jamais livrée de la sorte, jamais sentie si nue. Elle n'osait regarder Gabriel en face, terrifiée à l'idée

de ce que pourrait lui renvoyer son regard, maintenant qu'il connaissait l'étendue des dégâts.

Des dégâts non pas physiques, même si elle en gardait des stigmates, mais psychologiques. Richard ne l'avait pas tuée mais il l'avait laissée en miettes, ainsi que sa santé mentale. Elle avait ramassé chaque morceau, tenté de les recoller, mais le puzzle souffrait encore d'imperfections – de rigidité par endroits, de fragilité à d'autres.

— Hé, lança Gabriel en prenant la joue de Charlotte au creux de sa grosse main rugueuse, caressant son menton du pouce. Regarde-moi.

Le ton ferme sortit l'âme blessée de Charlotte de sa torpeur.

— Ici, tu n'es pas mon patron, lui rappela-t-elle sur un ton grinçant, en se forçant à soutenir son regard.

Gabriel continua à promener le pouce sur son menton, la pointe effleurant sa lèvre inférieure.

— Tu en es sûre ? demanda-t-il d'une voix suave, traînante. Je trouve cela excitant de vous donner des ordres, mademoiselle Baird.

Charlotte retint sa respiration, envahie d'une chaleur qui la réchauffa de l'intérieur. Elle avait eu si peur qu'il décide de ne plus sortir le grand jeu pour la séduire, qu'il se mette à prendre des pincettes avec elle, comme une chose trop fragile pour supporter la dure réalité des choses – comme une femme indigne de lui.

— Ne t'attends pas à ce que je t'obéisse au doigt et à l'œil, souffla-t-elle, soulagée.

Il fit la moue tout en continuant à faire courir un pouce sur ses lèvres.

— Tu me rassures. Quel intérêt à jouer les don Juan si tu ôtes ta culotte sur demande ?

— *Gabriel.*

Ses pommettes en feu n'empêchèrent pas Charlotte de sentir les doux rayons du soleil sur son visage. Le monde reprit des couleurs, les ténèbres vaincues par des paroles et des gestes rassurants.

— *Charlotte,* souffla-t-il, leurs voix au diapason.

Puis il l'embrassa. Une douce caresse, rien de plus, mais un vrai baiser tout de même.

Le souffle court malgré la brièveté du contact, elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Ça ne te dérange pas ? dit-elle très vite.

Gabriel fronça les sourcils et répondit dans un grognement, aucunement désarçonné par le non-sens de la question.

— Que tu sois une femme exceptionnelle ? Non.

Charlotte ne savait pas trop à quel aspect de sa déclaration réagir en premier. Elle sauta au bas de la branche et fit volte-face, les mains sur les hanches.

— Un grognement ? Après tout ce que je viens de te dire ?

Il s'appuya contre la branche les bras croisés.

— Repose-moi la question, et je ne me contenterai pas de grogner.

Il la contempla, s'attardant un instant sur les seins, les hanches, les cuisses, remontant vers la bouche.

— Il se pourrait même que je décide de glisser une main dans ta culotte ou la tête entre tes cuisses jusqu'à t'entendre me supplier de t'emmener au septième ciel, ce à quoi je ne consentirais qu'après de plates excuses, du genre « Désolé, Gabriel. Je m'excuse pour cette question ridicule ».

La tête entre les mains, Charlotte jeta un œil à la ronde. Dieu merci, aucune oreille n'était suffisamment proche pour surprendre ses propos licencieux.

— Je vais me promener.

Elle était prise de vapeurs, la poitrine gonflée et l'entrejambe plus émoustillé que jamais.

Bien entendu, il la rattrapa, la saisit par la hanche dans une caresse devenue familière, et ils déambulèrent ainsi en direction d'une fontaine. Charlotte se sentait désorientée. Elle s'était attendue à se retrouver brisée et perdue après sa confession, la douleur encore vive, mais un sentiment dominait maintenant : celui d'une joie troublée. Serait-elle capable de surmonter ses peurs au point de ne plus jamais redouter les crises de panique ? Bonne question. En attendant, Gabriel ne l'avait pas rejetée et pour l'instant, c'était tout ce qui comptait.

— Tu as pris un petit déjeuner ? demanda-t-il lorsqu'ils atteignirent l'horloge fleurie.

— Non. (Elle n'avait rien pu avaler. Trop nerveuse.) Mais je fais de très bons pancakes.

La cuisine était son exutoire, son sport, et elle avait besoin de se défouler sans attendre.

— Je crois que tu as tout ce qu'il faut chez toi, reprit-elle. On peut faire un crochet pour prendre des bananes si tu aimes les pancakes à la banane.

— Eh bien, observa Gabriel, la vue de ses lèvres lui arrachant un soupir, je comptais te payer un brunch mais comme je te préfère dans ma tanière, vendu.

Il se pencha pour déposer un baiser effrontément délicieux sur sa joue.

— Je te promets de ne pas te dévorer, à moins que tu ne me l'ordonnes.

## CHAPITRE 23

# Un baiser aujourd'hui, nue demain

---

Gabriel s'installa sur un tabouret haut du bar américain et découpa quelques fraises pour Charlotte, affairée pieds nus dans la cuisine. Elle avait retiré ses chaussures et son cardigan, les bretelles de sa ravissante robe d'été révélant la ligne élégante de sa gorge, les courbes délicates de ses épaules.

— Tu veux les tiens au chocolat ? demanda-t-elle avec un sourire radieux aux lèvres.

Il secoua la tête. Ce qu'il voulait, c'était l'attraper, l'asseoir sur ses genoux et en faire son petit déjeuner.

— Banane nature pour moi.

Le choc de ses révélations, de sa démonstration de courage, l'avait tout d'abord laissé perplexe quant à la conduite à tenir. Il ressentait une telle colère intérieure ! Mais le monstre qui l'avait brutalisée n'était pas là pour recevoir ses coups, et Charlotte aspirait à la paix. Puis, ses larmes séchées, elle avait fui son regard. L'évidence s'était alors imposée : la laisser prendre conscience de sa beauté, de son sex-appeal et de ce que Gabriel recherchait. Une femme qui avait survécu à un psychopathe des plus lâches pouvait bien survivre à ses avances sexuelles, si directes fussent-elles.

La suite lui donna raison.

Savourant une fraise, il en piocha une seconde, colorée et bien juteuse, et la tendit à Charlotte.

— Viens mordre là-dedans.

Se penchant par-dessus le bar, elle croqua à pleines dents dans la moitié inférieure, fermant les paupières de plaisir.

— Mmm, un régal, se délecta-t-elle en reposant les pieds au sol.

Gabriel grogna et engloutit l'autre moitié.

— Tu n'as pas idée de l'effet que ça me fait de te voir mettre des choses dans ta bouche.

Elle se figea au milieu de son mouvement vers la table de cuisson vitrée – objet qui exerçait sur elle une attraction magique – et lui jeta un regard qui ne laissa pas son entrejambe indifférent. Elle avait les joues rouges, certes, mais ses yeux brillaient d’une lueur sensuelle. C’est alors que sa Mlle Baird fit quelque chose de totalement inattendu.

Elle porta un doigt à la bouche et le suçota, les joues creusées par la suction.

— Nom de... !

Il se leva et commença à contourner le bar mais stoppa à mi-chemin, alerté par le fait qu’elle n’avait pas bougé, à l’exception du doigt qui avait retrouvé sa place initiale. Il passa une main dans ses cheveux.

— D’abord, les pancakes, déclara-t-il. Ensuite, je m’occupe de toi.

Elle reprit place face à la table de cuisson, mais la maladresse de ses mouvements trahissait un certain malaise. Il aurait pu en rester là, mais ce n’était pas son style. Il retourna s’asseoir et enfourna quelques pastilles de chocolat qu’elle avait achetées en même temps que les bananes.

— C’est la vitesse à laquelle je me suis levé ?

Elle se raidit mais opina du chef.

— Donc, poursuivit-il en refrénant une envie de se faufiler derrière elle et de promener les mains le long de ses bras, de tracer une ligne de baisers au creux de son cou, si je m’approche et que je baise une de tes bretelles et presse les lèvres contre ton épaule, qu’est-ce que je risque ?

— Je... bonne question.

Elle versa un peu de pâte dans la poêle chaude.

Il attendit qu’elle retourne le pancake sur une assiette, puis se leva. Elle se retourna, comme il s’y attendait – juste assez pour le voir. Sans rompre le contact visuel, il s’approcha jusqu’à l’effleurer du torse.

— Tu as une peau magnifique, Charlotte, déclara-t-il en faisant courir un doigt sur son bras. Si douce, presque dorée.

Il la caressa de la paume puis libéra l’épaule de sa bretelle. Il pouvait voir le pouls de Charlotte battre dans son cou, mais elle ne s’était pas figée comme une proie prise au piège. Tous les sens en alerte, il se pencha et mit sa promesse à exécution : il posa les lèvres au creux de sa nuque et y donna un coup de la langue furtif. Juste de quoi la faire sursauter.

Satisfait, il ôta les lèvres et souffla sur la peau mouillée.

Elle frissonna.

Une invitation à persévérer : il déposa un second baiser.

Charlotte laissa échapper un timide gémissement.

Il aurait dévoré la nuque de n’importe quelle autre femme tout en lui pétrissant les seins pour sonner la fin des préliminaires, mais Charlotte avait besoin de temps.

*Il faut parfois savoir faire durer le plaisir, rappela-t-il à son impétueuse raideur. Et il remit la bretelle en place.*

Charlotte ressentit les effets du baiser bien après le retour de Gabriel sur son tabouret. Le contact de ses lèvres, de sa langue... Elle frissonna à nouveau, incapable d'imaginer dans quel état la mettrait une des caresses intimes décrites lors de sa première visite dans cette cuisine.

— N'oublie pas le chocolat dans les tiens.

La voix de Gabriel lui envoya une décharge de plaisir jusqu'aux orteils, les tétons déjà durcis d'émoi.

— Merci, parvint-elle à articuler avant d'ajouter une poignée de pastilles à la pâte.

Quelques minutes plus tard, ils se régalaient de pancakes.

Loin du petit déjeuner redouté, coincé et interminable, Charlotte savoura ce moment passé face à Gabriel sous un soleil radieux. Un tête-à-tête très intime, mais où il fut aussi question de Saxon & Archer.

— Allons au bureau avancer la paperasse, proposa Charlotte, parfaitement consciente du temps que son patron lui consacrait aux dépens de son travail. Sinon tu n'auras pas une seconde à toi demain.

— Génial. Tu pourras dire à ma mère que je t'ai proposé une sortie en amoureux au bureau.

Une sortie en amoureux... Le sourire déjà rayonnant de Charlotte s'élargit du double.

— On en a pour deux heures maximum.

Gabriel la regarda si tendrement qu'elle en éprouva presque un pincement au cœur de bonheur.

— J'ai quelque chose pour toi, la surprit-il. Depuis un certain temps déjà. Je ne sais pas si le moment est bien choisi, mais j'ai envie de te l'offrir maintenant.

Piquée de curiosité, Charlotte s'agita sur son tabouret pendant que Gabriel disparaissait à l'étage. Il redescendit les mains vides... mais un poing fermé. Il contourna le bar pour la rejoindre, saisit son poignet ; elle mordilla la lèvre inférieure... et le fusilla du regard.

— Remballe ton bracelet d'occasion !

Scandalisée, elle tenta de se libérer de sa poigne.

Il s'agissait du bracelet qu'elle avait désigné dans une vitrine de Queenstown pendant leur tournée infernale des boutiques de luxe. Et monsieur avait le toupet de rire en nouant le bijou de platine, d'émeraude et de diamant à son poignet !

— Tu en connais beaucoup, des femmes avec un si petit poignet ?

Elle tenta de lui faire ravalier son audace d'un regard assassin. Elle adorait ce bracelet, sa forme en entrelacs de fleurs et de feuilles aux formes délicates.

— Statistiquement, un certain nombre de tes prétendantes, répondit-elle du tac au tac.

— Quelle méfiance, dit-il tout en retournant du pouce la petite plaque ovale de platine qui pendait à côté de l'attache. Heureusement que j'ai pensé à tout.

Charlotte baissa les yeux et sentit son cœur bondir. Une inscription était gravée sur la plaque : « À Mlle Baird ».

— Mlle Baird ? s'exclama-t-elle en retenant une larme.

— *Ma* Mlle Baird.

Elle n'en croyait pas ses yeux. Il avait acheté ce bracelet des mois plus tôt ! La lèvre tremblotante, elle appuya les paumes contre son buste.

— Tu es un monstre.

Devoir choisir ce présent pour une inconnue lui avait déchiré le cœur.

— Pourquoi me faire attendre si longtemps ?

— Je te draguais, expliqua Gabriel d'une voix douce. J'ai pensé que tu devinerais en le voyant que c'était ton avis et celui de personne d'autre que je demandais.

— Que je devinerais ? s'enflamma Charlotte, tandis qu'un rai de lumière venait se refléter sur le splendide bijou. Au risque de me répéter : les hommes comme toi ne sortent pas avec les filles comme moi.

Le regard de Gabriel s'illumina d'une lueur diablement pécheresse.

— Prends-le comme une punition, déclara-t-il d'une voix qui la fit frissonner comme la caresse d'un carré de soie brute. On s'accordera sur l'échéancier de remboursement qui te convient.

La poitrine haletante d'émotion, Charlotte refusa de céder.

— Hors de question.

La breloque valait dans les chiffres à cinq zéros. Elle le savait pour s'être délectée de le voir sortir sa carte à la caisse – une peine minimale après le marathon qu'il lui avait imposé.

— Ils te rembourseront.

*Autant y aller au culot.*

Elle retourna le bracelet et s'usa les ongles à essayer de l'enlever.

— Gabriel !

En réponse, il l'embrassa à nouveau sur l'épaule, tout en appuyant une main chaude et possessive dans son dos.

— Je te montre comment l'enlever si tu le gardes.

— C'est ridicule... il doit bien y avoir un moyen... reprit Charlotte en s'acharnant en vain sur l'attache. Hors de question de porter six mois de salaire à mon poignet !

Gabriel haussa les épaules et porta une fraise aux lèvres de Charlotte.

— Croque.

Elle sectionna le fruit d'un coup de dents rageur. Il leva la main pour jouer avec la bretelle de sa robe.

— Si tu crois que ça va me dissuader de vouloir savourer cette bouche pulpeuse.

Il badigeonna les lèvres de Charlotte du jus de la moitié sectionnée avant de se pencher vers elle.

— Vous ne feriez pas subir le même sort à mon membre, tout de même, mademoiselle Baird ?

Charlotte déglutit, le souffle court, les verres de ses lunettes s'embuant peu à peu.

— J'imagine que tu vas devoir attendre pour le savoir.

Il grogna et glissa le reste de la fraise entre ses lèvres.

— Cela ne te dérange vraiment pas d'aller au bureau ?

— Non... si tu retires ce bracelet.

Quarante-cinq minutes plus tard, Charlotte imprimait une série de documents, le bracelet toujours au poignet. Cela se confirmait : Gabriel Bishop n'en faisait qu'à sa tête. Et elle avait décidé qu'après tout, cette pièce d'orfèvrerie hors de prix mais absolument splendide ne dépareillerait pas dans son coffret à bijoux. Malgré son agacement, difficile de ne pas se sentir comblée...

Il avait gardé le bracelet pendant des *mois* ! songea-t-elle à nouveau, les yeux posés sur la délicate parure. Elle avait soupiré en l'apercevant dans la vitrine, décidée à garder son coup de cœur pour elle, pour que Gabriel ne fasse pas main basse dessus pour sa « petite amie ». Lorsqu'il l'avait acheté après l'avoir surprise en train de le prendre en photo, elle s'était sentie tellement déçue. Et jalouse ! Oui, elle l'admettait aujourd'hui : elle avait été jalouse qu'il offre à une autre femme le bracelet de ses rêves.

Sauf que, pendant des mois, il l'avait gardé pour elle.

*Des mois !*

Elle effleura les minuscules fleurs d'une caresse possessive et retira précipitamment la main en entendant Gabriel sortir de son bureau.

— Le dossier est prêt, Charlotte ? s'enquit-il l'air absent, concentré sur le contrat qu'il tenait entre les mains.

— Oui, répondit-elle, soudain émoustillée par la vue délicieuse de cet être doté d'un physique et d'un cerveau exceptionnels. Le voici.

— Merci, dit-il en saisissant les feuilles avant de se diriger vers son bureau. Tu peux me trouver l'autre proposition ? J'aimerais vérifier quelque chose.

— Dans une minute.

Elle se retourna vers son écran et découvrit que, pour une raison ou une autre, le fichier n'avait pas été numérisé.

— Je descends à la salle des archives, lui annonça-t-elle en glissant la tête par la porte. Gabriel leva les yeux et sourcilla.

— Je t’accompagne.

La proposition fit naître d’inquiétantes perspectives. Elle agrippa l’encadrement de la porte.

— C’est à l’étage juste en dessous. Je devrais m’en sortir.

Il marchait déjà vers elle.

— Charlotte, je sais que tu peux le faire. Mais je me sens l’âme protectrice aujourd’hui. Alors laisse-moi t’accompagner.

Touchée par ces paroles, elle approcha et posa les mains sur son torse. Trop occupée par les attentions de Gabriel à son égard, elle en avait oublié de se demander comment le satisfaire, lui. C’était un homme protecteur, possessif, et elle lui en avait demandé beaucoup aujourd’hui.

— Je devrais peut-être t’offrir un baiser, proposa-t-elle en puisant son courage dans son envie de le combler. Approche-toi.

Il se pencha vers elle. Elle pressa les lèvres contre les siennes, savourant chaque seconde, consciente de son autorité et de sa puissance – et d’autant plus surprise qu’il la laisse prendre le contrôle des opérations. Il avait posé les mains sur ses hanches mais ne tira pas, ne força pas. Il restait juste là, laissant Charlotte le goûter.

Elle nota qu’en revanche, son souffle perdait de sa régularité au fil des secondes, et songea à arrêter mais ne put s’y résoudre. Il sentait si bon, avait si bon goût. Sa chaleur l’enveloppait, la rassurait, l’apaisait. Comme si du miel fondu s’était mis à soudain couler dans ses veines.

Gabriel inclina la tête pour mieux presser leurs lèvres les unes contre les autres. Charlotte l’imita. Elle lui caressa la joue puis laissa la main posée sur son épaule. Elle sentit sa peau frémir sous son toucher. L’épaisseur de sa nuque lui donnait envie d’en parcourir chaque centimètre du bout des lèvres. Elle se souleva lentement sur la pointe des pieds et commença à se frotter contre lui, contre sa chaleur, désireuse de soulager ses tétons douloureusement durcis par l’excitation.

C’est alors que la peur s’insinua.

Charlotte retomba sur les talons, rompant le baiser avant que la panique ne gagne, suffoquant de frustration.

— Cela faisait longtemps que je ne m’étais pas senti aussi zen, observa Gabriel, les lèvres humides et les pupilles dilatées. Merci.

La main d’acier refermée autour de sa gorge desserra son étreinte. Même bridé, forcé d’y aller au pas, Gabriel semblait apprécier. S’il n’abandonnait pas, elle était prête à s’investir corps et âme.

Il leur fallut trois heures pour terminer. Ils furent interrompus par un appel qui mena à une brève conversation décousue, mais, interrogé par Charlotte, Gabriel assura qu'il n'y avait « pas à s'inquiéter ».

Une affirmation aussitôt démentie par une crispation des épaules et de la mâchoire. Elle décida d'aborder le sujet après leur départ du bureau mais, le voyant se détendre peu à peu, elle laissa couler. Une part d'elle continuait néanmoins à s'inquiéter, en raison notamment du nombre d'appels reçus dernièrement de ce vieil homme à la voix de fumeur. Des appels qui assombrissaient invariablement le regard de son patron.

— Gabriel ? s'enquit-elle alors qu'ils sortaient du garage.

— Mmm ? marmonna-t-il avec un large sourire. Mission Bay pour un déjeuner tardif ?

À la fois désarçonnée par cette subite manifestation de joie et prudente – leur relation ne faisait que commencer –, elle se contenta d'un hochement de tête affirmatif.

Gabriel conduisit jusqu'au quartier animé des bars et des restaurants en bord de mer, les flots scintillant sous les rayons du soleil et les kayakistes sortis en nombre à cette heure dans leurs embarcations colorées. Ils optèrent pour un café mexicain testé par Charlotte avec Molly.

Pour la commande, Gabriel suivit les recommandations de son accompagnatrice, un sourire illuminant ses traits à chaque contact de ses doigts sur le bracelet. Elle caressa inconsciemment le bijou un nombre incalculable de fois. Il se garda bien de lui faire remarquer, trop ravi par le plaisir qu'elle y prenait.

Il avait rêvé de l'attacher à son poignet à peine le bijou acheté. Elle avait été d'humeur adorablement ronchonne ce jour-là, pointant du doigt chaque objet qu'elle pensait apte à le satisfaire. Mais il s'était montré déterminé – et n'avait pas mesuré alors la gravité de ses cicatrices –, et avait cru qu'une semaine ou deux plus tard grand maximum, le bracelet pendrait à son poignet.

La patience était loin d'être une seconde nature chez lui, mais Charlotte valait bien quelques efforts. Et ce baiser... *Waouh*. Il aurait pu rester là une éternité, à la laisser apaiser sa douce et exquise faim et finir de l'ensorceler. Il n'était pas du genre à laisser les commandes aux autres non plus, mais Mlle Baird pouvait jouer les chefs de bord quand bon lui semblait.

— Quoi de prévu cet après-midi ? l'interrogea-t-il après le déjeuner alors qu'ils revenaient vers la voiture en marchant au bord de la plage, leurs semelles crissant sur le sable fin.

— Finir mon livre, répondit Charlotte. Mon patron m'oblige à travailler tard, je n'ai jamais le temps.

— Sympa comme programme.

Il appuya son propos d'une petite tape sur les fesses et apprécia la grimace.

— On passe chercher ton bouquin, tu pourras le lire chez moi. Installée au soleil en terrasse.

Il aimait l'avoir à lui seul, la garder à disposition de ses baisers et autres délicieuses et coquines caresses. Un baiser aujourd'hui, nue demain : Gabriel était un optimiste particulièrement soucieux de bien planifier les choses.

Mais elle déclina d'un hochement de tête.

— Tu veux venir chez moi plutôt ? proposa-t-elle en se mordillant la lèvre inférieure.

Une belle démonstration de force et de confiance, compte tenu de ses révélations matinales.

— Avec plaisir, accepta-t-il, la poitrine presque douloureuse d'émotion.

Elle lui retourna un sourire tremblotant. Dieu qu'elle était belle !

— Tu aimes les séries historiques ?

Un grognement.

— Un peu. J'adore...

Elle rit à ce mensonge éhonté ; un rire chaud, ensoleillé qui le transporta de bonheur.

— Je blaguais. Je crois qu'ils rediffusent Afrique du Sud - pays de Galles un peu plus tard. On pourrait s'installer devant.

— Vendu.

## CHAPITRE 24

# Charlie la souris contre T-Rex : round 7489

---

Arrivé dans le garage, ou plutôt dans le « débarras » de Charlotte, Gabriel coupa le moteur. Nerveuse, la propriétaire des lieux bondit de la voiture et abaissa la porte basculante à l'aide de l'interrupteur, puis conduisit Gabriel vers l'entrée. Elle n'invitait jamais personne à part Molly. Même lors du passage du plombier l'année dernière, elle avait demandé à sa meilleure amie de rester en renfort.

Elle secoua son trousseau de clés.

— Besoin d'entendre une petite grivoiserie pour te détendre ? suggéra-t-il en lui prenant les hanches à deux mains.

Elle laissa échapper un gloussement.

— Chut.

Mais l'effronterie de Gabriel aida, et elle finit par mettre la main sur la bonne clé.

Il resta en retrait pendant qu'elle désactivait l'alarme, achevant de charmer Charlotte par cette nouvelle attention.

— Entre.

Elle se déchaussa et le mena au salon. C'est alors qu'un problème logistique surgit.

— Mon canapé est trop petit.

Il ne pourrait jamais étendre les jambes.

— Par terre, ça ira, la rassura-t-il, coopératif. Le dos calé contre le canapé.

Il entra et attrapa la télécommande.

— Voyons à quelle heure est le match.

Elle prit son courage à deux mains pour réaliser un exploit de taille : partir dans sa chambre en laissant quelqu'un d'autre seul chez elle. Mais cet homme dans son salon n'était pas seulement *quelqu'un*. C'était Gabriel. Le beau, le grand Gabriel, qui avait toujours tout

fait pour la mettre à l'aise. Elle accrocha son sac à main derrière la porte de sa chambre et glissa son téléphone dans une poche de sa robe.

À son retour, elle le trouva assis par terre, un bras posé sur le canapé, zappant d'une main entre les différentes chaînes.

— Le match commence dans une heure, annonça-t-il. Ouh là, je suis déçu.

Charlotte se figea.

— Hein ? Pourquoi ?

— J'espérais que tu enfilerais quelque chose de plus confortable.

— Un pantalon en pilou à carreaux, c'est assez sexy pour monsieur ? grinça-t-elle en lui adressant une grimace.

— Oui, surtout si tu ne portes que ça, la taquina-t-il.

Elle rougit et lui lança un coussin au visage. Il l'attrapa au vol et la regarda s'éclipser dans la cuisine, réfléchir à un éventuel dîner. Ils avaient déjà passé la presque totalité de la journée ensemble, mais elle s'impatientait d'en vivre davantage.

— Mademoiselle Baird, je me sens seul.

Elle retourna dans le salon, s'assit sur le sol à ses côtés et se pelotonna contre lui. Ils restèrent ainsi plusieurs heures, les doigts de Gabriel se promenant au hasard sur les épaules de Charlotte, son corps chaud et sexy contre elle. Il lui vola plus d'un langoureux baiser mais n'exigea rien de plus, et lorsqu'il l'embrassa à nouveau, pour lui souhaiter bonne nuit, Charlotte s'interrogea sur sa propre santé mentale, d'oser le laisser partir ainsi.

La plus agréable journée de sa vie s'achevait.

Charlotte arriva au bureau le lendemain toute guillerette, presque prise de vertiges à l'idée de retrouver Gabriel. Il était tellement...

Elle rit d'elle-même. Pire qu'une ado après son premier baiser ! Une période d'insouciance qu'elle n'avait pas connue, ceci dit... et pas uniquement à cause de sa timidité : la lutte de sa mère contre le cancer avait assez tôt changé ses priorités.

Elle alla se faire couler un café à la cafétéria. Si seulement sa mère pouvait la voir aujourd'hui, si heureuse ! Elles avaient été tellement proches toutes les deux. Pendant les sessions de chimiothérapie de Pippa Baird, Charlotte avait veillé à son chevet, faisant ses devoirs sur un tabouret de la chambre d'hôpital. Sa mère les avait aussi encouragées, elle et Molly, à rester les meilleures amies du monde.

« *Je ne laisserai pas cette maladie te voler ta vie, Charlotte. Sors, amuse-toi.* »

Pippa Baird avait toujours eu tellement d'amour et de générosité en elle, même en phase terminale, lorsqu'elle avait souffert le martyr. Charlotte savait que sa mère avait lutté contre la maladie une année de plus par pur altruisme, pour elle et son père. Pippa était le ciment familial, celle par qui la famille tenait.

Son père n'avait pas démérité non plus. Trois jours avant le décès de sa mère, Charlotte avait surpris sans le vouloir un moment émouvant de tendresse entre ses parents. Son père tenait sa fragile épouse dans les bras, le visage mouillé de larmes.

— Ne t'inquiète pas, Pip, l'avait-il rassurée après avoir déposé un baiser sur son front. Tu peux nous quitter. Tout ira bien pour nous.

Pippa l'avait enlacé.

— Je ne veux pas partir, avait-elle murmuré.

Incapable d'en voir plus, Charlotte était sortie s'asseoir sur la balançoire en vieux pneu du jardin, déverser toutes les larmes de son corps en cachette. Mais aujourd'hui, elle souriait ; la peine toujours là, mais assourdie, parce qu'elle savait qu'ils auraient adoré Gabriel. Son père aurait jubilé de voir un nouveau fan de rugby agrandir la famille – et pas n'importe lequel, « le Bishop » s'il vous plaît – et sa mère aurait été conquise par sa manière de traiter Charlotte.

*Drrrrrrring !*

Charlotte manqua renverser le contenu de la cafetière, la reposa sur son socle et sortit le téléphone de sa poche. Le numéro était inconnu, mais local.

— Allô.

— Charlotte ?

Elle sentit ses genoux flancher et vacilla jusqu'à la table de la cafétéria, sonnée.

— Inspectrice Lee.

Cette voix restait gravée dans sa mémoire comme la première entendue après ses heures de cauchemar. L'inspectrice Mei Lee l'avait libérée de ses liens, d'une main douce et attentionnée, tout en l'informant que Richard était arrêté et elle en sécurité.

Alors simple policière en patrouille, Mei Lee avait depuis acquis ses galons d'inspectrice compétente à la criminelle, et ne manquait jamais de prévenir Charlotte des procédures en cours concernant son affaire.

— Une nouvelle audience est prévue ? s'enquit Charlotte, qui avait déjà témoigné deux fois.

— Non.

Une longue pause. Charlotte commença à craindre le pire.

— Charlotte, désolée pour cette nouvelle, mais... Richard sera libéré lundi prochain. On aurait déjà dû vous prévenir, si un incompetent n'avait pas oublié de m'envoyer le rapport. Je viens seulement de le recevoir.

La nouvelle la glaça.

— Libéré ? Il n'a pas encore purgé sa peine !

— Il a purgé le maximum au regard de la sanction prononcée, dit l'inspectrice, dont le ton se fit soudain plus sec. Vous savez ce que je pense du juge qui l'a prononcée.

Le juge en question avait loué le casier jusque-là vierge de Richard, et son « avenir prometteur ».

« Une erreur, si terrible soit-elle, ne devrait pas condamner ce jeune homme pour la vie. Je retiendrai comme circonstances atténuantes son plaidoyer immédiat de culpabilité et les remords exprimés par la suite. »

Deux habiles manœuvres pour attendrir les jurés. Et ils étaient tombés dans le panneau : Richard avait été condamné au minimum requis vu la gravité du délit.

Charlotte ne put empêcher un tremblement de la main.

— Vous pensez que je suis en sécurité ?

Richard n'avait jamais envoyé à Charlotte aucun message ou lettre de menaces, mais elle n'oublierait jamais le regard bleu glaçant, suivi d'un sourire satisfait, qu'il lui avait adressé en se retournant quand la police l'avait embarqué.

Ce sourire l'avait hantée des années durant.

*Je reviendrai*, lui disait-il. *Et à mon retour, je finirai le travail.*

Mais cinq années avaient passé depuis. Peut-être l'avait-il oubliée.

— En sécurité ? Non, vous ne l'êtes pas.

Charlotte reçut la franchise de l'inspectrice comme un coup à l'estomac.

— Un psychopathe comme Richard Wilson ne guérit pas. C'est un manipulateur, et avec vous, il a perdu. Il n'a pas oublié.

*Non*, lui accorda Charlotte en silence, *il n'a pas oublié*. L'injonction de ne pas s'approcher émise par la police avait eu pour seul effet d'exacerber sa haine. La prison lui avait donné le temps de ruminer sa vengeance, de nourrir son obsession, en mijotant un plan machiavélique pour la faire payer de l'avoir fait emprisonner, lui, le *golden boy*.

— Vous avez un conseil à me donner ? demanda Charlotte tout en se convainquant qu'elle avait aujourd'hui le cran de l'affronter.

Mais la terreur, elle, subsistait. Comme une main griffue refermée autour de sa gorge.

— Ne vivez plus seule, si c'est le cas. Et équipez-vous d'un système d'alarme si ce n'est pas encore fait. Je vais demander à une voiture de patrouiller régulièrement dans votre quartier, une mesure dissuasive. Mais il est malin. Il ne vous attaquera pas chez vous, mais là où vous vous sentez le plus en sécurité.

Charlotte acquiesça d'un hochement de tête, oubliant que son interlocutrice ne pouvait pas la voir, l'esprit peu à peu frappé de torpeur, sourd à ses propres invectives.

— Je garderai un œil sur lui dans la mesure du possible, tenta de la rassurer Mei Lee. Mais une fois relâché, il sera un homme libre. Son avocat a été très clair sur un point : toute présence injustifiée de la police sera considérée comme du harcèlement. Je vais devoir ruser, sinon c'est à moi que l'on va interdire de l'approcher.

— Charlotte ?

Charlotte leva les yeux vers Gabriel et entrouvrit la bouche pour lui parler, mais aucun son ne sortit. *Richard allait être libéré et il y avait de grandes chances pour qu'il lui en veuille encore – suffisamment pour s'assurer qu'elle ne puisse pas témoigner, cette fois.*

Le regard noir, Gabriel empoigna le téléphone.

— Qui est à l'appareil ?

Il s'accroupit à côté de Charlotte et prit sa main glaciale dans la sienne tout en écoutant l'inspectrice, attentif.

— Gabriel Bishop.

Une pause.

— Oui.

Une nouvelle pause, plus longue.

— Je m'en occupe.

Un air préoccupé, un silence concerné.

— Vous nous préviendrez si vos patrouilles repèrent quelque chose ?

Dix secondes s'écoulèrent, vingt peut-être. Encore sonnée, Charlotte n'aurait pu se prononcer sur la durée avec certitude.

— Oui. Non, faites-moi confiance.

Charlotte fixa Gabriel du regard alors qu'il raccrochait après avoir laissé son numéro à l'inspectrice Lee.

— Je peux avoir mon téléphone ?

Rien ne lui semblait plus important à cet instant que de sentir l'objet rassurant entre ses doigts.

Gabriel déposa le téléphone dans la main tendue de Charlotte, avant de lui replier lentement les doigts dessus.

— Merci.

Elle s'y cramponna comme à un talisman capable de mettre en déroute Satan en personne.

— L'inspectrice Lee t'a prévenu ?

— Oui, confirma Gabriel en se levant. Viens, allons faire un tour.

— Impossible. Ta visioconférence avec Henderson démarre dans... quinze minutes, dit-elle après un coup d'œil à sa montre.

— Je règle ça, assura-t-il en dégainant son portable pour ajourner la réunion. Charlotte...

Face à l'absence de réaction de cette dernière, Gabriel insista.

— *Mademoiselle Baird.*

Une légère contraction des épaules, suivie d'un clignement d'œil.

— Je vais bien. Inutile d'aller se promener.

— *Moi*, j'en ai besoin, insista-t-il, jugeant son immobilité d'un sourcil interrogateur. Le coin salon ne va pas tarder à se remplir.

L'argument porta. Elle glissa son téléphone dans une poche du trench-coat noir qu'elle portait encore sur sa robe en lin et le suivit. Il se garda de lui prendre la main. Des collègues venaient d'arriver sur le plateau. Pas besoin d'ajouter de la gêne au stress de Charlotte. La femme souriante qui avait déposé un ultime baiser sur ses lèvres pour lui souhaiter bonne nuit la veille, qui s'était blottie amoureusement contre lui des heures durant, avait disparu, balayée par l'onde de choc.

Hors de question pour Gabriel de la laisser dans cet état.

Ils descendirent au rez-de-chaussée par l'ascenseur puis se dirigèrent vers le front de mer. La foule n'avait pas encore envahi la promenade, qui ne résonnait à cette heure que de personnes en route vers leur travail. Hormis les cafés et les boulangeries, aucun commerce n'ouvrirait avant 9 heures. Aucun obstacle n'entrava donc leur marche vers la mer.

— Gabriel, quand tu disais « se promener », ça sous-entendait « au pas de course » ?

La remarque fit baisser les yeux à Gabriel et il s'aperçut que dans sa colère, il avait en effet imprimé à leur promenade un rythme de course à pied. Charlotte était hors d'haleine mais dans son regard brillait à nouveau l'étincelle ; il ne s'excusa donc pas pour cette balade à marche forcée.

— Tu as bu un café ce matin ? lui demanda-t-il, soudain alléché par des effluves de grains torréfiés s'échappant d'une échoppe non loin.

— Non, mais non merci.

Il partit tout de même lui acheter une boisson à la chantilly saupoudrée de chocolat, du même genre que ce qu'il l'avait vue ramener à plusieurs reprises de ses déjeuners avec Molly.

Il la trouva les bras croisés à son retour.

— Tu comptes boire les deux ? dit-elle en désignant les boissons.

— Range tes griffes, la taquina-t-il en lui tendant le gobelet. Avec double dose de chocolat, s'il vous plaît.

Charlotte se contenta de hausser un sourcil.

— Sinon il finit à la poubelle.

— Bon, ça va, donne-le-moi.

Gabriel ne s'y trompa pas : loin d'une guérison définitive, sa capitulation devant la préparation crémeuse et chocolatée annonçait tout juste un lent retour à la normale. Le choc avait été sévère, les blessures profondes. Mais les coups de griffes prouvaient que sa Mlle Baird était bien là. Peut-être un peu secouée, mais entière.

Ils traversèrent la rue aux feux sans un mot, fendirent la foule affluant de la gare, longèrent la promenade en bord de mer puis poursuivirent vers le terminal de ferries. En ce début de journée, l'endroit fourmillait d'employés en route pour le bureau. Gabriel décida de prolonger la promenade, Charlotte toujours à ses côtés. Calme, mais présente. Il la ressentait à chaque pas, chaque respiration.

Ils atteignirent le viaduc puis prirent à droite vers Wynyard, jusqu'au large pont piétonnier dont les arches blanches, nettes et stylisées, enjambaient le chenal sur la gauche, en sortie de marina.

— J'aime venir ici, regarder le pont s'ouvrir pour laisser passer les grands voiliers, confia Charlotte, les avant-bras appuyés contre une rambarde métallique, le regard tourné, tout comme Gabriel, vers la mer.

— Quelqu'un a pris sa journée pour aller naviguer, nota Gabriel en pointant du doigt une voile à l'horizon.

— Je leur souhaite une belle journée de soleil.

Charlotte tripota son gobelet cartonné.

— Désolée pour ma réaction, tout à l'heure, soupira-t-elle avec un léger frémissement. J'avais presque réussi à me convaincre que Richard était sorti de ma vie une bonne fois pour toutes.

Elle s'était menti consciemment, se persuadant que le jour de sa libération n'arriverait jamais. C'était ce mensonge, ou ne pas vivre.

— Personne ne ferait mieux que toi dans une situation pareille, je t'assure, la tranquillisa Gabriel en l'effleurant du bras dans son costume gris anthracite. Mais sache que je ne laisserai personne te faire du mal.

Elle sentit sa lèvre inférieure trembler, fit cesser les tremblements d'un coup de dents.

— Je ne peux pas me reposer sur toi, Gabriel. Pas après tant d'efforts pour reprendre confiance seule.

— Charlotte...

— Est-ce que tu sais pourquoi Molly a déménagé après son diplôme, quand elle a été embauchée à plein temps par la bibliothèque ?

Elle n'attendit pas sa réponse.

— Pas par envie, mais parce qu'on savait toutes les deux que je ne pouvais plus me passer d'elle.

Une véritable accoutumance physique, au point de souffrir de manque en son absence.

— La première nuit qui a suivi son déménagement a été terrifiante... et salutaire.

Gabriel serra les dents.

— Je ne veux pas ruiner tes efforts, mais le plus judicieux est de prendre les mesures qui s'imposent pour te protéger, jusqu'à ce qu'on soit certains que cet enfoiré ne représente plus une menace. Et la meilleure protection que je vois pour toi, c'est de venir habiter chez moi.

## CHAPITRE 25

# Psychopathes et un T-Rex fâché

---

Charlotte rattrapa *in extremis* son gobelet presque vide.

— Quoi ?

— Je vis dans un bâtiment sécurisé. Et l'appartement est géant, tu disposeras de ta propre intimité si tu en as envie.

Comme si le problème venait de là.

— Tu ne m'écoutes pas.

Le gobelet émit un craquement entre ses doigts.

— Hors de question de faire machine arrière. Richard a essayé de bousiller ma vie, il a perdu. Je n'ai pas abandonné la maison après ce qui s'est passé, et je ne l'abandonnerai pas aujourd'hui.

Elle résista au flot d'émotions qui menaçait de la submerger.

— As-tu la moindre idée de ce que ça m'a coûté ? Au début, je ne pouvais même pas approcher de la cuisine ! Je le voyais partout, contre la cuisinière, à côté la table. On a économisé suffisamment d'argent avec Molly pour tout changer, la table, le lit, le canapé, les tapis, tout ce qu'il avait pu toucher. J'ai même retiré les portes des placards dans ma chambre. Mais je suis restée.

Gabriel souffla rageusement.

— J'espère qu'il va se pointer. Que je puisse...

— Non, ne deviens pas comme lui. *Je te l'interdis.*

Elle s'exprima d'une voix secouée par la force de l'émotion. Elle posa la main sur son avant-bras, serra le muscle irrigué de puissantes veines.

— Ça me tuerait de savoir que tu es devenu comme lui pour me protéger.

— Aucun risque, fais-moi confiance.

Il se passa une main nerveuse dans les cheveux.

— Je protège ce qui est à moi. Ça a toujours été, et ce n'est pas près de changer.

Ses mots la touchèrent, chassèrent la frustration pour atteindre quelque chose de plus enfoui, de bien plus vulnérable. Elle prit une grande bouffée d'air iodé et secoua la tête.

— Je te connais, Gabriel. Tu bous de l'intérieur, depuis que j'ai évoqué cette histoire.

Ses muscles se bandèrent sous sa caresse.

— Bien sûr que je bous de l'intérieur. Il t'a fait du mal.

— Mais si tu ne ravales pas ta colère, murmura-t-elle, c'est elle qui finira par t'emporter. Et il aura gagné sur tous les tableaux.

Gabriel resta silencieux pendant plusieurs minutes, la mâchoire soudée, le regard perdu à l'horizon, sur les flots agités par une bise naissante.

— Pour toi, décida-t-il enfin, j'essaierai de ne pas trop penser à ce fumier.

Il passa une main câline autour de son cou, en veillant à ne pas la brusquer.

— Mais pour tout t'avouer, j'ai du mal à être gentil quand on menace les miens. S'il s'approche, je ne réponds plus de rien. Je vais le réduire en miettes et jeter les restes aux mouettes, pour que personne ne puisse le retrouver.

Charlotte frissonna, soudain consciente de la nécessité de le surveiller. Gabriel était excessif, dans ses envies de protection, dans sa détermination. Il était aussi implacable et très, très intelligent. Elle devait le distraire de son obsession pour Richard avant qu'il ne décide de le supprimer par mesure préventive.

— Si tu n'emménages pas avec moi, poursuivit-il pendant que Charlotte réfléchissait à un moyen de le détourner de sa rage aveugle, c'est moi qui m'installe chez toi. Ou j'engage des vigiles. Peu importe. Mais laisse-moi juste te protéger.

Charlotte contemplait la mer, mais son esprit était tout entier accaparé par l'homme à ses côtés, dont la voix trahissait une colère sourde, prête à exploser. Il venait de lui livrer sans le savoir un bout de solution à son problème : comment redevenir le centre exclusif de son attention et l'empêcher de se perdre dans la haine et la vengeance.

Elle posa une main sur son torse, brûlant sous la fine couche de coton.

— Tu peux me laisser seule quelques minutes ?

Il resta de marbre ; elle fit courir un doigt sur sa mâchoire.

— Gabriel.

Il la fixa de ses yeux acier.

— Quinze minutes, finit-il par dire. Ensuite, je pars à ta recherche.

Il leva une main comme pour la glisser dans les cheveux de Charlotte et lui soutirer un baiser, mais finit par serrer le poing en l'air avant de le laisser retomber à ses côtés.

— Quinze minutes, répéta-t-il. Pas une seconde de plus.

Peinée de le voir agir contre sa propre nature, elle le regarda s'éloigner. Gabriel était un animal. Si elle n'avait pas été si tordue, ils seraient au lit à cette heure. Elle l'aurait apaisé de ses caresses, et il aurait focalisé ses instincts primaires sur son plaisir.

Mais voilà, elle *était* tordue. Et merde, elle en avait assez ! Elle voulait qu'il la prenne comme un homme des cavernes s'il en avait besoin, elle voulait lui ouvrir son lit lorsqu'il devenait sombre et taciturne, comme lors de ces étranges coups de fil. Son instinct était catégorique : un peu de sport avec Gabriel ne pouvait qu'arranger les choses. L'homme avait besoin de contact physique, il parlerait avec son corps si elle lui en donnait l'occasion.

Charlotte reprit sa contemplation de la baie une fois Gabriel disparu au détour d'un bâtiment. Elle sortit son téléphone et appela Molly, habitée par un sentiment de frustration.

— Hé, lança-t-elle en réponse au « Allô » haletant de sa copine, Fox est en train de chatouiller les fesses ou quoi ?

Un rire coupable.

— Possible... mais il a rencard avec Noah de toute façon, donc ouste, sors du l...

— Salut Charlie, la salua une voix rocailleuse bien connue, celle du chanteur des Schoolboy Choir. Miss Molly sera prête dans une minute.

— Fox ! tonna une voix derrière lui. Rends-moi ce téléphone !

Le son s'assourdit, comme si une main venait de masquer le microphone.

Charlotte sourit en imaginant Molly tentant d'échapper aux baisers de l'homme face auquel elle fondait comme une guimauve. Elle attendit patiemment son retour.

— Désolée, s'excusa Molly, à bout de souffle à nouveau. Il est un peu foufou aujourd'hui.

— Alors que *Miss Molly* est toute sage, je parie.

— Oh, ça va, rigola son amie. Aloooooors ? Et ce deuxième rendez-vous galant avec le tyrannosaure ?

— Merveilleux.

Le souvenir de la veille la laissa rêveuse, l'œil humide et le soupir au bord des lèvres.

— Alors pourquoi ce ton d'enterrement ?

— Tu as un sixième sens ou quoi ? Comment tu arrives à sentir qu'un truc cloche au téléphone ?

— Parce que je te connais. Qu'est-ce qui se passe ?

Charlotte raconta à Molly la libération imminente de Richard tout en se grattant le front.

— Ma sécurité avant tout, je sais. Mais ça veut dire sacrifier ma liberté à cause de Richard, et c'est ça qui me fout en rogne.

— Prends le problème autrement, suggéra Molly après une courte pause.

— Comment ça, autrement ? demanda Charlotte, les yeux sur un catamaran s'approchant pour s'amarrer de ce côté-ci de la marina.

— La dernière fois, Tête de nœud était aux commandes, te manipulait, imposait son programme, rappela sa fidèle amie, sa colère palpable, aiguisée comme un scalpel. Cette fois, c'est toi la chef. Tu décides.

Charlotte n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle.

— Je me sens impuissante face à lui.

— Alors change, répliqua Molly. Décide ce que *toi*, tu veux. Pas ce qui rendra Gabriel heureux ou ce qui te protégera de ce monstre pathétique. Qu'est-ce qui te ferait sentir que tu es maître de la situation ?

— Le truc, c'est que je *veux* rendre Gabriel heureux.

Le voir rire, sourire, suffisait à son bonheur.

— Je ne supporte pas de le voir tourmenté.

— Parfait, voilà déjà un premier choix, la félicita Molly d'une voix enjouée. Et un choix que je comprends. Moi aussi j'aime rendre Fox heureux. Fox, toi, tous ceux qui comptent dans ma vie. Le problème, c'est quand une seule personne fait le don de soi constamment. L'amour, ça nécessite des sacrifices des deux côtés.

Charlotte rougit, s'écarta du garde-corps et se mit en route vers le bureau. Avisant une poubelle, elle y jeta son gobelet, malheureux souffre-douleur de la matinée.

— On commence seulement à sortir ensemble.

— Charlie, vous êtes en parade nuptiale depuis des mois tous les deux, nota sèchement Molly. Je veux dire, les préliminaires, ça va bien cinq minutes.

— T'as vraiment l'esprit mal tourné.

— En attendant, tu suis mes conseils, c'est peut-être le signe que le tien n'est pas si bien tourné que ça, non ?

Charlotte sourit. Elle commençait à entrevoir une lueur d'espoir.

— Merci, ma Molly. J'y vois plus clair. Action, et non réaction.

Un rayon de soleil étincela de son bracelet alors qu'elle raccrochait.

Gabriel avait fini par lui révéler le secret de l'attache, contre sa promesse de le garder au poignet. Si leur histoire d'amour finissait mal, si ses problèmes la rendaient impossible... ou si Gabriel se lassait d'elle, elle veillerait à ce que le bracelet reparte entre ses mains.

Une séparation... Pour s'autoflageller, rien de tel que d'y penser. Signe que oui, elle s'était attachée à lui – et plus que de raison.

Gabriel n'était pas d'humeur à trouver Brian Bishop en train de l'attendre dans les locaux de Saxon & Archer. La colère calmée par le long retour à pied se réveilla à la seconde même où il posa les yeux sur son géniteur. Il avait l'air pâle, exsangue, mais Gabriel nota également les dents et les doigts jaunis par la nicotine, et le nez probablement déformé par le poing vengeur d'un de ses créanciers.

Son père avait toujours choisi ses propres poisons.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna-t-il après avoir raccompagné Brian sur le trottoir.

Les larmes aux yeux, l'homme qu'il avait autrefois appelé « Papa » leva un bras pour lui toucher le visage. Gabriel recula.

— Si c'est de l'argent, poursuivit-il d'une voix froide, donne-moi un RIB que je te fasse un virement.

Plutôt payer que de le voir extorquer sa mère en la culpabilisant. Qu'il disparaisse une bonne fois pour toutes.

— Non, fiston, réfuta-t-il d'une voix tremblante, celle d'un vieillard usé, pas d'un sexagénaire. Je suis juste venu voir mon garçon.

— J'ai cessé d'être ton garçon à six ans.

Le jour où les masques étaient tombés à propos de son père. Son abandon l'année suivante n'avait fait que confirmer l'opinion qu'il avait de Brian.

L'homme se ratatina dans son coupe-vent bleu marine.

— Aux portes de la mort, tout homme fait le bilan de sa vie. La mienne est pleine d'erreurs. Je n'attends aucun pardon de ta part, mais je t'en prie, ne m'enterre pas avant l'heure.

Le plaidoyer se heurta à un mur de pierre.

— Tu t'es enterré tout seul.

Gabriel avait vu son jeune frère attendre le retour de leur père, le visage collé à la vitre. Sailor n'en démordait pas : Papa reviendrait. Un cruel faux espoir pour l'enfant, dont la peine inconsolable avait consolidé le mur de Gabriel d'une brique supplémentaire.

— Tu as jeté ta famille aux oubliettes, tu ne peux pas juste revenir et faire comme si de rien n'était.

— Gabriel, mon enfant, je...

Gabriel leva une main autoritaire.

— Assez. Va-t'en et ne remets plus les pieds ici. Je t'enverrai l'argent.

— Je n'en veux pas, refusa-t-il, les épaules affaissées. Si tu décides de me pardonner, je suis à l'hospice de l'Espérance.

Gabriel ne répondit rien. L'homme qu'il connaissait à peine et ne voulait plus voir finit par s'en aller.

— Gabriel.

Il se retourna en entendant la voix de Charlotte. Elle avait fait vite, prenant sûrement un raccourci.

— Bien discuté avec Molly ? demanda-t-il en tournant le dos à la silhouette de son père disparaissant au loin.

— Comment as-tu... ? s'écria Charlotte, secouant la tête d'un air dubitatif, tout en portant le regard loin derrière lui. Oui, très bien, mais on peut en parler à l'intérieur. Tu discutais avec qui ?

Charlotte s'attendit à recevoir un simple haussement d'épaules en réponse.

— Une personne que j'ai connue dans une vie antérieure, répliqua-t-il d'une voix à givrer ses carreaux de lunettes.

— Il continue à t'appeler, c'est ça ?

— Ce n'est rien, Charlotte.

En d'autres termes : *dossier clos*.

— Très bien.

Il lui lança un regard noir.

— Ce ton signifie « tu m'emmerdes » plutôt que « très bien ».

— Parce que je me rends compte que cette relation est à sens unique, risqua Charlotte, les mots de Molly encore frais à son esprit. Pourquoi faudrait-il que je sois celle qui demande, celle qu'on répare, et qui n'a pas le droit de donner ?

— C'est pas vrai, grogna Gabriel. Pas maintenant.

— Très bien, répéta Charlotte pour l'asticoter.

Les deux mots suffirent à le faire sortir de ses gonds.

— Tu veux savoir qui c'était ? explosa-t-il. Brian Bishop, mon foutu *père* ! L'homme qui nous a abandonnés quand j'avais sept ans en vidant le compte commun, en prenant tout, l'argent du loyer, des courses, tout !

La flamme qui brillait dans ses yeux s'éteignit pour céder la place à un reflet d'acier.

— Aujourd'hui il est malade, et il faudrait que je m'apitoie sur son sort ?

Charlotte ne s'attendait pas à une telle véhémence, même si elle avait déjà assisté à certaines des colères de Gabriel.

— Tu lui en veux encore beaucoup, osa-t-elle, hésitante mais empathique pour la douleur qu'il s'obstinait à nier. Tu devrais peut-être lui parler. Pour ton bien, pas le sien.

— Je n'ai ni besoin ni envie de recevoir des conseils de ta part sur mon abruti de père.

Cette fois, le dossier était vraiment clos. En une phrase assassine, d'une efficacité redoutable, de l'ordre de celles qui fermaient le clapet à la partie adverse lors de ses plus âpres négociations.

Il regarda sa montre.

— La journée est déjà bien entamée.

Charlotte esquissa un timide hochement de tête, le cœur brisé non pas par ses mots ni par la froideur de son ton, mais par le constat de son propre fourvoisement : ils n'opéraient pas sur un pied d'égalité dans leur couple. Clairement, elle s'était menti sur ce point. Ou il le lui avait laissé croire.

Il venait de rétablir la cruelle vérité, en traçant dans le sable une ligne très claire à ne pas franchir.

## CHAPITRE 26

# Cupcakes et autres douceurs

---

Une heure plus tard, Gabriel était suffisamment calmé pour admettre s'être vauté. En beauté. Incapable d'endiguer sa colère, il l'avait laissée rejaillir sur Charlotte, le jour où elle comptait le plus sur lui. Un comportement de crétin hors norme.

— Bravo.

Il balança son stylo, se leva et partit à sa recherche. Il ne la trouva ni à son bureau ni dans la cafétéria, mais puisque son ordinateur était allumé et que l'écran affichait une recherche de billets pour un déplacement professionnel prévu plus tard dans le mois, elle était forcément dans les parages.

— Gabriel.

Le directeur des opérations lui faisait signe de s'approcher depuis son bureau.

— Tu as dix minutes ?

— Oui.

Il aperçut Charlotte dès la réunion improvisée terminée, en retournant dans le couloir. Elle se tenait un peu plus loin, en compagnie de la secrétaire d'un autre service. Toutes deux étaient penchées sur une tablette, le visage concentré, tentant visiblement de tirer quelque chose au clair.

Charlotte semblait sereine, mais lorsqu'elle braqua vers lui son regard, il y chercha en vain l'étincelle qu'il aimait tant. Elle reprit la conversation, sourit... mais il ne s'agissait pas du sourire de Mlle Baird, plutôt de son fantôme.

Tout cela par sa faute.

Charlotte aida l'assistante du directeur financier à régler un petit souci informatique et retourna à son bureau. Un cupcake vanille l'attendait, modèle grand tralala, avec glaçage

chantilly à la framboise et perles en sucre argentées. Un régal pour le regard. Gabriel lui avait déjà sorti le coup de la gourmandise en prélude à de plates excuses, mais toujours après avoir froissé son amour-propre. Jamais après l'avoir blessée.

— Charlotte.

Elle pivota sur son fauteuil. Il se tenait debout dans l'embrasure de la porte de son bureau, l'air abattu, émouvant.

— Oui ?

Elle l'aimait trop ; dans cet état, il méritait son attention.

— Je suis désolé.

Il mit les mains dans les poches et soupira.

— Tu as raison, j'en veux à Brian. Et je m'en veux de mon incapacité à oublier le passé.

Charlotte se leva pour le rejoindre dans son bureau, dont elle referma la porte derrière elle.

— Le même sang coule dans vos veines, dit-elle d'une voix douce, que tu le veuilles ou non. C'est un lien indéfectible.

Gabriel marcha jusqu'à la baie vitrée et observa la ville et les eaux au loin.

— Je maudis ce lien – je ne lui dois rien.

Il secoua la tête et croisa les bras.

— Je ne veux plus en parler, surtout en ce moment, alors que je me fais du souci pour toi.

Il ne se braquait pas brutalement comme précédemment. Il avait juste besoin d'oxygène. Charlotte ne voyait aucun inconvénient à lui en octroyer : des plaies émotionnelles de cette gravité et de cette complexité ne se refermaient pas en une conversation. Une chose continuait en revanche à la turlupiner. Que se serait-il passé s'il n'avait pas fait l'effort de s'ouvrir à elle ? Aurait-elle eu le courage d'insister, de l'exiger de lui ?

Gabriel vint se poster face à elle, les mains sur les hanches.

— Est-ce que tu as pris une décision ?

La question du rapport de forces déséquilibré entre elle et Gabriel restait en suspens, menaçant leur relation. Il devenait urgent de la régler.

— Hors de question de laisser Richard me transformer en souris apeurée, terrée au fond de son trou.

Gabriel ne la quittait pas du regard.

Elle ressentit l'envie de le toucher, mais son humeur l'en dissuada.

— Je ne compte pas prendre des risques inutiles pour autant.

— Je m'occupe de ta sécurité.

— Non.

Il lui lança un regard froid qu'elle lui retourna sans ciller.

— Laisse-moi terminer.

Il patienta, impassible.

— Tu as raison, ton bâtiment est sûr. Emménager chez toi nous enlèverait une bonne dose de stress.

*Et me permettrait de te détourner de ta nouvelle lubie, supprimer Richard.*

Gabriel se détendit.

— Heureux de te voir convaincue.

— J'essaie d'être rationnelle, expliqua-t-elle, croisant les bras à son tour. C'est typiquement le genre de phrase qui me donne envie de polémiquer pour rien, juste pour te donner une leçon.

— Une bonne chose que tu sois plus évoluée que moi, dans ce cas, répliqua-t-il, l'ombre d'un sourire se dessinant discrètement à la commissure des lèvres.

— *Gabriel.*

Elle se retint de taper du pied.

— J'ai fait une recherche d'appartement dans ton bâtiment. J'en ai trouvé un à un prix correct, quelques étages en dessous du tien. En sous-location. Je vais contacter l'agence.

Aucune précipitation, sa sécurité avant tout.

— À distance idéale du boulot et si quoi que ce soit m'arrive, Zorro n'est pas loin.

Le regard de Gabriel s'était assombri progressivement à chaque nouveau mot de Charlotte.

— Je possède un énorme loft sur le toit, et tu préfères rester dans un appart quelconque trois étages plus bas ? gronda-t-il.

— C'est important pour moi de fixer mes propres conditions.

Elle vit sa mâchoire frémir, hasarda une main sur son torse.

— Essaie de me comprendre.

— Je t'accompagnerai pour la visite, grommela-t-il, vaincu. Si quoi que ce soit me paraît suspect, c'est *niet*. D'accord ?

Charlotte opina du chef.

— D'accord.

— Maintenant, je dois t'embrasser.

Charlotte sentit son rythme cardiaque s'affoler. Le pouls aux tempes, elle se dressa sur la pointe des pieds. Gabriel accueillit ses joues au creux des paumes – un geste si tendre et protecteur qu'elle en frissonna. Il fit courir le pouce le long d'une de ses pommettes, lui inclina la tête et déposa un baiser sur ses lèvres. Un geste de la plus absolue tendresse, malgré son corps puissant tendu à l'extrême.

Charlotte fut parcourue d'un second frisson. Elle entrouvrit les lèvres, il s'y glissa. Mille papillons vinrent lui chatouiller le cœur du bout de leurs ailes. Les cuisses serrées, elle glissa une main le long de son buste, agrippa sa nuque chaude. Un cou hors gabarit, comme le

reste, mais, comparé à l'ensemble, aux proportions parfaites. Il répondit à l'étreinte en enlaçant sa taille, l'attirant à lui pour intensifier le baiser de coups de langue délicieux, jusqu'à lui arracher un râle.

Il grogna, remonta lentement la main dans son dos, jusqu'à la nuque.

La crise de claustrophobie frappa à la seconde même où il la referma, emportant Charlotte dans les ténèbres.

Gabriel s'abandonnait à la douce excitation du baiser lorsqu'il sentit Charlotte se raidir. Il ne lui fallut qu'une fraction de seconde pour la libérer, mais une fraction de trop : elle avait déjà les pupilles dilatées, le teint pâle, le souffle si court qu'il prit peur.

Il ne la reconnut pas.

— Charlotte, *Charlotte*.

Il aurait voulu la secouer pour la faire revenir, mais craignit qu'un nouveau contact n'aggrave la situation.

Immobile, les yeux dans le vague, Charlotte ne réagit pas.

— *Mademoiselle Baird*.

Elle cligna les yeux... puis contempla son visage. Son teint sembla pâlir davantage. Elle vacilla en tendant un bras, à la recherche d'un hypothétique appui. Gabriel prit le risque : il saisit sa main avant qu'elle ne perde l'équilibre. À son grand soulagement, elle ne se débattit pas, ne le fixa pas de cet effrayant regard vide.

— Gabriel ?

— Là, doucement.

Il la guida vers son fauteuil en cuir noir, la fit s'asseoir.

— Respire, mon cœur.

Charlotte s'exécuta. Sa respiration restait trop rapide, chaotique. Mais il y avait du mieux.

Il s'accroupit face à elle, une paume sur le bureau, l'autre sur la cuisse de Charlotte.

— Voilà, l'encouragea-t-il, inspire profondément, prends ton temps.

Il fallut cinq bonnes minutes avant que la respiration de Charlotte ne retourne à la normale. Tout ce temps, Gabriel resta la gorge nouée par l'attente, le corps en boule, prêt à bondir. Mais contre qui ? La menace n'existait que dans l'esprit de Charlotte, inaccessible. Il enrageait de ne pouvoir la protéger de ses démons.

— Là, répéta-t-il, tempérant ses ardeurs à force de volonté. C'est mieux.

Elle le dévisagea, les yeux écarquillés, la lèvre tremblante.

— Je suis désolée.

— Hé !

Il serra son genou d'une poigne aussi délicate que possible.

— Est-ce que quelqu'un t'a demandé de t'excuser ?

*Non*, songea Charlotte, *personne*. Il était trop bon pour la culpabiliser de partir en vrille mais bon Dieu, il devait en avoir marre.

— Et moi qui pensais être guérie, murmura-t-elle, le mince vent d'espoir qui avait commencé à souffler en elle retombant d'un coup sec. Surtout après la journée d'hier.

— Charlotte, je suis resté chez toi presque toute la journée hier, rappela Gabriel, employant le ton habituellement réservé aux conditions non négociables. Ce n'était pas rien. Si tu essaies de me soutenir le contraire, je te traite de fieffée menteuse.

Elle déglutit et leva des doigts tremblants vers ses cheveux, de chaudes larmes ruisselant le long du menton.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça pour moi ?

— En voilà une question ! s'esclaffa-t-il avec un grognement. Tu n'as pas encore compris que je te trouvais exceptionnelle ? Tu as une volonté incroyable, un sourire comme un soleil et un corps qui me donne envie de te culbuter dans toutes les positions.

Charlotte éclata d'un rire mouillé de larmes.

— Au rythme où je vais, tu vas devoir te la mettre derrière l'oreille jusqu'à tes quatre-vingts ans.

Elle pria pour que sa blague ne soit pas prophétique.

— On fera trembler les murs de la maison de retraite.

Elle fondit en larmes, secouée par les sanglots, épuisée par la matinée.

— Mon bébé, viens ici. Viens dans mes bras.

Elle s'y réfugia, n'aspirant qu'à cela. Il passa une main lourde et réconfortante dans son dos. Elle se retrouva sans même en prendre conscience sur le sol, sur ses genoux, ses lunettes posées dans un coin, Gabriel adossé au bureau. Les larmes coulaient, intarissables, des années de douleur, de chagrin et de colère emmagasinées se déversant sans discontinuer en un violent torrent qui endolorissait jusqu'à ses os et sa peau.

La source finit par s'assécher. Charlotte resta ainsi, exténuée, amorphe, dans les bras de Gabriel jusqu'à ce qu'elle finisse par retrouver l'usage de la parole.

— C'est la deuxième fois que je te pleure dessus, calcula-t-elle en caressant sa chemise humide de ses pleurs.

— Comme ça t'oblige à te coller à moi, je te pardonne.

Elle sentit son visage se fendre d'un sourire inattendu, et s'accrocha à ce doux regain de chaleur intérieur. Ressortir de la tempête intacte était un miracle, autant en profiter.

— Je vais me débarbouiller.

Elle ne ferait pas deux mètres dans le couloir sans croiser un collègue, qui noterait d'emblée ses yeux rougis par la crise de larmes.

— Regarde dans le tiroir, il doit y avoir une bouteille d'eau.

Il s'inclina légèrement pour aider Charlotte à atteindre la poignée. La bouteille l'attendait, debout, le bouchon encore scellé. Charlotte la sortit et referma le tiroir. Gabriel reprit sa position, adossé à l'acajou.

— La boîte de mouchoirs est sur mon bureau, observa Charlotte, qui craignait maintenant que le mascara mis ce matin pour s'entraîner n'ait coulé.

Gabriel la souleva et la posa dans son fauteuil.

— Ne bouge pas.

Il sortit et revint quelques secondes plus tard portant une boîte de mouchoirs et son sac à main, puis referma la porte.

— Un vrai haltère, blagua-t-il en lui tendant le tout. C'est le secret de ta forme.

— Très drôle.

Elle tira quelques mouchoirs, les mouilla et se nettoya les pommettes et les joues, paupières closes. Les mouchoirs se teintèrent du mascara marron.

— Mon sac n'est pas si lourd.

— La moitié de ton poids, plaisanta Gabriel d'un ton pince-sans-rire. J'ai vu trois notes sur ton bureau, de gens qui veulent me voir.

— Tu les as entendus toquer ? demanda Charlotte, inquiète que quelqu'un ait pu l'entendre en pleurs.

Son bureau était parfaitement insonorisé, cela dit – elle n'entendait jamais une bribe filtrer quand la porte était fermée, aussi enflammées fussent les conversations.

Il grogna.

— Ils ont peur de moi, Charlotte. Tu es la seule à avoir réussi à dompter le tyrannosaure.

— Ils te croyaient surtout occupé, rectifia-t-elle, les yeux plissés.

— Je ne crois pas, non, insista-t-il en tirant un post-it de sa poche. Sinon, pourquoi cette note dirait-elle « Salut Charlotte, besoin de voir Bishop. Tu m'appelles, OK ? Pas envie de me faire tuer si je l'interromps. »

Il colla le Post-it sur sa table et en sortit un deuxième.

— « Charlotte, tu m'appelles quand la Brute sera de bonne humeur ? » lut-il avant d'arquer un sourcil. Un nouveau, lui.

— Ces notes ne t'étaient pas destinées, protesta Charlotte, passablement énervée.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Baird, je ne vais pas virer ces poules mouillées. Ce sont de bons éléments.

Il colla la troisième note sur les deux autres sans la lire à voix haute.

Se sentant reprendre à peu près forme humaine, Charlotte empoigna son poudrier pour prendre la mesure des dégâts. Rien de bien méchant : les yeux étaient moins gonflés qu'elle ne l'avait crain. Avec une touche de maquillage et les lunettes, les curieux n'y

verraient que du feu. Ses quelques mois de pratique assidue ne l'avaient pas encore transformée en reine des pinceaux, mais un soupçon de mascara sur les cils, un rapide repoudrage de nez et une touche de rouge sur les lèvres restaient à sa portée.

Se maquiller devant Gabriel lui parut incroyablement érotique, surtout avec un tel observateur installé sur la chaise des invités, les pieds sur le bois tailladé de son bureau, jambes croisées aux chevilles et mains derrière la tête.

— Nue, ce serait quand même plus sympa.

Charlotte se sentit rougir.

— Sur un de ces petits bancs que toutes les nanas ont devant leur coiffeuse. Tu as ça ?

— Non.

Elle avait toujours rêvé d'une coiffeuse de style victorien, mais les antiquaires en demandaient une fortune, même pour des répliques pas toujours à son goût.

— Je t'en achèterai peut-être une pour ton anniversaire. Tu pourras me remercier en refaisant ce truc avec ton mascara, sans rien sur le dos.

Il la troublait, mais Charlotte commençait à être habituée à croiser le fer avec lui à ce niveau. Elle remerciait le ciel pour la persévérance de Gabriel malgré ses crises de panique. Et d'avoir elle-même retrouvé une certaine stabilité, peut-être grâce à ses larmes. Comme si une vanne triturée dans tous les sens avait fini par lâcher, et la nettoyer à grande eau.

— Interdiction de m'acheter quoi que ce soit pendant les vingt prochaines années, ordonna-t-elle en levant le poignet orné du scintillant bracelet.

Gabriel lui répondit d'un sourire possessif au possible.

— Il vous va à ravir, mademoiselle Baird.

Elle fit la moue en réaction à sa dérobaude, et finit de se poudrer le visage. Elle aurait dû commencer par cette étape, mais le trouble lui avait fait prendre le mascara en premier. Les cils poudrés, elle n'avait plus qu'à recommencer.

Elle peaufina son rouge à lèvres, retoucha le mascara et chaussa ses lunettes. Gabriel la mangeait du regard.

— Ça ira ? demanda-t-elle à l'homme qui l'observait l'eau à la bouche.

— Viens t'asseoir sur mes genoux.

— Gabriel.

Posant les pieds à terre, il lui fit signe d'approcher du doigt.

## CHAPITRE 27

# Gabriel débauche Charlotte

---

— On est au bureau, Gabriel, rappela-t-elle, tout en contournant la table pour venir s'asseoir sur ses genoux, tout de même séduite par l'invite. On est censés travailler.

Les bras nonchalamment passés autour d'elle, Gabriel se pencha et l'embrassa dans le cou.

— C'est la pause-café.

— On l'a déjà prise.

Il posa un second baiser sur le lin de sa robe.

— C'est moi le patron. Et le patron offre une seconde pause-café bien méritée en récompense de tous les week-ends et soirs à faire des heures sup'.

Il caressa sa peau du bout des lèvres pour un troisième baiser.

Elle recroquevilla les orteils, prête à fondre de plaisir.

Un baiser sur la gorge finit d'abattre toute résistance. Personne ne l'avait jamais embrassée ici. Le délice fut tel qu'elle en redemanda sur-le-champ, tendant le cou en une supplique silencieuse. Il rit, le souffle chaud, et satisfit sa demande d'un suçon mouillé, lui arrachant un râle de plaisir.

— Je ne savais pas la douce nuque de Mlle Baird si sensible.

La poitrine prise de soulèvements convulsifs, Charlotte continua à s'offrir sans gêne. Gabriel se chargea d'assouvir son appétit de volupté, tout en jouant des doigts sur ses hanches. Chaque contact de ses lèvres lui envoyait une décharge jusqu'au bout des tétons. Charlotte surprit sa propre main se faufilant jusqu'à la nuque de Gabriel, la gorge offerte à son bourreau de plaisir.

Il continua à explorer de la main sa taille, ses hanches, puis enfouit son nez à la base de son oreille.

Charlotte poussa un gémissement, les dessous trempés.

— J'aime cette musique, glissa-t-il dans un grondement sourd à son oreille. Elle m'excite.

Elle poussa un nouveau râle, planta les ongles dans sa chair.

— Gabriel, susurra-t-elle dans un murmure à peine audible.

En réponse, il pointilla sa gorge de baisers suçotés, jusqu'à son décolleté. Le retour à la base de l'oreille mit Charlotte au supplice, souffle court, brûlante de désir, la poitrine douloureuse d'expectation. Il marqua une pause, la caresse chaude de son souffle sur sa nuque.

— Caressez-vous pour moi, mademoiselle Baird.

Elle se mordilla la lèvre, mais ne put contenir un nouveau soupir. L'érotisme de ces paroles prononcées d'un ton formel provoqua une telle montée de chaleur qu'elle crut s'être embrasée pour de bon.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux, tenta-t-il de la convaincre d'un coup de langue sous le lobe de l'oreille. Je veux te voir jouir sur moi, te regarder prendre du plaisir.

Haletante, elle se cramponna à sa nuque.

Le suçon mouillé suivant fit grimper l'excitation d'un cran.

— Glisse une main sous ta robe.

Le pouls de Charlotte s'affola, son être entier envahi de Gabriel, de son parfum – ardent, viril, enivrant – à chaque inspiration. Et sa voix, ce grondement mâle l'invitant à la décadence. Elle ne sut où elle puisa le courage ; peut-être dans ses bras protecteurs, peut-être dans la promesse d'un plaisir sans bornes, elle qui était à l'agonie quelques minutes plus tôt.

Elle osa une main sous l'ourlet de sa robe.

— Oh, bonté divine, lâcha Gabriel en frémissant. Plus haut, mon trésor.

Il ponctua chaque parole d'un baiser dans le cou.

Charlotte avait déjà été tentée par ce plaisir solitaire avant sa rencontre avec Gabriel, mais sans réussite – comme si la peur et les souvenirs des mots blessants de Richard le rendaient toxique. Plus tard étaient apparus ces rêves et fantasmes. Aujourd'hui, les cuisses ouvertes à l'approche de sa main, tout son être semblait s'abandonner avec délice à la luxure, les nerfs à fleur de peau. Respiration saccadée, elle gémit, électrisée par la bouche de Gabriel affairée à remonter le long de sa nuque.

Parvenu à la zone de plaisir, Gabriel l'explora de la langue en cercles délicats, tandis que Charlotte titillait son bouton de chair à travers la culotte de dentelle. Il semblait avoir triplé de volume dans la moiteur de ses cuisses.

— Écarte ta culotte, lui ordonna Gabriel tout en continuant d'assaillir sa gorge de baisers. Imagine que c'est ma main. Ne sois pas timide.

Corps tendu, seins en alerte, elle glissa une couture de côté.

— Tu es mouillée ?

— Oui, murmura-t-elle, les doigts tâtonnant jusqu'aux plis de chair gonflés par l'attente.

— Caresse-toi, ordonna-t-il d'un ton autoritaire. Plus fort que tu ne le ferais normalement.

Elle s'exécuta, soumise à ses désirs. Les yeux fermés, elle sentit ses cuisses se presser instinctivement l'une contre l'autre, les jambes secouées par les spasmes d'un plaisir profond, inavouable, sublime.

Pantelante, Charlotte fixa Gabriel, le corps ébranlé d'une dernière secousse.

Il avait cessé de l'embrasser, se limitant à l'observer avec des yeux scintillants, les joues empourprées par le spectacle.

— Vous êtes si sensuelle, mademoiselle Baird.

Elle rougit à son tour, ôtant la main de sous sa robe. Les minutes écoulées lui semblèrent irréelles. Était-ce bien elle qui venait de s'abandonner, tout cela avec quelques baisers et une culotte écartée ? Et des mots... Les mots de Gabriel. Voilà, songea Charlotte, ce qui avait tout déclenché.

Le plaisir avait été partagé.

Il saisit la main coupable et en huma longuement les épices.

— Ton odeur me donne envie de te lécher jusqu'à ce que tu jouisses contre mes lèvres.

Il plongea son regard argent fondu dans celui de Charlotte.

— Viens par ici.

Elle ferma les cuisses, taraudée par l'envie.

— Il ne faut pas abuser des bonnes choses, déclina-t-elle finalement, à nouveau douée de parole.

Il lui effleura un sein du revers de la main.

— Partie remise.

— Oui, opina-t-elle, excitée jusqu'aux tétons, avant de se pencher pour l'embrasser.

Non, Richard ne lui ravirait pas Gabriel. *Plutôt mourir.*

Après le départ de Charlotte pour les toilettes, un adorable fard aux joues, Gabriel referma la porte et y resta adossé. Il ferma les yeux et repensa à son dernier match professionnel, action par action. Il était sorti blessé deux minutes avant le coup de sifflet final, juste après le plus bel essai de sa foutue carrière, alors les souvenirs ne manquaient pas.

Tant mieux.

Les quatre-vingts minutes de match en accéléré ne furent pas de trop pour parvenir à calmer sa roideur. Mais l'effort en valait la chandelle. Il n'avait jamais bandé aussi dur qu'en voyant Charlotte secouée de plaisir sur ses genoux. *Interdiction formelle* d'y repenser au bureau.

Il ouvrit la porte. Charlotte était de retour à son poste.

— Quel est le programme aujourd'hui, mademoiselle Baird ? sourit-il.

Il vit sa nuque se colorer de rouge. Elle pivota sur son fauteuil pour lui décocher un regard assassin.

— Est-ce que tu peux recevoir Geoff avant ta visioconférence ? Il en a pour dix minutes.

— Envoie-le-moi.

La journée de travail qui s'ensuivit fut sans répit. Gabriel ne s'arrêta que trente minutes, qu'il passa au téléphone avec le directeur de l'école dont il entraînait bénévolement l'équipe première au rugby. Un des gamins avait été surpris en train de fumer de l'herbe et le directeur souhaitait savoir s'il acceptait sa décision de le suspendre de l'école et des terrains.

— Oui, répondit Gabriel sans hésitation. L'équipe est prévenue, tolérance zéro pour la drogue.

Il passa ensuite un savon au fautif – un crack sur le terrain, et un futur grand, à condition d'éviter ce genre d'écarts.

Il raccrocha après un « Sincèrement désolé, coach. J'ai fait une bourde » contrit. Le gosse venait de prendre conscience qu'à cause de lui, son équipe risquait de lâcher des points contre son adversaire direct au classement. La plus efficace des sanctions : s'il avait le sens du collectif, il ne recommencerait plus.

Hormis cette interruption donc, la journée fut intense – la juste dose pour un drogué de travail comme Gabriel. Charlotte commanda un déjeuner qu'ils avalèrent chacun à leur bureau avant de se remettre au travail. Il aurait bien passé la soirée au bureau, mais Charlotte avait fixé la visite de l'appartement à 19 heures et comme il était hors de question qu'elle s'y rende seule, ils se mirent en route.

Le bâtiment n'était pas très loin. L'heure de pointe passée, il leur fallut moins de dix minutes pour y arriver. Gabriel se gara sur sa place réservée dans le garage souterrain et sortit de la voiture. Le temps qu'il fasse le tour, Charlotte ouvrait la portière.

Il l'attrapa par les hanches et la porta jusqu'au sol.

— Tu sais qu'on n'a pas dit un mot depuis qu'on est montés dans l'ascenseur du bureau ?

Charlotte afficha un air dubitatif.

— Ah bon ?

Elle pencha le visage de côté, l'air pensif.

— Je n'avais pas remarqué.

— Moi, seulement maintenant.

Il prit son visage entre les mains, repoussa une mèche.

— Prête pour la visite ?

Charlotte posa une main sur sa chemise.

— Où est passée ta cravate ? s' alarma-t-elle, le regard inquiet. Attends, je sors ta veste.

Il rit et la tira vers l'ascenseur.

— Crois-moi, le propriétaire se moque pas mal de ma tenue.

Gabriel possédait le quart des appartements du bâtiment. Sauf celui à louer, malheureusement.

— Retrouse tes manches, au moins.

— J'adore te voir en pétard.

La moue encore plus furieuse, elle arrangea son col de chemise alors qu'ils montaient dans l'ascenseur, puis couvrit son torse d'une caresse possessive que Gabriel se languit de recevoir sur tout le corps.

— Penche-toi, lui ordonna-t-elle.

Il s'exécuta sans broncher ; elle lui peigna les cheveux de ses doigts fins.

— Voilà, déclara-t-elle satisfaite alors que les portes s'ouvraient au quatrième étage.

Il la suivit, plus séduit que jamais mais néanmoins conscient de la fragilité de leur relation. La crise de panique, plus tôt dans la matinée, prouvait que les réactions de Charlotte à ses gestes et paroles restaient imprévisibles. Les germes de l'angoisse étaient présents, plantés profond mais prêts à percer à tout moment. Mais que de chemin parcouru depuis leur tout premier dîner, qu'elle avait passé pétrifiée, à le fixer avec de grands yeux ronds !

Cette souris-là n'aurait jamais pris place sur ses genoux, ne lui aurait pas ordonné de se pencher pour le recoiffer ni entrelacé ses doigts dans les siens.

Gabriel pouvait être d'une patience infinie lorsque la récompense s'annonçait de taille.

— Voilà, c'est celui-là.

Ils s'arrêtèrent au milieu du couloir. Charlotte toqua.

Une femme d'âge moyen leur ouvrit quelques secondes plus tard et les invita à entrer. L'appartement appartenait à sa fille.

— Elle a été mutée temporairement à Dubaï, leur expliqua la femme avec un grand sourire. Le propriétaire a donné son accord pour une sous-location, alors pourquoi pas. Elle revient dans six mois.

— C'est parfait, décida Charlotte, réjouie à l'idée de pouvoir enfin mettre un point final à sa vie de froussarde.

Dans le meilleur des cas, Richard l'aurait oubliée. Dans le pire, il repartirait croupir en prison pour le restant de ses jours. Elle y veillerait, aidée par Gabriel et la police.

— Gabriel ? s'enquit-elle, jetant un œil à la ronde pour le découvrir penché à une fenêtre. Qu'est-ce que tu en penses ?

La mère de la locataire se caressa le dos de la main.

— Je vais faire un café pendant que vous discutez de l'appartement avec votre charmant époux.

— Bonne idée, approuva Gabriel avec une lueur taquine dans le regard. Viens ici, ma femme.

Elle attendit que leur hôte quitte la pièce, des palpitations dans la poitrine, chamboulée par ces quelques mots.

— Alors ?

— Dans la catégorie des « pour » : l'appartement n'est pas au rez-de-chaussée. Le quatrième est trop haut pour escalader, et les escaliers de secours sont à l'intérieur. Les fenêtres se verrouillent facilement et la porte a de solides loquets.

— J'en ferai poser de nouveaux, déclara Charlotte, qui préférait ne prendre aucun risque. Je suis sûre que le propriétaire ne verra aucun inconvénient à ce que j'achète des modèles plus sûrs.

Gabriel ne semblait pas convaincu pour autant.

— Et les « contre » ?

— Ce n'est pas mon appartement.

— *Gabriel.*

Il croisa les bras en cherchant à comprendre.

— Pourquoi jeter ton argent par les fenêtres ? Je t'offre gratuitement le gîte, le couvert et les parties de jambes en l'air à volonté.

— Chut !

Elle jeta un œil par-dessus son épaule mais vit que leur hôte avait branché la radio et ne faisait pas attention à eux.

— Je le prends.

— Tu prendras le bus le matin et je te ramènerai à la fin de la journée.

— À négocier, dit Charlotte en croisant les bras à son tour. Mais ne compte pas me ramener à 23 heures tous les soirs.

Un grognement.

— Toi qui étais si docile. Qu'est-il arrivé ?

— C'est ta faute, murmura-t-elle, à nouveau sous le charme. Tu viens dîner chez moi ? S'en séparer ne fût-ce qu'une soirée devenait de plus en plus difficile.

## CHAPITRE 28

# Où Gabriel fait d'une chaise un objet de plaisir

---

Charlotte abandonna Gabriel en pleine négociation de contrat dans la cuisine et partit se changer. Pas très inspirée par sa garde-robe, elle opta finalement pour une jolie robe blanche floquée d'un imprimé de myosotis, achetée quelques semaines plus tôt. Col carré, sans manches, elle n'était pas assez habillée pour le bureau mais parfaite pour la maison. Elle enfila ensuite une paire de chaussons jaunes bouffants achetés le même jour que les « griffes de monstre » violets qu'elle avait offerts à Molly. Elle s'apprêtait à sortir dans le couloir quand une petite voix retentit dans sa tête : *pas très sexy, tout ça*. « Arrête de cogiter, Charlotte. »

Sur ce, elle retourna dans la cuisine. Elle trouva Gabriel en plein branle-bas de combat, des papiers éparpillés aux quatre coins de la table, le portable collé à l'oreille. Il discutait visiblement avec le P-DG d'une marque de cosmétiques internationale qu'il avait convaincu d'un partenariat exclusif avec Saxon & Archer dans la région Australasie. Un joli coup pour l'entreprise, mais chèrement payé en énergie par Gabriel : le P-DG l'avait désigné comme son seul et unique interlocuteur dans cette affaire.

Charlotte se mordit pour ne pas rire en l'entendant négocier une clause favorable pour Saxon & Archer puis partit couper deux pommes, dont elle disposa les quartiers sur une soucoupe. Elle servit un verre de lait et lui porta le tout. Il avait le ventre vide depuis le déjeuner. Vu sa consommation de calories quotidienne, il était temps de refaire le plein.

Il lui adressa un clin d'œil et piocha dans la soucoupe tout en poursuivant sa conversation.

Un petit creux à l'estomac elle aussi, mais pas très fruit à cette heure, Charlotte versa quelques tasses de riz dans son autocuiseur – une de leurs meilleures trouvailles avec Molly à l'université – puis sortit un paquet de crevettes et quelques légumes frais à faire sauter à la

poêle. Une pincée de gingembre, un doigt de sauce de soja, un demi-oignon émincé et ils allaient se régaler. Et pourquoi pas quelques noix de cajou pour ajouter du croquant.

— Tu aimes cuisiner, on dirait.

Elle jeta un regard en arrière. Gabriel attaqua la seconde pomme. Elle sourit.

— C'est vrai.

Puis, pour la première fois depuis sa séquestration par Richard, elle aborda le sujet ici même, sur les lieux du crime.

— L'agression m'en avait dégoûtée. Je pouvais encore entrer dans la cuisine, me préparer des choses basiques, mais le plaisir n'y était plus.

Le regard de Gabriel se figea mais il ne l'interrompit pas.

Tout était prêt pour la poêlée. Le riz finissait de cuire. Charlotte lava du raisin et quelques petits fruits qu'elle plaça dans un bol pour le dessert.

— Un jour, Anya a dépassé les bornes au boulot... révéla-t-elle avec un haussement d'épaules. Une vraie sale gosse. Je n'en pouvais *tellement plus*, je suis rentrée et j'ai commencé à cuisiner.

Quel bonheur, une vraie catharsis ! Occuper son esprit et ses mains à ce qu'elle aimait le plus, sentir la peur étouffée sous le poids de son plaisir.

— Tu as remercié Anya pour le salut de ton âme, j'espère ?

Charlotte sentit ses épaules trembler.

— J'y penserai.

L'agacement avait eu du bon, finalement.

— Chaque fois que je cuisine, maintenant, c'est comme si je récupérais une infime part de moi-même.

Gabriel mordit dans un quartier de pommes.

— Travailler dans la restauration, ça te plairait ?

— Non, c'est juste un exutoire. Je n'ai pas envie d'en faire mon métier.

D'autant que la vie de chef était loin d'être une sinécure.

— Je comprends, déclara Gabriel avec un hochement de tête.

— Je pensais me réinscrire à l'université, poursuivit Charlotte. En horaires aménagés, pour valider quelques modules supplémentaires.

Trop fragile pour retourner à la fac après sa sortie de l'hôpital, elle avait tout de même obtenu un diplôme à distance. Suffisant pour décrocher un poste de documentaliste chez Saxon & Archer, mais un peu léger pour celui d'assistante, surtout de Gabriel, bien plus exigeant intellectuellement. Elle craignait que certaines compétences ne finissent par lui faire défaut.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je connais quelques cours à l'école de commerce qui pourraient t'intéresser.

Le téléphone de Gabriel sonna.

— Vas-y, décroche, l'invita-t-elle, le voyant hésitant. Je dois lancer la poêlée de toute façon.

Le son de sa voix pendant qu'elle cuisinait et sa présence sous son toit la tranquillisaient. Plus jeune, elle rêvait de fonder un foyer. Une partie d'elle-même se reprochait ce côté « valeurs traditionnelles », mais cela n'avait pas changé sa manière de penser.

C'était en vivant seule qu'elle avait pris confiance en elle-même, mais la solitude lui pesait. Il n'était pas question de chercher des colocataires ; non, elle souhaitait juste partager le quotidien des siens, de gens qu'elle aimait.

Gabriel posa le téléphone et se frotta les yeux. La poêlée prête, Charlotte s'approcha, confisqua son téléphone, l'éteignit et le jeta dans la boîte à biscuits.

— J'attends un appel, grogna-t-il.

— Il attendra quelques heures, décréta Charlotte en commençant à rassembler les papiers sur la table. Le patron fait relâche pendant le dîner.

Il se leva, le visage sombre.

Elle recula.

— Bon Dieu, Charlotte, se désespéra-t-il, les poings sur les hanches. *Tu ne crains rien avec moi.*

Elle déglutit plusieurs fois, la gorge sèche.

— Je sais, s'excusa-t-elle d'une voix rauque.

Mais Gabriel sortait déjà le téléphone de la boîte. Il fourra les papiers dans sa mallette.

— Je te vois demain au bureau, lança-t-il, aimable comme une porte de prison.

— Gabriel, reste, supplia-t-elle d'une voix chevrotante. S'il te plaît, ne t'en va pas.

Il soupira, posa le tout sur la table.

— Quel abruti, jura-t-il en lui ouvrant ses bras. Viens par ici.

Elle vint se blottir contre lui, frissonna.

— Je n'ai pas voulu.

Gabriel se maudit intérieurement. Il n'excusait son comportement que par son excès de joie d'être là, avec elle – sa peur l'avait mis à cran. Il ne s'était levé que pour embrasser sa jolie bouche insolente.

— Je sais.

Il frotta la joue contre sa tempe, conscient que cette situation se présenterait à nouveau. À lui de la maîtriser.

Parce que Charlotte était sienne.

— Je ne serais pas allé plus loin, lui assura-t-il. La prochaine fois, dis-moi juste de me calmer, bordel de merde.

— En ces termes ?

Elle posa la question calmement, mais l'étincelle perçait à nouveau dans sa voix.

Soulagé de ne pas avoir causé de torts irréversibles, il pressa à nouveau la joue contre sa tempe. Quelques cheveux blonds se prirent dans sa barbe naissante.

— La voilà, ma Mlle Baird.

La catastrophe rattrapée de justesse en cette soirée pourtant débutée sous les meilleurs auspices, Charlotte marcha sur des œufs pendant le dîner... jusqu'à s'attirer quelques grognements de Gabriel.

— Charlotte, cesse de faire ta poule mouillée, lui lança-t-il, assis juste à sa droite. Tu sais ce que je pense des poules. Qu'elles ne sont jamais aussi bonnes que plumées et dévorées.

Charlotte n'en crut pas ses oreilles.

— Tu es vraiment un mufle !

— Et fier de l'être.

Et il engloutit une fourchetée de légumes.

Le silence outré de Charlotte le fit sourire.

— Cool. Maintenant je sais comment te faire taire pendant que je te décris les prochaines cochonneries au programme. Il fallait que je te dise... tes seins me mettent dans un état... J'aimerais les tripoter pendant que je t'embrasse dans le cou, puis que je te lèche...

— Tu...

Le reste se perdit dans le mâchonnement inintelligible de la bouchée glissée par surprise dans sa bouche.

Elle mastiqua aussi vite que possible et avala.

— J'essayais d'être gentille, fit-elle remarquer. De me faire pardonner.

Les torts étaient partagés. Elle l'avait blessé. Accidentellement, mais le mal était fait, et elle s'en voulait terriblement.

— Charlotte, reprit-il l'œil lubrique, si tu veux te faire pardonner, enlève tes vêtements, ça suffira. Et si l'envie te prend d'ajouter quelques coups de langue au niveau de mon bas-ventre, fais-toi plaisir. Sinon, sois juste toi-même.

Elle piqua un fard et, tête basse, refoula une déferlante de pensées obscènes, les cuisses serrées. Des images accompagnées par le doux souvenir de la bestialité de Gabriel – oui, pour se faire pardonner, elle connaissait une recette qu'il apprécierait. Et elle aussi, songea-t-elle en en salivant d'avance.

Restait à franchir le pas.

Gabriel lui fit du pied sous la table.

— C'est un regard coupable que je vois là. Tu penses à quoi ?

— À rien, mentit Charlotte, soudain fascinée par le contenu de son assiette.

— *Charlotte*, insista-t-il dans un murmure ravageur. Dis-moi.

— Finis ton... pffouah !

Elle mâchonna le brocoli qu'il venait de lui glisser dans la bouche.

— Ça suffit !

— Tu as à peine picoré, observa-t-il en appuyant le dos contre sa chaise. Je connais ton appétit, alors ne me dis pas le contraire.

Les sourcils froncés, elle se resservit un peu de riz et de légumes. Non pas pour lui faire plaisir, mais soudain affamée, le nœud à l'estomac défait par une armée de papillons ivres d'excitation. Gabriel la regarda finir son assiette en silence, et ils passèrent aux fruits.

— Qu'est-ce qui t'a fait rougir ?

Il fit courir un ongle le long de sa joue... qui s'empourpra derechef.

— Oh, voilà qui me rend d'autant plus impatient de connaître la réponse.

Il se tourna vers elle, l'étoffe de la chemise étirée sur toute la largeur de son buste dans la torsion.

— À quoi pense ma Mlle Baird pour se colorer d'une si douce teinte rosée, que j' imagine parfaitement assortie à la pointe de ses tétons ?

Les tétons en question se durcirent comme s'il les taquinait du bout des doigts, et pas seulement en paroles. Rouge comme une pivoine, elle tenta de se lever pour débarrasser la table mais il la retint d'une main posée en douceur sur le dossier de sa chaise. Le geste ne l'effraya pas, d'autant qu'il l'accompagna d'un sourire de T-Rex affamé.

— Tu veux vraiment savoir ? lui lança-t-elle, décidée à combattre le mal par le mal.

— Je suis tout ouïe.

— Ne m'en veux pas si tu es déçu ensuite.

— Aucun risque, mademoiselle Baird.

Charlotte se mordilla la lèvre inférieure, provocatrice. Il baissa immédiatement les yeux vers sa bouche, et Charlotte sentit les pointes de ses seins se dresser. Exciter Gabriel était éprouvant pour les nerfs, mais tellement bon...

— Eh bien, commença-t-elle en se penchant vers lui. Je me demandais comment tu réagirais si...

— Si ?

Elle vit sa main se contracter sur le dossier de la chaise, la peau mate à nu sous le col ouvert de sa chemise invitant à y déposer baisers et caresses.

— Si je te servais le dîner nue sous un tablier, débita-t-elle d'un trait.

Gabriel respira lourdement.

— Vous êtes une très vilaine fille, mademoiselle Baird.

— Depuis quelques mois seulement.

Elle se faufila par le côté libre et débarrassa.

— Tu ne m'aides pas ? demanda-t-elle d'un air malicieux.

— Je trouve que mademoiselle a pris un peu trop d'assurance. Attends un peu que je retrouve l'usage de mes jambes.

Elle se rassit. Il la souleva pour la poser sur lui, au risque d'écraser l'arête saillante qui déformait son pantalon.

— Voilà le dessert que je préfère.

Charlotte frotta les paumes contre ses cuisses.

Il enfouit le nez dans son cou, sa joue râpeuse lui envoyant des décharges électriques dans tout le corps.

— Tu veux que j'y aille plus doucement ?

— Non.

Il était entier, et elle l'aimait ainsi.

— C'est juste que... je voudrais plutôt...

Un bon début, même un peu décousu.

— Voudrais quoi ? s'enquit-il, soudain figé comme une statue.

— Faire l'amour. Avec toi, murmura-t-elle le souffle court, fixant le mur d'en face pour éviter l'hyperventilation. Je ne veux plus être effrayée, m'empêcher de vivre, me cacher. Je veux refermer la cicatrice, vite et bien.

— En faisant l'amour avec moi ?

— Oui.

Elle malmena à nouveau sa lèvre d'un coup de crocs, nerveux cette fois, et se força à lui faire face.

— Tu es déçu ?

La proposition manquait un peu de romantisme.

— Par la perspective d'avoir ma Mlle Baird toute mouillée et excitée contre moi ? murmura-t-il. Mais... est-ce que tu te sens prête ? Je n'ai pas envie de te perdre en précipitant les choses.

— Molly dit qu'on s'éternise depuis des mois en préliminaires.

— Et elle en connaît un rayon.

Un nouveau baiser dans le cou, dont la caresse râpeuse descendit aussi sec jusqu'aux tétons.

— Et si on passait à l'étape suivante ici ?

— Quoi ? coassa Charlotte.

— Tu parlais de tablier, une chaise de cuisine me paraît tout indiquée...

Charlotte avait rassemblé tout son courage pour lui ouvrir sa chambre, et il voulait faire ça ici ? Sous la lumière crue des néons ?

— Il y a plus confortable.

Troublée, elle ne sut qu'ajouter.

## CHAPITRE 29

# Charlotte va à confesse

---

---

Elle était adorable. À croquer et adorable. Et à lui. Gabriel la préférait déroutée et émue plutôt que pétrifiée de peur. Mais à peine un pied posé dans la chambre à coucher, l'angoisse la saisisait à coup sûr. Pour l'heure, le culot de la proposition offrait une parfaite distraction.

— Il y a juste un problème, poursuivit-il en soulevant sa robe pour caresser la peau soyeuse de sa cuisse.

— *Juste un ?* s'offusqua-t-elle en lui agrippant la nuque. Ravie d'apprendre qu'une cabriole sur une chaise ne te pose qu'un problème.

— Les préservatifs, développa-t-il en caressant l'intérieur de sa cuisse du pouce. Je suppose que tu n'es pas équipée ?

Charlotte passa du trouble au désenchantement.

— Non.

L'érection de Gabriel redoubla de vigueur devant cette expression de déception manifeste. Il lui serra la cuisse.

— Pas de panique, le boy-scout a tout prévu.

En guise de compliment, il reçut un regard réprobateur.

— Oh, tu en as toujours sur toi ?

Les sourcils se froncèrent un peu plus.

— Pour toutes ces femmes à qui tu m'as fait envoyer des roses, j'imagine ?

— Je n'en ai pas sorti un depuis le jour de notre rencontre, se défendit Gabriel sans la moindre hésitation.

Elle écarquilla les yeux en déglutissant de satisfaction.

— Au début, continua-t-il, tu étais une souris. Je ne suis pas fan des boules de poil... mais je voyais les crocs de tigresse percer sous les moustaches.

Il lui mordilla la pointe du menton.

— Le temps que le rythme se calme, au boulot, tu avais sorti tes griffes, et je n'avais plus d'yeux que pour toi.

Un nouvel éclair.

— Pourquoi me faire organiser tes dîners en tête-à-tête ? rugit la tigresse en le bourrant aux épaules. Envoyer les fleurs ?

Il mordilla à nouveau, reçut une seconde bourrade.

— Pour vous rendre jalouse, mademoiselle Baird. Mais tu obéissais sans broncher, réservant les restaurants et commandant les roses avec le sourire. J'étais désespéré.

L'air chiffonné céda la place au doute.

— Vraiment ? questionna Charlotte, les mains sur ses épaules.

Gabriel l'avait asticotée pour la dérider, mais à question sincère, réponse sincère.

— Oui.

Il avait souffert de son détachement absolu, du moins celui manifesté au début.

— Je te désirais, jusqu'à en être obsédé, mais tu restais indifférente.

Charlotte parut apaisée et concernée à la fois.

— Je ne l'étais pas, confia-t-elle en fermant les yeux pour masquer son regard. Sinon je n'aurais pas demandé au fleuriste d'envoyer les invendues de fin de journée.

Elle osa ouvrir les yeux.

— Pour que tes soupirantes te prennent pour un gros radin.

L'aveu l'irradia d'une douce chaleur.

— Je comprends mieux pourquoi on finissait toujours dans les pires restaurants.

Il avait commencé à se demander s'il restait une table correcte dans la ville.

Elle lui lança un regard coupable, mais pétillant de malice.

— J'ai passé plusieurs nuits debout, à compiler les avis pour m'assurer de ne réserver que les plus mal notés. Je vérifiais même les journées des plaintes, pour savoir quand le mauvais cuistot était de service.

Un éclat de rire secoua Gabriel.

— Tu as un esprit tordu irrésistible.

L'enlaçant d'un bras, une main toujours plaquée contre sa cuisse, il l'embrassa. Un baiser torride, brutal, cru – mais qu'il la savait capable de supporter ; comme dans son bureau, où elle en avait même redemandé.

Elle y succomba, les bras jetés autour de son cou, un râle profond enflant dans sa poitrine. Il grogna, se prépara à l'assaut. Il ne blaguait pas : des préservatifs attendaient au chaud dans sa mallette. Depuis un bail. À l'instar du bracelet, l'homme de performances qu'il était appréciait le symbole physique de cette conquête amoureuse – même si la boîte encore fermée le rendait fou chaque fois qu'il l'apercevait.

Lorsqu'il ôta la main de l'intérieur de ses cuisses, elle déplora ce retrait d'une douce plainte. Bon Dieu ce qu'il aimait ça !

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Baird, la rassura-t-il, son excitation atteignant des sommets face à l'abandon de sa compagne. Installe-toi à califourchon sur moi.

Charlotte devint écarlate.

— Vraiment ? Ici ? murmura-t-elle, les verres correcteurs embués.

— Oui, vraiment, confirma-t-il en la débarrassant de ses lunettes, les posant à portée de main.

Un jeu risqué compte tenu des souffrances endurées dans la pièce, mais s'il parvenait à maintenir l'attention de Charlotte sur la galipette en cours, les souvenirs qu'elle en garderait, torrides, vivaces, chasseraient l'horreur associée à cet endroit.

— Et enlève ta culotte.

Le choc de la demande lui coupa lui souffle.

Mais il connaissait sa Charlotte. Elle était plus forte qu'elle ne le pensait. Le regard pétillant, elle se leva et s'exécuta. La dentelle noire – enfilée ce matin pour Gabriel, trahissait son prude sourire en coin – vola sur la table.

— Reviens par ici, ordonna-t-il, l'esprit embrumé par la fièvre de l'excitation.

Elle s'installa sur lui, sexy, légère.

Il frissonna et parcourut des paumes le galbe des cuisses, emportant la robe dans la caresse.

— Cambre-toi contre la table.

Juste de quelques degrés, de quoi effleurer l'arête boisée.

Charlotte obéit.

— Pourquoi est-ce que ça m'excite ?

Il capta le sérieux de la question tout juste chuchotée et leva les yeux vers elle.

— « Ça » quoi ?

— Me plier à tes ordres.

Elle défit un bouton de chemise, un second, et glissa une main à l'intérieur.

— Ce qui me plaît beaucoup moins dans d'autres circonstances.

Tout en savourant les caresses de Charlotte, il reprit le cours de son exploration, retroussant sa robe aux hanches, la dénudant d'un regard glouton. Elle gémit mais n'essaya pas de se recouvrir.

— Il ne faut pas chercher, commenta-t-il avec un grognement affamé, salivant devant son intimité à peine voilée par la fine blondeur bouclant à l'intérieur des cuisses.

Il poussa les lunettes et la saisit aux hanches pour l'asseoir sur la table.

— Gabriel ? haleta-t-elle.

Il embrassa une cuisse.

— Défaîs les boutons de ta robe, que je voie tes seins.

Elle porta une main à sa poitrine, mais son visage passa soudain de l'excitation fébrile à la nervosité brute.

— Non ?

Il ne prendrait jamais de force ce qu'elle ne lui offrait de bon cœur.

— J'ai des cicatrices, murmura-t-elle. Sur les seins.

Il enragea au souvenir de l'ordure responsable de ces stigmates, mais Richard n'était le bienvenu ni ici, ni entre eux.

— Une fracture ouverte de la clavicule m'en a laissé une belle à l'épaule, sans compter quelques autres ici et là, lui apprit-il. Notamment aux côtes, que je me suis fait labourer par quelques crampons.

— Celui qui t'a cassé la clavicule aurait dû être interdit de compétition à vie, assena-t-elle, véhémement. Je ne comprends pas qu'il n'ait reçu qu'une suspension.

Il sourit et la sentit retenir son souffle au second baiser déposé au creux de la cuisse.

— Tu embrasses mes cicatrices, j'embrasse les tiennes. Marché conclu ?

— Marché conclu, murmura-t-elle.

Elle porta la main à son corsage et commença à libérer les minuscules disques de nacre de leurs boucles un à un. Il admira la douce surface de chair se dévoiler peu à peu, la poigne se raffermissant à chaque nouveau centimètre mis à nu.

— Voilà, mon cœur, murmura-t-il lorsque la dentelle noire du soutien-gorge apparut, le bord festonné offrant un contraste des plus érotiques avec la pâleur de sa peau.

Les cicatrices étaient banches, légèrement creusées, témoins du combat livré par Charlotte. Jamais il n'y verrait quelqu'un d'autre qu'elle, se jura-t-il. Et certainement pas le psychopathe qui l'avait tailladée. Ce qu'il y voyait à cet instant, c'était une femme qui lui donnait envie de la dévorer.

Les doigts de Charlotte tremblaient.

— Ton regard... susurra-t-elle, il me donne envie d'être une très gentille fille.

— Bien.

Il embrassa l'autre cuisse.

— J'ai plein d'idées pour te pervertir.

— Continue à me parler comme ça.

Elle défit le dernier bouton et écarta les épaisses bretelles de sa robe pour dénuder une épaule après l'autre.

Les effluves épicés de son désir aiguisaient l'appétit de Gabriel, mais il maintint son excitation sous contrôle – l'abandon de Charlotte offrait un spectacle magnifique. Elle abaissa les bras et laissa les bretelles de la robe glisser d'elles-mêmes des poignets. Ses seins fermes étaient enveloppés dans la même dentelle noire, choisie ce matin pour lui.

— Tu veux que je...

Elle saisit les bretelles du soutien-gorge.

Il l'attira à lui.

— Penche-toi vers moi.

Les mains de Charlotte atterrirent sur les épaules de Gabriel. Il refoula une envie de la saisir par la nuque pour l'immobiliser, geste qui avait déclenché la dernière crise de panique. Il préféra la laisser l'empoigner de la sorte pour un baiser fougueux, possessif.

Il goûta à ses lèvres puis traça un sillon de la langue le long d'une nuque délicieusement sensible.

— Le goût dont je rêvais... confia-t-il tandis qu'elle gémissait.

Il écarta la délicate étoffe et parcourut la peau soyeuse du bout des lèvres jusqu'au bouton rose tendu de désir, qu'il suçota goulûment. Elle poussa un cri, les mains agrippées à ses cheveux. Il saisit le téton entre les dents et tira sans ménagement. Charlotte laissa échapper un gémissement, mais qui n'avait rien d'une plainte. Lorsqu'elle se colla à lui, il sentit son odeur flotter jusqu'à lui, lui chatouiller les narines, et son instinct animal se réveiller.

Il libéra le téton et appliqua une douce pression de la paume sur son ventre. Elle recula, desserrant son étreinte, mais il perçut une résistance palpable du bassin après l'avoir invitée d'une tendre poussée à s'allonger. Rien d'alarmant : elle empoignait déjà le bord de table derrière elle, parée pour la suite.

Il releva la robe de quelques centimètres et glissa le buste entre les cuisses, tout en empêchant d'une main l'étoffe de retomber.

— Mon exquisite Charlotte.

Il promena un doigt entre ses plis soyeux et sentit son membre se dresser à ce contact. Le râle qui échappa à sa partenaire ôta tout doute quant au plaisir qu'elle y prenait.

— Tenez votre robe, mademoiselle Baird.

Il posa alors la paume sur la hanche nue puis descendit jusqu'au genou, le soulevant pour déposer la cuisse sur son épaule. Il se pencha pour enfin goûter la délicieuse créature prisonnière de ses bras.

*Bonté divine, quel délice !*

Elle poussa de petits cris doux et choqués, tout juste audibles, mais ne le repoussa pas. Elle lui empoigna les cheveux d'une main, tout son être récompensant chaque coup de langue d'une fièvre croissante. La caresse de ses dents déclencha un frisson, et elle s'agrippa de plus belle à sa chevelure. Sa Charlotte était prête.

Il léchouilla la douce morsure, puis effleura de la paume l'intérieur d'une cuisse.

— Mes doigts se languissent de toi, annonça-t-il en notant d'un regard furtif l'air ébahi de sa complice.

Le pouce sur son bouton de chair, il taquina son intimité en cercles de la pulpe de l'index.

Il vit ses lèvres s'entrouvrir en une nouvelle plainte sourde et secrète, à effet immédiat sur son érection.

— Je... reprit-il tout en insérant une phalange à l'intérieur, dois... (il caressa son bouton de chair)... m'assurer... (son pouce insistant lui arracha un cri de plaisir)... que tu peux me recevoir.

Il glissa l'index entier.

Charlotte se cambra, les seins dressés en une divine offrande.

— Gabriel, haleta-t-elle d'une voix éraillée. Ton doigt... il est énorme.

Il sourit et déposa un baiser sur son nombril.

— Et plutôt joueur.

Il y retourna, la caressant du doigt et de la langue jusqu'à la sentir gigoter contre lui, ses supplications essoufflées exacerbant son envie de grogner et de la pénétrer comme une bête, jusqu'à ce qu'elle oublie son propre prénom.

À la place, il leva la tête, lui prit les mains et les posa sur ses épaules, qu'il délesta en douceur de ses cuisses tremblantes. Lèvres entrouvertes, retroussées par l'effort, les pupilles dilatées dans leurs iris noisette, Charlotte le regarda baisser les mains vers sa ceinture, qu'il ouvrit avant de faire de même avec la braguette.

— Va chercher les préservatifs, ordonna-t-il pour s'assurer qu'elle n'avait pas changé d'avis, qu'elle était toujours avec lui.

Charlotte frissonna légèrement, mais se tourna vers la mallette laissée sur une autre chaise, les bretelles de soutien-gorge finissant de glisser le long des bras. Il se régala de la voir déjà si essoufflée, les pommettes écarlates, les cheveux en bataille, l'intérieur des cuisses rougies par la caresse râpeuse de ses mâchoires.

Elle ouvrit la mallette pendant qu'il s'affairait à libérer son membre.

— Ils sont rangés où ? s'enquit-elle d'une voix craintive.

— Poche intérieure gauche.

L'indication donnée, il lui écarta les jambes tout en réveillant son désir d'un suçon sur le genou et d'une caresse dans l'intimité de ses cuisses. Ouverte, humide et sienne, elle était encore plus magnifique.

Elle planta les ongles dans son dos.

— Gabriel, laissa-t-elle échapper dans un râle.

— Les capotes, exigea-t-il tout en continuant à couvrir sa peau à vif de délicats coups de crocs et de langue.

Il leva les yeux : elle tenait la boîte à la main.

Il la lui prit, saisit sa main et la glissa entre ses cuisses.

— Garde-toi humide pour moi.

Charlotte s'étrangla d'un timide rire.

— Difficile d'être plus prête que maintenant.

— Pas prête, mademoiselle Baird, corrigea-t-il en éventrant la boîte dont le contenu se répandit sur le sol de la cuisine. Délicieusement *humide*, ouverte et sucrée. Répète.

— Je suis... hésita-t-elle en se mordillant la lèvre.

Elle n'alla pas plus loin.

Le temps qu'elle répète, Gabriel s'était invité dans son étroit fourreau. Il l'attirait déjà à lui, mais tout en la maintenant au-dessus. Hors de question d'assouvir maintenant son fantasme de la pénétrer comme un sauvage : Charlotte n'était pas prête à découvrir le côté bestial de sa sexualité. Lui apprendre que ses caresses entraînaient son plaisir suffisait pour l'heure. Délicat ou rude, peu importait ; il lui apporterait toujours, *toujours* du plaisir, jamais de souffrances.

— Passe les mains autour de mon cou.

Une fois qu'elle fut installée, les doigts entortillés dans sa chevelure de jais, il la soutint, les mains en coupe sur les fesses, et caressa la moite ouverture de la pointe du membre.

— À toi de voir combien tu peux en prendre, indiqua-t-il les dents serrées, prêt pour le premier coup de reins.

— Gabriel, embrasse-moi.

Désarmé par tant de vulnérabilité, il redressa le menton, la rencontre de leurs bouches culminant en un baiser coupable et torride. Il la laissa contrôler son entrée, les paumes épousant ses courbes enchanteresses. Si menue fût-elle, Charlotte n'en demeurerait pas moins roulée comme une déesse.

— Rassurée ? s'enquit-il lorsqu'elle détacha les lèvres des siennes, une main dans son cou, l'autre toujours dans ses cheveux.

— Très.

Une parole à peine soufflée, tête contre tête. Puis, le regard planté dans celui de Gabriel, elle accepta quelques centimètres supplémentaires, répondant par un miaulement à son grognement.

— Plus, exigea-t-elle.

Il manqua éjaculer sur-le-champ.

— Je veux t'entendre me supplier de te baiser, poursuivit-il tout en s'imposant une récitation de statistiques de rugby salutaire.

La poitrine de Charlotte se souleva dans un soupir d'épuisement.

— Je ne peux pas.

— Si, tu peux, insista-t-il. Ne me fais pas croire que tu n'as jamais employé ce genre de mots.

Elle s'empala un peu plus sur son membre, les paupières papillotantes.

— Jamais dans cette position.

La timide confession mit un terme immédiat à la récitation de statistiques.

— Fais-le avec moi, la pressa-t-il en la soulevant de toute la longueur de son membre, avant de jouer de l'extrémité pour la taquiner. Dis « baise-moi, Gabriel ».

L'idée de ces mots s'échappant de ses lèvres acheva de briser ce qui lui restait de maîtrise. Il ne dut cette fois son salut qu'au besoin absolu de la protéger – un besoin plus fort que son désir, plus fort que tout.

Charlotte le prit en elle sans prévenir, s'empalant d'un coup sec avant même qu'il puisse réagir. Elle gémit de surprise, tandis que Gabriel raidissait la nuque sous l'exquise déchirure de sa poigne.

— Vilaine mademoiselle Baird.

Il avait le dos trempé, la chemise collée de transpiration.

— Trois mots, et tous tes vœux seront exaucés. Tous.

Il la souleva à nouveau, lui arrachant un cri de frustration.

Puis il l'abaissa, centimètre par centimètre, jusqu'à moitié de la garde. Puis la souleva encore. Un plaisir masochiste, divinement bon.

— Tu es si étroite, Charlotte.

La facilité avec laquelle il pouvait la manipuler, la positionner l'excitait comme un fou.

— Non... murmura-t-elle avant de presser la joue contre son poil dru. Baise-moi, Gabriel.

*Oh, bonté divine !*

La requête glissée dans un souffle manqua le faire venir en elle. Il serra les dents et lui laissa dicter la cadence.

— Aussi vite ou lentement que tu lui désires.

Sa capacité indiscutable à le prendre en entier ne l'exemptait pas d'un peu de douceur, le temps qu'elle s'habitue à son calibre. Ces mots la mettraient à l'aise, songea-t-il... mais à peine prononcés, Charlotte se figeait.

Il reposa immédiatement les mains sur elle, s'avisant que sa Mlle Baird manquait encore de confiance pour endosser une telle responsabilité.

— Ceci dit, reprit-il en marquant durablement d'un suçon une veine palpitant à son cou, cela ne me déplaît pas de rester le patron.

Quelques baisers plus tard, elle fondait comme un sucre contre lui.

— Mais préviens-moi si je te fais mal. D'accord ?

Un hochement de tête suivi de quelques tremblements.

Il la soutint d'une main placée sous sa cuisse, tout en pinçant son bouton de chair entre le pouce et l'index. Elle poussa un cri, le prit en elle. Il avait le membre douloureux, chaque atome chauffé à blanc, mais interdiction de gâcher ce moment. Caressant du pouce en cercles le relief luisant qu'il venait de pincer, il la laissa prendre place à son rythme.

Elle parcourut les derniers centimètres prise de frissons, si étroite autour de son membre que lorsqu'il caressa le cercle de chair tendue, un petit cri lui échappa, suivi de

convulsions qui menacèrent de le faire jouir.

Il se surprit de tenir jusqu'à ce que les spasmes de plaisir cessent et qu'il puisse la soulever à nouveau, puis replonger en elle. Il entra avec plus de force que prévu, mais Charlotte tint bon, haletant à son oreille.

— Gabriel, s'il te plaît. Gabriel.

— Je te tiens, la rassura-t-il tout en la préparant au coup de reins suivant, plus profond, plus rapide. Je te tiens.

Un dernier aller-retour et il se sentit aspiré vers le haut, tous les muscles bandés dans un orgasme qui le sonna avec plus de violence que le plus rude des tampons jamais reçus sur un terrain de rugby.

## CHAPITRE 30

# Discussion salée avec un tyrannosaure

---

Charlotte ne sut pas trop comment elle termina le corsage bâillant, allongée sur le torse de nu de Gabriel, lui-même sur le canapé, mais peu importait : elle était bien, merveilleusement bien, il faisait chaud, alors elle se blottit contre lui. Les paupières lourdes, elle déposa un baiser sur le premier carré de peau venu et promena un doigt au hasard sur le torse duveteux. Elle s'arrêta puis reprit la caresse, suivant les lignes complexes de son tatouage pectoral.

— C'est si beau.

— Je pense que le mot que tu cherches est « viril », corrigea Gabriel d'une voix chaude et grave, la main posée sur sa fesse dénudée.

Elle sourit et l'embrassa à nouveau, se délectant de son goût de sel.

— Ça a marché ?

Elle enfouit le nez dans son cou, approcha un pied de sa jambe, qui pendait à moitié en bout de canapé, pour la caresser... et fronça les sourcils au contact du textile.

— Tu as encore ton pantalon ?

Beurk, il avait... fait ça sans retirer son pantalon ?

— Si je le retire, je te préviens, dans moins de dix secondes tu me sentiras aller et venir entre tes cuisses.

Parcourue de fourmillement à cette promesse, elle frotta la joue contre lui.

— Ça me va.

Elle avait pris un tel plaisir lorsqu'il avait plongé en elle, dur, épais, brûlant. Mais elle préférait encore sentir ses bras chauds et protecteurs *autour d'elle*.

Gabriel continuait de lui peloter les fesses, imperturbable, insatiable de désir.

— J'en conclus que ça a marché.

Cette fois, elle comprit.

— Oui.

Les cicatrices avaient été bel et bien refermées.

— Je me sens tellement bien avec toi.

Gabriel ronronna et écarta une mèche de son front. *Tiens, en voilà une échappée du chignon*, songea Charlotte. Mais quelle importance, la vie était si douce, si belle... jusqu'à ce qu'il referme la main sur ses cheveux et tire malencontreusement en arrière. Une terreur indicible hurla au plus profond d'elle. Elle suffoqua, prise de vertiges.

Elle repoussa Gabriel et commença à basculer en arrière jusqu'à ce qu'il la rattrape *in extremis*.

— Charlotte !

Elle parvint à lui échapper au prix d'une ultime contorsion... et tomba sur le coccyx. L'acuité de la douleur fit taire toute panique. Elle fixa Gabriel qui s'asseyait sur le canapé, puis tendait une main vers elle.

— Tu t'es fait mal ?

Elle esquissa un mouvement de tête rapide, nerveux. Catastrophe. Un rare moment de bonheur gâché par sa faute. Humiliée, triste, énervée, elle s'agenouilla avant de se remettre péniblement debout.

— Tu devrais y aller.

Elle n'osait pas le regarder. Elle avait juste envie de se recroqueviller dans un coin en attendant que la honte passe.

Il lui prit la main, tira.

— Venez par ici, mademoiselle Baird.

— Non, laisse-moi.

Sa voix se brisa.

Gabriel insista, la poigne un peu plus ferme.

— Juste quelques pas, pour me faire plaisir.

Elle ne prit conscience d'avancer qu'une fois arrivée contre lui. Il la fit asseoir sur ses genoux.

— Voilà, tu n'aurais jamais dû quitter cet endroit.

Charlotte se blottit dans ses bras.

— Je veux qu'on me répare, murmura-t-elle. Je veux être normale. Te laisser me toucher sans craindre chaque fois le pire.

Il s'était montré si *prudent* pendant leurs ébats, tous ses muscles bandés, à l'affût du moindre signe.

— J'ai passé un moment divin.

Il recula dans le canapé, une paume sur le genou de Charlotte, un autre dans son dos.

— Tu ne l'as pas senti, quand j'étais en toi ?

— Tu t'es retenu à cause de moi, dit-elle. Ne me dis pas le contraire.

— Ce moment, je l'imagine depuis des mois – tu es si fluette, et moi tellement costaud, fit-il remarquer en prenant son visage dans les paumes. Je ne nie pas mon goût pour les culbutes plus brutales, mais jamais je ne te l'aurais imposé la première fois, ni la seconde. On y viendra progressivement.

Charlotte resta muette. Sa franchise, sa détermination, ses tendres caresses... elle était subjuguée.

— Mais Charlotte, tes traumatismes sont profonds, poursuivit-il face à son silence. As-tu déjà consulté ? Vu quelqu'un à qui parler ?

Charlotte confirma d'un hochement de tête sec.

— Oui, juste après.

— Et alors ?

— Après six mois, j'ai commencé à me sentir coupable de faire perdre son temps à la thérapeute alors que je ne progressais pas. J'ai cessé la thérapie.

Charlotte s'était sentie si minable face à la femme brillante et posée aux tenues toujours impeccables, dont l'impatience contenue ne trompait personne, surtout pas elle.

Gabriel grogna de mécontentement.

— Une psy qui culpabilise ses patients est la dernière des incompetentes.

Charlotte ne demandait qu'à le croire.

— J'ai du mal à me confier aux inconnus, murmura-t-elle. Ce fut dur avec toi aussi, malgré notre complicité.

Gabriel caressa sa cuisse.

— Je connais quelqu'un de très bien, déclara-t-il. Un médecin consulté après ma blessure.

— Tu as fait une analyse ? s'étonna Charlotte, d'abord stupéfaite, ensuite suspicieuse. À la demande de ta mère ?

— De mon père, admit-il. Ça m'a fait du bien. Je n'étais pas non plus déprimé, mais j'aurais pu le devenir si je n'avais pas discuté avec le Dr Mac à ce moment-là.

Un haussement d'épaules.

— Il m'a ouvert les yeux sur mes compétences, rappelé qu'il y avait une vie après le rugby.

Charlotte posa les paumes à plat sur son torse.

— Tu souffrais.

— Le rugby était tout pour moi depuis que je savais courir et du jour au lendemain, plus rien.

Il sentit Charlotte fondre à ses côtés, les traits apaisés. Difficile de trouver meilleur public pour son histoire de miraculé de la vie... avec des intentions moins louables, il en aurait profité.

— Peu importe... Le Dr Mac est un type bien.

— C'est un homme ? grimaça Charlotte. Je suis plus à l'aise avec les femmes, tu sais.

— On dirait le Père Noël, il ne lui manque que les rennes et le traîneau. Tente le coup. Je peux t'accompagner pour la première séance.

Charlotte essaya de se réchauffer, bras en croix, paumes sur les épaules, et se retrouva immédiatement serrée contre le torse chaud de Gabriel. Ce garçon était décidément très tactile – elle n'avait pas à s'en plaindre.

— D'accord, je vais essayer, promit-elle en se réfugiant dans ses bras, consciente de l'intimité de leur pose, une main de Gabriel reposant sur sa cuisse.

Elle n'était pas sûre de pouvoir se confier, même au Père Noël, mais la situation devenait critique.

— Je l'appellerai demain pour trouver un créneau.

La main de Gabriel glissa vers son entrejambe.

Elle sentit son pouls s'emballer, pencha la tête en arrière pour le regarder, et trouva des lèvres prêtes à l'embrasser. Une main sur sa nuque, elle s'offrit à lui, bouche ouverte. Il la dévora avec fougue, comme si les préliminaires étaient déjà terminés, inondant son intimité de désir.

Une seconde plus tard, il l'empoignait entre les cuisses, buvant ses halètements. Elle se redressa par réflexe et il plongea deux doigts en elle. La surprise fut si brutale, si totale, qu'elle lui arracha un râle rauque.

— Revenez par ici, mademoiselle Baird, lui ordonna-t-il en attrapant sa lèvre du bout des dents.

Elle lui offrit à nouveau sa bouche ; il la récompensa d'un profond et rapide va-et-vient de la main, marquant le tempo de la langue. Charlotte s'efforça de faire durer le plaisir, en vain. Emportée par l'orgasme, elle écrasa son poignet dans l'étau de ses cuisses. Elle crut la vague de plaisir passée, à tort : Gabriel continuait de la caresser, le pouce appuyé contre son bouton de chair, les doigts poursuivant leurs allers et retours entre ses plis gonflés de désir, jouant de la langue dans sa bouche.

— Stop, haleta-t-elle, le corps endolori. Tu vas me faire mourir.

Un rire coquin, mais il cessa sitôt la demande émise. Il laissa la main au chaud, saisit l'intérieur d'une cuisse. La sensation de ces doigts humides d'elle secoua Charlotte d'un ultime spasme de plaisir. Elle enfouit le visage dans son cou, poussa un profond soupir et chercha quelque chose à dire, mais les mots avaient déserté son cerveau.

— Ça te dérange si j'utilise ton corps pour me soulager ? glissa-t-il avec une certaine effronterie à son oreille.

Charlotte gémit.

— Je dois prendre ça pour un oui ?

Elle acquiesça.

L'apollon qui l'avait rendue folle remonta sa robe, la passant par-dessus sa tête avant de défaire son soutien-gorge. Elle trouva tout juste la force de bouger les bras, mais il s'en accommoda. Elle se retrouva entièrement nue pour la première fois mais les mains de Gabriel étaient si douces que, loin de se crisper, elle s'abandonna.

Il l'installa à cheval sur ses cuisses puis, la serrant contre lui, déposa quelques baisers brûlants dans son cou avant de se débarrasser de son pantalon.

— Prends-moi dans ta main.

Il guida ses doigts vers son bas-ventre.

Charlotte les referma sur le membre dressé, raide comme l'acier.

— Embrassez-moi, mademoiselle Baird.

Elle frissonna et s'exécuta, une partie d'elle consciente que sa propre fragilité muselait Gabriel, l'empêchait de laisser libre cours à sa bestialité. Mais à l'instant, peu importait : ses baisers s'étaient faits à nouveau bruts et profonds, tandis qu'il enseignait à sa paume l'art de le satisfaire. Puisant dans le désir de Gabriel la force de se redresser, elle s'écarta de son torse suffisamment pour profiter du spectacle.

La vision enchanteresse de ses doigts sur lui la secoua d'un frisson convulsif.

Son esprit flotta comme dans un rêve après cela.

Guère pressé de rentrer chez lui ce soir-là, Gabriel se résolut finalement à se lever et à s'habiller – à la fois parce qu'il n'avait aucune tenue de rechange chez Charlotte et parce qu'elle n'était pas prête. Il n'avait pas très envie qu'elle se réveille au plus noir de la nuit et panique à la vue d'un homme dans son lit.

Il l'embrassa sur le pas de la porte, la laissant repue, les paupières lourdes. Un au revoir déchirant, notamment lorsqu'elle se dressa sur la pointe des pieds pour un dernier baiser, au moment où il s'était enfin décidé à y aller.

— Merci, Gabriel.

— Ce serait plutôt à moi de te remercier.

Jamais il n'avait connu pareils orgasmes. D'accord, il avait dû se tenir, mais cela changeait. Il lui en avait déjà demandé beaucoup sur le canapé. En était-elle consciente ? Pas sûr. Toujours est-il que le sexe ne guérirait pas Charlotte de ses angoisses. Il prouvait juste qu'elle était sur la bonne voie.

Charlotte dort comme une bienheureuse et se réveilla tôt, fraîche et dispose. Elle se serait bien douchée avant de se coucher mais voulait garder un peu du parfum de Gabriel sur elle. Décidée à le savourer encore quelques minutes, elle traîna un peu sous la couette avant de filer sous la douche.

Elle arriva au bureau bien en avance sur ses horaires habituels. Alors qu'elle s'élançait dans la volée de marches menant vers l'entrée, elle aperçut l'homme avec lequel Gabriel s'était entretenu la veille. Caché derrière l'un des piliers de la façade du bâtiment d'à côté, il jetait des regards à la dérobée.

Charlotte n'hésita pas à s'approcher de lui.

— Bonjour, lança-t-elle d'un ton avenant, une fois à portée de voix. Vous êtes le père de Gabriel, n'est-ce pas ? Brian ?

L'homme, squelettique, le regard abattu, sembla prendre peur.

— Ne lui dites pas que je suis ici, la supplia-t-il. Je voulais juste le voir avant de me rendre à l'hôpital.

Charlotte quitta le trottoir pour le rejoindre sous les arcades afin de discuter en privé.

— Il est très remonté contre vous, vous savez, déclara-t-elle.

Elle comprenait la colère de Gabriel.

— Je sais.

Il fut pris d'une violente quinte de toux et sortit quelque chose de sa poche.

— Pourriez-vous lui remettre ceci ? Il la refusera venant de moi.

Charlotte saisit l'enveloppe froissée.

— Comptez sur moi.

Gabriel n'apprécierait peut-être pas qu'elle s'immisce dans sa vie privée, mais, pour que leur avenir puisse s'écrire à deux, elle devait être prête à braver la tempête si nécessaire.

Et aujourd'hui, ce mal était nécessaire. Rien ne servait de laisser la situation pourrir. Gabriel devait se débarrasser de cette colère intérieure, que cela lui plaise ou non.

— Vous ne devriez pas rester ici, lui conseilla Charlotte en lui touchant le bras en un geste amical. Je lui remettrai en mains propres.

Brian déglutit et hocha la tête.

— Attendez, le rattrapa-t-elle. À quelle heure est votre rendez-vous ?

— À 10 heures ce matin, à l'hôpital central, indiqua-t-il en portant une main à la poitrine, le corps tremblant. Cancer.

Charlotte avait déjà plus ou moins deviné, mais l'évocation tacite de la maladie réveilla en elle de douloureux souvenirs.

— Quelqu'un vous ramène chez vous après le traitement ?

Un sourire effacé.

— Oui, un bénévole de l'assistance publique passe me prendre. On n'a que ce que l'on mérite.

Charlotte le regarda partir, rangea l'enveloppe dans son sac à main et se remit en route vers le bureau.

Gabriel revint bientôt de son footing matinal.

— Je vous aime en jaune, mademoiselle Baird, vous êtes ravissante, lança-t-il en réclamant un baiser.

Elle attendit qu'il revienne de la douche, une cravate bleu cobalt nonchalamment passée autour du cou, pour lui apporter l'enveloppe dans son bureau. Elle referma la porte derrière elle et soupira, accueillie par un sourire ravageur.

— Interdiction d'user de ses charmes au bureau, observa-t-il, tout en peaufinant son nœud de cravate avec dextérité. Quoique cette règle reste négociable.

Charlotte sentit une douce chaleur l'envahir, avant que la nervosité ne l'emporte.

— J'ai quelque chose à te dire.

Sourcils froncés, il la regarda s'approcher.

— De sérieux, on dirait.

— À propos de ton père.

Il serra les mâchoires. Les mains sur les hanches, cravate nouée, il tourna le regard vers le ciel chargé de nuages gris.

— Cet homme a perdu le droit d'user de ce titre il y a longtemps déjà.

— Je sais.

Elle posa une main dans son dos, apaisa la tension par de tendres caresses.

— Mais cette colère, en toi. Elle te ronge.

Son silence l'incita à poursuivre, malgré la crainte d'une réaction violente, d'une remarque assassine.

Elle ne porterait pas, cette fois. Pas maintenant qu'il s'était offert à elle. Mais l'homme était têtue, et ses défenses solides. Les faire voler en éclats ne serait pas une mince affaire.

— Je sais de quoi je parle. J'ai *hai* Richard pour ce qu'il m'a fait. Longtemps, cette haine a freiné ma guérison, m'a affaibli, et je le vivais bien. Mais passé un certain stade, je me suis rendu compte qu'elle laissait des vides en moi.

Il resta silencieux.

— J'étais devenue incapable de voir le bon côté des gens, confia-t-elle en secouant la tête. Je ne voulais pas être comme ça, alors j'ai pris la décision de libérer cette haine.

Gabriel l'enlaça par la taille, l'attira à lui.

— Comment ? Après ce qu'il t'a fait ?

— En le haïssant, je lui accordais trop d'importance.

Elle tourna le dos à la ville et toucha la joue fraîchement rasée de Gabriel.

— Que tu pardonnes ou non à ton père, chasse cette colère, ou elle te détruira.

Il désigna l'enveloppe du menton, l'air toujours soucieux.

— Ça vient de lui ?

Elle confirma. Il la prit et l'ouvrit.

Dedans, aucune lettre, seulement deux chèques : un au nom de Gabriel, l'autre de Sailor. Les deux pour des montants étonnamment précis : deux cent quarante-sept dollars

et cinquante centimes, cent quatre-vingt-neuf dollars et quatre-vingt-deux centimes.

— Je ne comprends pas, déclara Charlotte.

Gabriel gardait les yeux rivés sur les rectangles de papier.

Il se retourna et les posa sur son bureau, puis prit Charlotte dans les bras. Il avait besoin de sa chaleur, de sa douceur.

— Lorsque Brian nous a abandonnés, expliqua-t-il, il a vidé le compte joint, mais aussi celui de Sailor et le mien.

De toutes petites sommes, mais astronomiques pour deux enfants.

— On y déposait l'argent des anniversaires, et Maman ajoutait parfois une petite pièce, lorsqu'elle dépensait moins que prévu. On le gardait pour l'école – pour payer les voyages, les classes vertes, ce genre de choses.

— Il vous a même pris cela ? s'offusqua Charlotte en secouant la tête. Il était tombé bien bas.

— Il nous a laissés sans rien. Maman a perdu son emploi parce qu'elle n'avait pas de quoi payer une baby-sitter, continua Gabriel d'une voix dure. Elle avait toujours été si fière de subvenir à tous nos besoins, mais sans économies, nous n'avions plus rien. On a fini dans un centre d'hébergement d'urgence.

Charlotte se contenta d'écouter, les bras toujours passés autour de lui.

— Je ne sais pas si je pourrai lui pardonner.

— Tu n'y es pas obligé.

Elle le regarda dans les yeux.

— Mais ne nourris pas ta rancœur. Sois un homme bon, le meilleur qui soit. Celui que je connais.

Elle caressa sa joue à nouveau.

— C'est un vieil homme qui a tout perdu, qui n'a plus personne. Tu as un cœur énorme, Gabriel. Tu y trouveras bien une petite place pour ton père.

Charlotte le voyait sans doute plus charitable qu'il n'était, mais la matinée passait, et ces chèques occupaient toujours un coin de son esprit. Brian Bishop cherchait enfin à réparer les torts causés. Un peu tard au goût de Gabriel. Et trop facile.

*Sois un homme bon, le meilleur qui soit. Celui que je connais.*

Il se leva et rejoignit Charlotte à son bureau.

— À quelle heure est son rendez-vous ?

— Dix heures. Tu y vas ?

— Je ne sais pas.

Même garé sur le parking de l'hôpital, le doute subsistait. Mais il sortit de la voiture et se dirigea vers le bon bloc.

*Tu as un cœur énorme, Gabriel. Tu y trouveras bien une petite place pour ton père.*  
Il poussa la porte et entra.

## CHAPITRE 31

# Le murmure du diable

---

---

— Tout va bien ? s'inquiéta Charlotte à son retour au bureau tout en se levant pour le serrer fort dans ses bras.

— Il est si vieux, si frêle.

L'ombre de celui que Gabriel avait connu.

— Et il n'a plus toute sa tête.

Un mal incurable, comme il avait pu s'en rendre compte en discutant avec Brian aujourd'hui.

— Je perds mon temps à lui en vouloir.

À bout physiquement et mentalement, Brian n'avait plus rien d'un adversaire. Gabriel pouvait l'achever d'une pichenette. Mais pas avant d'avoir réalisé les dernières volontés de Brian, l'avoir déchargé de son fardeau d'une épaule bienveillante. Il avait lu le regret dans le regard de Brian, le spectre de cette vie gâchée – et Gabriel avait compati pour cet homme conscient de ses erreurs trop tard.

— Je ne le considérerai jamais comme mon père mais oui, je peux être bon envers un vieil homme malade.

Les liens familiaux étaient rompus à tout jamais, mais cela n'empêchait pas les bonnes manières.

— Il n'en demande pas plus, dit Charlotte. Il est rongé par le remords.

Gabriel n'avait aucune intention de l'imiter, de se réveiller un jour en se rendant compte qu'il avait gâché sa vie à haïr Brian, alors il lâcha prise. Si sa haine refaisait surface, il la chasserait à nouveau. Parce que Charlotte avait raison : à l'intérieur, elle finirait par pourrir, par rejaillir sur lui et ses proches.

— Annonce le désastre, lui lança-t-il après avoir exigé un baiser goulu.

— Les loups grattent à la porte mais je gère.

Elle lui tendit deux notes, des messages téléphoniques.

— Urgent, mais je peux les faire patienter encore une heure au besoin.

— Oui, s'il te plaît. Je dois parler à Sailor.

Son frère gardait moins de souvenirs de l'abandon de Brian, moins d'amertume, mais il avait juré de rester fidèle à la décision de Gabriel.

Gabriel le retrouva dans une jardinerie, occupé à repiquer des jeunes plants. Sailor lui lança un regard incrédule.

— Tu es resté avec cet enfoiré pendant sa séance de chimio ?

— Une partie.

Quelques minutes à peine, mais dont Brian n'aurait pu lui être plus reconnaissant.

— Charlotte dit qu'il ne mérite pas qu'on s'épuise à le haïr, et elle a raison.

Sailor renâcla.

— Il ne mérite pas notre temps non plus.

— Non, mais Maman si, argumenta-t-il, une main posée sur l'épaule de son frère. Fais-le pour elle. Si on ne l'aide pas, elle finira par y aller seule, par charité.

Sailor soupira d'agacement.

— Et merde. D'accord, je l'emmènerai à sa prochaine consultation, céda-t-il en retirant ses gants pour les jeter par terre. Mais ne compte pas sur moi pour l'inviter à la maison. Je n'ai aucune confiance en lui.

— Moi non plus.

Une crapule ne se refaisait pas.

— J'ai veillé à ce qu'il soit bien soigné.

Il ne fallait pas lui en demander plus pour l'instant.

Brian se rachèterait peut-être un jour, mais d'ici là, Gabriel s'efforcerait d'être un homme bon, le meilleur qui soit – celui que Charlotte voyait en lui.

Gabriel était de retour au bureau depuis plusieurs heures, lui et son assistante personnelle noyés sous les dossiers, lorsque la réception appela pour annoncer une livraison pour Charlotte. Tuck se chargea de lui monter.

— Quelqu'un t'aime beaucoup, on dirait, lança-t-il avec un grand sourire avant de s'éclipser.

Il s'agissait d'un bouquet, mais dont chaque « fleur » était constituée de pages de vieux romans d'amour. Elle sourit, des paillettes plein les yeux, et chercha la carte... en vain. Elle comprit soudain : le message s'étalait sur le large ruban argenté qui entourait le bouquet.

Il comprenait en tout et pour tout son nom et une courte phrase : *Notre histoire ne fait que commencer. T-R.*

Émue, elle retraça la signature du doigt. Ce cadeau signifiait tellement pour elle aujourd'hui, jour où elle avait osé s'inviter dans sa vie émotionnelle, revendiquer le droit de veiller sur son cœur comme il veillait sur le sien.

Elle sortit une fleur du bouquet et entra dans le bureau de Gabriel. Debout à côté de la fenêtre, il tenait une discussion animée au téléphone, mais lui fit signe d'approcher. Elle s'avança et l'enlaça par-derrière, une rose en papier à la main.

Elle sentit le sourire dans son étreinte, même si le ton de la négociation ne varia pas d'un iota. Elle déposa un baiser dans son cou et la fleur sur son bureau, à côté de son agenda électronique, puis s'apprêta à sortir, lorsqu'elle le vit griffonner une note à son intention au dos d'un brouillon de rapport destiné au conseil d'administration.

S'attendant à une instruction relative à la négociation en cours, elle fut surprise de lire : *Mac est libre à 15 h 30. Un RDV annulé.*

Elle sentit une légère contraction dans la poitrine mais lui adressa un rapide hochement de tête et, l'heure venue, elle prenait place dans la voiture de Gabriel, qui la conduisit au cabinet de son ami psychologue. Le « Dr Mac » était en fait le Dr Thomas McCauley, comprit-elle à leur arrivée. La secrétaire les fit entrer dans son bureau et Charlotte ravala un éclat de rire : outre le traîneau et les rennes, le Père Noël avait aussi perdu les cheveux et la barbe.

Ne lui restaient que l'embonpoint et le côté court sur pattes. Le second point la rassura. Son père n'était pas très grand non plus. Bien plus fin que le Dr Mac, mais sensiblement de la même taille.

Elle retrouvait aussi un peu de la douceur de son regard dans celui du psychologue.

— Gabriel, salua-t-il en serrant la main de son visiteur. Mademoiselle Baird, je suppose.

— Charlotte.

Le Dr Mac accueillit sa main dans deux paumes chaudes, qu'il referma d'une pression ferme mais maîtrisée.

— Charlotte. Ravi de faire votre connaissance. Que faites-vous avec un énergumène pareil ?

— Elle a juste bon goût, sourit Gabriel.

Le docteur éclata de rire.

— Et toi toujours un ego surdimensionné.

Charlotte sourit, rassurée par la complicité des deux hommes. Décidant de faire enfin confiance à son instinct, chose devenue rare depuis l'agression, elle se tourna vers Gabriel.

— Je pense que ça va aller.

Il ne prit pas le risque de lui demander de confirmer.

— Je t'attends dehors.

— Repose-toi, feuillette un magazine, suggéra le Dr Mac. Et n'effraie pas ma secrétaire en insultant tes employés au téléphone.

Le portable déjà dégainé, Gabriel sourit. Il referma la porte derrière lui, en jetant un dernier regard à Charlotte : *Au cas où, je suis là.*

Charlotte se retourna vers le docteur et souffla un bon coup.

— Alors, par où commençons-nous ?

Gabriel n'avait pas l'habitude d'attendre. C'était un homme d'action. Il agit donc comme il put : en travaillant. Plutôt que de déranger les patients dans la salle d'attente, il s'installa sous la véranda de la villa blanche que le docteur avait transformée en cabinet – à portée de voix de Charlotte, pour intervenir en cas de besoin.

La séance dura finalement quarante-cinq minutes, au bout desquelles Charlotte réapparut sur le pas de la porte pour saluer le docteur, les yeux rougis mais rieurs. Elle tomba dans les bras de Gabriel.

— Tout va bien ? s'enquit-il en lui embrassant les cheveux.

— Oui, le rassura-t-elle d'une voix enrouée. Il est très gentil.

Une fois à la voiture, il l'aida à monter pour le simple plaisir de poser ses mains sur ses divines courbes et se campa face à la portière ouverte.

— Moins que moi.

Elle le saisit par la cravate et tira dessus pour planter un baiser sur ses lèvres.

— C'est vrai.

— Alors tu te sens bien avec lui ?

— Oui. Il me laisse y aller à mon rythme, il semble avoir tout son temps.

Elle lui décocha un sourire déterminé.

— Mais moi, je suis pressée d'en finir.

Le processus demanderait du temps et des sacrifices, songea Gabriel, mais il répondrait présent du début à la fin. Charlotte était à lui – et le resterait.

À 18 h 30, en cette journée hivernale, il faisait déjà nuit lorsque Charlotte héla un taxi pour rentrer chez elle. Gabriel avait quitté le bureau à 17 heures pour assurer son entraînement au lycée. Les interruptions de la journée l'obligeraient à repasser au bureau après, mais il prenait cet engagement au sérieux.

Il n'avait pas apprécié qu'elle décline son invitation de la ramener en voiture – prétextant quelques bricoles à boucler au bureau – mais elle s'était interdit de transiger sur certains points. Qu'il joue les baby-sitters, très peu pour elle. Pour l'instant du moins... La libération de Richard changerait sans doute la donne.

Elle craignait moins pour elle que pour lui, si Richard se mettait en tête de lui faire du mal. L'homme qu'elle avait aimé dans une autre vie, son joli surfer blond, avait la rancune

tenace, le don de mijoter des sales coups et une personnalité suffisamment fourbe pour s'en prendre à ceux qui comptaient pour elle. Molly était à l'abri, à des milliers de kilomètres de là. Mais pas Gabriel.

*Il ne lui arrivera rien. Il ne craint rien.*

Se répétant cette phrase comme un mantra, elle descendit du taxi, qui venait de la déposer au bout de son allée. Les voisins discutaient dehors. Elle récupéra le courrier dans la boîte aux lettres et alla se joindre à eux quelques minutes, puis rentra chez elle. Ils lui manqueraient, mais sa décision était prise.

À ce propos, il était temps de commencer les cartons. Plus elle en emballerait, moins elle multiplierait les allers-retours inutiles. Autant démarrer tout de suite : son petit doigt lui disait que Gabriel ne tarderait pas à passer, sitôt l'entraînement terminé. Elle mettrait son charmant déménageur à contribution pour vider sa maison de quelques cartons encombrants – sauf s'il avait une autre forme de défoulement à lui proposer, songea-t-elle avec un sourire coquin.

Une pause ne lui ferait pas de mal.

L'air soucieux, elle troqua sa tenue de travail pour un legging noir et un cardigan vert à manches trois quarts. Le besoin de Gabriel de rattraper les heures perdues se concevait, mais pas au mépris de son équilibre. Il avait relancé la machine Saxon & Archer, il pouvait bien souffler de temps à autre.

Tout en réfléchissant à plusieurs stratégies possibles pour l'inciter à lever le pied, elle céda à la tentation et sortit du congélateur un muffin pêche-passion cuisiné deux semaines plus tôt. Une minute de décongélation au micro-ondes plus tard, elle le déposait sur une assiette pour le grignoter tout en parcourant son courrier.

La note d'électricité arrivait toujours à cette période, en principe – ce qui lui rappela de passer aux factures dématérialisées. Elle aperçut l'enveloppe jaune caractéristique. Elle l'ouvrit, ne remarqua aucune mauvaise surprise et mit la facture de côté. Le second pli de la pile déclencha un éclat de rire : une carte postale de Las Vegas envoyée par Molly, représentant un sosie d'Elvis en combinaison violette très sixties, une main accrochée aux bijoux de famille.

*Tu me manques beaucoup. Je t'aime encore plus. Bisous, Molly.*

*P-S : D'après Elvis, les paillettes font toujours des ravages.*

Plutôt que de l'accrocher à la porte du frigo, Charlotte la rangea soigneusement dans un carton en partance pour son nouvel appartement. Le reste de la pile était constitué de prospectus, hormis une petite enveloppe coincée entre les pages d'un catalogue. Sourcils froncés, elle tenta en vain de reconnaître l'écriture manuscrite. Puis elle lut l'adresse de l'expéditeur.

Le plus gros centre pénitentiaire du pays.

La gorge serrée, les jambes en coton, elle s'affala sur une chaise et lâcha son muffin, qui roula sur la table. Elle se mit à trembler de tout son corps. L'enveloppe lui glissa des mains. Elle la regarda sans la voir, les yeux dans le vague... jusqu'à ce qu'un coup de klaxon retentisse dehors. Elle sursauta. Sûrement pour le voisin, pensa-t-elle en jetant un œil à l'horloge murale : elle était restée prostrée sur sa chaise pendant quinze minutes.

*Non, ce salaud ne volera plus une seconde de ma vie.*

Elle se baissa pour ramasser l'enveloppe, décidée à la jeter. Impossible. Son instinct lui dictait de la lire... mais pas seule. Hier, elle en aurait eu honte, se serait sentie faible, brisée. Aujourd'hui, la voix du Dr Mac la soutenait, lui disait qu'il n'y avait pas à rougir de saisir une main secourable dans les moments difficiles.

— Ne feriez-vous pas la même chose pour Gabriel ou votre meilleure amie, dans la même situation ? avait-il demandé d'une voix douce. Être fort, ce n'est pas se passer de tout le monde tout le temps. Et, connaissant Gabriel, je peux vous assurer que vous lui briseriez le cœur en refusant son aide. C'est un sensible.

Sur cette pensée, elle se leva et partit emballer quelques vêtements. Lorsque Gabriel lui envoya un texto pour la prévenir qu'il passait livrer le dîner, elle s'autorisa un soupir de bonheur, sincèrement soulagée.

— Coucou, l'accueillit-elle sur le pas de sa porte.

Il s'était douché après l'entraînement – sans doute crotté après quelques mêlées auxquelles il n'avait pu résister – puis avait enfilé un jean et un tee-shirt blanc. Peu de gens avaient la chance de le croiser aussi décontracté, les cheveux mouillés en bataille, pieds nus après s'être déchaussé à l'entrée. Un peu idiot, peut-être, mais ce « privilège » la faisait se sentir spéciale, reconnue, comme s'il l'autorisait à le voir sans armure.

— Salut.

Il posa sur la table d'entrée le plat qu'il avait acheté sur la route et, du doigt, lui fit signe de s'approcher.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, les paumes en appui sur ses larges pectoraux, et reçut à mi-chemin un baiser passionné. Elle adorait ses démonstrations de voracité, son goût. Elle glissa une main le long de son cou, la puissance palpable, chaude, colossale sous la caresse, et se livra sans retenue.

Rien ne la faisait vibrer comme un grognement de plaisir de Gabriel, la main ferme à ses hanches. Il l'empoigna soudain par les fesses et lorsqu'il la souleva, elle enroula les jambes autour de lui.

La soutenant comme une fleur d'une main tout en lui caressant une cuisse de l'autre, il butina sa lèvre inférieure.

— J'aime beaucoup ce legging, observa-t-il en pianotant sur son derrière.

Elle rougit, s'avisant de la finesse de l'étoffe élastique.

— Moi aussi, confia-t-elle.

Le contact de la main calleuse ne lui déplaisait pas.

— Tu t'es rasé.

Sa peau était douce sous ses doigts.

— J'ai décidé de redevenir civilisé, et d'arrêter de te labourer la peau... confia-t-il entre deux baisers mouillés. Du moins avec ma joue. Je ne me porte pas garant du reste.

Sans savoir pourquoi, Charlotte se pencha et croqua sa peau douce, humant le parfum de son après-rasage à pleins poumons. Il referma les doigts sur ses fesses.

— On mord le patron, mademoiselle Baird ?

— Celui-là est vacciné contre les morsures.

— Une petite faim ? s'esclaffa-t-il. Attention à ne pas te faire manger la première.

— *Gabriel.*

— Mademoiselle Baird.

— Repose-moi.

— Pourquoi ?

— Je suis lourde.

Il pouffa, pris de secousses puis d'un énorme fou rire. Elle le poussa aux épaules en tentant de garder son sérieux, en vain. Jamais elle n'aurait cru se gondoler à ce point alors qu'elle venait de découvrir la lettre. Mais le souvenir du courrier coupa court à la rigolade.

Gabriel la dévisagea et la posa immédiatement au sol.

— Que se passe-t-il ?

— Tête de nœud m'a envoyé une lettre.

Son regard s'assombrit.

— Qu'est-ce qu'il te veut ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas lue. Je t'attendais.

La question fusa sous la colère :

— Tu veux que je la lise ?

Il ne voulait pas de ce moins que rien à proximité de Charlotte, même sous forme de quelques mots.

Charlotte secoua la tête et le guida vers la cuisine.

— C'est à moi de le faire. S'il m'écrit encore, je la jetterai à la poubelle, mais je dois lire celle-ci, savoir ce qu'il pense avoir le droit de me dire après tout ce temps.

Gabriel comprenait ce besoin, mais dut se retenir pour ne pas réduire la lettre en confettis. Surtout lorsqu'il vit les doigts de Charlotte trembler en l'ouvrant.

## CHAPITRE 32

# De très, très gros mots

---

— Tu ne crains rien. Qu’il approche un ongle, et je le fracasse, la rassura Gabriel en la serrant contre lui.

Charlotte lui lança un sourire à demi convaincu et sortit la lettre.

Gabriel la lut en même temps qu’elle. L’ordure s’excusait, expliquait qu’il aurait envoyé une lettre plus tôt s’il en avait eu le droit. Les autorités pénitentiaires avaient autorisé celle-ci compte tenu de l’imminence de sa libération, et parce que la volonté affichée de « tourner la page » témoignait de sa guérison.

*« Ce n’était pas moi, Charlotte. Je ne comprends pas ce qu’il s’est passé ce week-end, qui je suis devenu, mais j’assume l’entière responsabilité de mes actes. C’est important pour moi. Je suis en tort. Cela n’a rien à voir avec toi, avec notre rupture. Ce n’était pas ta faute si tu étais incapable de me satisfaire – je n’aurais pas dû te faire payer mon insatisfaction. J’espère qu’un jour tu pourras me pardonner. »*

Le foutu psychopathe avait eu le culot de signer « Bisous, Richard. »

— Des conneries d’agressif refoulé, grogna Gabriel, incapable de tenir sa langue plus longtemps.

— Et manipulateur, ajouta Charlotte. Il a toujours agi comme ça.

Elle prit la lettre pour la déchirer mais se ravisa.

— Je vais la donner à l’inspecteur Lee, on ne sait jamais.

— Bonne idée.

Si Richard s’en prenait à elle, Gabriel voulait le voir derrière les barreaux pour le restant de sa misérable vie.

— Tu vas bien ?

— Oui, assura Charlotte, presque surprise elle-même. Il ne me fait plus peur. Aujourd’hui, je le vois juste comme le pathétique manipulateur qu’il est.

Elle jeta la lettre sur la table.

— Il a joué les costauds pour me séduire dans un moment de faiblesse. Abruti, pénis d’huître, mange-crottes, va !

Gabriel n’avait jamais entendu Charlotte jurer. Ça déménageait.

Et ce n’était que le début.

— « Faire la paix », mes fesses ! Un prétexte foireux pour rentrer dans mon cerveau. Dans tes rêves !

Elle caressa Gabriel sur le torse.

— *Insatisfaction ?* Insatisfaction ? Je t’en foutrais de l’insatisfaction, face de cul ! On ne devrait pas l’appeler Tête de nœud mais Tronche de cake !

Elle passa comme une furie devant Gabriel accoudé au bar, tout sourire en la voyant s’énerver toute seule en cuisine, malmenant pots et poêles, versant de la farine dans un bol, sortant pastilles de chocolat, œufs et gousses de vanille, et d’autres choses inconnues au bataillon. Il se garda de lui rappeler que le dîner refroidissait dans l’entrée.

À la place, il chipa un peu de chocolat et ponctua ses diatribes de « Si » et de « Tout à fait » depuis le comptoir, généralement en réponse à des questions du genre « Je n’ai pas raison ? » Richard fut rhabillé pour l’hiver.

Ce n’est qu’aux premières odeurs de muffins cuits, après une plonge tout aussi énergique, que Charlotte commença à se calmer.

— J’ignorais que j’avais tout cela en moi, souffla-t-elle en se tournant vers lui.

Il l’embrassa sur la joue.

— La voilà, ma Mlle Baird.

La bouffée de chaleur revint, rose, adorable.

— Il faut que je note toutes ces insanités pour les répéter à Molly.

— « Tronche de cake » ?

— J’avais déjà l’esprit aux muffins.

Gabriel éclata de rire et partit chercher le dîner sur la table d’entrée.

— Allez, un petit coup au micro-ondes et à table. J’ai hâte que tu m’expliques certains termes. J’ai grandi dans le rugby mais bonté divine, ma chérie, il faudra que tu me dises où tu as appris tout ça.

— Tu devrais lire un peu plus, lui répondit avec un air ingénu la petite Valkyrie aux cheveux de blé – qu’il souhaita ne *jamais* voir remontée contre lui à ce point.

Charlotte resta allongée cette nuit, les yeux rivés au plafond. Gabriel l’avait caressée avec cette tendresse brute qu’elle lui connaissait, mais à nouveau sur un fauteuil, elle sur ses genoux. Certainement pas sa position préférée, lui soufflait son instinct. Un homme comme Gabriel aimait se retrouver au-dessus, dominer.

*Ne précipitez pas les choses. Vous semblez très bien vous y prendre avec Gabriel.*

Le Dr Mac avait raison, elle en était consciente. Mais elle enrageait de ne pouvoir oublier ce que lui avait fait subir Richard. Le voir comme la mauviette de psychopathe mou du bulbe qu'il était ne la satisfaisait pas. Elle avait l'impression qu'il la revendiquait et elle détestait cette sensation, plus que tout au monde. Elle voulait appartenir à Gabriel, pas à Richard, voulait sentir les doigts glisser jusqu'à sa nuque pour un baiser fougueux, pas ceux de son bourreau s'enfoncer dans sa chair, comme lorsqu'il l'avait trébuchée comme une vulgaire valise aux quatre coins de sa maison.

Et elle voulait Gabriel contre elle, massif, chaud, protecteur, refusait de le voir la quitter chaque soir, de peur qu'elle ne panique en pleine nuit à sa vue.

Agacée, elle écarta la couverture et partit se faire un café. Elle n'avait pas la moindre idée du fuseau horaire dans lequel se trouvait Molly à cette heure, mais elle prit son téléphone et l'appela. Sa fidèle amie décrocha, la voix pâteuse.

— Charlie ?

— J'ai traité Richard d'abruti, de pénis d'huître et de mange-crottes.

Une courte pause, le réveil cérébral un peu brutal.

— T'es vraiment ma championne !

Un bruit de draps froissés.

— Rendors-toi, je parle avec Charlie, chuchota Molly en quittant la pièce, à en juger par le redoublement de froufrous. Tête de nœud en a pris pour son grade, dis donc. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Charlotte lui raconta l'épisode de la lettre.

— Dire que j'ai eu peur de lui tout ce temps, ce froussard qui ne peut prendre son pied qu'en frappant une nana plus petite que lui.

Le flot d'injures avait agi comme une catharsis, lui avait ouvert les yeux.

— Je me sens moins vulnérable qu'avant.

La fille en deuil et sans défense que Richard avait connue n'était plus, remplacée par une femme armée pour tenir tête à un tyrannosaure au quotidien.

— Il ne profitera plus de mes faiblesses.

— Je suis fière de toi, l'encouragea Molly.

Charlotte sourit.

— Moi aussi, je suis fière de moi.

Il lui avait fallu plusieurs années, mais elle était parvenue à désacraliser Richard.

— Quoi qu'il arrive, il ne me fera plus peur.

Les crises de panique ne cesseraient pas du jour au lendemain, mais sa prise de conscience de la vraie nature de Richard influencerait certainement son subconscient... Du moins l'espérait-elle.

— J'espère que les autres détenus l'ont fait souffrir en prison, marmonna Molly. C'est tout ce qu'il mérite.

Le café avait fini de couler. Charlotte se servit une tasse puis sortit un de ses « muffins de la colère », comme les avait baptisés Gabriel, et s'installa sur une chaise de la cuisine.

— Je devrais emménager avec Gabriel.

— Waouh.

Un bruit de déglutition à l'autre bout de la ligne.

— C'est nouveau, ça.

— Je voulais prouver mon indépendance, reprit Charlotte en regardant la facture laissée sur le bar. C'est fait. J'ai vécu ici seule, gagné ma vie, payé mes factures.

— Ce n'est pas moi qui te dirai le contraire.

— J'avais juste besoin de m'en convaincre moi-même, observa Charlotte en mordant dans un muffin. Mais je n'ai jamais rêvé de solitude. Je veux vivre avec Gabriel.

Elle repensa à tout ce qu'ils avaient déjà vécu ensemble, et aux lignes qu'il restait à écrire.

— Je veux sentir la main de Gabriel sur ma nuque, Molly, confia-t-elle d'une voix douce, les yeux brillants d'émotion. Je veux le sentir me tirer les cheveux, m'écraser de tout son poids, m'attacher s'il en a envie. Je refuse que Richard me vole ça. Je refuse de voir son ombre nauséabonde planer sur ma vie.

Terminé. Tout cela était *terminé*.

Charlotte appela Gabriel pendant qu'il se rasait, fraîchement douché après son footing matinal.

— Je vais être en retard, indiqua-t-elle.

— Pourquoi ?

— Pas bien réveillée.

Il reçut un autre appel dans la foulée. Il hésita à la rappeler, mais se ravisa ; elle avait la voix si adorablement endormie. Encore, si Charlotte avait multiplié les absences... mais elle n'avait jamais manqué une journée de travail. Cela n'arriverait pas aujourd'hui : à 11 heures, elle pointait au bureau.

— Bon Dieu, Charlotte ! hurla Gabriel à son arrivée. Où est ce foutu dossier Paxton ?

— Juste ici, le fit-elle patienter après avoir posé son café.

Elle lui envoya le fichier par e-mail sans même prendre le temps de s'asseoir, penchée sur son clavier.

— Voilà, c'est parti.

Il posa les paumes sur ses hanches et la serra contre lui. Elle portait une robe rose foncé au décolleté carré et aux lignes sobres, avec un chignon simple – un air sage qui

donna à Gabriel de folles envies de batifoler. Il n'en fit rien, se contentant d'un bisou dans le cou.

Elle le repoussa gentiment, malgré une violente accélération de ses pulsations cardiaques.

— Pas ici, murmura-t-elle tout en s'excusant d'un baiser furtif sur la joue.

Il la libéra à contrecœur, mais finit par se rappeler qu'ils étaient au bureau.

— Je m'incline. J'ai une visioconférence dans deux minutes.

Il ne souffla que plusieurs heures plus tard. Charlotte se tenait dans l'embrasure de sa porte, l'air soucieux.

— Tu es repassé ici hier soir après le dîner ?

— Oui.

Son inquiétude s'aggrava.

— Et tu revenais tout juste de ton footing quand je t'ai appelé ce matin ?

— Pourquoi toutes ces questions ?

— Cinq heures de sommeil, c'est insuffisant. Fais une pause pour le déjeuner, au moins.

— Pas le temps.

Il avait déjà retroussé les manches de sa chemise. Il retirait à présent sa cravate.

— Tu me commandes quelque chose ?

Charlotte ne bougea pas.

— Pas très sain, tout ça.

— Arrête de discuter, bon Dieu ! Commande-moi quelque chose !

Elle s'exécuta et, à sa grande surprise, ne se formalisa pas de son éclat de voix. Elle resta même d'un flegme absolu lorsqu'il le lui fit remarquer.

— Je te côtoie depuis des mois, tu te rappelles ?

Mais elle réitéra son conseil de lever le pied. Et cette fois, d'un ton un peu plus sec.

— Ça suffit, Gabriel. Tu travailles non-stop depuis ce matin. C'est mauvais pour ta santé.

— Je suis un grand garçon, éluda-t-il en griffonnant sa signature au bas d'un contrat, avant de le lui tendre. À faire partir sans faute à la première levée de courrier, demain matin.

— Entendu.

— Merci, dit-il d'un air absent, confiant en Charlotte.

Il leva le nez de son bureau quelque temps plus tard.

— Charlotte ?

Pas de réponse.

Probablement partie se servir un café ou se dégourdir les jambes, songea-t-il. Il attendit, mais son bureau restait désespérément silencieux. Il finit par partir à sa recherche – et trouva son ordinateur éteint et son bureau rangé, comme en fin de journée.

Il fronça les sourcils, chercha une note... et tomba sur l'heure affichée sur l'écran de son téléphone fixe : 21 : 47.

— Merde !

Il comprenait mieux son agacement.

Il se dépêcha d'éteindre son ordinateur tout en appelant Charlotte depuis son téléphone portable. Il n'aurait pas été étonné de tomber sur le répondeur, mais elle décrocha.

— Oui ?

— Désolé, s'excusa-t-il, la première chose à faire. J'arrive.

— Ne t'embête pas. J'ai déjà mangé et je m'apprêtais à bouquiner.

— Charlotte.

— À demain.

*Click.*

Têtu, Gabriel se mit en route. Il arriva à 22 h 15. Les lumières étaient encore allumées. Il sonna : pas de réponse. Bon, OK, elle boudait.

Il sortit son téléphone pour lui envoyer un texto.

*On se les gèle dehors.*

La réponse fut sans appel : *Je suis sûre qu'il fait meilleur dans ta voiture.*

*Et si je m'excuse à nouveau ?*

La porte s'ouvrit une minute plus tard et, sur le coup, Gabriel se crut sorti d'affaire.

— Salut, lança-t-il en épousant sa joue du creux de la paume.

Elle tourna le visage pour y déposer un baiser mais garda les bras croisés.

— C'est non, désolée, Gabriel. Je veux juste que tu prennes soin de toi.

— Tu es là pour ça.

Il l'embrassa, priant pour qu'elle ne le rejette pas.

Elle exauça son vœu d'un baiser enflammé, puis posa les mains sur son torse.

— Tu as besoin de repos, souffla-t-elle, blottie contre lui.

— Je meurs de faim.

Il précisa de quelle faim il s'agissait en lui dévorant la bouche.

Il sentit des ongles traverser sa chemise et, grands dieux, que c'était bon ! Il les voulait dans sa chair, il voulait rugir, s'encanailler, transpirer avec elle... Mais il refréna ses pulsions animales et se contenta de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle rentre ses griffes. Quelques secondes plus tard, ils entraient bouche contre bouche à l'intérieur.

Gabriel descendit les mains vers son superbe derrière et souleva Charlotte pour la plaquer contre le mur, à l'affût du moindre signe de panique.

— Le voici enfin, ce magnifique pyjama en pilou, observa-t-il, un œil sur les jambes de Charlotte qui lui ceignaient à présent les hanches.

Elle lui mordit la lèvre. Une morsure de chaton, mais bien appuyée tout de même. Il sourit et riposta. Elle frissonna, puis trembla de tout son corps lorsqu'il glissa une main sous son haut pour empoigner un sein nu.

Elle gémit.

— Il n'y a pas que le sexe dans la vie.

— Non, mais on a quelques mois de retard à rattraper.

Et comme il n'avait aucun scrupule à se retrouver nu avec Charlotte, il partit à l'assaut de sa gorge.

— Oh, mon Dieu, *Gabriel*.

Les mains agrippées à ses cheveux, elle succomba à ses baisers de longues et agréables minutes. Il la débarrassa de son haut puis se pencha pour se repaître de cette superbe poitrine qui le mettait dans un féroce appétit de choses diablement moins prudes.

— Prends ma nuque.

Il se figea, gratifia un téton boudeur d'un ultime coup de langue et la regarda droit dans les yeux.

— C'est le meilleur moyen de déclencher une panique.

— Je sais, souffla-t-elle en lui pétrissant les épaules, la poitrine soulevée d'un souffle chaotique. Mais je veux pouvoir contrôler.

— Je refuse, si ça te fait du mal.

— C'est pour mon bien, Gabriel, insista-t-elle, le regard déterminé, les dents serrées. Je veux pouvoir tout encaisser.

Gabriel entoura son visage des paumes, ne la soutenant que des hanches, prises en tenaille par Charlotte.

— Qu'a dit le Dr Mac ?

Elle croisa les bras sur son torse nu, l'air rebelle.

— Je sais mieux que lui ce qui est bon pour moi. Vas-y, je te dis !

Gabriel lui releva le menton.

— Tu crois que ça me plaît de te voir t'écrouler ou te raidir, pétrifiée ? Je ne dis pas que j'abandonne, Charlotte. Je dis juste que je refuse de te faire sciemment du mal.

Elle lui agrippa un poignet, les doigts graciles verrouillant leur prise avec plus de fermeté que n'importe quelle paire de menottes.

— Savoir que tu cogites sans arrêt, voilà ce qui me fait du mal, lança-t-elle, la voix et le regard emplis d'une vive émotion. Arrête de vouloir tout contrôler, surtout quand on est ensemble.

Elle avait raison. Il réfléchissait trop. Tout le temps à se demander s'il n'y allait pas un peu fort, si elle n'allait pas exploser au premier mot ou contact mal placé. Mais il savait autre chose.

— Tu n'aurais pas supporté la moitié de nos petits jeux lors de mes premières avances, rappela-t-il, le visage fermé. On pourrait faire plus de mal que de bien si on va trop loin.

— J'en ai marre d'être enfermée dans le passé !

Sa colère était magnifique à voir.

— Je ferai tout ce que tu me demandes, reprit-il en levant une main pour interrompre un début de sourire, si *et seulement si* le Dr Mac cautionne.

Un petit cri.

— Laisse-moi descendre.

Il obéit. Il la garderait peut-être prisonnière par jeu un autre jour, mais ce n'était ni le lieu ni le moment.

— Pourquoi cette tête ? C'est pour ton bien !

Elle remit son haut et partit furax dans la cuisine.

— Je veux que tu m'écoutes ! Le Dr Mac m'a vue une fois, une seule. Je me connais ! Et je sais que je suis prête !

Il la regarda ouvrir le congélateur, en sortir quelque chose.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je décongèle un ragoût maison.

Elle le foudroya du regard.

— Et la prochaine fois que tu rentreras à la maison à cette heure, ne compte pas te mettre les pieds sous la table.

Il sentit sa colère se diluer dans une vague de bonheur. *À la maison*. Ces trois mots lui plaisaient. Mais il se sentait toujours passablement agacé par sa demande.

— Et si ça nous renvoyait au point de départ, après tout le chemin parcouru ?

— Je ne suis pas si faible, fit-elle remarquer en lançant la décongélation du ragoût au micro-ondes. Si je tombe, je me rattraperai.

— Et moi je ne veux pas que tu tombes ! rugit-il.

— Mon homme des cavernes-garde du corps, marmonna Charlotte en s'approchant pour prendre son visage dans les mains. Je parlerai au Dr Mac demain. Ensuite ce sera à toi de lui parler. Mais je te préviens, tu n'y échapperas pas.

— Où avez-vous appris à être si directive, mademoiselle Baird ?

— Cours de self-défense. Contre un certain tyrannosaure.

## CHAPITRE 33

# Grognements d'un T-Rex mal luné

---

Gabriel se réveilla d'humeur massacrate. Il avait dû laisser Charlotte seule la veille malgré son envie de la serrer contre lui toute la nuit. Sans compter qu'il n'avait dormi que d'un œil, obsédé par la libération imminente du psychopathe.

Il essaierait de ne pas le tuer après une traque implacable, mais ne promettait rien.

Cerise sur le gâteau, à peine arrivé au bureau, il dut essuyer des plâtres hérités de l'ancien P-DG, qui venaient juste de refaire surface.

— Ton déménagement est prévu pour quand ? demanda-t-il à Charlotte sur la route du cabinet du Dr Mac, qui avait réussi à les glisser dans son planning pendant sa pause déjeuner.

Ils n'avaient pas eu une minute de la matinée pour en parler.

— On en discutera après la visite.

Quand ils furent arrivés au cabinet, Charlotte entra dans le bureau du docteur et Gabriel tourna comme un lion en cage dans la salle d'attente jusqu'à ce que la secrétaire le fusille du regard. Il sortit à contrecœur et se força à vérifier sa messagerie tout en continuant à faire les cent pas. Charlotte le retrouva en fin de consultation, pommettes et yeux flamboyants. Gabriel partit rejoindre le docteur sans chercher à en savoir plus.

— Elle vous a engueulé, vous aussi ?

Le Dr Mac rit.

— Un peu, mais ça lui fait du bien. Assieds-toi, Gabriel.

— Impossible, déclara-t-il, trop impatient de faire le point. Elle vous a dit ce qu'elle attendait de moi ?

— Oui, confirma le docteur en se levant pour se mettre au niveau de Gabriel. Elle a raison sur un point : elle se connaît mieux que je ne la connais. Je pense que l'incident de la lettre a été le déclencheur.

— Ça me tue quand je lis cette peur dans son regard, soupira Gabriel.

Comme un coup de poignard en pleine poitrine.

Le médecin lui toucha le bras.

— Tu es fort, reprit-il d'un ton solennel. Maintenant, il va falloir l'être encore plus pour l'aider à traverser les prochaines étapes. Elle a fait un choix, à nous de l'honorer.

Gabriel acquiesça, crispé.

Charlotte l'accueillit à sa sortie.

— Alors ?

Il embrassa la petite maligne, en manque de contact. Elle posa les mains sur ses épaules et se leva sur la pointe des pieds pour mieux en profiter.

— Hum, hum.

Gabriel toisa la réceptionniste d'un regard mauvais, ne rompant le contact visuel qu'une fois la porte du cabinet franchie. Il glissa un bras autour des hanches de Charlotte et la mena vers la voiture garée devant la villa.

— Très bien, capitula-t-il. On le fera à ton rythme. Mais je me garde le droit de suspendre l'expérience à la première alerte.

Il coupa court à toute protestation d'un index posé sur la bouche.

— Je ne supporterai pas de te faire du mal, alors c'est non négociable.

Sourcils arqués, elle lui mordit le doigt.

— On est deux à vouloir le bien de l'autre, glissa-t-elle en tirant sur sa cravate. Et au prochain « non négociable » sur ce ton, c'est *deux* muffins sur le coin de ton nez.

Il l'embrassa goulûment d'un réflexe animal, la plaquant de la hanche contre la carrosserie chaude de la voiture. Le son de pneus crissant dans la rue, derrière la haie d'arbustes, calma ses ardeurs.

— Ne te gêne pas, la défia-t-il en mordant sa lèvre gonflée de plaisir. J'adore me battre avec toi.

— J'emménage dans ton appartement, lui annonça-t-elle. Ça annonce de belles bagarres en perspective.

Son humeur de chien disparut en un clin d'œil. Il se pressa contre elle, les paumes à plat de chaque côté sur la carrosserie, et lui sourit.

— À vous le choix des armes, mademoiselle Baird.

Six heures et un voyage chez elle pour récupérer quelques cartons plus tard, Gabriel observait Charlotte en pleine discussion téléphonique dans sa chambre d'amis, appuyé contre l'encadrement de la porte.

— Verdict ? s'enquit-il à la fin de son coup de fil à la femme qui aurait dû être sa propriétaire quelques jours plus tard.

— Elle a été adorable, sourit Charlotte. Je lui ai proposé un dédommagement mais elle a refusé. Elle m'a dit qu'elle avait quelqu'un sur liste d'attente qui serait ravi de la nouvelle.

— Bien.

Il continua de la toiser d'un regard possessif pendant qu'elle débattait quelques affaires. Sa chambre était juste à côté. Elle finirait dans son lit, se jura-t-il, mais chaque chose en son temps.

— Alors, elle te plaît ?

Un rire comblé.

— Gabriel, une chambre dans un loft avec une vue d'enfer ! s'extasia-t-elle en ouvrant la baie vitrée. Waouh !

Ils sortirent sur la terrasse. Un muret de béton courait tout autour, à hauteur de taille pour lui, à mi-buste pour elle. Au-dessus du muret, une ouverture verticale d'une quinzaine de centimètres, sous une rambarde métallique suffisamment confortable pour s'y accouder – ce que faisait Charlotte maintenant, le regard braqué vers les lumières toutes proches de la ville, cheveux au vent.

Gabriel repensa aux paroles du docteur, à la détermination de Charlotte. Il sentit son estomac se contracter.

— Je vais me rapprocher de toi par-derrière.

Charlotte se crispa. Il la vit se forcer à respirer.

— D'accord, acquiesça-t-elle d'une voix rauque.

Écortant le suspense, il se campa dans son dos, une paume appuyée de chaque côté d'elle sur la rambarde. Elle se raidit un peu plus.

— Là, la rassura-t-il en déposant un baiser sur une oreille. C'est Gabriel, personne d'autre. Dis-le.

— G... déglutit-elle. Gabriel.

Une inspiration profonde, une lente expiration.

— Gabriel.

Charlotte ne s'était jamais sentie si bien et si effrayée en même temps. Gabriel l'encerclait, enceinte protectrice imperméable, mais aussi piège implacable.

Lorsqu'il se pencha contre elle, l'instinct prit le dessus sur la volonté, sonnait l'alerte générale... jusqu'à ce qu'un effluve parfumé, suave, musqué, lui rappelle qu'il ne s'agissait que de son bien-aimé.

— Plus près, l'invita-t-elle. Je veux te sentir.

Quelques soubresauts amusés dans son dos, mais il resserra les bras et inclina le buste jusqu'à ce que son souffle lui caresse la tempe.

— Je sens quoi exactement ?

— Tu sens bon.

— Regarde, pointa du doigt Gabriel. Le bureau.

Elle suivit l'axe de son bras, distraite par le relief musclé, puis pivota sur elle-même pour lui caresser les pectoraux. Son géant, son apollon, le coupable de son addiction. Elle déboutonna le haut de sa chemise de travail ; il n'esquissa pas le moindre geste, garda les yeux rivés sur elle.

La poitrine enflant dans la dentelle de son soutien-gorge, elle tendit le cou pour embrasser le triangle de chair dénudé par ses soins. Il la coinça un peu plus entre ses bras tout en restant immobile. Charlotte fit sauter quelques boutons supplémentaires, le chatouilla du bout du nez, enivrée par son parfum.

— On devrait rentrer.

— Pas envie de faire profiter les curieux de tes démonstrations d'affection ? demanda-t-il d'une voix débordante de désir.

Charlotte déposa une pluie de baisers sur son torse, y enfouit le visage à nouveau.

— Ma meilleure amie a fait la une des tabloïds en position compromettante. Je doute que quelqu'un soit en train de nous braquer au téléobjectif, mais sait-on jamais.

C'était un miracle si la presse à scandale ne faisait pas encore leurs choux gras de leur relation – considérée jusqu'ici purement professionnelle, en raison de son poste d'assistante et de la dépendance notoire de Gabriel au travail.

Mais la couverture tomberait si on les surprenait en train de s'embrasser.

Gabriel recula, fit courir un doigt sur sa gorge, déclenchant un frisson.

— Rentrons, dans ce cas, mademoiselle Baird. Que je vous savoure en privé.

Elle trébucha mais il la rattrapa par le poignet et l'attira contre lui, jusqu'à la chambre d'amis.

— Reste avec moi.

C'était un ordre.

Charlotte n'envisagea même pas de lui désobéir ; elle le désirait tant. Elle sentit son cœur tambouriner lorsqu'il referma la baie vitrée et bascula l'interrupteur pour abaisser les stores. Mais cette fois, son ombre dans le dos ne la pétrifia pas.

Malgré un cœur battant la chamade et une nuque toujours sur le qui-vive, elle savait que Gabriel était là, et ne laissait plus les atrocités du passé l'aveugler au point de la priver de ses sens. Elle perçut un bruissement de textile et lorsqu'il l'enlaça, ce fut de deux bras nus. Elle tourna le visage pour mieux s'emplier de son parfum, effleurant d'une épaule sa peau nue.

Elle s'abandonna à son exploration tactile, des hanches à la poitrine. Et lorsqu'il empoigna ses seins à deux mains, elle poussa un râle d'extase et rechercha plus de proximité. Il mouilla sa nuque d'un baiser. Prise d'un frisson, elle tendit les mains derrière elle pour s'agripper à ses cuisses sculptées.

— J'aime quand tu me touches.

Le grondement de sa voix lui fit l'effet d'une nouvelle caresse.

— Moi aussi, confia-t-elle. Et quand tu m'embrasses.

Il exauça ses désirs d'une nuée de baisers humides avant de libérer un sein pour porter la main à son cou.

— Prête ?

Elle ressentit un début d'asphyxie, malgré la douceur de l'étreinte. *Gabriel, c'est la main de Gabriel sur ta gorge.* Oh, non, pas d'hyperventilation ! Si elle craquait, il s'éloignerait, et elle le voulait là, tout contre elle.

— Gabriel, parvint-elle à articuler d'une voix éteinte.

Deux lèvres butinèrent à nouveau son épaule, explorèrent le lobe d'une oreille.

— Voilà, mon amour. Reste avec moi.

Le souffle court, elle planta les ongles dans ses cuisses.

— Continue.

Elle tenta d'en demander plus, mais les coups de tambour dans sa poitrine empêchèrent toute parole.

*Non, non, non.*

Son corps n'obéissait plus à son esprit paniqué, comme un oiseau pris au piège.

— Je pense, observa Gabriel d'une voix grave, que ça fonctionnera mieux ainsi.

Charlotte tenta de traiter l'information mais il pivotait déjà, et elle aussi, face à une porte miroir posée à côté de la coiffeuse. Et ce miroir reflétait l'image d'une femme blonde, une puissante main portée à son cou, une autre à un sein ; elle reconnaissait ces mains aux doigts rêches, aux ongles carrés, et le regard gris acier qui soutenait le sien.

— Gabriel, souffla-t-elle.

— J'aime t'entendre prononcer mon nom.

Il se mit à jouer de l'index et du pouce sur le téton qui pointait à travers la dentelle, une main toujours sur sa gorge.

— Ma charmante Charlotte, ajouta-t-il en ponctuant chaque syllabe d'un coup de langue sur sa joue, sa mâchoire, son cou. Si tu savais comme j'ai envie de te baiser... et dans quelles positions.

Elle sursauta, les oreilles écorchées par la crudité des paroles mais les cuisses néanmoins serrées par l'alléchante promesse.

— Combien de fois j'ai pu rêver de te cambrer contre mon bureau, de baisser une de ces horribles jupes de ton ancienne garde-robe, puis tes sous-vêtements, puis de te faire jouir avec ma main avant de te prendre en levrette.

Elle n'entendait plus que lui, ne sentait plus que lui, les images projetées contre ses propres rétines.

— C... c'est...

— Déplacé ? compléta-t-il en continuant à lui mordiller l'épaule. Tout à fait. Un homme en manque peut parfois se laisser aller à des propos très déplacés.

Il déposa cette fois un baiser sur sa nuque.

Ce n'était pas le premier, s'avisa soudain Charlotte. Il l'avait distraite en parlant, séduite avec la bouche ; il apprenait à son organisme qu'une caresse de sa part à cet endroit ne signifiait ni douleur ni humiliation.

— *Gabriel.*

Elle ne tenait plus en place.

— Laisse-moi retirer ma robe.

Il resserra d'un rien la poigne à son cou.

— Non.

Elle sentit son pouls s'affoler, la panique gagner.

— Là, tempéra-t-il en relâchant sa prise. C'est juste un jeu, Charlotte.

*Un jeu.*

Un mot si inoffensif qu'il dissipa la peur.

— Un jeu, murmura-t-elle.

— Exactement.

Il tendit la main pour consoler le sein abandonné.

— Soulève ta robe.

La gorge sèche, elle se plia à ses ordres, dévoilant des dessous de dentelle. Elle avait acheté trois ensembles de lingerie, tous aux goûts de monsieur.

Il promena un ongle sur la bande élastique de sa culotte, au centre de laquelle trônait une ravissante rosette.

— C'est pour moi ?

Il semblait ravi. Elle acquiesça.

— Une telle attention mérite une récompense, tu ne crois pas ?

— Si.

Il accueillit sa soumission d'un gloussement amusé et se servit de la main refermée sur sa gorge pour l'obliger à basculer la tête en arrière. Il la récompensa d'un baiser. Malgré sa position vulnérable, Charlotte se sentait en sécurité. Gabriel continua à la savourer un long moment avant de l'autoriser à se redresser.

— Garde ta robe soulevée.

Les doigts de Charlotte se crispèrent sur l'étoffe lorsqu'il glissa la main libre dans son sous-vêtement. Un gémissement lui échappa, ce qui lui valut une nouvelle récompense, la gorge à nouveau offerte, vulnérable, tandis qu'il la comblait de caresses exquis, glissant un doigt, puis deux en elle.

— Jouissez pour moi, mademoiselle Baird.

L'autorité de sa voix l'électrisa. Haletante, elle tenta de refouler une montée de désir, mais elle enflait trop vite, trop fort, les doigts experts de Gabriel jouant en elle leur partition favorite. Elle s'arc-bouta d'extase, la gorge toujours prise dans une poigne ferme mais bienveillante.

Emportée par un frisson, elle sentit le sol se dérober, mais le corps de Gabriel et sa main glissée en elle la retinrent de tomber.

— Sur le lit.

Il lâcha Charlotte mais la rattrapa immédiatement par les hanches, sans quoi elle se serait affalée de tout son long sur les draps. Puis il la dirigea vers la porte.

— *Mon* lit. Je n'en vois pas d'autre pour toi.

Elle envisagea de lui faire ravalier cette outrecuidance, mais l'appel de ses draps l'emporta. Elle avait les jambes si flageolantes qu'elle s'étonna de parcourir une telle distance. Elle s'allongea à plat ventre et songea à se retourner, mais il l'en dissuada.

— Reste comme tu es.

Une lueur d'inquiétude traversa son regard, le délice des minutes précédentes chassé par l'angoisse.

— Je ne suis pas certaine de supporter ton poids, observa-t-elle, les fantasmes de son hôte encore frais à l'esprit.

Elle ne gâcherait pas tout à cause d'une peur panique. Autant le prévenir tout de suite.

— Quelle impatiente ! C'est du niveau troisième cycle, et on n'en est encore qu'à la première année.

Elle le sentit ouvrir la fermeture de sa robe.

— Maintenant, tu peux te mettre sur le dos.

Il dénuda les épaules puis tira sur l'ourlet de la robe pour la déshabiller. Il s'allongea à ses côtés, coude replié, tempe sur une paume, et la caressa, du buste au haut des cuisses. Il avait la peau un peu râpeuse et la main large comme deux des siennes. Une sensation agréable, mais...

Elle saisit son poignet et le monta à la gorge.

— Ici aussi.

Le regard sombre, il referma à nouveau la main autour de son cou.

Elle battit des jambes contre les draps, les sangs fouettés par l'excitation et la nervosité – et par un nouveau baiser plein de fougue. Il ne relâcha sa gorge que le temps d'une caresse, pour la resserrer de plus belle.

— Comme ça ? souffla-t-il, leurs bouches s'effleurant l'une l'autre.

Elle se cambra en une tacite affirmation, les doigts recroquevillés dans ses cheveux. Dévorant sa bouche avec plus de voracité encore, il se positionna sur elle, appuyé sur un avant-bras pour ne pas l'écraser. Pendant une seconde, Charlotte crut le mal soigné, le bout

du tunnel arrivé, puis une sarabande de points noirs envahit son champ de vision, et la crise de claustrophobie frappa, l'étranglant sans lui laisser le temps de crier au secours.

## CHAPITRE 34

# Gabriel et sa Mlle Baird

---

Charlotte s'affaissa soudain sous Gabriel. Il comprit à sa respiration que la panique, latente jusque-là, venait de s'abattre de plein fouet, l'aspirant dans le néant.

Il bascula immédiatement sur le dos, puis la souleva pour la poser sur lui.

— Charlotte.

Il s'aventura à lui saisir le menton avec précaution, se gardant bien de la toucher par ailleurs, et scruta ses yeux.

Ils étaient d'un vide effrayant.

— Charlotte, c'est Gabriel.

Il sentit son cœur se serrer, une colère noire monter, aussi puissante que son besoin de la protéger.

— L'homme qui souhaite t'aimer de toutes les manières possibles, et qui ne te fera *jamais aucun* mal.

Aucune réaction.

Il répéta son nom, lui rappela qu'il ne s'agissait que d'un jeu, évoqua les bons moments passés ensemble.

— Mademoiselle Baird ? Je commence à me languir de vous.

— Gabriel.

Un soupir rauque comme un raclement de gorge, mais il était là : son nom sur ses lèvres.

— Gabriel.

Elle se pelotonna contre lui comme un chaton effrayé.

Les larmes qu'il sentit couler dans son cou quelques secondes plus tard menacèrent de le briser lui aussi.

— Pourquoi est-ce que tu pleures ? grogna-t-il, rattrapant *in extremis* quelques doigts distraits qui filaient vers la nuque de Charlotte.

Il la reposa délicatement sur le dos, tout en posant une paume sur sa gorge.

— Là, doucement.

Des renflements saccadés, quelques pleurs séchés d'un revers de main.

— Désolée.

— Tu peux pleurer quand tu veux, tu sais, déclara-t-il. Sauf que tu es trop dure avec toi-même, alors tu ne le fais pas. Je n'ai pas raison ?

Une lueur d'agacement, de frustration et de déception brilla dans ses yeux.

— Moi qui croyais en avoir fini avec les souvenirs, avec la trouille ! pesta-t-elle. Mais mon cerveau n'imprime pas !

— Charlotte.

Elle le rendait fou.

— Ma foutue main est posée sur ta gorge, fit-il remarquer en serrant pour appuyer son propos avant de l'embrasser, usant des dents et de la langue jusqu'à ce qu'elle gémissse et l'embrasse à son tour. Tu appelles ça un échec ?

Quelques plis apparurent entre ses sourcils.

— Arrête de me faire la morale, répliqua-t-elle en l'agrippant par les cheveux.

— J'arrêterai quand tu deviendras raisonnable.

Il lâcha sa gorge, glissant l'arête de la main sur sa peau douce, dans le creux des seins, exquis sous la fine épaisseur de dentelle.

— On ne va pas régler le problème en une nuit. Heureusement, sinon, bonjour l'ennui...

Elle manifesta son agacement d'un bruit de gorge et lui tira les cheveux.

— J'ai dit : suffit avec les leçons de morale.

— Quel tempérament, mademoiselle Baird.

Un regard noir.

— Indispensable pour vivre avec toi.

Elle le remit sur le dos d'une bourrade sur le torse.

— Cette discussion m'a mise en appétit.

À ces mots, son membre déjà dur comme l'acier se réveilla.

— Tiens donc ?

— Eh oui.

Elle le chevaucha sur le bas des cuisses, Gabriel se délectant du savoureux spectacle de cette nymphe aux mèches rebelles échappées du chignon. Lorsqu'un cliquetis de ceinture se fit entendre, il se figea. Les dents plantées dans la lèvre inférieure en une pose lascive, elle finit de défaire sa ceinture puis la tira d'un coup sec hors de ses passants avant de la jeter au sol, une main droite déjà à l'œuvre sur la braguette.

Il coopéra lorsqu'elle lui souleva les fesses, l'aidant à le déshabiller. Elle envoya pantalon et boxer valser à leur tour puis se réinstalla à califourchon, les yeux rivés sur sa vigoureuse érection.

— J'ignore comment on enfile un truc pareil, murmura-t-elle en le prenant dans sa main experte.

Il grogna.

Un sourire prude mais néanmoins malicieux aux lèvres, Charlotte se mit en action. Les paupières closes, Gabriel bascula les hanches en cadence. Charlotte le prit soudain dans sa bouche chaude et humide, à sa plus grande surprise.

— Nom de... !

Il projeta une main par réflexe sur sa nuque... et l'ôta tout aussi vite en la sentant se raidir.

Il pesta et retomba sur le dos, les bras en croix sur le lit.

— Bien joué. Maintenant, fini les gâteries, j'imagine ?

Charlotte se remit doucement de ses émotions. Elle s'assit, le cœur encore palpitant, mais tout en continuant à sourire avec malice.

— C'est tout ce qui t'inquiète ?

— Charlotte, quand ta bouche se trouve à moins de dix centimètres de mon entrejambe, mes neurones ont tendance à ne penser qu'à une chose.

Elle rigola et lui griffa le torse d'une patte de velours.

— Il va falloir te montrer très gentil avec moi, déclara-t-elle sur le ton de l'humour, mais une ombre voilait son regard.

— Promis.

Le jour viendrait où il pourrait l'attraper par les cheveux et la soumettre à son bon plaisir. Mais Charlotte avait déjà dépassé toutes leurs attentes.

Il décida donc de rester allongé et de s'adapter. Et grands dieux, il ne fut pas déçu.

Charlotte piqua fard sur fard le lendemain matin, debout derrière la ligne de touche aux côtés de Gabriel. Il faisait un froid de canard en ce samedi hivernal alors que l'équipe de jeunes qu'il entraînaient donnait tout sur le terrain. Puis elle continua de rougir pendant son atelier cuisine de 11 heures, qu'elle passa à assaillir ses deux nouvelles copines, Juliette et Aroha, de questions indiscrettes sur leur vendredi soir.

Ce qui eut pour effet de rehausser d'autant plus son teint pivoine. Elle ne revenait pas de ce qu'elle avait osé avec Gabriel. Non seulement elle l'avait pris en bouche, mais il lui avait retourné la faveur avec zèle à l'autre bout du lit.

Bonté divine, quel divin tortionnaire quand il s'y mettait !

*Encore, mademoiselle Baird.*

Ses mots crus résonnaient encore avec trop de netteté dans son esprit pour qu'elle puisse regarder ses parents dans les yeux – ils avaient été invités à rejoindre le clan Bishop-Eserra au complet pour un après-midi barbecue dans un parc du coin.

Boisé de grands arbres, dont certains cerisiers déjà fleuris au sortir de l'hiver, le parc, situé au pied d'un volcan endormi comme la plupart de ceux d'Auckland, ne manquait pas d'espace.

Le barbecue était donné en l'honneur de Joseph, dont c'était aujourd'hui l'anniversaire, et Charlotte lui avait apporté une anthologie du rugby en DVD. Mais avant le début des hostilités – ouverture des cadeaux et festin de grillades –, un match de rugby « amical » était prévu. Elle avait donc troqué la robe de circonstance contre un jean et un sweat-shirt léger. Même si elle doutait de faire le poids sur le terrain, aucun « absentéisme » n'était autorisé.

— C'est la tradition, avait expliqué Gabriel en collant un bisou appuyé sur ses lèvres. Tout le monde joue, à part celui qui arbitre. Les femmes enceintes sont parfois excusées, et les blessés, mais les dérogations sont délivrées au cas par cas.

Il se tenait maintenant le ballon ovale sous le bras, Charlotte dans l'autre.

— Que fait Sailor, bon Dieu ?

Charlotte jeta un coup d'œil à la ronde et repéra sa femme et sa fille, Isa et Emmaline.

Alison se chargea de lui répondre.

— Je lui ai demandé d'amener Brian. Ils ne devraient pas tarder.

Charlotte s'attendit à le voir se renfrogner, mais il secoua juste la tête.

— Ne le laisse pas t'embobiner, Maman, d'accord ?

Alison sourit, poignante de dignité.

— Cette leçon est rentrée, ne t'inquiète pas. Mais il m'a donné deux fils, il faut faire avec.

Elle s'approcha pour prendre Gabriel dans les bras.

— Deux merveilleux garçons aux grands cœurs, capables de l'accepter.

Gabriel la serra.

— On les tient de toi.

Charlotte n'osa parler qu'une fois Alison hors de portée.

— Tu es un homme bon, Gabriel Bishop.

Il haussa les épaules mais sourit.

— C'est toi qui m'as rendu meilleur, nuança-t-il en l'embrassant sous les gloussements d'Esme et Emmaline. Tu avais raison. La colère me rongait de l'intérieur.

Sailor arriva avec Brian. Gabriel prêta une épaule à l'homme malade le temps qu'il prenne place sur une chaise et se couvre les jambes, puis glissa deux doigts dans la bouche et siffla.

— En piste ! C'est Brian au sifflet.

Chacun prit place sur le terrain improvisé. Lorsque Charlotte hésita, Daniel, qu'elle était allée saluer dans les règles quelques minutes plus tôt, lui prit la main et l'obligea à se poster un peu plus haut.

— On joue à « touche », plaquages interdits. Esme, on te regarde, montre-nous.

La jeune demoiselle piqua un sprint vers sa cousine et appliqua les deux paumes sur ses hanches avant de rompre le contact.

— On n'attrape pas, oncle Danny, expliqua-t-elle le plus sérieusement du monde. On touche juste.

— Un peu d'indulgence, Chou, je n'ai fait ça qu'une fois.

Se mordant pour ne pas se tordre de rire devant le ton vexé de Daniel, Charlotte tendit l'oreille aux instructions de Gabriel.

— Règles normales. Passer avant de toucher, six passes avant de marquer sinon le ballon change de camp, en-avant interdits. J'oublie quelque chose ?

Emmaline sautilla sur place.

— Une tape pour reprendre le jeu.

— Exact.

Gabriel lui tira une natte pour illustrer une « tape ».

Alison divisa le groupe en deux équipes, couples séparés.

— Un peu de saine compétition, lança-t-elle avec un clin d'œil entendu.

Charlotte se retrouva dans l'équipe des brassards roses, avec Sailor, Esme, Daniel et Alison.

— Je suis la plus lente, jaugea la mère de Gabriel, et Daniel a du feu dans les jambes, donc c'est équilibré.

— Vous m'oubliez, souleva Charlotte. J'adore le rugby, mais surtout devant la télé.

— Donne-nous quelques années et on fait de toi une championne, promet Sailor. Si tu ne sais pas quoi faire du ballon, passe-le à Esme, c'est une vraie anguille.

— C'est parti ! annonça Gabriel.

Charlotte rata sa première réception. Le cuir changea immédiatement de camp.

Esme vint la rassurer d'une tape amicale sur la main.

— Pas grave, Charlie. Ça m'arrive aussi.

— Hé, les doigts beurrés, on n'est pas au salon de thé ! les nargua Gabriel.

Charlotte plissa les yeux devant son rictus moqueur.

— Tu vas tomber sur un os, le tyrannosaure.

Il lui lança un clin d'œil, tapa le ballon pour reprendre le jeu et effectua une magnifique passe vissée vers Jack, qui réceptionna d'une main sûre. Le ballon continua vers Joseph, puis vers Emmaline, qui avala la moitié du terrain avant de hurler « Maman ! » et de passer à Isa avant qu'Alison ne la touche.

Isa fut rattrapée à deux mètres de la zone d'essai par son mari.

— Désolé, chérie, s'excusa Sailor en lui volant un baiser. Mais c'est la guerre.

— Fais gaffe à tes fesses, beau gosse.

Déterminée, Isa relança le jeu, mais l'équipe rose récupéra le ballon suite à une série de touches.

Cette fois, Charlotte attrapa le ballon et le passa à Esme, la torpille de poche. Cette dernière passa à Sailor, qui envoya à Danny, qui repassa par Charlotte tandis que l'équipe grappillait du terrain. La ligne d'essai en vue, Charlotte accéléra. Elle s'apprêtait à la franchir lorsque deux bras puissants la soulevèrent de terre.

— C'est de la triche, oncle Gaby ! protesta Esme pendant que Charlotte se retenait de rire.

— À toi !

Elle lança le ballon entre les bras de la terreur des terrains.

Extatique, Esme s'aplatit derrière la ligne au moment où Gabriel reposait Charlotte.

— Je croyais qu'il y avait des règles, fit-elle observer.

Il l'embrassa.

— La plupart du temps.

Ils jouèrent encore vingt minutes, Emmaline marquant pour l'équipe adverse sur une passe décisive de Gabriel.

Toutes les autres tentatives d'essais furent contrecarrées par des touches rapides, régulières, ou par des obstructions parfaitement répréhensibles – voire même, une fois, par Sailor jetant Isa en travers de son épaule avant de disparaître dans un bosquet.

— Je ne me rappelle pas avoir déjà autant ri, déclara Charlotte après s'être écroulée dans l'herbe au soleil, à côté de Gabriel et Danny.

Elle appréciait énormément son jeune frère. Outre un début de carrière fulgurant, qui attirait à lui tous les regards, notamment féminins, il avait tout du garçon généreux, innocent. Elle espéra que rien ne viendrait ternir cette innocence.

— J'adore jouer en club, confia-t-il à Gabriel, mais les matchs en famille sont mes préférés. Dis donc, Esme a une belle carrière devant elle !

— Elle est douée, reconnut l'aîné. « Em » se débrouille bien au foot, je l'ai vue jouer pendant un match de son école le mois dernier.

Aux anges, Charlotte resta allongée à écouter les deux frangins papoter, caressée par les doux rayons du soleil. Une libellule vrombit quelque part, les fillettes égayaient la pelouse de leurs cris, poursuivies par Jack et Sailor – une ambiance conviviale, animée, joyeuse. Voilà ce à quoi elle aspirait, songea-t-elle. Une famille nombreuse, vivante, ouverte aux pièces rapportées, capable de pardonner, même les pires erreurs.

Le téléphone de Gabriel troubla le calme revenu. Il l'avait laissé sur la touche pendant le match, mais le sortait maintenant de sa poche.

— Bishop, se présenta-t-il. Où en est-on ?

Il partit dix minutes plus tard régler un imprévu logistique. Une campagne nationale, dont le lancement était prévu ce soir, était en jeu.

— Non, reste là, suggéra-t-il à Charlotte qui se préparait à le suivre. Je me charge de ce casse-tête, je serai de retour pour manger.

— Et Arnett ?

Le directeur des opérations était suffisamment compétent pour s'en charger.

— On a rendez-vous au bureau. Je préfère m'assurer personnellement que l'incendie est éteint.

Il l'embrassa et disparut.

Charlotte l'observa qui s'en allait, sourcils froncés et leur avenir en tête. Quel foyer espérer – sous réserve que ses angoisses n'étouffent pas dans l'œuf l'espoir d'une vie future à deux – avec un acharné de travail, toujours aux abonnés absents ?

## CHAPITRE 35

# Un petit pépin (soyons francs : une énorme tuile)

---

Gabriel ne vit jamais le barbecue. Charlotte se fit ramener par Jake et Esme et évita de parler boulot quand il revint tard dans la soirée. Il avait l'air suffisamment stressé pour ne pas en rajouter.

Après quelques caresses et baisers, elle rejoignit son lit dans la chambre d'amis, cette nuit puis la suivante – après un « repos » dominical écourté par Gabriel de quelques heures de travail. Elle ne le lui reprocha pas pour autant : il finit par souffler tout l'après-midi, et une remarque inopportune aurait inévitablement mené à une dispute. Elle n'avait pas envie de gâcher son seul moment de repos.

Le lendemain matin, au bureau, Charlotte avait repris le cours de ses pensées, réfléchissant au moyen de parfaire cet aspect de leur relation, lorsqu'une dizaine de roses atterrit sur son bureau. Estomaquée mais confiante que Gabriel n'ait pas décidé d'une rupture si brutale, elle saisit la carte et l'ouvrit.

— Gabriel !

Il apparut à ses côtés en un éclair.

— Que se passe-t-il ?

Il vit les fleurs et ramassa la carte qu'elle venait de lâcher.

— Quel petit fumier ! enragea-t-il d'une voix glaciale. Tout va bien, trésor ?

Elle l'apaisa d'une paume sur le torse, le pouls encore palpitant du choc, mais surtout, remontée comme une horloge.

— Oui, ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle tout en glissant la carte dans une enveloppe pour la remettre à l'inspectrice Lee. Je vais les donner à Tuck, ce serait dommage de le jeter. Il les offrira à sa copine.

Souhaitant s'en débarrasser au plus vite, elle les descendit elle-même au service du courrier. Tuck en resta sur le derrière.

— Tu es certaine de ne pas vouloir les garder ? questionna-t-il en humant une rose. Elles n'ont pas l'air données.

— Certaine.

Elle sourit, satisfaite d'avoir trouvé la parade au coup bas de Richard.

— J'espère qu'elles te porteront chance.

— Ne t'en fais pas, sourit Tuck. Avec un bouquet pareil, c'est dans la poche.

À son retour, Gabriel observait la ville, mains sur les hanches, les épaules plus contractées qu'un bloc de marbre. Elle laissa son téléphone sonner, ferma la porte et le rejoignit.

— Je vais bien, insista-t-elle. Approche-toi.

Elle posa une main dans son cou et l'embrassa, sur la joue puis la bouche.

Il finit par se détendre.

— Tu es sûre ?

— Oui. Et en grande partie grâce à toi.

Elle avait parcouru un bon bout de chemin seule, mais Gabriel l'avait sortie de l'impasse. Par ses attentes, ses exigences, il l'avait poussée à se surpasser.

— Alors merci.

Il l'enlaça et ils restèrent ainsi un long moment. Charlotte n'avait jamais éprouvé un tel sentiment de sécurité. Et le mensonge posté par Richard à sa sortie de prison, « Tu me manques », n'y changerait rien.

— Fais abstraction de lui, demanda-t-elle à Gabriel en se détachant de lui. C'est de la vermine. Et la vermine, on l'ignore ou on l'écrase. On n'y accorde aucune attention.

Gabriel se fendit d'un sourire carnassier.

— Voilà la Mlle Baird que j'aime.

— En personne.

Richard s'essaya bien à quelques tentatives de manipulation supplémentaires pendant les deux semaines qui suivirent, mais Charlotte les déjoua toutes avec indifférence, transmettant à l'inspectrice Lee toutes les pièces à conviction. Richard prit soin de ne pas franchir la ligne jaune synonyme de retour à la case prison, mais finirait tôt ou tard par craquer et alors, ils le cueilleraient.

Dans l'intervalle, Charlotte s'installa dans l'appartement de Gabriel – dans ses bras. Il déposait chaque matin un baiser sur sa nuque, qui déclenchait invariablement un délicieux frisson. Puis il recommençait l'opération sans faute à l'heure du coucher lorsqu'il la raccompagnait dans sa chambre – après une galipette dans sa chambre à lui.

La seule fois où ils essayèrent de dormir ensemble, elle se réveilla dans un tel état d'effolement qu'elle lui colla un œil au beurre noir. Pour sa défense, Gabriel avait tenté de la calmer en lui laissant les mains libres, une grossière erreur. L'épisode l'avait traumatisée, menaçant de ruiner des mois de progrès.

— Tu as encore mal ? s'inquiéta-t-elle deux jours plus tard.

Le cocard avait commencé à verdir.

— Je souffre le martyre, soupira-t-il. Une vraie femmelette, tu sais bien...

— Ce n'est pas drôle.

Elle détestait le blesser.

— Chérie, j'ai pris bien pire sur les terrains d'entraînement, lui rappela-t-il en la serrant dans les bras, solide comme un roc, indifférent à son malheureux réflexe. On dormira dans le même lit un jour.

Il accompagna cette promesse d'un baiser fougueux qui la laissant pantelante.

— D'ici là, on va prendre du bon temps différemment.

Elle ne se montrait pas aussi optimiste, mais le bleu finit par disparaître, leur couple par gagner en solidité, et elle se décida à suivre les conseils du Dr Mac en se pardonnant son geste. La culpabilité était un frein au progrès. Elle ne disparut pas complètement pour autant, provoquant parfois quelques larmes irrépressibles au cœur de la nuit.

Elle fulminait de voir cette fracture intérieure tarder à se ressouder. Mais hormis cet obstacle rédhibitoire à la vie de couple qu'elle rêvait, le climat général était au beau fixe. Elle aimait un homme qui le lui rendait bien, et ils se complétaient à merveille au bureau. Ce vendredi, Gabriel, qui présidait une réunion avec l'ensemble des responsables régionaux, avait laissé les clés de Saxon & Archer à Charlotte.

Lorsqu'elle avait besoin de le contacter, elle lui envoyait un rapide message et recevait une réponse dans la foulée. Il l'appelait à chaque pause pour lui transmettre des instructions toujours plus complexes, qui nécessitaient une interaction directe avec les P-DG des sociétés d'approvisionnement, des vice-présidents et autres cadres dirigeants.

Quelques mois plus tôt, elle aurait tremblé, bégayé, serait rentrée dans sa coquille à cette idée. Aujourd'hui, on l'appelait par son nom, elle blaguait avec ses interlocuteurs et se dépêtrait de toutes les situations, même les plus compliquées. Tout cela grâce au T-Rex qu'elle avait agressé à l'agrafeuse, puis au muffin.

Personne ne portait seul sa croix.

Pas même Gabriel.

Elle l'appela à 14 heures.

— Tu as déjeuné ?

— Oui, vu que quelqu'un a été envoyé pour me donner la cuillère.

— Parfait.

Elle avait organisé un buffet pour la réunion, en précisant que Gabriel devrait être livré en mains propres.

— Comment s'est passée la matinée ?

— Personne à recadrer pour l'instant, débita-t-il, lapidaire. Encore une heure et après, direction la boutique de North Shore pour m'entretenir avec l'équipe.

Gabriel était reconnu, entre autres, pour cette qualité : sa disponibilité, malgré un statut de P-DG de l'un des poids lourds de la mode. Tous les employés, de la nouvelle génération aux représentants la vieille garde, connaissaient son adresse électronique. Elle avait jeté un œil à sa messagerie : il répondait à tous les messages sans exception, y consacrant souvent ses soirées et week-ends.

Consciente de l'importance qu'il y accordait, Charlotte réfléchit à un moyen de lui libérer un créneau « réponse aux e-mails » pendant la journée – toujours mieux que de ramener du travail à la maison. Revers de la médaille, elle s'imposait à elle-même une charge de travail supplémentaire.

— J'ai besoin d'une assistante, lui annonça-t-elle. Comme moi avant pour Anya.

Gabriel pouffa.

— Tu faisais son boulot !

— D'accord, je reformule : j'ai besoin d'une personne qui soit *réellement* mon assistante.

— Embauche quelqu'un.

L'affaire fut entendue en un temps record. Plutôt que d'ouvrir un poste, elle le proposa à une employée prometteuse. La jeune femme ne possédait pas les diplômes nécessaires pour être automatiquement promue à cette fonction, mais elle travaillait mieux que certaines personnes plus qualifiées sur le papier.

Quel sentiment incomparable que de la voir sauter de joie et de pouvoir prouver par une promotion au mérite que le travail payait !

— Tu démarres officiellement la semaine prochaine, l'informa Charlotte. Le temps que la RH pourvoie ton poste.

Radieuse, la jeune femme partit annoncer la bonne nouvelle à ses amis et Charlotte retourna à son bureau. À 17 h 30, Gabriel n'était toujours pas rentré. Lorsqu'elle l'appela, il lui annonça qu'il emmenait l'équipe de direction dîner et lui demanda de les rejoindre dans un restaurant, de l'autre côté du pont.

Elle descendit dans le hall d'entrée aux alentours de 18 heures et sourit au vigile de service.

— Bonne soirée, Steven.

— Salut, Charlie. Attends, je t'accompagne – ordre du grand chef.

— La voiture est à un mètre du trottoir.

Elle voyait le taxi d'ici, avec son barbu préféré au volant.

— Un savon de M. Bishop ne me tente guère.

— Vous avez tort. Ça lui fait le plus grand bien.

Steven éclata de rire et enfonça le bouton qui ouvrait les portes en dehors des heures d'ouverture du bâtiment.

— Bonne soirée !

— Bonne soirée, Steven.

Une seconde avant qu'elle ne monte dans le taxi, une chose indéfinissable attira son attention. Elle tourna la tête par instinct, non pas par paranoïa.

Elle crut apercevoir Richard à l'angle de la rue mais la seconde suivante, la silhouette avait disparu. L'incident la troubla mais, arrivée au restaurant, elle l'avait chassé de son esprit. Tant qu'elle ferait preuve de bon sens et de prudence, Richard ne l'atteindrait pas. Et Gabriel n'était pas près de baisser sa garde.

— Mlle Baird, la présenta Gabriel à son arrivée à la table, les yeux brillants de malice. Ravi que vous ayez pu vous joindre à nous.

Cet homme-là n'en ratait pas une. Ils ne dissimulaient plus leur relation, mais personne au travail ne semblait encore au courant. Charlotte remerciait les médias de ne pas s'en être mêlés, et il lui paraissait logique de rester professionnelle dans un contexte de travail – ce que Gabriel ne facilita pas, multipliant les appels du pied sous la table et les allusions taquines à double sens qu'hormis elle, aucun convive ne comprit.

Elle le fusilla du regard à une ou deux reprises pour la forme, mais s'amusa dans l'ensemble comme une folle. Le dîner se passa dans une ambiance très bon enfant, autour d'une table constituée de collaborateurs connus et de nouveaux visages.

Le directeur de magasin, qui était assis à côté d'elle, se pencha soudain vers elle.

— Que diriez-vous d'un dîner en privé avec moi un de ces quatre ?

Elle sourit et déclina l'invitation d'un hochement de tête.

— J'ai quelqu'un.

— Aïe, tant pis. Il a été plus rapide que moi.

Ce n'est qu'en se retournant vers Gabriel, assis en face d'elle, qu'elle nota sa crispation soudaine, sa bonne humeur devenue de façade. Elle ôta délicatement un escarpin sous la table et lui caressa la jambe, ravivant la flamme dans son regard, mais l'avance de son voisin lui avait manifestement déplu.

Gabriel, s'avisait-elle soudain, était peut-être moins à l'aise avec le fait de ne pas laisser éclater leur amour au grand jour qu'elle ne l'avait tout d'abord cru. Il avait accepté sachant qu'elle détestait se retrouver sous les projecteurs. Mais ses sentiments avaient évolué depuis : oui, elle était raide dingue de ce type. Et elle voulait que les gens le sachent, suffisamment pour résister à la pression qui en découlerait. Elle le lui ferait savoir plus tard dans la soirée.

Ils furent les derniers à quitter le restaurant, après que Gabriel eut réglé l'addition. Il la pressa vers la voiture dans un nouvel élan possessif. Une fois au parking, il la plaqua contre

la carrosserie, lui releva le menton et l'embrassa, une main sur sa gorge. Elle frissonna et l'enlaça, les doigts glissés dans sa crinière.

Il butina une lèvre, la mordilla puis sourit.

— J'ai deux images en tête : des diamants et une peau satinée.

Scandalisée, Charlotte soupira.

— Trouve d'autres arguments si tu veux que je termine nue sur la banquette arrière.

L'honorant d'un nouveau baiser enflammé, il remonta sa robe, dévoilant une cuisse, puis marqua un pas de recul et ouvrit la portière côté passager.

— Garde ce fantasme dans un coin de la tête, lui lança-t-il en prenant place au volant après avoir lancé son portefeuille sur le tableau de bord. Mais pas la banquette arrière, j'ai le dos trop raide.

Elle rangea le portefeuille dans son sac à main de peur qu'il ne l'oublie.

— Je t'aime, même raide.

— Même raide ? On se dévergonde, mademoiselle Baird ?

— Ce n'est pas ce que je voulais...

— Ah, je l'ai trop molle alors ?

— Tu aurais dû être avocat, s'esclaffa-t-elle.

Il posa une main sur sa cuisse – une main chaude et lourde comme une caresse intime. Elle y entrelaça les doigts et se cala confortablement au fond du siège, profitant de la route, de l'instant présent. Le bonheur simple de sa présence amena un sourire d'adolescente insouciant sur ses lèvres.

À la résidence, il gara la voiture et ils en sortirent. Au moment où ils montaient dans l'ascenseur, Charlotte se claqua le front.

— Mince, j'ai oublié le lait. Je voulais qu'on s'arrête sur la route. On n'en a plus.

— Tu veux que je passe rapidement en acheter ? proposa-t-il en gardant la porte de l'ascenseur ouverte. J'en ai pour une minute. Monte et attends-moi avec une nuisette sexy.

Il se pencha pour murmurer à son oreille.

— La noire, avec des trous partout.

Charlotte rougit.

— On se passera de lait.

— Sans ton café *latte* le matin, tu es invivable. Je reviens dans cinq minutes.

— Je t'attends.

Elle colla un bisou sur sa joue, passa le badge dans le lecteur et appuya sur le bouton du loft.

Elle garda le sourire pendant toute la montée, mais le perdit à peine sortie de l'ascenseur.

— Comment es-tu monté ici ? demanda-t-elle à l'homme blond debout à côté de la porte d'entrée.

Il avait vieilli, les traits s'étaient durcis, et une balafre ornait désormais une joue, mais son visage ne laissait aucun doute : Richard était de retour.

## CHAPITRE 36

# Les ordures sont de sortie

---

— Je t’attendais, répliqua Richard en souriant de toutes ses dents, appuyé contre le mur. Pour discuter.

— Je n’ai rien à te dire.

Charlotte sentit son pouls s’affoler, une colère noire sourdre en elle.

— Va-t’en.

— Espèce de garce.

Le masque se craquela en bien moins de temps qu’il n’en avait fallu la première fois.

— J’ai passé des années en prison, et tu ne m’accordes même pas cinq minutes ?

— Tu les as passées pour ce que tu as fait.

— Par ta faute ! rétorqua-t-il. Si tu avais été une vraie femme...

— C’est toi qui souffres d’insuffisances, pas moi.

Charlotte ne reculerait pas, ne fuirait pas. Elle n’était plus une proie – et avait appris à se défendre.

— Je suis avec un homme maintenant, un vrai mec. Et devine quoi ? Il n’a pas besoin de frapper une femme pour prendre son pied.

— Un crétin de joueur de rugby ! ricana Richard. Une putain sans cervelle comme toi ne pouvait finir qu’avec un idiot.

— Tu es un pauvre type qui ne mérite pas de respirer le même oxygène que Gabriel, le railla-t-elle en agrippant la sangle de son sac. Ni de me faire perdre mon temps. Alors va-t’en.

— Oh, pas si vite, vociféra-t-il en se jetant sur elle. Tu ramperas à mes pieds quand j’en aurai fini avec toi.

Il lui saisit la gorge, sauf que non, *hors de question* qu’il la touche à cet endroit. Il ne volerait pas à Gabriel ce privilège. Elle fit tournoyer son sac et le cogna en pleine tempe. Il

chancela un instant ; elle lui flanqua une bottine entre les cuisses, suivi d'un second coup de sac vicieux, sur le coin de la tête. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

Elle entendit un rugissement, puis assista à l'envol de Richard, qui s'écrasa contre le mur, le nez cassé, sanguinolent. La deuxième droite de Gabriel l'envoya au tapis, le couteau de Richard atterrissant sans un bruit sur le feutre du couloir.

Une fossette céda au coup suivant, puis plusieurs molaires se déchaussèrent.

Richard s'écroula, K-O.

Le combat fut plié en un clignement de paupière. Gabriel se tourna vers Charlotte.

— Est-ce qu'il t'a touchée ? dit-il, peinant à contenir sa fureur.

— Non.

Parfaitement consciente de ses nerfs à vif, mais pas effrayée le moins du monde qu'il retourne sa colère contre elle, elle se blottit contre lui.

— Je l'ai presque assommé avec mon sac. Tu vois qu'un peu de lest ne fait pas de mal.

Il ne rit pas, la serra juste contre lui de toutes ses forces. Le souffle rauque, le buste palpitant, il la tint ainsi pendant plusieurs minutes, frémissant de tout son corps. Elle ne le lâcha pas, de peur de le voir achever Richard. Son Gabriel ne finirait pas sous les verrous à cause d'un psychopathe. Aidé par ses caresses, il recouvra son calme.

— Appelle l'inspectrice Lee. Je surveille cette ordure.

La déclaration inintelligible d'un Richard tout juste sorti des vapes, nez en compote et joue boursouflée, accusant Gabriel de coups et blessures, valut à l'inspectrice un bon fou rire.

— Il protégeait une jeune femme d'un psychopathe armé d'un couteau : vous, en l'occurrence, sourit-elle en dévoilant des dents aussi affûtées que l'arme qu'elle agitait sous le nez du prévenu dans un petit sac plastique. M. Bishop n'a fait usage que de ses poings. N'importe quel procureur le blanchira pour ça.

Elle récita à Richard ses droits et le menotta pendant que les ambulanciers le chargeaient sur un brancard, puis s'élançaient vers l'hôpital le plus proche. Gabriel lui avait abîmé le portrait plus sérieusement que Charlotte ne l'avait imaginé. Richard ne serait plus jamais le beau surfeur d'antan. Il porterait sur lui les stigmates de sa perversité. Une bonne chose : de tels monstres devaient pouvoir être reconnaissables entre tous.

— Le fait qu'il s'en soit pris à vous immédiatement après sa libération est une circonstance aggravante, déclara l'inspectrice Lee. Espérons que le juge lui fasse écoper du maximum cette fois.

Charlotte le souhaitait de tout cœur. Elle ne craignait plus Richard – de cela, elle était persuadée maintenant. Mais les conséquences de l'agression sur Gabriel lui déplaisaient au plus haut point.

— Hé, observa-t-elle dans le lit cette nuit-là en se redressant sur un coude pour mieux le regarder. Tu es encore fou de rage. Je le sens.

— Un peu que je le suis. Si je ne m'étais pas rappelé que tu avais mon portefeuille, tu te serais retrouvée seule face à lui.

— Je l'ai déjà bien amoché toute seule, fit-elle remarquer. Richard ne s'attendait pas à tomber sur la nouvelle Charlotte.

— Tu m'impressionneras toujours.

Il l'attira à lui et la félicita d'un baiser torride.

— Mais il n'aurait jamais dû arriver jusque-là. Inutile de se demander qui lui a ouvert la porte, pour qu'il puisse « surprendre » sa copine à son retour.

Charlotte secoua la tête, plus indulgente.

— Il l'a baratinée, c'est un spécialiste. La pauvre doit culpabiliser à mort.

La femme en question habitait l'étage du dessous. Elle était la seule à utiliser le même badge qu'eux.

— Laisse-la tranquille.

Un bras replié derrière la tête, Gabriel serra les dents.

— Je voulais le réduire en bouillie, lui briser les os un à un.

— Je comprends.

Elle aussi en avait eu envie.

— Maintenant, cesse de penser à lui. C'est une perte de temps et d'énergie.

Il passa un bras autour d'elle, les doigts sur sa hanche nue.

— Il va me falloir du temps.

— Tu veux qu'on le passe nus sous la couette ?

Il la prit au mot, mais lorsque vint l'heure pour elle de rejoindre sa chambre, elle s'accrocha à lui.

— Reste avec moi.

— Non.

Une fin de non-recevoir.

— Désolé, mon cœur, mais si je te vois effrayée par ma faute aujourd'hui...

Il se chassa cette idée de la tête et déposa un baiser appuyé sur ses lèvres.

— Fais de beaux rêves.

Elle passa les deux heures suivantes à se retourner dans tous les sens sous les draps, agitée par un sentiment d'impuissance, par l'impossibilité de soulager la conscience de Gabriel. Elle entendit du bruit, se leva et le trouva assis, adossé dans le couloir, la tête dans les mains.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je veille sur toi. Ce foutu monstre a failli t'avoir.

Il lui brisait le cœur.

— Non, le rassura-t-elle. Loin de là.

Elle prit sa main et tira.

— Viens. Puisqu'on ne trouve pas le sommeil, tous les deux, allons regarder la télé.

La nuit fut agitée. Charlotte sombra par intermittence, Gabriel finit lui aussi par s'assoupir, ne dormant que d'une oreille, mais ni lui ni elle ne parvinrent à trouver le repos.

Ils se levèrent fort heureusement un samedi matin sans match pour Gabriel, mais tous les deux grognons par manque de sommeil. Pour ne rien arranger, à peine douchée, Charlotte trouva son chéri déjà en train de travailler.

Attablé dans le salon, il s'était servi un café – lancé par Charlotte avant sa douche – mais n'avait pas pris la peine de préparer quoi que ce soit à manger.

— Gabriel, on est samedi ! s'exclama-t-elle en levant les bras au ciel. Tu ne peux pas oublier Saxon & Archer cinq minutes ?

Il avait déjà ramené du travail à la maison tous les soirs de la semaine.

Il lui lança un regard assassin par-dessus une épaule nue, habillé en tout et pour tout d'un pantalon de survêtement, les cheveux en pétard, mal rasé.

— Tu permets que je vérifie juste mes e-mails ?

— Tes e-mails *professionnels*, précisa-t-elle en resserrant la ceinture de sa fine robe rouge avant de casser quelques œufs dans un bol. Dont aucun n'est urgent, je suppose. Et même s'ils le sont, tu *paies* des gens pour t'aider. *Délègue !*

Il rabattit l'écran de son portable et se leva en reculant sa chaise.

— Bon Dieu, Charlotte. Je ne travaille ni plus ni moins qu'avant.

— Ça a toujours été trop. Sauf si tu veux continuer à creuser ta tombe.

Elle commença à fouetter les œufs.

— Et avant, tu ne m'appartenais pas, donc je n'avais rien à dire.

— Je ne suis pas en sucre.

— Tu ne te reposes pas, tu ne te détends pas...

— Je me sens super détendu après avoir baisé.

— N'essaie pas de me distraire avec des mots comme « baiser », dit-elle en versant l'omelette dans une poêle sans même rougir d'avoir prononcé ce mot. Je veux vivre une vie normale avec toi, sans le spectre de ton travail qui tient la chandelle.

Il grogna.

— On ne se refait pas, Charlotte.

— Si, j'y suis arrivée, moi, et grâce à toi. Tu m'as guérie, argumenta-t-elle en faisant glisser le contenu de la poêle sur une assiette, qu'elle posa sur le bar. Tiens, mange.

— Je ne suis pas malade.

Il ignora l'omelette.

Charlotte apprécia moyennement le sous-entendu.

Elle trouva une fourchette, la posa sur l'assiette.

— Donc, en résumé, je suis la boîteuse du couple ?

Après tout, elle n'était même pas capable de dormir avec l'élu de son cœur.

— Merde, jura-t-il en se passant une main dans les cheveux. Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Non, mais ça y ressemblait.

Il continua à boudier l'omelette ; elle lui chipa la fourchette et commença à manger.

— Vas-y, vérifie tes e-mails, lui dit-elle en avalant quelques bouchées. Moi, je vais prendre l'air.

— Où ça ?

Il contourna le bar pour se poster à côté d'elle, menaçant.

— Où je veux.

Elle claqua la fourchette contre le bar et monta à l'étage. Gabriel la suivit.

— Reviens ici, Charlotte. Cette discussion n'est pas terminée !

— On la terminera en se baladant. Sinon, garde ton humeur de chien pour ton portable !

Elle ferma rageusement la porte de sa chambre, ou plutôt essaya. Gabriel la bloquait de la main.

— Laisse-moi me changer.

— Je vous ai déjà vue nue, mademoiselle Baird, et je ne me lasse pas du spectacle.

Il croisa les bras, immobile, emplissant l'encadrement de son inquiétante carrure, sûr qu'elle resterait habillée juste pour le contrarier.

Furieuse, elle fit tomber sa robe au sol d'une ondulation des épaules.

*Bonté divine.*

Gabriel sentit son entrejambe durcir dans la seconde. Charlotte était nue sous la robe et elle se tenait maintenant devant lui, divine silhouette tout en courbes, rose de colère, les cheveux en cascade autour du visage. Sans réfléchir, il marcha droit vers elle, la fit basculer dans ses bras et la jeta sur le lit.

Bouche bée, elle le tança du regard.

— Tu fais quoi exactement ?

Tout en se débarrassant de son pantalon, il vint se placer au-dessus d'elle, les paumes de part et d'autre du matelas.

— Je clos notre discussion.

Il saisit ses lunettes par une branche et les jeta vaguement en direction de la table de chevet.

— Oh ! Je vais...

Il dévora les derniers mots, une main agrippée à un sein. Elle le repoussa aux épaules.

— Pourquoi ? questionna-t-il en levant les yeux vers elle. Tu as envie de moi.

Elle avait toujours envie de lui, et il ne connaissait rien de plus excitant.

— Je suis très, très, *très* en colère contre toi !

— Super, il va y avoir du sport.

Il l'embrassa à nouveau goulûment, lui pétrissant le sein avec plus de fermeté qu'il n'avait jamais osé.

Elle l'attrapa par les cheveux et tira.

Il redressa le menton brusquement.

— Quoi ? grogna-t-il.

— Va prendre une douche froide, lança-t-elle, haletante. Je sors.

Il força le passage de ses cuisses, appuyant déjà du bas-ventre contre son intimité moite de désir. Elle gémit, cambrant la nuque. Il déposa un suçon sur sa gorge tout en tirant sur un téton, puis roula la pulpeuse extrémité entre pouce et index. Succombant à une pulsion animale, il fondit bouche ouverte sur un sein tout en empoignant Charlotte à la gorge.

Elle enroula les jambes autour de ses hanches pour mieux s'ouvrir à ses sollicitations.

— Gabriel.

— Oui ?

Caressant le dessous d'une cuisse de sa main libre, il se lança à l'assaut de l'autre sein, lapant le téton, mordillant avidement. Il explora sa peau du bout des dents jusqu'à lui arracher un nouveau rôle.

— S'il te plaît, haleta Charlotte de plus belle.

— S'il me plaît de quoi ? interrogea Gabriel, ondulant les hanches pour la stimuler de la pointe de son membre.

Charlotte était à l'agonie, la morsure de ses doigts si vive et possessive, mais tellement agréable.

Elle planta les ongles dans ses épaules, arc-boutant les hanches.

— Tu sais bien...

— Dis-le.

La couvrant de baisers de la poitrine au menton, il insista d'une douce pression sur sa gorge.

— Dis-le.

— Baise-moi, Gabriel, gémit-elle.

Elle n'eut pas à en dire plus. Il souleva une cuisse et entra en elle d'un coup de reins autoritaire. Charlotte émit un petit cri puis se redressa, saisissant le visage de Gabriel à deux mains pour y déposer un baiser torride. Il la mit au supplice d'un va-et-vient bestial, une main joueuse entre ses cuisses. Tandis qu'elle s'abandonnait, en sueur, il plongea une ultime fois, déclenchant un orgasme divin, le plus puissant de sa foutue vie.

## CHAPITRE 37

# Charlie la souris contre T-Rex : phase finale

---

Affalé sur Charlotte de tout son poids, l'entrejambe comblé au chaud en elle, Gabriel commença à s'inquiéter. *Merde.*

— Charlotte ?

— Quoi ?

Elle lui mordit l'épaule. Bien fort.

— Tout va bien, sourit-il, rassuré.

Elle le foudroya du regard, resserrant l'étau de ses cuisses.

— Je suis encore très remontée contre toi.

Tortillant des hanches, il caressa sa poitrine enflée par leur joute.

— Tu risques de garder quelques traces...

Légères, mais Charlotte avait souffert de son énergie débordante. Un sein avait légèrement bleui sous sa poigne, l'autre laissait entrevoir de fines éraflures violacées, résultat de dents fouilleuses, et elle avait le visage rougi par les coups de râpe de sa mâchoire. Sans compter ses lèvres, qui avaient doublé de volume.

Elle semblait complètement exténuée. Complètement à lui.

Ce qui n'empêcha pas une réponse insolente, le regard pétillant.

— Et toi, tu sens encore ton dos ?

— Un chat sauvage me l'a labouré.

Il embrassa le chat sauvage en question, se fit mordre la langue en récompense.

— Et il mord, aussi.

Charlotte fit courir ses ongles dans les sillons creusés dans le feu de l'action.

Gabriel souffla sous la douloureuse caresse et donna quelques coups de reins énergiques. Elle frissonna, il l'embrassa puis lui empoigna une fesse.

— C'était divinement bon.

Du sexe hard, torride, primal, comme il l'aimait.

— Tu ne m'as pas touché la nuque.

— Non, mais on y viendra, assura-t-il en picorant sa bouche boudeuse. Tant que tu ne m'interdis pas de te balancer sur le matelas comme un homme des cavernes et de te faire grimper au rideau avec mon gourdin d'amour, ça me va.

Quelques secousses agitèrent les épaules de Charlotte.

— Non, je ne ris pas, finit-elle par pouffer malgré elle.

— Et moi, je ne fais pas une bouchée d'amour de ta délicieuse poitrine.

Il s'empressa de trahir sa promesse.

Elle en exigea davantage, se chamaillant avec lui jusqu'à frissonner de plaisir, le dos cambré pour mieux accueillir une nouvelle charge de ses reins.

Mais, repu, l'homme des cavernes s'était adouci. Il couvrit cette fois son corps de caresses, ses bleus et éraflures de baisers, farceur, prenant un malin plaisir à rendre sa Mlle Baird complètement folle. Elle se vengea en plantant les talons dans son derrière et les dents dans son épaule, jouissant si fort contre lui qu'il n'eut aucune chance de se retenir.

Une heure plus tard, Gabriel finissait de se savonner, absorbé par le spectacle de Charlotte se séchant à ses côtés. Leurs jeux l'avaient laissée en sueur, délicieusement collante. Définitivement rassasié, il aurait bien passé le reste de la journée avachi sur le canapé avec elle... si elle ne lui avait lancé un ultimatum : il venait se promener avec elle, ou elle sortait seule.

Gabriel était allergique aux ultimatums, mais Charlotte s'en réjouissait tellement, insistant qu'une balade lui « ferait le plus grand bien ». Difficile de lui refuser.

Vêtu d'un jean et d'un maillot de rugby à rayures, alors que Charlotte avait enfilé une ravissante robe d'été jaune assortie à un cardigan bleu ciel, il engloutit les restes du petit déjeuner – une moitié d'omelette et trois tranches de pain grillé – et ils se mirent en route.

Ils s'arrêtèrent sur la route pour prendre un latte à la chantilly pour Charlotte et un café noir pour lui.

— Tu devrais essayer, lui suggéra-t-elle. C'est délicieux.

— Rien de tel qu'un expresso pour avoir du poil au torse.

— Très peu pour moi, dans ce cas. Mais que ton gourdin d'amour ne se gêne pas.

Grands dieux, il adorait son petit côté espiègle. Et savourait encore plus de la voir suffisamment à l'aise avec lui pour se lâcher.

— Où est-ce que tu veux aller ? lui demanda-t-il une fois de retour à la voiture.

— Qu'est-ce que tu penses des jardins d'hiver ?

Gabriel mit immédiatement le cap vers cet écrin de verdure situé en plein centre-ville, aussi appelé le « Domaine d'Auckland ». Ils y accédèrent par l'entrée la plus proche des

deux anciennes serres connues collectivement sous le nom de « jardins d'hiver », contournèrent un petit étang orné d'une fontaine et se garèrent au pied d'une colline, en contrebas d'un musée.

Le majestueux édifice perché sur la colline dominait l'horizon, flanqué de pelouses fraîchement tondues tombant en pente douce tout autour. Au-delà des sections paysagères, équipées de terrains de jeux, dont un de cricket, le domaine était parsemé de vieux arbres aux branches épaisses, tortueuses, intrigantes.

— J'adore cet endroit, confia Charlotte en glissant une main dans la sienne avec un sourire radieux.

Gabriel regrettait moins les dossiers laissés à la maison, d'un coup. Il lâcha la main de Charlotte pour lui enlacer l'épaule.

— Encore fâchée ?

— Oui, affirma-t-elle en sirotant une gorgée de café. On en reparlera.

— De ? interrogea-t-il en finissant son café avant de jeter le gobelet dans une poubelle sur le chemin de la première serre.

— Mon Gabriel ne manque pas d'humour.

Le visage de Charlotte s'illumina à la vue de la multitude de fleurs abritées sous la verrière datant du début des années 1900, capable d'accueillir des arbres de belle taille en plus des collections fleuries sous son haut plafond voûté.

— Waouh, s'enthousiasma-t-elle, regarde un peu ces jonquilles !

Gabriel était plus amoureux de Charlotte que des plantes. Il prit plaisir à la voir s'extasier devant les végétaux, la débarrassa de son latte et lui demanda de prendre la pose sous une fougère tombante, le temps de prendre une photo. Hilare, Charlotte arrangea les branches pour faire croire à de vrais cheveux. Le cliché qui en résulta ne manqua pas d'amuser Gabriel.

— Laisse-moi regarder ! ordonna Charlotte en se glissant sous son bras.

— Ça coûte un bisou.

Il se pencha et l'embrassa tendrement tandis qu'ils ressortaient à l'air libre. Le long bassin décoratif rectangulaire qui menait à la serre tropicale était couvert de nénuphars, leurs feuillages circulaires reflétant les rayons brillants du soleil.

L'endroit était désert à l'exception d'une jeune fille à quatre pattes au bord du bassin, absorbée par la contemplation de sa surface. Ses parents la surveillaient assis non loin sur un banc de bois, sous une grande pergola, les tiges bouclées d'une glycine pendant au-dessus de leurs têtes. Installée parallèlement au bassin, la pergola offrait une vue sur les statues de marbre dressées de l'autre côté.

— Qu'est-ce que tu préfères, les plantes tropicales ou la serre à fougères ?

— La serre à fougères.

Ils prirent vers la gauche et pénétrèrent dans le jardin fermé, tempéré, juste couvert de poutres croisées et rempli de fougères et d'arbres indigènes, au sol en léger faux plat descendant. Accueillis par le chant d'un tui enthousiaste, ils déambulèrent en silence, puis descendirent une volée de marches menant au second niveau.

— On s'assied ? proposa Charlotte en désignant un banc en bois.

Gabriel prit place à ses côtés, étendant un bras sur le dossier, jambes allongées.

— Je dois admettre que c'était une bonne idée.

Il ne ressentait aucun besoin de sortir son téléphone, gagné par la quiétude des lieux.

Charlotte se tourna vers lui, une main posée sur sa cuisse.

— Bien sûr que c'était une bonne idée, déclara-t-elle, solennelle. Tu as besoin de souffler.

Il fronça les sourcils.

— J'aime travailler, Charlotte.

— Je sais, répliqua-t-elle en posant un pied sur le banc, genou plié. Mais tu ne te laisses pas le temps de profiter de la vie. Tu vis à cent à l'heure.

Elle vit la contrariété se dessiner dans ses traits, sentit sa cuisse se crispier – une réaction habituelle quand elle abordait sa boulimie de travail mais, cette fois, elle n'en resterait pas là.

— Je t'aime, poursuivit-elle, et...

Il l'interrompit d'un regard, deux yeux gris acier fixés sur elle.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Face à lui, elle n'eut aucun mal à répéter.

— Je t'aime.

Il la souleva, la posa sur ses genoux et la regarda le visage fendu de ce merveilleux sourire qu'elle aimait tant.

— Moi aussi, je t'aime.

Transportée de bonheur, elle prit son visage en coupe dans les mains.

— Je t'aime, répéta-t-elle. Voilà pourquoi l'idée que quelque chose puisse te blesser m'est insupportable.

Ce « quelque chose », c'était à lui de le définir s'ils voulaient bâtir leur relation sur des bases saines.

Le sourire disparut dans une moue exaspérée.

— Je vais bien, Charlotte.

— Ne fais pas ça, protesta-t-elle en passant les bras autour de son cou. Pas d'esquive, s'il te plaît.

Comme il semblait vouloir s'emmurer dans son silence, elle décida de troquer la gentillesse, visiblement inefficace, contre un de ses propres armes.

— Tu joues les poules mouillées.

Il plissa les paupières.

— Répète un peu.

— Répéter quoi ?

— Vous êtes une sacrée chipie, mademoiselle Baird.

— Tu sais pourquoi tu travailles si dur, insista Charlotte. Ne soutiens pas le contraire.

Il soupira.

— J'ai besoin de marcher.

Il se leva et ils quittèrent la serre, puis les jardins d'hiver. Charlotte le laissa les guider ; il opta pour les magnifiques vieux arbres du domaine, les feuilles mortes virevoltant dans le vent à leur passage.

Il brisa le silence sans transition.

— Ma mère a changé quand on a atterri dans le centre d'hébergement, comme si quelque chose s'était brisé en elle.

En lui aussi, songea Charlotte – la situation l'avait rendu totalement impuissant, avait fait voler ses convictions en éclats. Sa mère s'était mise à haïr Brian. En ouvrant la porte au retour de son père, Gabriel avait fait preuve d'une force et d'une générosité de cœur inouïes.

— Qu'entendais-tu exactement par « scandaleusement » riche ?

— Tu penses déjà au divorce ?

Elle lui flanqua un coup de coude dans les côtes.

— En voyant ton appartement, je me suis dit que ton compte en banque devait afficher quelques zéros. Même si j'ignore combien tu étais payé en tant que rugbyman professionnel, ou aujourd'hui comme P-DG, sans parler de ton portefeuille immobilier et de tes actions...

— Viens-en au fait.

— J'y arrive. Une bonne partie de ton argent est placé en banque, j'imagine, ou dans des investissements stables auquel personne n'a accès sans ton consentement.

Appuyant son propos d'un hochement de tête sec, elle s'arrêta pour lui faire face.

— Tu peux te permettre un break, conclut-elle dans un soupir. Arrête de courir après l'argent ! Même un bracelet en diamants par mois n'entamerait pas ta fortune.

Un sourire se dessina aux commissures de ses lèvres.

— Tu peux les avoir, à condition de tous les porter en même temps, nue dans un lit. Non, attends, encore mieux : en prenant des notes couverte de diamants.

— *Gabriel.*

Il fit courir les pouces sur ses hanches.

— Je ne suis pas certain de savoir comment décrocher.

— Très bien, reprit-elle, on va y travailler.

L'écho de ses propres paroles déclencha un sourire.

— En me traînant dans les parcs publics pour flirter devant des fougères ?

— On ne flirte pas.

— *Pas encore.*

Mais cette fois, au lieu de lui voler un baiser, il sortit une feuille de papier d'une poche.

— Contrat matrimonial.

— C'est une demande en mariage ? bredouilla Charlotte, la gorge sèche.

— Non, je t'annonce que tu te maries avec moi.

Il prit sa main et glissa une alliance à l'annulaire, ornée d'un diamant suffisamment gros pour assommer Richard, d'un design si délicat et d'une taille si parfaite qu'il n'avait pu que la faire créer sur mesure.

— Et voici mes conditions, ajouta Gabriel en brandissant le rectangle de papier.

Elle lui lança un regard noir et lui arracha la feuille des mains.

— Je ne suis pas contre signer un contrat, mais pour le romantisme, tu repasseras.

Elle déplia la feuille, qui contenait une liste manuscrite.

## **Contrat de mariage entre Gabriel Bishop et Charlotte Baird**

1. Vous, Charlotte, porterez votre anneau de fiançailles et/ou votre alliance en permanence, pour dissuader les éventuels prétendants.
2. Si un homme vous fait tout de même du plat, vous préviendrez votre mari, pour qu'il aille lui botter les fesses.
3. Vous adopterez le nom de famille Bishop.
4. Vous direz amen à toutes les volontés de votre mari et ne vous chicanerez jamais avec lui.
5. Vous porterez exclusivement de la dentelle noire.
6. Vous accepterez de prendre des notes à moitié nue au moins une fois, pour assouvir le fantasme de bureau de votre mari.
7. En retour, votre mari réalisera au moins un de vos fantasmes – que vous lui décrierez en détail au préalable.

— Ridicule, lança-t-elle sans même jeter un œil au reste.

— Ces termes sont négociables.

Elle mit les poings sur les hanches, feuille froissée dans une main.

— N'essayez même pas, Gabriel Bishop.

Il avait une fâcheuse tendance à insérer dans les contrats des clauses qu'il ne respectait jamais – ses adversaires s'échinaient tellement à négocier leur retrait que Gabriel finissait toujours par obtenir gain de cause.

Et ce qu'il désirait à l'instant, c'était l'accord de Charlotte pour le mariage et, dans l'idéal, sur les deux premières conditions – voire les sixième et septième, si possible.

— Non, déclina-t-elle.

Elle retira l'alliance et, voyant qu'il refusait de la reprendre, la glissa de force dans la poche de son jean.

Il serra les dents.

— Comment ça, non ?

— Ce sera non tant que je serai incapable de passer une nuit entière dans le même lit que toi, posa-t-elle comme condition, bras croisés, campée avec autorité devant lui. Dans mon monde, les maris et les femmes partagent le même lit.

Dormir seule était déjà suffisamment difficile aujourd'hui. Mais si elle s'engageait, s'ils devenaient partenaires pour la vie, elle ne le supporterait plus.

— Entendu, capitula-t-il. Tu promets de te marier avec moi dès ton réveil, à la première nuit passée dans mon lit.

— Après une demande en bonne et due forme, rétorqua-t-elle avec la vague impression de se faire avoir.

Son sourire de requin lui donna la chair de poule, provoquant une bouffée de chaleur immédiate.

— Marché conclu.

## CHAPITRE 38

# Ne jamais négocier avec une souris déterminée

---

— Je reste, annonça Charlotte ce soir-là.

Son parfum, sa présence, tout lui était familier, la rassurait. Restait à son subconscient à s'en persuader.

Et bon Dieu, elle le voulait pour mari !

— D'accord, accepta-t-il, suspicieux mais agréablement surpris.

Elle l'épia un moment, paupières entrouvertes, mais lorsqu'il bâilla et ferma les yeux, elle se blottit contre lui et laissa le sommeil l'envahir. À deux doigts de sombrer, son esprit percuta enfin. Elle rouvrit les yeux d'un coup sec et s'accroupit sur le lit, fesses sur les talons.

— Tricheur ! l'accusa-t-elle en enfonçant un index dans ses côtes.

Il lui avait fait promettre de se marier avec lui dès la première nuit passée dans son lit, omettant sciemment de préciser *avec lui*.

Il ouvrit les yeux en lui adressant un sourire impénitent.

— Tu savais avec qui tu négociais. Maintenant, poursuivit-il en posant une caresse sur son derrière en se redressant sur le coude, je vais me coucher dans ton lit.

— Vas-y, je te suis.

— Tu ne fais pas le poids, fanfaronna-t-il, sûr de lui. Je peux te ramener ici illico sur mon épaule.

— J'ai des jambes. Je reviendrai.

— Non.

— Si.

Elle se serra contre son épaule et, enjambant d'une gambette son torse finement duveté, elle ferma les paupières.

— Essaie de me faire partir.

Il entoura un bras autour d'elle en poussant un grognement distinctif, une paume sur ses fesses à l'air.

— Tu mérites une bonne fessée.

Ce fut au tour de Charlotte de fanfaronner.

— Moi aussi, je t'aime.

Elle bâilla et ferma les paupières. Elle les rouvrit en panique ce qui lui parut une seconde plus tard, le pouls au fond de la gorge. Elle était glacée, les muscles tendus à la limite de la rupture. Elle inspira contre l'avis de ses poumons, et le parfum de Gabriel flotta jusqu'à elle.

*Gabriel.*

Elle frissonna, sentit son corps se détendre. Il lui fallut une seconde pour comprendre ce qui l'avait réveillé : elle était toujours à moitié allongée sur Gabriel, mais il avait posé la main sur sa nuque. La seule équation dont son esprit devait se rappeler n'était pourtant pas compliquée. Chaud, fort et lourd égale : Gabriel. S'efforçant de respirer calmement, elle referma les yeux.

Un effort conscient, mais elle parvint à se rendormir.

Deux crises de panique suivirent, toutes deux accompagnées du réveil de Gabriel.

— Mince, désolé, marmonna-t-il la première fois en retirant la main de sa nuque.

— Laisse-la, ordonna-t-elle, irritée par le manque de sommeil. Je gère.

Il massa l'arrière de la cuisse posée sur son abdomen.

— Tu es toute tendue.

— Je vais me détendre. *Laisse-la.*

Il continua à masser la cuisse, puis commença à faire de même avec la nuque, imprimant à ses gestes doux et fermes un rythme régulier. La cadence soporifique berça Charlotte, qui finit par sombrer, épuisée.

Le prochain réveil fut dû à l'inversion des positions, Charlotte en dessous, Gabriel au-dessus, l'écrasant d'une jambe massive.

— Je sais, grommela-t-il, je la laisse.

Charlotte émit un son inintelligible, les yeux ensablés.

La nuit suivante, elle se réveilla quatre fois.

Puis deux la suivante.

Puis encore cinq fois trois nuits plus tard.

Charlotte termina la semaine sur les rotules.

— Je n'abandonne pas, annonça-t-elle en s'écroulant de fatigue sur son lit le vendredi soir.

Allongé sur le ventre à côté d'elle, Gabriel entrelaça les doigts dans ceux de Charlotte.

— Moi non plus. J'ai déjà réservé la foutue salle des fêtes.

Charlotte se mit à rire, mais plus nerveusement qu'autre chose. Elle refoula quelques larmes et l'embrassa sur le dos de la main.

— Je t'aime.

Il la fixa de ses yeux argentés.

— Mon cœur.

L'esprit apaisé, elle se laissa tomber dans les bras de Morphée.

À son réveil, elle nota que ni Gabriel ni elle n'avaient bougé, leurs doigts toujours enlacés sous les rayons d'un soleil matinal.

*Le soleil !*

Elle cligna les yeux et se tourna vers son réveil. Il était 9 heures, un samedi matin, et elle était au lit avec l'homme de sa vie. Elle se retourna et le vit endormi à côté, le visage baigné de lumière, peau cuivrée et cheveux d'un jais bleuté. Trente minutes plus tard, il se réveillait.

— Ne jamais me chicaner avec mon mari ?

Un sourire assoupi.

— J'espérais que tu négocierais celle-là. Tu sais à quel point je tiens à nos disputes.

Il la serra contre lui et, ouvrant le tiroir de sa table de chevet, en sortit l'alliance pour la passer à son doigt.

— La dentelle noire est non négociable, sauf sur la couleur, le rouge étant accepté à l'occasion.

Elle ferma le poing, l'alliance chaude contre la peau – comme si elle avait emmagasiné toute la chaleur de Gabriel –, et resta allongée sur le dos.

— Quel dommage, déplora-t-elle, son futur mari penché sur elle. Je vais devoir jeter le magnifique string rose tendre que je viens d'acheter.

Les yeux de Gabriel se mirent à pétiller.

— Je le répète, mademoiselle Baird, la couleur reste négociable, rappela-t-il en l'embrassant lascivement, une paume sur sa joue. C'est décidé, on se marie ?

— Oui, accepta-t-elle de bon cœur, on se marie.

Lorsque le téléphone sonna au milieu de la nuit, un mois plus tard, Charlotte tâtonna à la recherche de son portable, les yeux embués de sommeil. Les quatre semaines précédentes avaient été en dents de scie : elle se réveillait encore parfois en nage, mais ces épisodes allaient en se raréfiant. Jusqu'à cette sonnerie, elle avait dormi cette nuit-là comme une souche, malgré la main de Gabriel sur sa nuque.

— Je prends.

Elle laissa Gabriel décrocher, referma les yeux et s'abrita dans son cou.

— Quand ? s'enquit-il après quelques secondes. C'est confirmé ? Bon débarras.

— C'était qui ? marmonna Charlotte lorsqu'il eut raccroché.

— Lee. Richard n'a pas supporté son retour en prison. Il est mort.

L'enflure s'était pendue la nuit de son transfert de l'hôpital en cellule, un juge ayant ordonné une détention préventive en attendant son jugement. Il avait laissé une lettre pour Charlotte, qu'elle ne verrait jamais. L'inspectrice Lee en avait parlé au téléphone avec Gabriel et ils s'étaient mis d'accord sur ce point.

Il ne craignait pas que Charlotte croie à ses mots, ni à son suicide pour un prétendu chagrin d'amour, mais que le contenu de la lettre ne la hante inutilement.

— C'est fini.

— Pas trop tôt, déclara-t-elle en bâillant à s'en décrocher la mâchoire. Maintenant, rendors-toi.

Gabriel resta abasourdi par sa réponse. Mais Charlotte n'avait pas décidé du jour au lendemain de vivre sans peur de Richard. Mort ou vif, sa stabilité ne dépendait plus de lui depuis longtemps. Sa disparition importait finalement plus pour Gabriel : elle signifiait qu'il ne la menacerait plus jamais. Et de cela, il était plus que reconnaissant.

Il s'enroula autour d'elle, et se laissa emporter par le sommeil.

## CHAPITRE 39

# Contrat de mariage : conditions de Charlotte Baird

---

1. Vous, Gabriel, porterez votre anneau de fiançailles et/ou votre alliance en permanence, pour dissuader les éventuelles prétendantes.
2. Si une femme vient malgré tout vous faire du plat, vous préviendrez votre femme, pour qu'elle aille lui botter les fesses.
3. Vous déambulerez de jour comme de nuit torse nu à la maison, pour que votre femme puisse vous reluquer tout son saoul.
4. En aucun cas vous ne devez envoyer à votre femme des roses rouges. Osez, et ce n'est pas un malheureux muffin que vous recevrez sur le coin du nez.
5. Vous ne travaillerez jamais après 19 heures, sauf cas de force majeure. Les appels internationaux seront négociés au cas par cas.

## **Contre-offre de Gabriel Bishop**

Marché conclu, et reconclu. Vous m'appartenez, désormais, mademoiselle Baird. Et je vous appartiens. À jamais.

## À propos de l'auteur

---

Nalini Singh, auteur des séries best-sellers du *New York Times* et de *USA Today* *Psi-Changeling* et *Chasseuse de vampires*, s'intéresse d'habitude à de séduisants métamorphes et autres anges inquiétants. Cette fois, elle a décidé de raconter les aventures d'une rock star au charme sulfureux. Si vous y voyez un thème, vous n'avez pas tort.

Nalini vit et travaille dans ce magnifique pays qu'est la Nouvelle-Zélande, et c'est une passionnée d'écriture. Si vous avez envie d'explorer ses autres livres, vous en trouverez de nombreux extraits sur son site :

[www.nalinisingh.com](http://www.nalinisingh.com)

*Esclave des sens* est le premier ouvrage de la série *Psi-changeling* et *Le sang des anges* le premier de la série *Chasseuse de vampires*. Le site comprend aussi une section spéciale consacrée aux secrets de la série *Rock*.